COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

1531
38955

GÉNÉRAL ED. BRÉMOND
ANCIEN CHEF DE LA MISSION MILITAIRE AU HEDJAZ
ADMINISTRATEUR EN CHEF EN CILICIE

LE HEDJAZ
DANS LA GUERRE MONDIALE

PRÉFACE
DU
MARÉCHAL FRANCHET D'ESPÉREY

PAYOT, PARIS

Monograph

LE HEDJAZ

DANS LA GUERRE MONDIALE

A LA MÊME LIBRAIRIE

E.-F. GAUTIER, professeur à l'Université d'Alger. — **L'Islamisation de l'Afrique du Nord. Les Siècles obscurs du Maghreb.** Ouvrage couronné par l'Académie française. In 8 avec 12 illustrations hors-texte et 16 figures dans le texte. . . . . **30** fr.

— **Le Sahara,** seconde édition. In-8 avec 10 figures et 26 illustrations. . . . . **24** fr.

— **Mœurs et Coutumes des Musulmans.** In-8 avec 12 figures dans le texte et 11 hors texte . . . . . **25** fr.

CH.-ANDRÉ JULIEN, professeur agrégé d'histoire au lycée Janson de Sailly, secrétaire général de la *Revue Historique.* — **Histoire de l'Afrique du Nord** (Tunisie, Algérie, Maroc). In-8 avec 357 gravures. . . **120** fr.

COLONEL T.-E. LAWRENCE. — **La Révolte dans le Désert** (1916-1918). In-8 avec 8 illustrations et une carte hors-texte . . . . . **32** fr.

MAHOMET. — **Le Coran.** In-8 avec une introduction de 60 pages et 2 index. . . . . **75** fr.

EDOUARD MONTET, professeur de langues orientales à l'Université de Genève, ancien recteur. — **L'Islam.** In-16. . . . . **6** fr.

LOTHROP STODDARD. — **Le Nouveau Monde de l'Islam.** In-8. **24** fr.

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

GÉNÉRAL ED. BRÉMOND
ANCIEN CHEF DE LA MISSION MILITAIRE FRANÇAISE AU HEDJAZ
ADMINISTRATEUR EN CHEF EN CILICIE

LE HEDJAZ
DANS LA GUERRE MONDIALE

" Je veux instruire ceux qui viendront après moi. Car, n'être que pour soi, c'est en bon français être né une bête."

MONTLUC

PRÉFACE DU MARÉCHAL FRANCHET D'ESPÉREY

PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1931

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright 1931, by Payot, Paris.

FB
CO
Jan. 25/32

D568
.4
.B7

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 7
AVANT-PROPOS 9
I. — Quelques Généralités sur l'Arabie. 13
II. — L'avant-guerre en Arabie. 17
III. — Les événements d'Arabie de la déclaration de guerre par la Turquie jusqu'à l'intervention française 21
IV. — L'Intervention Française. Le Pèlerinage de 1916. 35
V. — L'année 1917 108
VI. — Les opérations en 1918. 225
VII. — L'année 1919 323
VIII. — L'année 1920 337
POSTFACE. 350

TABLE DES CROQUIS

1. Carte générale de l'Arabie 24-25
2. Théâtres d'opérations en Arabie. 280-281
3. Routes de Medine à la Mer Rouge 296-297
4. Entre Akaba et la Mer Morte. 312-313
5. De la Mer Morte à Damas 344-345

©CIA for. 15554

JAN 25 1932

JCH 26 Feb 32
32-5627

PRÉFACE

L'ouvrage du général Brémond, que je suis heureux de présenter au « grand public » sera particulièrement apprécié par tous ceux qu'intéresse le monde islamique; il sera aussi une contribution précieuse à l'étude du rôle joué par les Français, pendant la guerre, dans les régions asiatiques politiquement soumises aux Turcs.

Nul plus que le général Brémond n'était qualifié pour traiter un pareil sujet, non seulement à cause du rôle personnel qu'il a joué, à cette époque, sur les théâtres d'opérations orientaux, mais aussi en raison de son passé de spécialiste des questions musulmanes. Toute sa carrière s'est en effet déroulée en Afrique, où, durant vingt-cinq années, l'ont vu tour à tour l'Algérie, le Maroc, les régions sahariennes; dès 1901, *il se rendait à Marrakech, à titre privé, et, six ans plus tard, sa compagnie de tirailleurs était débarquée la première à Casablanca. Les années qu'il a vécues dans l'Afrique du Nord ont été pour lui une préparation unique à la mission que devait lui confier le gouvernement, en juillet* 1916, *dans des circonstances délicates, et qui l'amena à passer près de deux années en Egypte et en Arabie. C'est grâce à son érudition qu'il a pu retrouver les caractères communs aux Arabes d'Asie et aux Maugrabins; c'est à elle aussi qu'il a dû son autorité personnelle sur les indigènes pendant son séjour au Hedjaz.*

Son livre est-il une réplique à celui du colonel Lawrence? Sans prendre parti dans les controverses qui mettent aux prises les deux auteurs, on peut bien dire que l'officier anglais, en passant systématiquement sous silence le concours apporté à l'œuvre commune par les contingents français, n'a rien ajouté à sa gloire. Le général Brémond rappelle du moins à ceux qui seraient tentés de l'oublier que la France, là comme ailleurs, a contribué par ses armes au succès final.

Il convient de ne pas s'arrêter davantage aux difficultés signalées par l'auteur en ce qui concerne ses rapports avec le Gouvernement et en particulier le Département de la Guerre. On conçoit certes qu'il déplore la série d'incompréhensions qui ont parfois gêné son action. Comme un autre, qui devait se révéler primordial, le théâtre sur lequel il opérait paraissait alors, à Paris, bien secondaire et fort éloigné.

Quoiqu'il en soit, cet ouvrage est un monument d'une valeur certaine, joignant une richesse d'information sans précédent sur les milieux islamiques au récit d'événements de guerre peu ou mal connus, mêlés de tractations et de luttes d'influence, toujours intéressants. Il nous ouvre des horizons imprévus sur ce grand centre nerveux de la Mecque au contact duquel l'Occident s'est trouvé remis par les circonstances de guerre. Nous y avons eu, au début surtout, une situation en rapport avec la grandeur de notre pays; le souvenir de ce succès, aujourd'hui effacé, doit être rappelé comme un espoir pour l'avenir.

C'est qu'en effet, il faut se pénétrer de l'idée que la Mecque a pour nous autant d'importance qu'en a toujours eu Rome, qu'en aura demain Moscou, si la religion qui s'y fonde arrive — comme c'est possible — à dominer un secteur d'humanité.

Elargissons donc nos horizons : le passé explique le présent et prépare l'avenir.

C'est pour ces raisons que le livre du général Brémond est si plein d'intérêt. Aussi sera-t-il accueilli avec faveur par les érudits de tous les pays aussi bien que par les Français désireux de connaître, dans tous leurs détails, nos opérations dans le désert.

Maréchal FRANCHET D'ESPÉREY.

AVANT-PROPOS

La lecture de la traduction du livre du colonel Lawrence, *la Révolte dans le Désert* m'a déterminé à présenter une documentation plus précise et moins romancée de l'intervention du Hedjaz (qui n'est pas l'Arabie), dans la Grande Guerre, pour remettre à leur échelle vraie les événements qui se sont produits à cette époque entre Taïf et Damas.

Il est, en effet, surprenant de voir comparer l'activité personnelle et toute locale de cet officier à l'action de l'armée britannique du général Allenby. Le colonel Lawrence tenait son influence du pays qui l'accréditait, des moyens militaires et financiers auxquels il servait d'agent de liaison. Un homme qui représente deux cent mille livres sterling ou qui amène deux mille chameaux harnachés, ne trouve évidemment que des admirateurs.

Il y a, d'ailleurs, bien des ombres noires au tableau qu'il a brossé.

A plusieurs reprises, il se vante d'avoir caché la vérité à ses chefs; il tronque même un télégramme chiffré adressé par le roi du Hedjaz, Hussein ben Ali, à son fils l'émir Faïçal, qui commande à ce moment-là les forces alliées autour d'Akaba. Procédés qu'on ne peut approuver, et qui font douter de ce qu'on nous dit aujourd'hui.

Lawrence écrit qu'il faisait achever ses blessés « par pitié » (p. 216); écœuré de la barbarie des Turcs, « il donne l'ordre de ne plus faire de prisonniers » (p. 439).

On demeure confondu de lire qu'il reste indifférent à la vue d'un combat entre un avion anglais et un avion allemand, alors que, par surcroît, il connaît l'aviateur anglais, le capitaine Murphy.

Et puis, il a beaucoup d'antipathies : il n'aime pas les mili-

taires; le métier du soldat anglais lui paraît « abject ». Il n'aime pas les Français, ni les catholiques, ni Jérusalem.

Et surtout, il n'aime pas les Arabes : « Et le vent me chantait que j'étais fatigué à en mourir de ces Arabes... et pourtant, afin de me servir utilement de ces nomades, j'avais dû feindre pendant deux ans une véritable camaraderie avec eux ».

Un psychiatre trouverait beaucoup à dire sur toutes ces phobies.

Le colonel Lawrence affirmait l'illusion de passer inaperçu au milieu des Bédouins.

Toujours strictement rasé, dans ce pays où le manque de barbe fait naître des soupçons qui ne l'ont pas épargné, et où tout le monde est barbu; toujours vêtu de blanc alors que tout le monde porte des vêtements noirs ou de couleurs sombres, il était en réalité partout reconnu pour un officier britannique. D'autant qu'il avait ces yeux bleus qui sont tellement inconnus en Arabie que le Coran les attribue aux réprouvés (Sourate 20, Aïat 102), comme les chrétiens d'Europe croient que le diable est noir.

Il ignorait totalement l'art du commandement, voulant tout faire lui-même. Aussi note-t-il souvent son « immense envie de dormir ». Et naturellement cela arrive au moment décisif de l'exécution. « De tous les dangers qui menacent, qu'on me donne celui qui se court seul! » écrit-il (p. 413); ce qui n'est pas un sentiment de chef.

D'ailleurs ses notes sont négligées : peu ou pas de dates, pas d'effectifs, rien qui permette de se faire une idée exacte et précise, qui ferait bien pâlir son récit. Et un abus du *moi*, poussé jusqu'à dire « mon or » pour l'or anglais.

Il est un point que son livre n'a pas abordé, celui de sa préparation personnelle à son rôle en Arabie. Dans un seul passage (p. 327), il dit que c'est le septième été qu'il passe en Orient sans interruption : sans doute aurait-il pu écrire à ce sujet un nouveau chapitre du Kim de Kipling.

Le plus fâcheux de la manière dont il a romancé l'histoire du Mouvement arabe, est de donner l'impression d'un mouvement artificiel dont il aurait tiré les ficelles. En réalité, il y avait là quelque chose de vivant, le renouvellement des efforts millé-

naires, et toujours inutiles, des Ismaëliens pour se libérer de l'emprise de leurs voisins; efforts dont le plus retentissant a été celui du Prophète Mohammed.

Nous devons noter que l'ignorance du commandement du colonel Lawrence a failli amener la destruction du détachement Chérifien autour de Deraa en septembre 1918 et a empêché cette force d'avoir sur la retraite turque le résultat décisif qu'elle pouvait avoir.

Et enfin, Lawrence a joué à Damas un rôle qui a beaucoup contribué à la tension franco-britannique, laquelle n'était désirable ni pour la France, ni pour la Grande-Bretagne.

II

Beaucoup d'Européens n'en savent pas beaucoup plus sur les choses d'Islam que le poète du XIe siècle, disant du roi de Sarragosse, dans la chanson de Roland :

« Marcile qui n'aime pas Dieu,
« Qui sert Mahomet et prie Appolon! »

Il n'est donc pas inutile de dire qu'en Arabie on ne porte ni turban (sauf quelques personnages religieux) ni burnous.

La coiffure est la kouffié (c'est le klaft des Pharaons égyptiens), composée d'un mouchoir de couleur, maintenu autour du front par l'aggal. L'aggal était primitivement la corde avec laquelle on liait un genou antérieur du chameau pour l'entraver.

Et le vêtement est le caftan, à grandes bandes noires verticales, et toujours de couleurs sombres.

Le chef d'escadron Beauvoisin, prisonnier à Constantinople en 1807, écrivait qu'il y avait alors plus de deux cents formes de coiffures différentes portées dans les rues de la ville.

Il faut se garder de croire que l'Afrique du Nord est en Orient. Elle se nomme le Maghreb, l'Occident.

ED. B.

LE HEDJAZ
DANS LA GUERRE MONDIALE

CHAPITRE PREMIER

QUELQUES GÉNÉRALITÉS SUR L'ARABIE

I

L'Arabie est habitée par trois groupes de populations de races différentes :

1° Un groupe ismaëlien, qui fait remonter son origine à Ismaël, fils d'Ibrahim (Abraham) et de son esclave égyptienne Hadjar (Pierre; se prononce Hagar en égyptien). Il comprend :

— Les Harb, confédération des tribus du Hedjaz [1], 5 à 6.000 tentes;

— Les Haouéitates, région du Sinaï et de Maan, environ 800 tentes;

— Les Chammar, confédération dont le centre est le désert du Nefoud;

— Enfin le Nedjed [2], région propagatrice de religions, et qui depuis le XVIIIe siècle professe le Ouahabi, Islam réformé.

2° Un groupe himyarite du Sud-Ouest qui est abyssin :

1. Hedjaz signifie séparation. Il prend son nom de la chaîne de montagnes séparant le Tehamma, pays chaud de la côte, du pays haut désertique.

2. Nedjed signifie Pays d'en haut, Canaan, Higland. Le Nedjed joue en Arabie un rôle qui fait penser à celui de l'Auvergne en Gaule.

Yémen [1], Assir. Ce groupe professe des Islams qui s'apparentent à celui de la Perse.

3° Un groupe du Sud-Est, de même race que les Baloutchis, et, par conséquent arien : Mascate. Bahrein.

On voit qu'il n'y a pas de race arabe.

II

Les Etats arabes, comme les Etats mérovingiens en Gaule, ne tiennent debout que par un chef ou une famille. Au moment de la guerre, les divisions politiques de l'Arabie étaient les suivantes :

— Le Hedjaz, vilayet turc, [2] capitale la Mekke [3], correspondant à peu près à la confédération des Harb. C'était le Bled el Haram, le territoire sacré, avec les deux villes saintes de la Mekke et de Médine [4].

La population, 6 à 700.000 âmes, dont trois quarts Bédouins [5], ne vivait que du Pèlerinage et des subventions des sultans turcs.

— Le Nedjed, capitale Riadh (les Jardins), Emir Abd el Aziz ben Abd el Rahman ben Saoud.

Riadh est le plus grand centre caravanier de l'Arabie.

Cet Etat était plutôt anti-turc.

— Le Chammar, capitale Haïl, grand centre caravanier. Emir Saoud ben Abd el Aziz ibn Rechid.

Les Turcs avaient une garnison à Haïl. Les Chammar leur resteront longtemps fidèles, et ravitailleront Médine et les postes de la voie ferrée.

1. Yémen, pays de droite, par opposition à Cham, pays de gauche, qui est la Syrie. Ces noms viennent du temps du culte du soleil, où la Qibla, la direction de la prière, était l'Est.

2. Vilayet : gouvernement général, province.

3. Mekka, qu'il est illogique d'écrire Mecque. On a coutume de dire: Mekka Mekerrouma, la Mekke vénérée.

4. Medina, Urbs, la Ville. On la qualifie de el Menouara, l'Illuminée, souvenir du culte persan du feu.

5. Bedoui ou Badoui, Bédouin, vient de Badiya, désert qui a le même sens que Sahara. Bedoui ou Sahraoui sont donc équivalents.

— Le Kouéite (orthographe anglaise : Kowéit), Emir Djaber ben Mbarek ibn [1] Sabah, à la solde de l'Inde.

— L'Emirat de Mountefiq, Emir Adjmi ben Saadoun, rallié aux Turcs et payé par les Allemands.

— L'Emirat de Mohammerah (50 km. Est de Bassorah), Emir Khozaal, à la solde de l'Inde.

— L'Emirat de Bahrein, Emir Aïssa ben Khalifa, à la solde de l'Inde.

— L'Emirat d'Oman ou de Mascate, capitale Mascate, Emir Taïmour ben Faïçal abou [2] Saïd, à la solde de l'Inde. La population de cet Etat est de rite abadite, et en relations suivies avec l'île de Djerba en Tunisie et le Mzab en Algérie [3].

— L'Hadramaout, capitale Mokoulla (port à 500 km. Est d'Aden). Emir Ghaleb ben Aouda el Gaëti, à la solde de l'Inde.

— L'Imamat de l'Yémen, capitale Chabarra (au Nord de Sanaa). L'Emir portait le titre d'Imam [4] Yahia [5] ben Mohammed Hamid el din et était pensionné des Turcs [6]. Ce pays professe la forme zeidi de l'Islam.

— L'Emirat de l'Assyr, capitale Sabia, dont l'Emir était le Sid Mohammed ben Ali el Idrissi.

Le Sid Mohammed, chef religieux, très corpulent, était en relations avec les Italiens de l'Erythrée et en méfiance contre l'Imam Yahia.

L'Yémen et l'Assyr avaient tous les deux le drapeau vert des Khalifas Fatimites de Kairouan.

1. Lire Ben. *I* correspond à un alif dit d'orthographe, qui ne se prononce pas. Les noms de Ben Saoud, Ben Rechid, Ben Sabah, etc., venant du fondateur de la dynastie servent couramment à désigner l'Émir régnant, quel que soit son nom personnel.

2. Abou se prononce bou (homme, père, endroit où il y a quelque chose de masculin). L'alif d'orthographe rendu par *a* ne se prononce pas.

3. C'est ce qui explique que le gouvernement de Napoléon III s'était fait protecteur de cet État, protection qui a été abandonnée.

4. Imam, qu'on ne doit pas écrire iman, veut dire prieur, prior, celui qui se met devant pour la prière.

5. Yahia, Jean, Johannès. C'est le prêtre Jean.

6. A la suite d'un traité avec Izzet Pacha, vali et général commandant le 7e kolordou (corps d'armée), il touchait 2.500 livres turques or par mois. Cet arrangement avait, d'ailleurs, soulevé l'opinion contre lui.

III

L'Arabie a été dès le début de l'humanité un pays de passage entre l'Océan Indien et la Méditerranée. On y retrouve les noms de tribus de l'Inde, passage antérieur, et de l'Afrique du Nord, aboutissement.

Elle présente 3 centres caravaniers principaux :

— La Mekke (à 1200 km. d'Aden et à 1200 km. de Gaza), à mi-route entre le Nord et le Sud; c'est un Delos terrestre.

— Riadh et Haïl, rivales, entre l'Est et l'Ouest.

Deux grands ouadis desséchés, Nils fossiles, la traversent de l'Ouest à l'Est, ouvrant des pistes, et, par leurs cours souterrains, donnent des points d'eau :

— Ouadi el Roumah (la Mekke à Bassorah);

— Ouadi Douasir (de Kalaa Bicha aux Bahrein [1]).

En Arabie, il pleut beaucoup. Il y a presque chaque année des noyés dans les rues de la Mekke. Les nomades du Sahara meurent de soif, et vivent cependant dans l'appréhension des crues qui ravagent souvent leurs campements.

Quand le machinisme aura compensé la suppression de l'esclavage, et que les ingénieurs s'occuperont des cours souterrains des rivières, il est possible que l'Arabie devienne fertile.

D'autre part Soliman Pacha (colonel Sève) a préludé à son rôle glorieux auprès de Mehemet Ali en trouvant du pétrole au Djebel el Zit [2] près d'Assouan : et l'affaissement de la Mer Rouge n'a pas modifié la similitude géologique des deux pays qu'il a séparés.

1. Bahrein, *les Deux Mers.*
2. La montagne de l'huile.

CHAPITRE II

L'AVANT-GUERRE EN ARABIE

(Voir carte n° 1 pages 24-25).

I

C'est en 1516 que le grand chérif de la Mekke envoya au Caire à Sélim I Yavouz les clefs de la Bit Allah (maison de Dieu) et que le sultan osmanli prit le titre, onéreux, de « Protecteur des deux villes saintes ».

Portugais, Hollandais, Persans et Turcs se disputèrent l'Arabie, qui s'efforçait de garder son indépendance morcelée.

Pour nous, Français, il n'y a à mentionner que le bombardement de Moka en 1738 par les navires du chef d'escadre Delagarde Jazier, suivi de l'envoi d'une ambassade à Sanaa : Moka et Djeddah étaient alors les centres du commerce du café, dont l'importance ne dépassait guère cinquante mille sacs par an.

Au milieu du XVIIIe siècle, l'Arabie se trouvait, au moins sur ses côtes, sous des dominations étrangères. Cette situation, analogue à celle qui avait déterminé la création de l'Islam, amena également une réaction, de forme religieuse, celle du Ouahabisme, créé par Abd el Ouahab, qui la fit exploiter au point de vue politique et militaire par l'Emir Mohammed ben Saoud, fondateur de la dynastie des Ibn Saoud du Nedjed.

L'expédition des Français en Egypte en 1798-1799 favorisa le développement du ouahabisme, en affaiblissant les Turcs, mais elle amena les agents anglais à Suez, Djeddah, Moka, Aden, Mascate, Bahrein, et jusqu'auprès de l'Emir du Nedjed.

Dès que Mehemet Ali fut maître de l'Egypte, il entreprit la conquête de l'Arabie. Après vingt-cinq ans d'efforts, il y était complètement parvenu; mais, sous la pression de l'Angleterre, il dût abandonner cette conquête, en même temps que la Syrie.

Les Turcs vinrent remplacer les garnisons égyptiennes, mais d'une manière précaire. C'est ainsi que chassés de Sanaa, en 1838, ils ne purent y reparaître qu'en 1872, trente-quatre ans après.

II

Sous l'impulsion allemande, le sultan Abd el Hamid chercha en Asie une compensation à ses défaites en Europe [1].

A l'occasion du 25e anniversaire de son règne, en 1900, il annonça notamment l'établissement d'une ligne télégraphique et d'une voie ferrée de Damas au Hedjaz, ce qui souleva un grand enthousiasme dans tous les pays musulmans.

Le chemin de fer du Hedjaz [2], de Damas à Médine, 1360 kilomètres fut ouvert le 1er septembre 1906.

Mais quand les Turcs voulurent le construire au delà de Médine, ils se heurtèrent à la résistance de la Confédération des Harb, qui vivent de l'exploitation du Pèlerinage. Le mouchir (maréchal) Kiazim Pacha, Président de la Haute Commission des Chemins de Fer, fut attaqué, et eut grand peine à rentrer à Médine, laissant une centaine de morts de son escorte sur le terrain. Une automobile envoyée de Médine à la Mekke, y fut mise en pièces (1911).

Mais le matériel nécessaire à l'équipement des cent premiers kilomètres avait été envoyé à Médine; il s'y trouvait

1. Situation analogue à celle des sultans saadiens du Maroc, quand ils durent renoncer à l'Espagne, et qui amena les bandes espagnoles du sultan Ahmed el Dehebi (le doré) à Tombouctou.

2. Le chemin de fer du Hedjaz (Voir carte nº 2, pages 280-281) est l'œuvre du Français Paul Gaudin, qui en fut le directeur technique, aidé de l'ingénieur allemand Meissner.

encore au moment de la guerre, et permettra aux Turcs de réparer les destructions faites à la voie ferrée : circonstance très défavorable aux Alliés.

Le chemin de fer est à voie de 1 m. 05. Au moment de la guerre, le matériel comptait 30 à 50 locomotives en état de marcher, 180 wagons de voyageurs, 740 wagons couverts, 600 wagons découverts, 40 wagons-citernes.

La ligne était exploitée en blok système (Damas-Deraa-Maan-Tebouk-Medaïn Salah-Médine); un train dans chaque sens exigeait 15 locomotives. Les trains étaient chauffés au bois (venant du Nord, ou acacias sahariens exploités sur place). Ils étaient normalement de 13 wagons, mais les voies de garage en permettaient 20. Les postes et gares étaient ravitaillés en eau par les wagons-citernes, dont il fallait 4 par train.

C'est ce chemin de fer à rendement si faible qui permettra à Médine de tenir sans grande peine pendant deux ans : considération qui donne une mesure de la valeur matérielle du soulèvement du Hedjaz.

III

Aux efforts du sultan pour conquérir l'Arabie, répondait en 1905 un soulèvement presque général, qui avait un grand retentissement à Paris [1], où se créaient les journaux : *Indépendance arabe*, *Réveil de la Nation arabe*, etc...

Cette situation durait encore au moment de la Conférence d'Algésiras (1er janvier-31 mars 1906) et amena le Kaiser à soulever l'incident de l'occupation turque de Tabah (ouest du golfe d'Akaba). L'Angleterre, malgré qu'il s'agit de la route des Indes, temporisa jusqu'à ce que la question marocaine fut réglée. Puis elle exigea le départ des Turcs (11 mai 1906).

1. La colonie syrienne était déjà nombreuse à Paris au temps des Mérovingiens. Le roi Gontran passant à Orléans en 585, y fut harangué en langue syrienne (Grégoire de Tours, VIII, I) et le syrien Eusèbe fut évêque de Paris en 591 sous Clotaire II.

La détente européenne eut alors son contre-coup en Arabie. Mais les révolutions répétées de la Turquie (10 juillet 1908, 13 et 26 avril 1909) amenèrent naturellement une recrudescence de l'esprit d'indépendance arabe; la Chambre ottomane qui fut alors élue, avec quelque liberté (fait unique dans l'histoire turque), sur 275 députés comprit 60 arabes, qui firent bloc avec les 23 grecs, les 12 arméniens, les 38 européens non turcs, soit 133 contre 142 turcs.

Les Jeunes Turcs pour parer à ce danger reprirent la politique de massacres du sultan Rouge, mais en l'étendant aux syriens musulmans. La langue arabe fut proscrite.

Le fossé se creusa donc plus profond entre Arabes [1] et Turcs.

Des négociations eurent encore lieu à Paris en juillet 1913, puis à Constantinople en août 1913; mais Enver [2] Pacha, qui avait pris le pouvoir après qu'il eut assassiné le ministre de la Guerre, Nazim Pacha (10 janvier 1913) ne tint aucune des deux conventions conclues.

Et le secrétaire général de la Djemiet-i-islahié, Société de Réforme arabe [3], écrivait en 1913 : « Je ne sais comment dire les tourments et la honte que nous supportons, nous, Arabes, sous le régime de terreur constitutionnel. Que Dieu nous délivre des exactions des Turcs, de leur gouvernement, de leur liberté, de leur constitution! »

Au moment où la guerre va éclater, les pays de langue arabe sont donc hostiles à la Jeune Turquie, et par conséquent à l'Allemagne qui tire les ficelles de ces pantins. Tous leurs vœux vont aux Alliés. Mais l'Allemagne a su créer dans le monde le dogme de sa force.

Au contraire, l'Egypte, par opposition à la Grande-Bretagne, est favorable aux Turcs et aux Allemands : elle ne sait pas l'histoire des Herreros.

1. Le mot Arabe a une signification étendue qui peut se comparer à celle du mot Franc dans la Méditerranée jusqu'au XIXe siècle. Pour les gens des villes, il signifie les nomades ou les campagnards; comparez le mot grec périèques.

2. Enver est la prononciation turque du mot arabe Anouar, les fleurs, Blumen.

3. Fondée à Beyrouth en 1912.

CHAPITRE III

LES ÉVÉNEMENTS D'ARABIE DE LA DÉCLARATION DE GUERRE PAR LA TURQUIE, JUSQU'A L'INTERVENTION FRANÇAISE

I

Les Turcs, suivant les traditions romaines dont ils avaient hérité, faisaient alterner les fonctions de Grand Chérif de la Mekke entre les deux familles rivales des Aoun et des Beni Hachem [1].

L'Emir Husséin ben Ali, des Beni Hachem, avait été nommé à ces fonctions en 1905 et n'avait été autorisé à rejoindre son poste qu'en 1909. Il avait alors environ 60 ans et avait été en résidence forcée à Constantinople pendant vingt-sept ans, ne sachant jamais s'il ne serait pas mis à mort le jour qui venait.

Il trouvait le Hedjaz en pleine anarchie, après un interrègne de plus de dix ans. Aidé de ses fils Abdallah et Faïçal, il rétablit une paix et une tranquillité qui lui valurent une influence de maître du pays et la reconnaissance générale.

L'Emir Husséin avait quatre fils, les trois premiers nés d'une mère arabe, le quatrième d'une turque. C'étaient :

— l'Emir Ali, héritier présomptif, pacha turc.

— l'Emir Abdallah, bey, ancien député de la Mekke à la Chambre ottomane, ancien vice-président de cette Assemblée. Il avait dirigé plusieurs expéditions contre le Nedjed, d'accord avec les Turcs et y avait été blessé.

1. Rome faisait de même alterner les fonctions de grand-prêtre du temple de Jérusalem entre des familles rivales, notamment celles de Hanan et de Boëthus.

— l'Emir Faïçal, âgé d'environ trente-trois ans, né à la Mekke où il était resté jusqu'à dix ans; puis il avait rejoint son père à Constantinople, avec une interruption de cinq ans passés en tribu. En 1909, il avait dirigé une expédition au Yémen pour le compte des Turcs.

— l'Emir Zéid, très jeune encore, environ dix-huit ans.

La correction des mœurs de cette famille n'était pas discutée, fait caractéristique dans un milieu corrompu comme celui de la Mekke (la Rome papale).

II

Le Hedjaz, augmenté au nord du Madian (séparé de l'Egypte en 1892) et au sud d'une partie de l'Assyr, formait en 1914 un vilayet turc, dont le vali [1] résidait à la Mekke (l'été à Taïf) et comprenait trois sandjaks [2] dont les mutasserifs [3] résidaient à la Mekke, Médine et Djeddah.

Au point de vue militaire, l'Arabie était occupée par :

— Le 7e kolordou, chef-lieu Sanaa, occupant le Yémen (39 et 40e division);

— la 21e division en Assyr;

— la 22e division au Hedjaz (128e R. I. à la Mekke, 129e à Djeddah, 130e à Médine détachant des bataillons à Taïf et à Yanbo [4]).

D'après la réorganisation allemande de 1908, toujours en vigueur, les Arabes du Hedjaz et du Yémen étaient dispensés de service militaire.

1. Vali : prononciation turque du mot arabe : ouali. Le gouverneur général de l'Algérie se dit « ouali el aam ».

2. Sandjak, mot turc qui signifie drapeau, en arabe lioua; c'est le département. L'organisation administrative de la Turquie, en 1864, s'était inspiré du département français.

3. Préfet.

4. C'est une faute d'écrire Yambo. Le nom s'écrit avec un noun, et non avec un mim.

III

En février 1914, les Jeunes Turcs avaient nommé vali et commandant de la 22e division [1] le lieutenant-colonel (kaïmakam [2]), Vahib bey [3], connu pour ses sentiments violemment anti-arabes. Dès son arrivée à la Mekke, il donna l'ordre au grand Chérif Husséin de lui faire remettre la centaine de fusils Mauser, ancien modèle, dont sa garde était armée. C'était une insulte et une menace évidentes. L'Emir y répondit par une émeute.

Vahib bey, débordé, demanda des renforts à Constantinople : on lui envoya 7 bataillons et un groupe d'artillerie.

Mais, à la surprise générale, après cet effort, qui le rendait incontestablement maître de la situation, le gouvernement Jeune Turc céda : il fit rendre les Mausers, qu'il avait bien fallu remettre. Changement de front si imprévu, si en dehors des habitudes turques, qu'on ne peut ne pas voir là une prévision de la guerre qui allait éclater en Europe.

Vahib bey fut rappelé et remplacé par Ghalib Pacha, plus diplomate.

La déclaration de guerre de la Turquie est du 22 dhou el hidja 1332 (11 novembre 1914); la fetouah de djihad [4] a été rédigée par Khaïri ben Aouni el Ourkoubi [5], et, au point de vue musulman, est contraire au Coran qui interdit de commencer la guerre pendant les quatre mois sacrés [6].

1. En Turquie les fonctions civiles et militaires ne sont pas séparées : Bismarck était colonel.

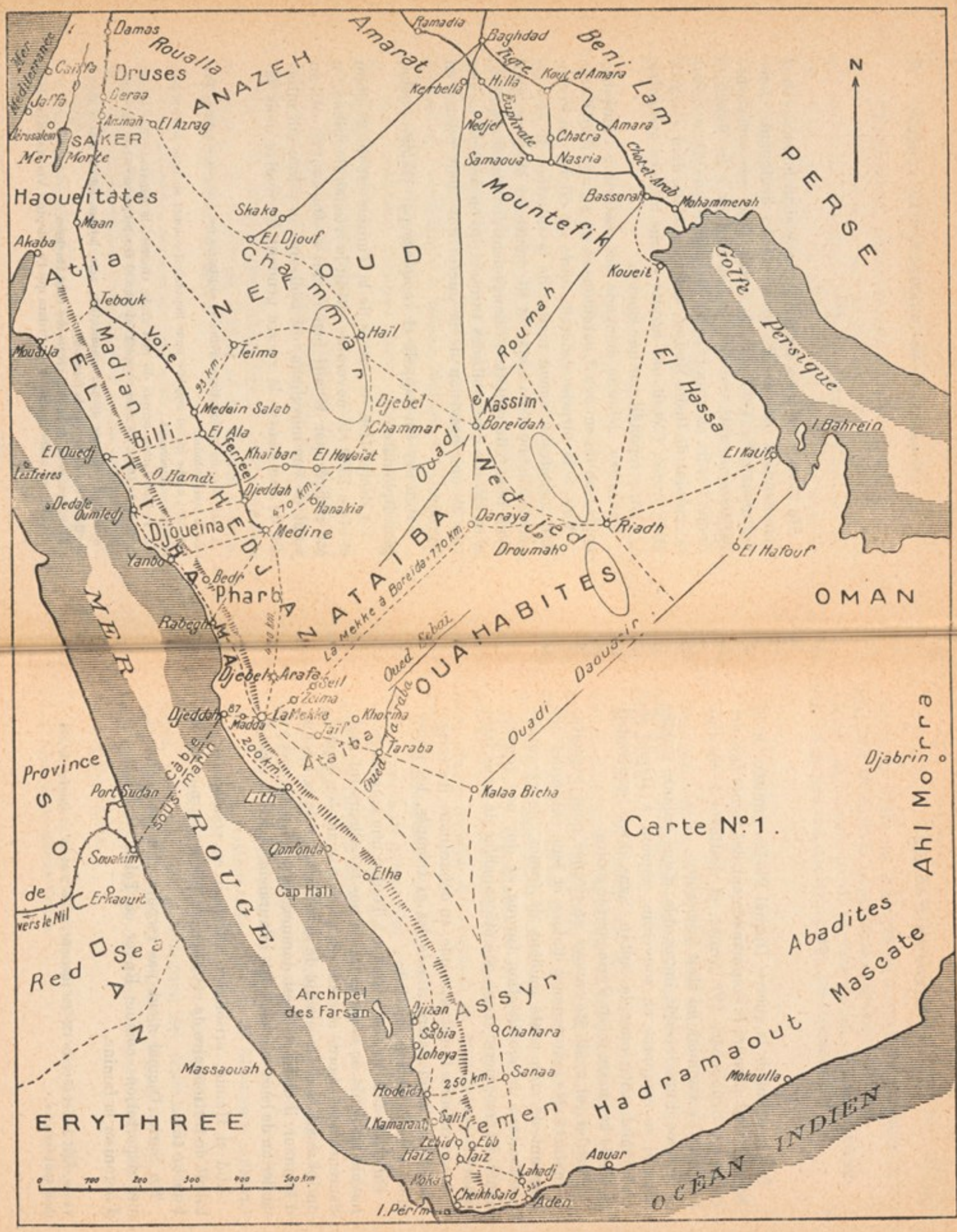
2. Mot arabe qu'on emploie pour lieutenant-colonel ou pour sous-préfet. Il signifie remplaçant.

3. Prononciation turque du mot arabe Ouahib, le donateur, qui est un attribut de Dieu. Le nom complet est Abd el Ouahib, le serviteur du donateur.

4. Pluriel brisé de djehed, application, zèle, labeur, effort. Mot à mot : es efforts (en faveur de la religion).

5. De la famille des Aoun, rivale des Beni Hachem.

6. Coutume arabe antérieure à l'Islam qui l'a adoptée. Voir sourate II, la



Carte N°1.

CARTE GÉNÉRALE DE L'ARABIE

IV

Dès le début de la guerre, Djemal Pacha, ministre de la Marine, vint prendre le commandement des forces turques en Syrie, dénommées IVe Armée, et destinées à envahir l'Egypte où l'opinion lui était favorable.

Homme d'une fausseté incroyable, d'une cruauté froide, Djemal se comporta en souverain, copiant à Damas le cérémonial usité pour le sultan. Sans doute, espérait-il sortir de la Guerre roi de Syrie pour le moins.

C'est lui qui avait été envoyé en France pour exploiter la naïveté des gouvernants d'alors, et leur extorquer cet emprunt de cinq cents millions de francs (de germinal) nécessaires à la mobilisation turque, et que nos gouvernants d'après-guerre n'ont pas été capables de nous faire rendre.

A son retour à Constantinople, en débarquant, il s'écria : « Aldatym Boudadaleri! ». « Je les ai trompés, les imbéciles! » Exclamation justifiée.

On avait fait en son honneur à Toulon une manœuvre navale au cours de laquelle un de nos torpilleurs fut malheureusement abordé et coulé. Et comme avant son départ, on lui avait remis la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, il disait : « C'est dommage que je n'aie pas vu couler un de leurs cuirassés : ils m'auraient donné la Grand' Croix! ».

Abd el Hamid, prisonnier, admirait en connaisseur le talent de tortionnaire de cet homme, qu'on a surnommé le Fouché turc.

En Syrie, Djemal n'eut pas recours aux massacres et aux déportations comme Enver et Talaat : il imagina d'organiser la famine.

Vache, Aïat 214 et sourate IX. Le Repentir, Aïats 5 et 36 : « Quatre de ces mois sont sacrés ».

En mars 1916, on évaluait qu'il avait fait mourir de faim 30 à 40 % de la population syrienne [1].

Avec un homme pareil en face de lui, l'Emir Husséin ben Ali ne pouvait douter du sort qui l'attendait.

V

Dès son arrivée, le nouveau Vali Ghalib Pacha, fit une politique de propagande auprès des tribus qui inquiéta le Grand Chérif.

Mais c'était un homme âgé, ne sachant pas commander. En allant de Médine à la Mekke en juillet 1915, il fut blessé dans une attaque des Harb, et le poste turc de la route entre ces deux villes fut détruit. En septembre 1915, allant de Taïf à la Mekke, il fut de nouveau attaqué et blessé.

Il disposait cependant en novembre 1915 de forces sérieuses : 26 bataillons de 600 hommes, dont tous les officiers arabes avaient été renvoyés en Syrie comme suspects.

Les principaux événements militaires en Arabie depuis la déclaration de guerre sont les suivants.

— En Assyr, le Cheikh Mohammed Idriss, se déclare contre les Turcs en novembre 1914, et coupe l'Yémen de la Mer Rouge.

— Au Nedjed, l'Emir Ibn Saoud envahit le sandjak turc d'el Hassa, en chasse le bataillon turc de garnison, et se met en relations étroites avec le Cheikh de Kouéit, aussi bien qu'avec celui de Mountefiq soldé par les Allemands : questions de caravanes.

— En décembre 1914, le *Desaix* [2], arrivait devant Hodéida, pour négocier la libération des consuls Roux et Richardson, de France et de Grande-Bretagne, arrêtés par les Turcs contre le droit des gens, et qui furent ensuite envoyés à Sanaa.

1. Voir *Temps* du 11 juin 1916 et *Journal de Genève* du 16 juillet 1916.
2. Capitaine de vaisseau Vergos.

— 23 février 1915. La compagnie de débarquement du *Desaix* [1] débarque à Akaba, en chasse la garnison turque, et se réembarque le soir, sans perte.

— Début de mars 1915. Le croiseur anglais *Dufferin* fait un débarquement à Mouéilah : échec, un tué, neuf blessés.

— L'amiral anglais Peirse, qui commande la force navale anglo-française de la Mer Rouge, donne l'ordre au *Desaix* de bombarder Mouéilah, dont le fort saute et brûle, le 21 mars 1915.

— 5 juillet 1915. Le général turc Asi Saïd Pacha, qui commande le 7e kolordou, bat les Anglais à Lahadj (35 kilomètres d'Aden) qui est évacué. Le général Maxwell envoie la brigade indienne Younghusband alors à Suez. Les Anglais établissent alors leurs avant-postes à Cheikh Othman, qu'ils relient par voie ferrée à Aden, dont la population est favorable aux Turcs [2].

On signale 9 officiers allemands autour du général Saïd Pacha. On en capture six autres le 28 mars 1916, à Ahwar [3] qui essayaient de le joindre.

— Octobre 1915. Le pèlerinage a lieu, très réduit. 10 à 12.000 pèlerins viennent par mer, presque tous néerlandais. La moitié reste au Hedjaz, y accroissant la disette.

Le 10 octobre, le mahmal [4] égyptien est remis en rade de Djeddah au représentant du Grand Chérif, sur le pont du *Kingsnure*, en présence du contre-amiral français Huguet, alors commandant les franco-anglais en Mer Rouge. L'Angleterre remet en même temps 20.000 sacs de farine indienne, qui seront utiles au Grand Chérif pour sa propagande.

L'émoi des Turcs devant cette réunion de bateaux encourage les Harb.

— 15 novembre 1915. La Grande-Bretagne proclame le blocus de la côte d'Arabie et du Yémen, qui va amener un état de disette d'où sortira le soulèvement du Hedjaz.

1. Lieutenant de vaisseau Salmon, en trois sections.
2. Compte-rendu du capitaine Depui (Ibrahim) de l'infanterie coloniale.
3. Port à l'est d'Aden.
4. L'explication de ce mot sera donnée plus loin.

VI

Tous les regards se tournaient vers l'Emir Husséin qui avait restauré la paix au Hedjaz, et dans lequel on plaçait tout l'espoir dans cette situation misérable amenée par la guerre, le blocus, et la cessation du pèlerinage, unique ressource de ces pays déshérités.

D'un autre côté, le Chérif Haïdar Pacha, chef de la famille rivale des Aoun venait d'arriver à Médine; et on savait que le Gouvernement turc l'avait nommé Grand Chérif de la Mekke.

L'Emir Husséin entra donc en pourparlers avec les autorités britanniques à sa portée, pour savoir les conditions qui lui seraient faites pour obtenir son concours.

L'organisation compliquée de ces autorités ne facilitait pas ces pourparlers :

— la question politique arabe était dirigée au Caire par le Haut-commissaire par intérim sir Henry Mac-Mahon, assisté du secrétaire général pour l'Orient, Storrs. Tous deux dépendaient du *Foreign Office*.

— le matériel et l'armement dépendaient du commandant en chef de la Force expéditionnaire d'Egypte, le général Maxwell, résidant au Caire, et dépendant du War Office.

— les effectifs devaient être fournis par le Sirdar, gouverneur général du Soudan anglo-égyptien, le major général d'artillerie sir Reginald Wingate, résidant à Khartoum, absorbé par le soulèvement d'Ali Dinar, sultan du Darfour.

— la marine britannique dans la Mer Rouge était alors commandée par le vice-amiral sir Rosselyn Wemyss, commandant l'escadre des Indes, résidant à Ismaïlia et dépendant de Delhi.

— enfin les opérations dans le Sud-ouest de l'Arabie, le golfe Persique et le Chott el Arab étaient menées par les troupes de l'Inde, et dépendaient de Delhi.

Heureusement, au milieu de cet enchevêtrement, il y avait au Caire un homme jeune (41 ans), d'intelligence avisée, d'une force de travail semblant sans limite, le général Gilbert Clayton, Directeur du Service des Renseignements de la Force Expéditionnaire, qui renouait sans cesse les fils brisés, avec le sourire.

Il faut ajouter le capitaine Georges Lloyd, député aux Commons, dont l'influence était primordiale.

A côté de tous ces hommes, de hautes valeurs, appliqués à cette affaire, on ne peut admettre la prétention du colonel Lawrence de l'avoir menée : la petite flûte n'est pas l'orchestre.

En fait, l'Emir de la Mekke eut surtout affaire à sir Henry Mac Mahon; le gouvernement britannique estimait la situation telle qu'il autorisait ce dernier à accorder au besoin Bassorah et Baghdad si cela était nécessaire pour décider le Grand Chérif : ce qui montre la valeur alors attachée au soulèvement du Hedjaz.

Cependant, l'Emir Faïçal, que les Turcs avaient attiré à Médine sous prétexte de préparer une force arabe contre le canal de Suez, conseillait à son père d'attendre les pluies d'octobre, rendant le désert praticable aux Bédouins.

VII

Mais un événement fortuit allait précipiter les événements.

L'Allemagne avait fait préparer un détachement turc, dénommé Yemen Mofraza [1], commandé par le major von Stotzingen, et qui devait aller à Hodeïda pour se relier à l'Afrique orientale allemande, l'Abyssinie et l'Erythrée.

Cette force de 3500 hommes débarqua à Médine, allant à la Mekke. Si elle y arrivait, tout espoir de soulèvement était supprimé.

1. Mofraza, participe passé du verbe fraza, séparer. C'est la traduction en arabe du mot allemand Abtheilung.

L'Emir Husséin dut donc brusquement se décider, alors que rien n'était encore préparé.

Et l'Yemen Mofraza a empêché la chute de Médine.

VIII

Le soulèvement, la Nadha, éclata donc à la Mekke le 10 juin au matin. Le dernier fort turc, le Diaf, se rendit le 13 [1].

Le 14, l'Emir de la Confédération des Harb, Mohsen ben Mansour attaquait Djeddah avec 4.000 Bédouins, et échouait. Mais le 16, le capitaine de vaisseau Boyle, senior naval officer, arrivait devant Djeddah avec le *Fox*, le *Hardinge* et le *Dufferin*. Un court bombardement limité au mur d'enceinte, amenait la capitulation.

Le Chérif Mohsen était nommé Naïb du Grand Chérif à Djeddah.

Ces événements livraient aux Chérifiens 100 officiers, 2500 soldats, 150 fonctionnaires civils, 20 canons, 15 mitrailleuses. Les Turcs avaient été complètement surpris, ce qui paraît vraiment incroyable, car les préparatifs des Harb n'avaient pu être secrets.

Mais Djemal Pacha, de Damas, prit sans tarder, les mesures nécessaires :

— le vali Ghalib Pacha était bloqué à Taïf, où il estivait tranquillement, avec 3500 hommes.

— Le général Basri Pacha qui commandait à Médine, fut envoyé à el Ala et chargé de la défense de la voie ferrée.

— Il fut constitué à Médine un « Corps expéditionnaire du Hedjaz », dont le commandement fut donné au général de division Faker el din Pacha, par abréviation Fakri Pacha, turc d'avant l'école allemande, et connu pour avoir organisé les massacres de chrétiens d'Adana (1909), Zéitoun et Hadjine.

1. Après avoir tiré sur le Temple, incendiant le Tapis sacré, tuant et blessant des fidèles en prière.

— L'Yémen Mofraza fut dissoute et versée dans les corps de Médine. Deux bataillons du 130e alors à Tartous (en face de l'île de Rouad), les 42e et 55e R. I. furent envoyés par voie ferrée à Médine.

IX

Cette Nadha, si favorable aux Alliés, fut désapprouvée par le Gouvernement de l'Inde, qui déplora le bombardement de Djeddah par son escadre, et qualifia ces événements de « surprise déplaisante ».

Cette décroissance de volonté est sans doute la principale cause des troubles actuels de l'Inde.

X

La situation de l'Emir Husséin restait précaire, entre Taïf (3500 hommes) et Médine où il allait y avoir 12000 hommes, projetant d'amener le Mahmal syrien à la Mekke.

Il ne pouvait compter que sur l'appui des Harb, et les proverbes arabes disent :

« Celui qui compte sur l'appui des Bédouins ressemble à un homme qui voudrait bâtir sa maison sur l'eau ».

« Amis d'aujourd'hui, ennemis de demain, si l'appât du moindre profit se présente ».

Encore tous les Bédouins n'étaient pas avec le Grand Chérif. Des cheikhs et des contingents des Harb sont restés à Médine avec les Turcs jusqu'à la fin de la guerre. Les Djouheina de Yanbo étaient hésitants. Les Billi, d'el Ouedj, étaient nettement avec les Turcs.

L'Angleterre envoya le colonel Wilson, gouverneur de la province de Red Sea, à Djeddah; et sous les ordres du

miralaï [1] Saïd Ali Pacha [2] deux batteries de montagne égyptiennes, du matériel, des munitions, des vivres, des explosifs.

XI

L'Emir Abdallah avait été chargé par son père de prendre Taïf. Cette ville, à 115 kilomètres de la Mekke, à 1600 mètres d'altitude, aux eaux abondantes, a une population de 5000 habitants. On y a le climat et les fruits d'Europe. C'est un sanatorium de la Mer Rouge.

Plusieurs attaques de vive force échouèrent.

Heureusement, Ghalib Pacha, effrayé de quelques obus sur sa maison, capitula le 22 septembre; honteux de sa faiblesse, il avoua 2400 hommes; il y en avait plus de 3500.

La prise de Taïf consacrait le succès de la Nadha. Mais l'État-Major anglais estimait très justement que Fakri Pacha gardait l'initiative des opérations et pouvait reprendre la Mekke tant que le chemin de fer ne serait pas coupé définitivement.

XII

Comme les événements d'Arabie sont naturellement subordonnés à l'action de l'Armée britannique d'Egypte, il est nécessaire de rappeler que le général Maxwell, installé au Caire, avait constitué deux fronts :

— Sur le canal de Suez, le général Wilson avec 4 divisions 1/2 (1 1/2 anglaise, 1 Anzac, 2 australiennes). Une attaque du colonel Kress von Kressenstein avec 6 divisions

1. Colonel. Du mot arabe Emir, chef et du mot turc Alaï, mille.

2. Les autorités anglaises et surtout M. Storrs et l'Arab Bureau, espéraient que l'Emir Husséin lui confierait la direction militaire du mouvement. Ce qui ne se réalisa pas.

avait été repoussée, le 2 février 1915, grâce au *Requin* et au *d'Entrecasleaux* [1].

— Sur un front ouest, contre les Senoussia, fortement surestimés, et où on immobilisa inutilement des forces importantes, leur faisant même l'honneur d'un chemin de fer.

L'opinion égyptienne était si favorable aux Turcs qu'un de leurs détachements ayant passé le canal, le 2 février, resta longtemps dans la région de Tell el Kebir, grâce aux complicités qu'il y trouva.

1. *Deux Années de Guerre Navale*, de René Labruyère. *L'œuvre de la Marine Française dans la Défense du Canal de Suez*, par le chef d'escadron Georges Assolant.

CHAPITRE IV

L'INTERVENTION FRANÇAISE LE PÈLERINAGE DE 1916

I

Quand on relit les correspondances échangées entre les gouvernements français et britanniques, et leurs agents, on est frappé de la place que tient l'idée du Khalifa : l'expérience a prouvé que cette institution n'était pas indispensable à l'Islam.

La Résidence Générale de Rabat écrivait ne pas juger opportun d'attirer l'attention, vers l'Est, de populations habituées jusqu'ici à se diriger elles-mêmes, et notait que le sultan du Maroc était considéré comme Khalifa par l'Islam marocain.

II

Deux documents précisent les motifs de l'intervention française au Hedjaz.

Dans un rapport au ministre de la guerre [1], il était dit : « l'insurrection arabe contre la domination ottomane était favorable dans une certaine mesure aux intérêts français; au point de vue politique, elle pouvait s'étendre parmi les populations de la Palestine, de la Syrie et de la Petite Arménie, libérer momentanément ces provinces des persé-

1. Rapport au Ministre de la Guerre du 5 août 1916, n° 5023-9-11.

cutions turques et préparer une intervention française. Au point de vue militaire, elle immobiliserait des effectifs turcs en proportion de son extension. Au point de vue islamique, elle conduirait la majorité de nos populations musulmanes à considérer les Turcs comme les assaillants des Lieux Saints et augmenterait par conséquent leur loyalisme envers la France, qui combat contre les alliés des Ottomans.

« A ce dernier point de vue, il y aurait intérêt à laisser l'insurrection se développer spontanément, sous la forme d'un soulèvement purement musulman. Mais même si une réserve absolue était observée, le mouvement arabe rendant un service évident aux Alliés, le monde islamique, au moins en partie, n'en resterait pas moins persuadé que c'était à l'instigation de l'Angleterre, et peut-être aussi de la France, que le Chérif s'était déclaré.

« D'ailleurs, le Chérif Hosséin ne s'était décidé qu'après s'être assuré le concours que lui prêterait l'Angleterre. Les demandes d'or, de contingents, d'armes, de munitions, de matériel, de plus en plus pressantes, le montraient moins occupé que les Anglais de ne pas paraître faire appel aux chrétiens.

« L'Angleterre avait invité le Gouvernement français à apporter son concours au Chérif suivant des dispositions concertées avec elle mais indépendantes ».

D'autre part, le Président du Conseil [1] faisait connaître les conditions qu'il préconisait, et qui peuvent se résumer ainsi :

— Réouverture du Pèlerinage de la Mekke, qui avait dû être supprimé, en raison du blocus de l'Arabie [2] et du danger d'envoyer des indigènes au contact des Turcs. Ce Pèlerinage constituait la principale ressource du Chérif. On le limitera cependant à six cents indigènes d'Algérie, de Tunisie et du Maroc, en raison de la pénurie des frêts et des frais à prévoir.

— Profiter de cette occasion en désignant pour faire

1. Dépêche du 2 août 1916.

2. Proclamé par la Grande-Bretagne le 15 novembre 1915, après le Hadj de 1915.

partie du Pèlerinage quelques personnages religieux de marque et d'un loyalisme assuré, qui porteraient à l'Emir, des présents et des subsides, avec les félicitations de nos sujets musulmans.

— A cette députation politique se joindrait à partir d'Alexandrie, une Mission militaire française composée exclusivement d'indigènes, dont le chef aurait pour rôle de s'enquérir auprès du Chérif du concours qu'il attendait de la France, en personnel indigène d'encadrement, en armes, munitions et en matériel de guerre.

— Pour la coordination de l'action de la députation politique de la Mission militaire, le Président du Conseil demandait la désignation d'un officier français, qui serait placé sous la haute direction du Ministre de France au Caire.

Cet officier supérieur se rendrait d'abord à Alexandrie avec la Mission. Il se tiendrait ensuite en liaison avec elle, soit au large de Djeddah, soit dans un port égyptien de la Mer Rouge. Il préparerait, à Souakim [1] par exemple, l'organisation d'une base destinée à recevoir les cadres, le personnel technique, les contingents indigènes et le matériel de guerre à réunir ultérieurement en vue d'être mis à la disposition du Chérif. La section d'Afrique s'occuperait pendant ce temps du recrutement du personnel et du rassemblement du matériel.

Les moyens même limités qui pourraient être mis à la disposition du Chérif seraient incontestablement de nature à permettre l'utilisation des forces arabes actuellement inorganisées et à neutraliser des forces ennemies très importantes au profit de la situation militaire des Russes et des Anglais en Asie-Mineure et par répercussion de celles de la France en Orient [2].

Antérieurement, la Commission interministérielle des Affaires musulmanes avait proposé, le 2 décembre 1915,

1. Souakim est un port abandonné; c'est Port-Sudan, chef-lieu de la province de Red Sea qui l'a remplacé.

2. Ce document était signé du général Graziani, sous-chef d'État-Major général, et du général Roques, ministre de la Guerre.

que des Hôtelleries soient acquises, sous forme de Habous [1] pour loger nos pèlerins, et qu'un crédit de 500.000 francs y soit affecté. Ce qui avait été adopté par le Parlement sans discussion.

Le général Roques [2] proposa pour la Mission projetée, le lieutenant-colonel Brémond, sous-chef d'Etat-Major au 35e corps d'Armée :

« Il a fait la plus grande partie de sa carrière dans les troupes indigènes d'Algérie et de Tunisie [3]. Il a été détaché de 1907 à 1913 à l'armée chérifienne, avec laquelle il a combattu au titre marocain, et dont il a préparé l'incorporation dans les troupes d'occupation du Maroc.

« Mais il se signale surtout par sa connaissance complète de la langue arabe qu'il parle et écrit (il est titulaire du brevet d'arabe) et par sa connaissance approfondie des milieux musulmans parmi lesquels il a vécu plusieurs années. Il possède complètement les questions islamiques, il est aussi apte à une mission de politique indigène qu'à une mission militaire ».

Le lieutenant-colonel Brémond, appelé à Paris par télégramme du 10 août, reçut au ministre de la Guerre communication de la Dépêche ministérielle du 15 août [4] du ministre de la Guerre, sur l'organisation d'une Mission politique et militaire au Hedjaz :

« Les événements du Hedjaz ont conduit le Gouvernement à encourager l'attitude prise par le Chérif de la Mekke en lui manifestant les bonnes dispositions de la France et en lui prêtant le concours qu'il attend des Alliés.

« A l'occasion de la reprise du Pèlerinage, une députation politique et une Mission Militaire seront envoyées auprès de l'Emir.

1. Le habous ou ouakef (mot à mot : arrêté, emprisonné, saisi) est un bien de mainmorte. C'est le Précaire, employé à la chute de l'empire romain, et par les chrétiens au moyen-âge. C'est une institution romaine.

2. Lettre 5089-9-11 du 8 août 1915 du ministre de la Guerre au ministre des Affaires étrangères.

3. Renseignement inexact. Cet officier supérieur n'a jamais servi en Tunisie.

4. N° 5627-9-11,

« Vous êtes désigné pour assurer la coordination de ces deux Délégations et diriger la Mission Militaire.

Objet de la Mission Militaire.

« L'insurrection arabe contre la domination ottomane est susceptible d'immobiliser des effectifs turcs en proportion avec son extension.

« Or, le Chérif Husséin ne s'est résolu à secouer la tutelle ottomane qu'après s'être assuré du concours que lui prêterait l'Angleterre. Il paraît compter sur les Alliés pour lui procurer les contingents indigènes, les armes, les munitions et le matériel que lui font défaut.

« Aussi le Gouvernement a-t-il résolu de joindre à la Députation politique du Hedjaz une Mission Militaire Française composée exclusivement d'officiers indigènes [1] musulmans, dont le chef aura pour rôle de s'enquérir auprès du Chérif du concours qu'il attend de la France en encadrements, en armes, en munitions et en matériel de guerre. Ces officiers pourront même être appelés à coopérer à l'organisation des contingents du Chérif et à leurs opérations militaires.

« Vous aurez à vous tenir en liaison avec la Mission Militaire lorsqu'elle sera passée au Hedjaz, et à préparer, à portée de Djeddah, une base destinée à recevoir les cadres, le personnel technique et le matériel de guerre à réunir ultérieurement pour être mis, s'il y a lieu, à la disposition du Chérif.

Organisation de la Mission.

« La Députation politique sera dirigée par M. Ben Ghabrit. Les membres de cette députation seront conduits à

1. Terme inexact. Plusieurs de ces officiers, comme le chef d'escadron Cadi, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, le capitaine de spahis Hamet, étaient naturalisés français, et servaient au titre français. Notre phraséologie officielle n'est plus à la hauteur des circonstances modernes de fusion franco-maugrébine.

Alexandrie par les soins du Département des Affaires Etrangères, à une date qui sera fixée ultérieurement.

« Ils seront accompagnés ou suivis d'un convoi de six cents pèlerins algériens, tunisiens et marocains.

« La Mission Militaire recevra la dénomination de Mission Militaire d'Egypte [1].

« Elle comportera :

a) Une portion d'Egypte comprenant :

Un officier supérieur Chef de Mission, le lieutenant-colonel Brémond;

Un officier subalterne français, adjoint, à désigner [2];

Un officier interprète, M. Bercher;

Un soldat interprète, Cuny [3];

Un secrétaire et trois ordonnances.

b) Une portion d'Arabie comprenant :

Un officier supérieur musulman, le chef d'escadron Cadi du 113e d'artillerie lourde;

Trois officiers subalternes : capitaine Reguieg Saad du 2e spahis, capitaine Raho du 2e spahis, lieutenant Lahlouh des troupes auxiliaires marocaines;

Quatre soldats ordonnances musulmans.

« Comme chef de Mission, vous aurez à entrer en relations avec les autorités militaires britanniques d'Egypte, et à règler vos dispositions en concordance avec les leurs.

« Votre installation éventuelle en Egypte, l'installation ultérieure d'une base, les mouvements de personnesl, d'armes et de matériel dans l'intérieur du Protectorat ne seront faits qu'avec leur assentiment.

« Vous aurez avantage à user pour ces relations du lieutenant de Saint-Quentin [4], en mission près l'État-

1. Dénomination fâcheuse. Il y avait déjà au Caire une Mission de ce nom, réduite alors à un seul officier. Et il s'agissait du Hedjaz et non de l'Égypte.

2. Le lieutenant-colonel Brémond eut la chance d'apprendre que le capitaine Cousse était hospitalisé à Lyon et de pouvoir l'en extraire par téléphone. Cet officier qui avait une préparation musulmane et une valeur hors pair fut un adjoint puis un chef de mission de tout premier ordre.

3. Cuny était un prêtre grec uni du Djebel Druse. Ce normand calligraphiait l'arabe de manière admirable. Et il était de sécurité absolue.

4. En réalité, le lieutenant de Saint-Quentin, dernier officier de la Mission d'Egypte, en était le chef. Mais on l'avait oublié.

Major du général commandant les troupes d'occupation [1].

« Vous me rendrez compte des opérations de la Mission sous le timbre de l'État-Major de l'Armée (section d'Afrique) et m'adresserez des dispositions au sujet de la satisfaction des demandes de personnel et de matériel émanant du Chérif, après étude sur place de leur opportunité par le commandant Cadi.

« Pour la coordination de l'action de la Députation politique et de la Mission Militaire, vous aurez à prendre à Paris les instructions du ministre des Affaires Etrangères et en Egypte celles du ministre de France au Caire, par l'intermédiaire duquel devra passer la correspondance que vous auriez à adresser au Président du Conseil.

« La Mission militaire d'Egypte s'embarquera à Marseille le 23 août par les Messageries Maritimes à destination d'Alexandrie [2] ».

III

Le lieutenant-colonel Brémond avait vu en Algérie les heures de Fachoda. Il avait vu à Boghar les moghaznis rapporter au Bureau Arabe, par sacs, les tracts et les Bibles distribués par les agents anglais plus ou moins pasteurs, que l'on suivait à la piste. Il avait été à Malte en 1899, y avait entendu les Maltais, alors fort anti-anglais, et avait pu s'assurer que la prétendue concentration de troupes anglaises dans cette île, qui avait mis en émoi toutes les troupes du général Larchey en Algérie-Tunisie, était un mythe.

Il avait vu au Maroc en 1901-1902 la rivalité franco-britannique autour de Moulai Abd el Aziz, avait recueilli autour de Constantine en 1902-1904 maintes preuves de la

1. Titre inexact. Les États-Majors devraient prendre la peine de se renseigner avant de lancer les exécutants. On voit qu'ils ne le font pas toujours, même dans des circonstances aussi sérieuses.

2. Cette dépêche était signée du général Graziani, chef d'Etat-major général.

propagande anglaise anti-française et de ses résultats très réels.

Il avait assisté à Paris à l'arrivée du Roi Edouard VII descendant les Champs-Élysées au milieu d'une foule dont le silence absolu donnait la chair de poule, prise entre le souvenir de l'ultimatum de Salisbury, qui ne peut passer pour une démarche habile, et sa sympathie instinctive pour ce souverain qui allait refaire une Europe.

Il avait ensuite vécu au Maroc les heures de l'Entente Cordiale, de l'entente franco-espagnole, et de l'essai d'entente franco-allemande où les fonctionnaires français mirent autant de bonne volonté que les Allemands, à part peut-être le Consul de Fez [1], mirent de mauvaise foi.

De toute cette éducation, il résultait pour lui, de façon indiscutable, l'inutilité des dissensions entre agents locaux, qui sont le résultat inévitable de la carence des gouvernements, et qui cessent dès que ceux-ci ont fait leur métier de dirigeants.

Et il était solidement persuadé que la civilisation européenne n'existe que par une entente franco-anglaise. Conviction qui allait être mise à de rudes épreuves sans en être ébranlée.

Le 13 août au matin,il ignorait tout, de la manière la plus absolue, des événements d'Orient et du Hedjaz : et il fallut tout faire en six jours!

Il est à noter que dans cette courte période le 2e Bureau de l'État-Major de l'Armée et la Section Historique ne furent d'aucun secours.

Quand nous sommes allés à Casablanca en juillet 1907, nous n'avons eu pour documentation que les cartes du Dr Weisgerber dans le *Bulletin de l'Afrique Française.* Pourtant le capitaine Larras, en 1902, avait déjà remis plus de 10.000 kilomètres de levers d'itinéraires au Maroc, et le

1. M. Vassel est le seul Allemand que j'aie connu à cette époque qui ne désirât pas la guerre. Il descendait d'un Français resté en Allemagne en 1813 et avait encore des parents à Versailles.

capitaine Brémond lui avait servi d'aide quand il levait le plan de Casablanca en 1901.

Quand le Maréchal Joffre a été en Amérique, les Américains ont fait défiler devant lui les drapeaux de la guerre de Sécession. Quand passa le drapeau tricolore du 57e, le régiment français du colonel de Tropbriant, le Maréchal eut un mouvement de surprise, dont me disait un assistant, les Américains furent déçus.

Dans les deux cas, il y avait eu carence des Services de Renseignements.

Il est évident que les services sont faits pour servir les exécutants. Deux heures de travail de bureau auraient évité bien des tâtonnements à la Mission d'Egypte si hâtivement mise en route.

Mais c'est tout un état d'esprit à changer.

Quand la Mission s'embarqua le 23 août à Marseille sur le vieux *Mossoul*, elle emportait surtout dans ses dossiers des points d'interrogation.

IV

Au cours des pourparlers, lord Hardinge avait fait remarquer que l'envoi de la Mission militaire musulmane française allait obliger l'Angleterre à imiter la France et qu'il lui « sera très difficile de constituer une mission musulmane aux Indes ».

Aveu d'impuissance, dont nous verrons d'autres exemples, français et anglais. Car si nous avons fait moins mal que les Anglais, nous sommes loin d'avoir bien fait. Notre devoir de protecteurs, aussi bien que notre intérêt de pays handicapé par son manque de natalité, cause de tous nos maux [1], est de donner aux Maugrébins les capacités nécessaires pour vivre de la vie moderne française.

Sans compter qu'il y a en Afrique toutes les possibilités qu'il y a chez nous. Les délibérations du medjless de Fez

1. Le professeur Richet a très justement dit que c'est même notre seul mal.

sur la crise monétaire du franc ne seraient pas déplacées dans les plus hautes sphères de nos dirigeants.

V

La mission militaire à son débarquement à Alexandrie le 1er septembre 1916 trouva auprès des autorités françaises un accueil émouvant.

M. Bonzon consul général à Alexandrie, facilita toutes les opérations du débarquement.

M. Defrance, notre Ministre au Caire, qui se trouvait alors à Alexandrie, fut dès la première heure un chef averti et bienveillant comme on n'a pas souvent le plaisir et la chance d'en avoir.

Et le lieutenant de Saint-Quentin [1] fut un guide incomparable, faisant éviter tous les écueils, admirablement documenté, et qui supprima tous les tâtonnements.

VI

Le chef de mission fut présenté successivement au Haut-Commissaire Britannique, au Sultan d'Egypte, au chef de l'Arab Bureau et au Commandant en chef Britannique.

M. Defrance le présenta le 2 septembre 1916 à sir Henry Mac Mahon, alors à Alexandrie.

Le Haut-Commissaire par interim insista pour que toute l'audience eut lieu en français, qu'il parlait lentement mais en termes précis et qu'il comprenait parfaitement. D'éducation administrative indienne, il était défavorable à une

1. En janvier 1915, il avait été constitué au Caire une Mission Militaire accréditée auprès du commandant en chef anglais. Elle comprenait le colonel d'artillerie Maucorps, ancien attaché militaire en Turquie, l'officier interprète Raymond et le lieutenant Doynel de Saint-Quentin. Le 13 juin 1915, elle fut réduite à ce seul officier. Le 24 août 1917, M. Painlevé lui adjoignit l'officier interprète Mercier. Le 15 mai 1918, le général Mordacq supprima cette mission.

action française en Orient [1]. Mais il était tout acquis à l'idée de soutenir le mouvement arabe.

Le même jour, eut lieu l'audience du Sultan d'Egypte Moustafa Kamel I qui, dans un français choisi, évoqua les souvenirs de la Compiègne Impériale avec une sympathie vivante; il rappela la stupeur causée par la défaite du général Abel Douay à Wissembourg, stupeur dont lui-même ne paraissait pas revenu. Cette impression immuable montre tout l'avantage qu'un pays retire d'élever les dirigeants [2].

Le 4 septembre, le Chef de Mission était reçu au Caire par le brigadier-général G. Clayton, qui parlait français avec une aisance parfaite et complète, et lui donna tous les renseignements sur le Hedjaz, tous de source arabe puisqu'aucun européen n'était sur place. Le général comptait beaucoup sur le commandant Cadi pour avoir des renseignements précis et notamment sur Médine.

Il était, dit-il, très partisan de l'envoi de cadres et même de contingents musulmans français surtout spécialistes; et promit de s'employer à faire partager ces vues au Haut-Commissaire et au Commandant en chef.

Le général Clayton était chef de l'Arab Bureau [3] qui se

1. A l'occasion du 14 juillet 1916, le gouvernement britannique organisa un French Day. M. Defrance venait de recevoir, quelques jours après, un télégramme de sir Reginald Wingate, alors à Khartoum, lui annonçant le succès de cette journée au Soudan, quand sir H. Mac Mahon vint à la Maison de France lui exprimer ses regrets de n'avoir pu organiser cette journée « ayant reçu les ordres trop tard! » En réalité, il craignait de réveiller au Caire toute idée française.

2. Le modèle du genre a été donné par l'imperator Octave Auguste, élevant à Rome dans sa maison Cléopâtre Séléné, fille de la grande Cléopâtre qu'il avait obligée à la mort, et Juba II dont le père avait été détrôné par Rome, et en faisant les créateurs de Cherchell, un des grands centres de la civilisation méditerranéens.

Les Portugais, dont l'histoire coloniale est si fertile en enseignements, le peuple du monde le plus dénué de préjugés de races, pratiquèrent cette politique. Mais leurs mœurs dissolues indignaient les fils des chefs vivant chez eux.

Les Hollandais, au contraire, aux mœurs correctes, en ont tiré un profit justifié.

3. L'Arab Bureau était composé du capitaine Cornwallis, ancien officier secrétaire du Sirdar, parlant arabe et français, mais n'aimant pas les Français; et du professeur Hogarth, mobilisé comme lieutenant-commander de la Marine.

trouvait au Savoy Hôtel avec le General Head Quarters, mais dépendait cependant du Haut-Commissaire.

Le général sir Archibald Murray avait pris le commandement de l'Armée d'Egypte le 22 janvier 1916 [1].

Il reçut le colonel Brémond le 6 septembre à Ismaïlia. Bien que parlant français, il se refusa constamment à l'employer, et c'est le lieutenant de Saint-Quentin qui servit d'interprète à chaque audience, avec sa maëstria coutumière.

Sir Archibald expliqua que toutes ses forces étaient absorbées par sa marche en avant sur el Arich [2], et qu'il ne pouvait rien envoyer en Arabie.

Il allait, d'ailleurs, tenter une opération sur Mazar [3]; en octobre, il se retournerait contre les Senoussia [4], puis à l'aide des troupes devenues disponibles, ferait un nouvel effort vers l'Est.

« Son infanterie était inapte à la marche, *incapable de faire dix kilomètres par jour* [5]; sa seule bonne troupe était l'infanterie montée australienne, 7.000 hommes et quelques unités de Yeomanry ».

Il estimait, d'ailleurs, que la voie ferrée du Hedjaz pouvait amener 50 tonnes [6] par semaine à Médine, et que par conséquent la résistance des Turcs serait de longue durée.

En sortant de cette longue audience, le Chef de Mission appréciait toute la valeur des instructions verbales que lui avaient données M. Philippe Berthelot, en une phrase : « Si vous parvenez à faire marcher les Anglais (en Orient), c'est encore le plus grand service que vous puissiez nous

1. Le général Maxwell avait été relevé à la suite d'une inspection de lord Kitchener.

2. El Arich, la treille. C'est le nom de Larache au Maroc.

3. Cette opération se borna à une reconnaissance de 2 brigades montées qui se replièrent après avoir perdu 20 hommes et fait 20 prisonniers, et à une surprise sur le poste turc de Bir el Maghara, qui échoua, avec une perte de 4 hommes.

4. Les Senoussia furent mis en déroute à la bataille de Solloum, en mars 1916, par 34 Anglais dans une dizaine d'auto-mitrailleuses, perdant 3 canons et 9 mitrailleuses.

5. *Sic.*

6. Son État-Major estimait 50 wagons, ce qui était encore pire.

rendre », phrase qui a été la directive constante de la Mission.

Le général Murray répétait volontiers qu'il avait été chef d'État-Major Impérial. Officier d'état-major, ne connaissant pas la troupe, qu'il n'aimait pas, et qui le lui rendait, il ne se préoccupait que de sa pipe-line d'eau du Nil, des voies ferrées, des services de l'arrière, du reste royalement pourvus, mais ne prit jamais le commandement sur le terrain.

Au milieu de ces pourparlers, l'idée de notre concours qui avait surpris dans un milieu où ceux qui avaient fait la guerre en France étaient rares, finissait par être admise et, parfois, accueillie avec faveur.

VII

Le 8 septembre 1916, la Mission assistait, au pied de la citadelle du Caire, toute pleine des souvenirs de Bonaparte et de Mehemet Ali, à la cérémonie du « Tapis Sacré ».

La Kissoua [1] est une housse en drap noir, couleur des Beni Abbas [2], avec laquelle on recouvre, l'année durant, le bloc cubique qui constitue la Bit Allah (maison de Dieu) ou Kaaba (cube), au centre de la cour du temple de la Mekke. Elle est brodée en or de versets du Coran.

Pour le voyage, la Kissoua est renfermée dans un Mahmal [3], coffre couvert d'inscriptions coraniques, qu'on charge sur un chameau magnifiquement harnaché.

Le Mahmal égyptien a été institué vers 1310 par le sultan Bibars [4].

L'envoi comporte en outre une somme d'argent, des cadeaux, et l'eau de rose nécessaire au lavage annuel du sol de la Kaaba.

1. Habit, vêtement, habillement, couverture quelconque, voile, drapeau. La traduction de *tapis sacré* est donc inexacte.
2. Abbassides, dynastie des khalifas de Baghdad, dont le drapeau est noir.
3. Du verbe hamala, porter un fardeau. Mahmal signifie litière.
4. De la dynastie des Baharia.

Le Mahmal égyptien gagne Suez, et par mer, Djeddah.

Un Mahmal el Chami (le Syrien) a été créé par les Khalifas Beni Omméia, de Damas; il se rassemble à Mzérib (Mazerib) au sud de Damas, et par le Dherb el Hadj, la route du Pèlerinage, gagne Médine.

Chaque Mahmal est sous la direction d'un Emir el Hadj, personnage de rang élevé. C'est un honneur, qui est encore recherché.

Comme les officiers français félicitaient un des officiers anglais détachés à l'armée égyptienne, de la tenue brillante des troupes à cette cérémonie, tandis que les salves d'artillerie saluaient le départ du cortège : « N'est-ce pas, répondit-il en riant, ces troupes ont une attitude magnifique sous le tir du canon à blanc! »

Pourtant, les Egyptiens instruits et menés par le colonel Sève (Soliman-Pacha) et ses officiers français, ont battu à plate couture les Turcs du capitaine de Moltke et les ont chassés au delà du Taurus, où il a fallu l'Europe anglaise pour les arrêter.

Et nous, officiers français, admirant l'habillement et l'équipement de ces troupes, souhaitions qu'un jour notre service d'habillement obtînt des résultats semblables.

VIII

La Mission Musulmane française, embarquée à Marseille le 6 septembre 1916 sur le *Lotus*, débarqua à Alexandrie le 13 sans incident.

Elle était dirigée par Si Kaddour Benghabrit, connu de tous, et dont l'autorité avisée était incontestée.

Le lieutenant-colonel Brémond s'était lié d'amitié avec lui au Maroc (1901-1914) et ils étaient mutuellement en pleine confiance. Le Chef de Mission se souvenait de la bravoure de Si Kaddour, qui, en 1908, n'avait pas lâché Moulai Abd el Aziz d'une semelle dans sa déroute, tandis que tous les Européens, civils ou militaires, s'enfuyaient à tire d'aile.

La Mission comprenait :

— Pour l'Algérie, l'agha Sahraoui, et si Moustafa Cherchali, cadi de Dra el Mizan;

— Pour la Tunisie, Si Chadly Okby, caïd de la banlieue de Tunis et Si Larbi ben el Cheikh, notable;

— Pour le Maroc, Si Ahmed Skiredj, nadir [1] des habous de Fez Djedid;

— Pour l'Afrique Occidentale, Abdou Kane, cadi supérieur.

Si Ali Malek était secrétaire général.

Cette Délégation, composée d'hommes de premier ordre, a su orienter nos pèlerins, et faisait honneur à notre pays.

Elle se réembarqua à Alexandrie sur le croiseur d'*Estrées* le 15 septembre, avec la Mission Militaire. Le 20 à 17 heures le d'*Estrées* mouillait au large de Djeddah, saluant la terre de dix-neuf coups de canon aussitôt rendus.

Le naïb du Grand Chérif, Emir Mohsen ben Mansour, et le Raïs Beladiya (Président de la Municipalité) Soliman Kabil efendi [2] venaient aussitôt à bord pour saluer la Mission de la part du Grand Chérif et avertir qu'une réception solennelle était préparée pour le lendemain.

L'Emir Mohsen connu pour son attaque de la compagnie de débarquement de l'*Emden* et pour celle de *Djeddah*, était de haute taille, âgé de 50 ans environ, de figure énergique. Dans cette Arabie où les héros d'Homère paraîtraient laconiques, il était silencieux. Sa présence inspirait le respect aux citadins moqueurs de Djeddah, qui se vengeaient en le traitant d'illettré et de Bédouin, par derrière.

Souléiman Kabil efendi était un des commerçants les plus notables de Djeddah; âgé de 40 ans, toujours muni de lunettes, il était déjà Président de la Municipalité sous les Turcs. Il était d'origine abyssine. On le disait honnête et autoritaire.

Le lendemain matin ces deux personnages, escortés des notables de Djeddah vinrent chercher les Envoyés français à bord du d'*Estrées*.

1. Directeur.

2. Efendi, mot grec signifiant seigneur, maître, que les Turcs ont adopté avec le sens de monsieur ou madame, car il s'applique aussi aux femmes C'est une faute de l'écrire avec deux f.

Parmi eux se trouvait Si Mohammed Nacif, oukil [1] du Grand Chérif. Un des plus riches commerçants, âgé de 32 ans environ, il était un lettré renommé. Sa bibliothèque, qui aurait été peu considérable pour un Européen, était la plus importante de la ville. Il méprisait les Bédouins; dans le fond de son cœur, il regrettait la domination turque, et sa religion était ouahabia.

Un jour de fête musulmane que le Chef de Mission était allé le féliciter, son fils âgé de 5 ou 6 ans, entra en habits de fête; l'enfant n'eut aucun recul en voyant les Européens, ce qui montre qu'on ne lui en disait point de mal. Il portait au cou une harez [2], suspendue par un cordon. A la vue de ce talisman, Si Mohammed eut un mouvement de vive contrariété, et, attirant l'enfant à lui, coupa avec des ciseaux le fil de l'amulette; puis la donnant au bambin, il lui dit : « Va porter cette chose à ta mère, et dis-lui que nous ne sommes pas des sauvages ».

La Mission débarqua à 9 heures du matin et épuisa toutes les ressources du protocole local : discours interminables au débarcadère, défilé au milieu d'une foule multicolore, et d'attitude très sympathique, banquet de cent couverts et plus; télégrammes et coups de téléphone de bienvenue du Grand Chérif.

Sur les instructions de celui-ci, le colonel Brémond faisait remettre à l'Emir Mohsen la subvention française de 1.250.000 francs en or.

Le 24 septembre, nos couleurs étaient de nouveau hissées sur le Consulat de France, que les Turcs avaient pillé, et le même jour à 18 heures, sous la direction de Si Kaddour Benghabrit et du commandant Cadi, nos missions partaient à chameau, en tenue d'ihram [3].

1. Du verbe oukel, confier, charger de. Oukil signifie fondé de pouvoir, délégué, gérant, intendant. En Algérie, on lui donne le sens d'avocat. Ici, oukil voulait dire chargé des intérêts particuliers du Chérif.

2. Du verbe harez, garder, surveiller, prendre des précautions. Voir Magie et Religion, de Doutté, qui donne une énumération des harez, à laquelle je n'ai jamais rien trouvé à ajouter, bien que l'ayant cherché.

3. Ihram signifie l'état du pélerin, comportant la volonté de faire le Pèlerinage, les ablutions, la coupe des ongles, des cheveux, de la barbe, et un

Le Grand Chérif les faisait recevoir à Hadda [1], à mi-route puis à la porte de la Mekke, par des délégations de notables; au milieu de la population presqu'entière, nos représentants allaient au Temple, puis à la maison que l'Emir, les tenant pour ses hôtes, leur avait fait préparer. Si Kaddour était reçu de suite en audience privée.

La réception solennelle avait lieu le 28 septembre à 10 heures, avec toute l'ampleur réalisable.

Le Grand Chérif paraphrasait sa proclamation du 27 juin 1916 [2], ajoutant qu'il était heureux d'être compris par le glorieux Gouvernement français, ami de l'Islam, et manifestant tout particulièrement sa joie de l'arrivée à la Mekke de nos missions.

Le contact était pris, de la manière la plus brillante. Dès que le Malik eut téléphoné, le 22 septembre la prise de Taïf, le Chef de Mission avait télégraphié au Caire que les Pèlerins pouvaient venir à Djeddah. L'*Orénoque* les y débarqua au nombre de 600, le 25, M. de Mazières, administrateur de commune mixte en Algérie, dirigeait ce voyage, avec expérience. Certains des pèlerins marocains qui avaient connu le colonel Brémond à Rabat en 1907-1908, le saluèrent de cris : el Cabtan! le capitaine! quand il monta à bord de l'*Orénoque*.

Grâce aux ordres donnés par le Grand Chérif, l'organisation du voyage, à chameau, ou à âne, se fit avec facilité : le 28 septembre, nos Pèlerins arrivaient à la Mekke [3].

Ce même jour, le Mahmal égyptien débarquait à Djeddah, escorté de 500 soldats égyptiens en tenue d'ihram, avec 2 canons et 2 mitrailleuses : cette troupe avait un aspect

costume spécial. Par extension, il signifie le costume : deux pièces de coton blanches et une paire de sandales. Toutefois, le hadji peut y joindre des objets nécessaires à sa santé : ombrelle, lunettes, coiffure, etc, moyennant des dons aux pauvres qu'il distribue à son gré. Les femmes, en Ihram, sont dévoilées, sauf celles dont la beauté pourrait être une cause de troubles. C'est la seule circonstance où la femme peut paraître dévoilée. (Voir *Institutions Musulmanes* de Gaudefroy-Demombynes).

1. C'est le point limite atteint par le Prophète, fuyant la Mekke; de là, il se dirigea vers l'Est, gagnant Médine.

2. Relative à sa proclamation d'indépendance.

3. De Djeddah à la Mekke, 87 kilomètres.

discipliné et solide vraiment remarquable : c'est une belle race! 900 pèlerins égyptiens les accompagnaient.

Des milliers d'Indiens remplissaient les rues; la joie était partout, « la moisson » était revenue!

Grâce aux mesures prises par le Grand Chérif, tout ce monde s'achemina sur la Mekke dans une atmosphère de calme, de sécurité, inconnue jusqu'alors, et qu'on n'a point revue.

Pendant toute la durée du Hadj, l'Emir Hussein ne cessa de prodiguer les témoignages de sa bienveillance à nos représentants et à nos pèlerins.

Il désigna Si Kaddour et le commandant Cadi pour l'aider au nettoyage annuel de la Bit Allah, honneur très apprécié [1].

A la prière solennelle qui suit cette cérémonie, l'Emir se plaça à l'endroit où priait le Prophète, marqué d'une dalle de marbre, y fit placer Si Kaddour à côté de lui, et, à haute voix, avant de donner le signal de la prière, dit au commandant Cadi, qui avait été à Verdun : « de Verdun à la Kaaba! » ce qui produisit une grande impression sur les milliers d'assistants.

Car à cette époque, le monde entier savait que si les Alliés n'ont pas été battus, c'est parce que les Français, seuls, avaient tenu à Verdun.

Le Pèlerinage quitta la Mekke le 6 octobre pour le Mont Arafa [2] où l'Aïd el Kebir [3] fut célébrée le 8.

On estima le nombre des pèlerins à 30.000.

Le Grand Chérif fut constamment l'objet de manifestations favorables. Il fit jouer la *Marseillaise* au Djebel Arafa par sa musique [4] en l'honneur de nos Pèlerins et passa une

1. Le grand chérif y procède habillé de blanc. La Bit Allah n'est ouverte qu'à cette occasion. Les fidèles recueillent l'eau de rose du lavage, la boivent ou la conservent : comparer Lourdes, la cérémonie du bain de la Reine autrefois à Tananarive.

2. Mont de la Connaissance, où Adam et Eve, tombés du Paradis, qui est au ciel, se retrouvèrent après avoir erré pendant trois cents ans.

3. La grande fête (c'est le 10 du mois de Dhou el Hidja).

4. En pays musulman, avoir une musique est une prérogative de souverain.

revue de troupes présentées par Aziz bey [1] (1 escadron, 2 compagnies d'infanterie, 2 batteries de montagne, composés de déserteurs ou de prisonniers turcs, et le détachement égyptien).

Le succès de ce Pèlerinage dépassait toutes les espérances les plus favorables, tant pour l'Emir que pour nous.

IX

Au cours du pèlerinage, une propagande anti-européenne, et surtout antifrançaise avait été faite par les Egyptiens.

Le directeur de la *Revue égyptienne El Manar* (le Phare), Mohammed Rechid Ridha avait fait à Mina, en présence du Grand Chérif un discours antifrançais, dénonçant les ambitions de la France sur la Syrie : l'Emir l'interrompit publiquement, et l'invita à ne pas aborder ces questions.

Mohammed Rechid distribua parmi nos pèlerins un manifeste arabe, publié avant la guerre, accusant la France de vouloir détruire les Lieux Saints, et transporter la Pierre Noire [2] et les restes du Prophète au Musée du Louvre. Nos pèlerins relevèrent que dans ce tract le nom du Nebi [3] était suivi de la formule « Alih el selam » (sur lui le salut) employée pour les autres prophètes, tandis qu'on doit dire : « Salla Allahou alih oua sallama! » (Que Dieu lui soit propice et le conserve!) [4], ce qui prouvait que l'auteur dédaignait le Coran.

Dans ces occasions, tous nos pèlerins firent preuve de

1. Aziz bey est connu pour sa défense de la Tripolitaine contre les Italiens. Enver Pacha essaya plus tard de le faire assassiner à Constantinople; mais il put s'échapper sur un bateau français, qui, en ce temps-là était un asile respecté en Turquie. L'Arab Bureau l'avait envoyé à la Mekke, dans l'espoir qu'il y serait le ministre de la Guerre du Grand Chérif, qui n'en voulut point.

2. El Hadjar el Asouad, aérolithe encastré dans un coin de la Bit Allah. Le culte des bétyls est bien connu en Asie-Mineure.

3. Nebi, prophète.

4. Sourate 33. Les Confédérés. Aïat 56. Sourate signifie en hébreu rangée de pierres. Aïat, veut dire miracle. On traduit ces mots par chapitre et verset.

patriotisme; les attentions du Grand Chérif à leur égard, son attitude vis-à-vis de Ridha, y contribuèrent efficacement.

Le discours de cet agitateur parut dans la *Qibla* [1] du 14 octobre : tous les passages concernant nos « ambitions politiques » sur la Syrie étaient supprimés, par la main de l'Emir.

Cette attitude de Mohammed Rechid fut signalée à l'Arab Bureau, qui répondit considérer ce personnage comme dangereux, mais avoir eu la main forcée, laissant entendre que c'était sir Reginald Wingate qui l'avait obligé à lui permettre le Pèlerinage.

Le Grand Chérif, auquel Ridha offrit ses services journalistiques, les refusa : il regagna l'Egypte discrètement.

L'état d'esprit des Egyptiens était tel que le Sultan Kamel I faisait télégraphier d'éviter tout contact entre ses sujets et les prisonniers turcs, et que, d'accord, Si Kaddour, le Chef de mission et le commandant Cadi faisaient décider que nos pèlerins ne pourraient débarquer en Egypte.

Le 17 octobre, l'*Orénoque* quittait Djeddah avec nos pèlerins, qu'il rapatriait heureusement.

L'Emir avait déclaré à Si Kaddour se considérer comme notre allié, avec la volonté de traiter France et Angleterre sur le même pied d'égalité.

Il croyait les Turcs incapables de reprendre la Mekke, et se proposait de reprendre l'offensive après le Pèlerinage.

Tout en étant sensible à l'appui militaire offert, il préférait que cet appui ne se manifestât, pour le moment, comme du côté anglais, que sur sa demande. Il affirmait qu'il serait en mesure de nous prévenir en temps utile.

L'envoi de troupes franco-anglaises fournirait un argument décisif contre la cause qu'il défendait.

M. Benghabrit écrivait dans son rapport au ministre des Affaires étrangères (2 décembre 1916) :

« La proclamation de l'indépendance arabe ne comporte pas seulement dans l'esprit du Chérif la libération des

1. *La Direction* (de la prière). Journal fondé par le Grand Chérif à la Mekke.

Lieux Saints de l'Islam. Ses desseins exprimés ou sous-entendus, tendent à la constitution d'une véritable puissance appelée à déborder les limites géographiques de l'Arabie. A cet égard, il m'exposa que son *pays, par la faiblesse de ses ressources, n'était pas capable de vivre sans l'appoint de territoires voisins* [1]. Il sous-entendait par là Damas et la Syrie au sujet desquels son fils [2] ne cache pas ses ambitions. Je dois donc signaler que notre installation en Syrie serait probablement un motif de difficultés avec le Chérif de la Mekke, si nous ne profitons de sa faiblesse actuelle pour faire avec lui un accord [3] qui limite ses ambitions en reconnaissant ceux de ses desiderata qui sont conciliables avec nos intérêts.

« A ne point lui prêter d'appui, nous risquons une défaillance de sa part, en cas de succès des Turcs. J'ai parfaitement compris, aux aveux du Chérif, et plus encore à ceux de son fils que notre abstention en cas de danger pressant amènerait le nouveau gouvernement arabe à traiter avec les Turcs.

« Le sort des petits Etats alliés à l'Angleterre, la Russie et la France, et invariablement envahis par les Allemands, sert de facile prétexte à nos ennemis pour encourager les Arabes à déposer les armes et à se ranger contre les Alliés aux côtés des Turcs.

« J'ajoute que dans la mollesse relative que montrent les Anglais dans cette affaire, mollesse que le Chérif et son fils m'ont dénoncée avec quelqu'amertume, j'ai discerné non seulement la trace des divergences de vues qui divisent les autorités civiles et militaires du Caire, mais plus encore une marque de la défiance de certains fonctionnaires anglais vis-à-vis de la France, dont la politique résolue en Arabie, appuyée d'une mission militaire, a éveillé la jalousie.

« Je crois que M. Defrance, le colonel Brémond et moi,

1. Considération absolument exacte.

2. L'Emir Abdallah, revenu de la conquête de Taïf et seul présent à la Mekke.

3. C'est au début des conflits que les gouvernements doivent régler les litiges; c'est leur raison d'être.

avons dissipé chez les Anglais quelques-unes de ces préventions, qui sont presque de règle entre les agents subalternes de Puissances jadis rivales, aujourd'hui collaboratrices. Cette attitude de parfaite loyauté, je ne m'en suis jamais départi vis-à-vis du Chérif ».

Et il concluait ainsi cet admirable rapport, où toute la question arabo-syrienne est prévue :

« Je suis convaincu que la France jouit désormais dans l'Islam entier d'une situation morale telle qu'elle n'en connut jamais de pareille. »

Nous sommes passés là par un maximum : résultat d'un acte de volonté.

Un de nos pèlerins, l'Agha Boudiaf ben Seddik ben Bou Diaf, de Msila (Constantine) rapportait ainsi ses impressions :

« La misère est grande à la Mekke [1]; les Mekkois ne cessent de nous dire : vous êtes heureux, continuez à vivre ainsi.

« Le Chérif a été enchanté qu'il n'y ait ni maladie, ni morts. C'est la première fois qu'il le voit; des nôtres seul un Marocain est mort; il y a eu aussi une sentinelle égyptienne à l'eau, qui, tête nue, au Djebel Arafa, est morte d'insolation.

« Le Chérif a dit : « Je suis content de vous voir heureux sous le gouvernement français; vous avez raison de lui être dévoués et je vous conseille de continuer ».

Avec un sourire, l'Agha ajouta : « Nous sommes un Pèlerinage de luxe! ».

La Mission Si Kaddour Benghabrit s'embarqua à Djeddah le 18 octobre et arriva à Marseille sans encombre.

Le Pèlerinage de 1916 était terminé; nous n'en avons jamais eu d'aussi brillant; la personnalité de Si Kaddour

1. Si Kaddour reçut plus de six mille lettres demandant un secours. Dans l'impossibilité d'y répondre, il remit un secours global à la Beladiya (municipalité). Nos pèlerins, dont plusieurs étaient des administrateurs, constatèrent avec stupéfaction que la ville de la Mekke n'avait pas de ressources propres, et que tout s'y faisait par le Grand Chérif et avec ses fonds, directement.

Benghabrit était pour beaucoup dans ce résultat, qui mérite le qualificatif de grandiose. Malheureusement nous allions de nouveau délaisser ce centre de la Mekke, *cœur de l'Islam*.

X

Pendant le Pèlerinage, les prisonniers turcs arrivaient à Djeddah et y étaient embarqués pour l'Egypte sur des bateaux anglais.

Le 7 octobre, le premier détachement 900 soldats, traversait la ville. Au pas cadencé, dans un silence et un ordre parfaits, vêtus d'uniformes kakis en excellent état, ils avaient la belle allure des prisonniers allemands de 1915. Le chef qui avait rendu une troupe de cette sorte n'avait pas fait son devoir.

Une vingtaine de soldats chérifiens de la garnison de Djeddah les escortait. Et derrière marchaient, à pied, cinq Bédouins, coiffés de l'aggal, ceinturés de cartouches, le fusil sur l'épaule, la crosse en l'air, et vêtus de longues robes flottantes de couleurs claires, l'une bleue, une seconde vert-tendre, une troisième rose et les deux autres fleur de pêcher, mais dans les nuances les plus tendres : aucune hostilité de la part des chérifiens vis-à-vis des Turcs.

D'autres colonnes se succédèrent tous les trois ou quatre jours, aussitôt embarquées.

L'isolement des prisonniers était assuré par les autorités chérifiennes d'une manière suffisante.

L'attitude des officiers et des soldats turcs vis-à-vis des officiers de la Mission Française qui les croisèrent dans les rues de Djeddah étaient certainement plus hostile et plus rogue que celle des Allemands capturés en France en 1915 et 1916.

Le colonel Wilson accompagna lui-même Ghalib Pacha pour son embarquement.

Une trentaine de femmes et d'enfants, avec un bagage important, fut parfaitement traitée.

Les derniers blessés et malades ne furent embarqués que le 16 février 1917.

Le Grand Chérif avait fait enchaîner et garder à Taïf le capitaine du génie Soléiman bey et neuf autres fonctionnaires ou officiers turcs qui avaient pris part à la démolition de sa maison ou de celles de ses fils [1] et avait décidé qu'ils reconstruiraient les maisons détruites.

Le colonel Wilson vint le signaler au colonel Brémond, en lui disant que cette attitude était contraire aux termes de la capitulation. Le chef de mission répondit qu'il ignorait le texte de ce traité, mais que la destruction de biens privés était un crime de droit commun, que les autorités locales avaient le droit de réprimer suivant leurs coutumes. Mais le colonel Wilson répondit : Perhaps! et ajouta qu'il craignait les répercussions sur le sort des officiers anglais prisonniers [2]. A la suite de quoi il écrivit une lettre très raide au Grand Chérif, qui céda. Ces maisons sont encore en ruines.

En recherchant, vainement, en 1919, en Cilicie, les tombes des prisonniers anglais, morts abominablement de misère, nous avons pu constater que les ménagements du colonel Wilson étaient vains. Molière nous a dit : « Vraiment oui! de la conscience à un Turc! [3] ».

XI

Le colonel Wilson s'était installé au Consultat britannique avec l'étiquette Pilgrimage Office.

Au moment du débarquement de la Mission Française, il était à Yanbo. Et c'est le capitaine Young qui reçut notre visite, faite dès la première heure.

1. C'est une habitude turque. Les maisons françaises en Cilicie avaient aussi été détruites.

2. Livrés par l'incapable général Townshend, qui capitula ayant autour de lui une force inférieure à la sienne. (*Cinq Ans de Turquie*).

3. *Les Fourberies de Scapin*. Acte II. Scène XI.

Wilson revint à Djeddah le 26 septembre à bord du *Hardinge*.

Parlant très bien français, il avait vécu Fachoda; et, sans antipathie contre le Français, il le considérait cependant comme un voisin à surveiller.

Ses officiers avaient été très impressionnés par l'enthousiasme des autorités et de la population à notre arrivée; ils étaient trop imbus d'idées européennes pour se rendre compte qu'on voyait surtout en nous les précurseurs de pélerinages fructueux.

Et le colonel Wilson était très inquiet.

L'arrivée du vice-amiral Wemyss, à bord du beau croiseur *Euryalus*, le 28 septembre, escortant le Mahmal égyptien, et qui reçut un accueil encore plus solennel et plus enthousiaste, rasséréna le colonel Wilson. Il télégraphia au Caire que la visite de l'Amiral « avait relevé sa situation vis-à-vis de la Mission française comme aux yeux de la population arabe dans une mesure qu'il n'aurait jamais osé rêver [1] ».

Ces inquiétudes mises à part, le colonel Wilson était un camarade des plus agréables; complètement au courant des choses d'Arabie, d'un jugement calme et éclairé, partisan très convaincu de l'État Arabe, il consacra tout son effort à aider la Nadha du Hedjaz.

Dès l'arrivée de l'*Euryalus* en rade de Djeddah, le chef de Mission était allé se présenter au vice-amiral Wemyss. Cet officier général qui parlait parfaitement français voulut bien lui rappeler qu'il avait des origines françaises, des bords de la Garonne. Bien que dépendant de Delhi, il était partisan de l'Affaire arabe, comme on l'était au Caire et à Khartoum.

M. Storrs, secrétaire général pour l'Orient, qui l'accompagnait, assista à cette audience. Il parlait français de manière parfaite, mais passait pour francophobe, ce dont il se défendait vivement.

Bien que faite à la demande du Gouvernement anglais

1. Communication faite par M. Storrs à un de nos officiers.

et d'accord avec lui, l'arrivée d'une Mission française et l'annonce de l'envoi d'un contingent avaient causé au Caire, à Ismaïlia et à Khartoum une certaine émotion. Sir Henry Mac Mahon et sir Reginald Wingate avaient demandé à Londres l'envoi compensateur d'une Mission militaire britannique.

Le lieutenant-colonel Holdich, de l'État-Major général du général Murray, disait : « qu'on ne pouvait laisser le colonel Wilson seul en face de dix ou quinze officiers français; qu'il y avait là une question politique ». C'était là vraisemblablement l'expression de l'opinion de ses chefs : erreur d'appréciation complète, car nous n'étions pas en face mais à côté.

Comme première conséquence, le colonel Wilson reçut un renfort d'officiers, un médecin major [1]. Et en outre, une Mission militaire fut préparée à Londres.

Elle était aux ordres du major Newcombe, lieutenant-colonel à titre temporaire des Royal Engineers [2]. Il avait servi dix ans dans l'armée égyptienne, puis, de 1911 à 1913, avait fait la carte du Sinaï, puis de l'archéologie avec Lawrence de la Palestine au Taurus. Il avait fait un rapport très remarquable sur le chemin de fer en construction du Taurus à l'Amanus, et de Djerablous au Tigre.

Il fut, au début de la guerre, directeur adjoint de l'Intelligence Office au Caire, dont le directeur était le lieutenant-colonel Clayton.

Sur sa demande, en août 1915, il avait commandé le génie de la 2e division australienne à Gallipoli, puis au début de 1916 avait été en France, où il avait été blessé par obus et décoré de la Légion d'honneur.

C'est de là qu'il revenait, soldat plein d'allant, mais dont

1. Qui délivrait les permis d'embarquement sur l'Egypte, par le paquebot Khédivial qui allait en Egypte trois fois par mois. La patente nette fut accordée à Djeddah le 15 octobre 1916, ce qui améliora notablement nos relations avec Suez.

2. En Angleterre, le génie est plus estimé que l'artillerie, qui, avant la guerre ne formait qu'un seul corps, où l'avancement n'avait lieu qu'à l'ancienneté.

la nervosité inquiétait ses chefs; un d'eux le qualifiait de wild man.

Il était vivement turcophile et partisan de la Syrie anglaise. Il avait fait dans ce pays, contre l'influence française, une campagne ardente, qui ne triait pas ses moyens. Il s'en expliqua très nettement à son retour au Caire : « Si nos gouvernements se mettent d'accord, je m'inclinerai. Mais qu'ils se hâtent, qu'ils délimitent leurs sphères d'influence, afin que nous puissions, chacun de notre côté, travailler dans notre zone ».

Le colonel Newcombe faillit se faire prendre par une patrouille turque, en y entraînant le sous-lieutenant d'artillerie Lamotte, le 29 juillet 1917, sous le parallèle d'el Ouedj, et ne s'en tira qu'en laissant aux mains de l'ennemi sa sacoche, avec nos effectifs et nos ordres. Et il finit par tomber aux mains des Turcs en Palestine en 1918, en voulant en faire davantage qu'on ne demandait. Il fut alors l'objet d'un communiqué turc sensationnel.

Compagnon sympathique, plein d'allant, il allait donner aux opérations une grande activité; il apportait la mentalité du front de France : sa venue était pour nous un succès.

Il était accompagné du major Vickery, qui fut en 1919 chef de la Mission britannique à Djeddah; du major Cox, tous deux de l'artillerie et du médecin-major Maxwell.

XII

Dès le 2 septembre 1916, *le Gouvernement anglais avait demandé* au Gouvernement français d'aider militairement le Grand Chérif, et le 14 septembre avait accepté le projet de notre ministère de la Guerre, en demandant que les envois en Egypte fussent faits le plus tôt possible.

Une note du War Office du 7 septembre demandait à la France de constituer une batterie de 75 musulmane; il serait reconnaissant d'envoyer au Caire à la disposition du colonel Brémond le plus grand nombre possible de musul-

mans spécialistes : mitrailleurs, armuriers, sapeurs, télégraphistes sachant l'arabe, médecins. Vu l'urgence, il demandait que ces hommes fussent envoyés au fur et à mesure, *au besoin un par un* (sic).

Mais on ne récolte à la guerre que ce qu'on a semé en temps de paix.

Dans un rapport au ministre de la Guerre [1], il était écrit : « La France ne dispose pas de militaires (et surtout d'officiers) indigènes aptes à organiser, à instruire ou à encadrer des troupes techniques (mitrailleurs, artillerie, génie, aviation, etc...) ».

Et la Guerre écrivait aux Affaires étrangères [2] : « J'ai signalé au colonel de la Panouse [3] l'inexistence de canonniers musulmans dans l'armée française ».

Voilà deux aveux nets de cette carence de préparation à la guerre. On admettait en France qu'il était sans danger d'enseigner aux indigènes l'emploi du cheval, du sabre, du fusil, qu'on trouve partout. Mais le canon était tabou. Vainement était-il devenu un instrument délicat, d'un usage compliqué rendant l'artillerie tributaire d'une organisation administrative et technique impossible à improviser : l'article de foi restait d'autant plus fort qu'il devenait plus absurde. *Credo quia absurdum!* proclamait déjà saint Augustin.

C'est qu'au fond, malgré des expériences décisives, (bataillon Jacquillat à Bizerte, groupe Carrière à Constantine), la paresse dominait. On ne voulait pas se donner la peine d'instruire.

Or la population de l'Afrique du Nord est le quart de celle de la Métropole. Nous ne sommes pas en état de négliger un pareil appoint qui, par surcroît, est de haute qualité.

Le Gouvernement anglais insistait. Dans un memorandum[4], lord Grey écrivait : « Le Gouvernement britannique

1. 3 septembre 1916.
2. 9 septembre 1916.
3. Attaché militaire à Londres.
4. 30 septembre 1916.

estime que sous cette forme *le concours de la France sera très précieux pour le Grand Chérif.*» Et il espérait que le Gouvernement français procéderait le *plus rapidement possible à* l'organisation et à l'envoi de ce secours.

Mais le ministre de la Guerre répétait dans une lettre au colonel de la Panouse [1] : « Je dois ajouter qu'à n'envisager que le seul point de vue militaire, la remise de ces unités à des cadres exclusivement indigènes correspondra pratiquement à leur inutilisation totale. On ne peut, en effet, attendre aucun rendement d'unités techniques auxquelles le commandement expérimenté indispensable fera complètement défaut. Il ne faudra dans ces conditions rien en attendre de plus que l'effet moral devant en résulter suivant les prévisions du War Office, de l'aspect du matériel aux yeux des troupes turques et des contingents chérifiens ».

Il y a peu d'aveux plus humiliants dans un pays qui s'est installé à Alger en 1830!

Aveux inexacts d'ailleurs : car nous sommes arrivés en Arabie à faire des spécialistes indigènes de toutes sortes depuis le commandant de batterie jusqu'à l'opérateur de T. S. F., avec des lacunes évidemment dans les conditions où nous étions, mais suffisamment pour battre l'ennemi. Le lieutenant Brémond n'avait pas oublié qu'en 1896 à Dellys il faisait faire l'école de batterie à ses élèves-caporaux du 1er tirailleurs [2].

Et c'est peut-être la leçon la plus importante que nous ayons à tirer de la campagne d'Arabie.

Sans compter que notre devoir de civilisateurs nous astreint à donner à ces populations les moyens techniques de se mettre à leur place dans la vie moderne. Il y a là une question sociale qui prime de loin la question militaire.

On verra au cours de ce récit que les « indigènes » sont aptes à faire tout ce que nous faisons : n'ont-ils pas donné à Rome ses plus grands empereurs?

1. 17 octobre 1916.
2. Ce qui avait été blâmé par l'Inspecteur général, qui était artilleur.

On remarquera que le Gouvernement anglais, très judicieusement, était désireux du concours que nous apportions, et que cependant ses agents locaux y faisaient bien des résistances. Ces divergences sont constantes dans les milieux britanniques; il faut le savoir.

XIII

La composition du détachement français fut la suivante :

8 sections de mitrailleuses Hotchkiss;

1 batterie de 80 de campagne à 6 pièces, attelées avec des mulets et 1 batterie de 80 de montagne à 6 pièces;

1 compagnie du génie avec parc;

1 parc d'artillerie réduit;

1 gestion subsistances et habillement;

1 boulangerie de campagne;

1 hôpital de campagne et d'évacuation.

En outre 12 officiers et 48 sous-officiers indigènes de tirailleurs et de spahis, 2 batteries de 80, 2400 fusils et carabines et du matériel pour l'armée chérifienne.

Tout le personnel était musulman sauf les cadres et les techniciens. Le ministre signalait que la désignation de ces non musulmans n'était pas conforme aux suggestions du *Foreign Office* « parce que Faïçal et Chérif réclament troupes régulières en uniformes [1] ». En réalité, c'est parce qu'on était, ou plutôt se croyait, dans l'impossibilité de faire autrement.

Au total les effectifs étaient de 42 officiers, 983 hommes et 396 animaux [2].

Le soin était laissé au chef de mission de choisir la base, par entente avec les autorités britanniques et les autorités navales françaises [3].

1. Télégramme 6198-9-11 du 24 septembre 1916.

2. Le colonel Brémond connut cette composition par l'intermédiaire de l'Arab Bureau avant d'en avoir notification de la guerre, où les communications sont trop lentes.

3. Contre-amiral de Spitz, commandant la Division navale de Syrie, à terre à Port-Saïd.

« Rien ne sera mis en route avant vos propositions [1] », spécifiait le télégramme de la Guerre.

Le général Murray conseilla judicieusement Suez, où il offrait de vastes baraques confortables avec auvents, ancien camp d'une division reportée vers le front. Canalisations d'eau et voies d'accès étaient établies. Il y avait 1500 ou 2000 mètres carrés de hangars couverts sur les quais. On sait que les installations de camps anglais sont parfaites et que la propreté y est absolue [2].

La faiblesse de ces effectifs, comparés à ceux de l'Armée d'Egypte (plus de 10 divisions) aurait dû suffire à calmer toutes les susceptibilités. Mais les hommes jugent d'après leurs sentiments, et non d'après les réalités.

Ces contingents furent amenés par l'*Amazone* (départ de Marseille le 15 octobre 1916), le croiseur *Amiral Charner* (départ de Bizerte le 10 novembre). Les derniers éléments s'installèrent à Suez le 19 novembre.

Dès l'arrivée de ces troupes, de Djeddah, le chef de Mission prescrivit par télégrammes les mesures suivantes :

— Cours d'arabe écrit pour tous les gradés indigènes; on put y recruter des opérateurs de T. S. F. ayant la moitié du rendement d'un opérateur moyen;

— Cours d'arabe pour tous les cadres européens : parler et lire, avec proposition de renvoi à Salonique pour ceux qui ne travailleraient pas.

— Faire des gradés musulmans des chefs pouvant marcher seuls, et notamment des chefs de section d'artillerie et d'infanterie isolées.

— Tous les officiers de la base devront apprendre l'anglais [3].

1. En réalité, les ordres furent donnés à Paris directement.
2. Nous avons beaucoup à apprendre sous ce rapport.
3. Le lieutenant de cavalerie Sève apprit l'arabe en trois mois suffisamment pour recruter et instruire son premier régiment. J'ai appris en douze jours assez d'espagnol en 1905 pour traverser l'Espagne sans difficulté. Seulement, il faut rejeter toutes les méthodes de l'Université, dont la caractéristique est qu'on peut étudier une langue pendant vingt ans sans arriver à la comprendre. Un Français ne peut vous apprendre une langue étrangère, puisqu'il est incapable de vous enseigner à entendre. C'est son oreille qu'i

Tous ces détachements qui vont être lancés en Arabie, livrés à eux-mêmes, avec des ressources rares, des communications lentes, sous un climat très dur, dans un milieu très difficile, eurent une tenue et un allant qui leur valurent l'estime et souvent l'admiration de ceux qui les voyaient; nous aurons des occasions répétées d'en citer des expressions. Combien cet effort eût été facilité si nos éléments n'étaient arrivés en Egypte dans un état d'*impréparation* à peu près complet, par suite de la carence des dépôts notamment.

Les services que ces détachements ont rendu, obscurément, n'ont pas été connus en France, où on ne se soucie guère en temps de paix des choses d'outre-mer, et où, en temps de guerre, il n'en est plus question.

Attendre trois jours un train turc sous le soleil d'Arabie, sans eau, au point que certains ont dû boire leur urine plutôt que de lâcher, avec la perspective, en cas de blessure, d'une retraite à chameau de plus de cent kilomètres à peu près sans soin, est un courage méritant, qui a droit qu'on lui rende hommage.

D'autant que pour arriver à cette épreuve, il a fallu faire des étapes pénibles, au milieu de tribus qui ne vous laissent boire à leurs puits qu'à regret, considérant cette eau, souvent boueuse ou salée, comme la plus sacrée des propriétés [1].

Malheureusement, il manqua toujours à Suez un chef capable. Les efforts isolés des commandants d'unités obtinrent cependant des résultats appréciables; notamment presque tous les officiers apprirent à monter à chameau, ce qui était indispensable en Arabie.

Le fait suivant fera comprendre les difficultés rencontrées.

La batterie de 80 de campagne, formée de bric et de broc, et où les artilleurs de la garde du bey de Tunis

faut faire travailler. Si les Français ne savent pas les langues, c'est à cause de la manière dont on prétend les leur enseigner.

1. *La Genèse* (XXI) parle déjà des plaintes d'Abraham à Abimalek, roi de Gerara, « à cause d'un puits que ses serviteurs lui avaient ôté avec violence ».

formaient le meilleur élément, n'avait jamais tiré. De Djeddah, par télégramme, le chef de Mission prescrivit que, dès son arrivée, elle ferait une école à feu chaque jour. Quelques semaines après, ayant enfin pu aller à Suez [1], il demanda au capitaine Salomon les résultats obtenus. Celui-ci répondit que le capitaine commandant le Parc avait refusé de lui délivrer des munitions. Interrogé, celui-ci, capitaine démissionnaire en 1895, répondit d'un air satisfait : « J'attendais, mon colonel, que vous m'indiquiez la manière de faire passer du matériel du service de réserve au service courant! ».

C'est un tort d'envoyer des gens de cette sorte dans une situation isolée.

XIV

(*Voir carte n° 3, pages* 296-297).

La Mekke est reliée à Médine par deux pistes :

— une piste directe, dite Dherb Soultanié, Piste sultanienne, 400 kilomètres, sans eau en été;

— une piste allant de la Mekke à Rabegh, 180 kilomètres, et de là gagnant Médine par une série de pistes et de sentiers de montagne, qui franchissent, dans des montagnes lunaires, des cols de 1500 mètres d'altitude, et ont de 180 à 200 kilomètres suivant les itinéraires. Le centre de gravité est à Hamra [2].

Rabegh est un sherm [3] étendu et profond, où huit bateaux de 6 à 12000 tonnes tenaient à l'aise. A environ 3 kilomètres à l'est du sherm, il y a une oasis et des villages, avec de l'eau en abondance, mais malsaine. Rabegh est le centre de la tribu des Zoubéid (1500 tentes, 12000 personnes), dont le Cheikh, Husséin ben Embarek, était en

1. Suez à Djeddah : 1200 kilomètres. Suez à Port-Sudan : 1300 kilomètres. Port-Sudan à Djeddah : 300 kilomètres. A Port-Sudan, nous n'entendions pas la Tour Eiffel; nous l'entendions à Djeddah.

2. Hamra est à 110 kilomètres de Médine, 114 de Yanbo et 160 de Rabegh.

3. Golfe d'origine généralement volcanique.

vendetta avec la famille du Grand Chérif, et restera avec les Turcs jusqu'à la fin de la guerre. Les manifestations hostiles aux Chérifiens seront constantes en ce point.

Pour aller de Médine à la Mekke, une colonne turque était obligée de passer par Rabegh, seul point d'eau [1].

Médine était une ville de 40.000 habitants, à 800 mètres d'altitude, entourée d'un mur fortifié en briques, au centre d'une cuvette de montagnes escarpées de 15 à 20 kilomètres de diamètre.

Dès le début de l'insurrection, les Emirs Ali et Faïçal [2] avaient rassemblé les Bédouins et opéré trois coupures de la voie ferrée, entre Hafira et Médine. Mais ils avaient dû assister impuissants au passage des trains turcs de renforts, dont l'arrivée avait déterminé plusieurs Cheikhs importants des Harb à se ranger du côté turc, et à aller à Médine avec leurs partisans.

L'Emir Ali dut alors se retirer à Ghedir Rabegh [3] (25 kilomètres au sud de Médine) et l'Emir Faïçal au défilé de Bir Abbas [4] (75 kilomètres de Médine).

La marine britannique apportait de nombreuses ressources (dont 528.000 livres sterling, 22.000 fusils, 14 canons), et pour faciliter les ravitaillements, enlevait le 1er août Yanbo el Bahar [5]. Ce qui déterminait le Cheikh des Djouheina [6] à enlever le petit port d'Oumledj.

Le colonel Parker, de l'Arab Bureau, se rendait par mer à el Ouedj, y avait une entrevue avec le Cheikh des Billi, Souléiman el Refada [7], qui rentrait de Damas, et qui refusait net de se ranger du côté des Alliés.

1. La situation de Rabegh entre Médine et la Mekke a beaucoup d'analogie avec celle de Rabat, entre Fez et Marrakech, au temps des sultans.

2. L'Emir Faïçal n'avait pu s'échapper de Médine que le 3 juin.

3. Territoire des Beni Masrouh, 1.500 tentes.

4. Territoire des Beni Salim, 2.000 tentes.

5. Yanbo sur mer. 4.000 habitants. Mur d'enceinte. Bon sherm. A 210 kilomètres de Médine. C'est à Yanbo que s'embarqua l'expédition des 2.000 chérifs, en 1799, qui allèrent se faire battre par le général Desaix le 22 avril à Samboud sur le Nil : de Yanbo à Samboud : 500 kilomètres.

6. 600 tentes, centre à Yanbo el Nakhel.

7. C'est ce cheik qui a escorté la compagnie de *l'Emden* d'el Ouedj à el Ala en mai 1915.

L'amiral Wemyss et le colonel Wilson avaient reconnu à six kilomètres à l'est de l'oasis de Rabegh une position interdisant l'accès des points d'eau et qui leur paraissait de défense facile.

L'effort fait pour tenir Rabegh déterminait le Cheikh Husséin ben Embarek à prendre la montagne avec ses partisans, après avoir saboté de son mieux les ravitaillements anglais.

A la fin de septembre, la Force expéditionnaire turque du Hedjaz était évaluée à 10.000 hommes à Médine, avec 2500 hommes sur la voie ferrée, et diverses garnisons comme el Ouedj (800 hommes) : au total : 15.000 hommes.

Les renseignements d'Egypte signalaient divers mouvements des troupes allemandes, notamment des « Pachas Formation » qui laissaient supposer des projets d'offensive au Hedjaz.

La possibilité pour les Turcs de reprendre la Mekke ne faisait de doute pour personne. Mais les solutions proposées pour y parer variaient. L'Arab Bureau était partisan d'un débarquement à Akaba, le Sirdar préconisait Yanbo, les colonels Brémond et Wilson, à défaut d'Akaba, proposaient d'établir un barrage à Rabegh; de Londres, le War Office approuvait, puis interdisait tantôt l'un, tantôt l'autre de ces projets.

Et le général Murray s'opposait à tout envoi de troupes en Arabie. « Nous n'avons, disait son chef d'État-Major, le major général Lynden Bell, pour le moment ni troupe, ni bateau de trop ».

De leur côté, les Emirs réclamaient des troupes mêmes européennes et dans leur uniforme habituel [1], quand ils jugeaient le danger pressant, quitte à les refuser lorsqu'ils étaient rassurés. Le Grand Chérif, considérant surtout le côté politique de la question, était généralement opposé aux débarquements.

Ces discussions allaient durer des mois sans qu'on abou-

1. Demande de l'Emir Faïçal au colonel Wilson à bord du *Dufferin*, dans le sherm de Yanbo le 27 août 1916.

tit : heureusement, le commandement turc fit preuve d'une passivité incroyable.

Dans un télégramme, le chef de Mission comparait le Grand Chérif à un pendu auquel nous aurions mis sous les pieds des appuis légers et instables, mais qui ne serait sauvé que quand nous aurions coupé la corde, qui était le chemin de fer de Médine. « En dehors des fautes de l'ennemi, de sa paresse sur laquelle nous ne pouvons compter que dans une mesure restreinte (car il y a les Allemands derrière), la seule manière d'assurer le pèlerinage était de détruire le chemin de fer, ou d'obliger à utiliser son rendement sur un point plus au nord que Médine ».

Des renseignements extérieurs [1] faisaient ressortir l'intérêt porté par les Germano-Turcs à l'affaire arabe : — Saïd Halim Pacha, nommé grand-vizir, parce qu'arabe; — Moussa Kacem efendi, nommé Cheikh el Islam, parce qu'ennemi personnel du Grand Chérif de la Mekke.

XV

Cependant les Turcs s'organisaient autour de Médine; leurs reconnaissances parcouraient les montagnes entre Médine d'une part, Yanbo et Rabegh d'autre part, tandis que les Bédouins fuyaient devant elles.

Un exemple le montrera. Nous avons vu l'Emir Faïçal installé au défilé de Bir Abbas. Il l'évacue, rapidement, le 17 août, à l'arrivée d'une reconnaissance turque, puis le réoccupe au départ de celle-ci. Mais le 23, nouvelle troupe turque, et cette fois les Bédouins de Faïçal s'enfuient jusqu'à Yanbo. Puis Faïçal réoccupe Bir Abbas le 1er octobre les Turcs étant encore répartis.

Le 2 octobre, le chef de mission télégraphiait : « Colonel Wilson est d'avis comme moi que plus que jamais nécessaire

1. Notamment du Service de Renseignements de l'Armée Russe du Caucase.

avoir une brigade prête à embarquer pour Rabegh au premier signal ».

Et tandis que, le 4, le Grand Chérif disait à Si Kaddour Benghabrit qu'il tenait les Turcs pour incapables d'arriver à la Mekke, deux jours après, le 6 octobre, l'Emir Abdallah lui disait qu'il était convaincu que les Turcs reprendraient leur marche sur la Mekke aussitôt que la température serait adoucie; car pour eux, affirmait-il, « la perte de la Mekke était plus sensible que celle de Constantinople. »

Et ce même 4 octobre, l'Emir Faïçal, attaqué « par des forces débordantes », des canons, des mitrailleuses, des avions, évacuait de nouveau largement Bir Abbas. Puis le 14, il y revenait et s'avançait même jusqu'à Bir Raha.

Le 13 octobre, le Comité de Guerre de Londres donnait la *direction militaire* de l'affaire arabe au Sirdar : amélioration de commandement. Mais sir Reginald Wingate n'ayant pas de troupe à sa disposition, était toujours obligé de les demander au général Murray qui continuait à les refuser. Au Caire, on disait le Sirdar partisan de la « Grande Arabie », mais l'Arab Bureau jugeait inopportun que cet Etat acquière unité et indépendance.

L'Emir Abdallah, comme ministre des Affaires Etrangères, avait accompagné Si Kaddour Benghabrit à son retour, et était venu camper à Kandara, à 3 kilomètres de Djeddah, pour rencontrer M. Storrs et le capitaine Lawrence. Il eut deux longues conversations, le 17 octobre, avec le colonel Brémond, où il insista pour obtenir un débarquement à Rabegh, seul moyen d'empêcher les Turcs d'arriver à la Mekke, affirmant que la présence d'Européens n'y aurait pas d'inconvénients; il se plaignait des Anglais, qui ne voulaient pas de cette mesure : « Ce qu'ils craignent, ce n'est pas l'opinion musulmane, c'est de vous y amener à leur suite. » *Les Européens*, précisait-il, *Alliés du Chérif, peuvent descendre à terre.* Comme le colonel faisait observer que les deux Gouvernements marchaient d'accord, et que le Gouvernement Français ne ferait rien sans s'être entendu avec le Gouvernement Britannique, l'Emir répondait qu'il connaissait cet accord.

Et, disait-il, faute de l'appui que nous demandons, nous pourrons être obligés à traiter avec les Turcs.

Le capitaine Lawrence a représenté l'Emir Abdallah comme fin politique, pondéré, calme [1]; mais décidait, dans son for intérieur que ce n'était pas l'*homme qu'il nous fallait* [2]. Il l'a représenté, notamment, s'extasiant sur une mauvaise musique militaire. Le lieutenant d'artillerie Lamotte qui parlait arabe d'une manière hors pair et a vécu de longs mois avec l'Emir, écrit au contraire : « L'Emir Abdallah est un homme de goût, ayant le sens aigu du ridicule. Il a vécu à Stamboul, au Caire. Il me racontait qu'il assistait souvent avec le Khédive, à des représentations lyriques d'œuvres européennes à l'Opéra du Caire, qu'il ne prisait pas beaucoup le chant de la prima donna, trop aigu, et plutôt acrobatil de la voix, mais qu'il aimait par contre la musique instrumentale.

« En ce qui concerne la musique arabe, lorsque nous nous attardions le soir auprès de lui, et que dans le silence de la nuit, on entendait un chant bédouin, accompagné d'instruments de musique primitifs, il nous faisait prêter l'oreille et nous commentait le thème de ce chant. Il soulignait la beauté grave des voix, le rôle des instruments qui accompagnaient les chanteurs : marques de la cadence du pas des chameaux, cris de bataille, hurlements du vent, fracas du tonnerre, etc... »

Mais l'Emir Abdallah ne savait pas l'anglais et l'Emir Faïçal le parlait [3].

L'Emir Abdallah aimait le faste, et nous avions surnommé, entre nous, son camp le camp du Drap d'Or. C'est probablement l'un des côtés par lequel l'héroïque capitaine Raho, toujours de tenue brillante, l'avait séduit dès l'abord.

1. Page 11.
2. Page 16.
3. J'avais bien connu l'Emir Faïçal à Constantinople, au cours de l'été 1914. C'était le type du grand seigneur arabe. Elevé à l'européenne, *il parlait parfaitement anglais*. Notre goût commun pour les sports nous avait fait rencontrer dans différentes occasions et nous avions même entretenu des relations personnelles. La déplorable politique arabe du gouvernement turc en avait fait un adversaire acharné (*Cinq Ans de Turquie*, p. 240).

Le 19 octobre, les Turcs refoulaient l'Emir Faïçal, après, télégraphiait-il, « de violents combats », sur el Hamra, qu'il abandonnait le 1er novembre pour Bir Saïd, tandis que l'Emir Ali reculait de Mastoura à Rabegh.

Mais le 6 novembre le colonel Parker qui se trouvait dans le sherm de Rabegh, sur un croiseur, télégraphiait que toutes ces débandades avaient pour cause une reconnaissance turque de 80 akaïlats[1]. Cela donnait la mesure de la valeur des Bédouins.

Dès la première nouvelle de la déroute, l'amiral Wemyss était parti de Suez sur l'*Euryalus*, convoquant à Rabegh toutes ses forces disponibles.

Le capitaine Lawrence, qui avait voyagé en uniforme avec les pattes rouges bien connues, insignes du service d'état-major, rentrait à Djeddah le 1er novembre, ayant vu l'Emir Ali installé à Rabegh d'où il ne voulait pas bouger tant que les franco-anglais ne lui tiendraient pas ce point, et l'Emir Faïçal, campé à Bir Saïd avec 800 Djouheina, et ne pensant qu'à aller opérer au nord de Médine.

Lawrence revenait très opposé à l'emploi d'unités européennes en Arabie, affirmant que les tribus abandonneraient la cause du Grand Chérif si on débarquait. L'expérience a démontré à Akaba le contraire de cette thèse. Il revenait en outre inféodé à l'Emir Faïçal, ce qui était une faute évidente, car on risquait de voir les autres frères mécontents se désintéresser de la question.

L'amiral Wemyss emmenait Lawrence à Khartoum où un Conseil tenu sous la présidence du Sirdar établissait que :

— L'armée arabe était actuellement incapable d'opposer une résistance sérieuse aux Turcs;

— La défense de Rabegh exigerait une brigade (3 ba-

1. Akaïlat, cavalier à chameau. En Arabie, les termes, si nombreux, concernant le chameau sont tous différents de ceux usités dans l'Afrique du Nord. Ainsi le mot mehari est inconnu en Arabie, on dit hedjin. Les chameaux d'Arabie ne sont d'ailleurs pas de la même race que ceux du Maghreb, ce qui contredit l'hypothèse de l'introduction du chameau en Afrique du Nord par les invasions musulmanes. L'orthographe anglaise d'Akaïlat est Ageyl. L'entrave se nomme aggal (V. *Coran*, XXII, 37 ; Les chameaux doivent rester debout sur trois pieds).

taillons), solution qui venait d'être écartée par le War Office. Il fallait donc constituer un corps de 5.000 réguliers arabes, avec les prisonniers internés aux Indes;

— Le contingent français devait aller à Rabegh;

— La Mission Newcombe devait arriver sans retard.

XVI

A ce moment, se produisait un événement totalement imprévu des Anglais comme des Français : la Proclamation du Grand Chérif de la Mekke comme Malik el Arab, Roi des Arabes.

Le 2 moharrem 1335 [1], deuxième jour de la nouvelle année hégirienne, l'Emir Abdallah convoqua un Medjles [2], sous prétexte de compliments de nouvel an, disait-on.

Dès que l'Assemblée fut réunie, le Directeur de la Qibla, Fouad el Khatib, professeur de Khartoum en congé, et dont le nom reviendra souvent, prononça un discours, vantant la Nation Arabe, et le Grand Chérif. En terminant, il remit à celui-ci un paquet de lettres venant, disait-il, de Syrie, et dans lesquelles on reconnaissait Husséin ben Ali comme souverain de la Nation Arabe.

Alors toute l'assistance se leva, proclamant l'Emir Malik el Arab, Roi des Arabes.

Le Grand Chérif répondit qu'il n'avait pas voulu cette guerre, qu'il ne l'avait faite que pour le peuple, et que les Musulmans choisiraient plus tard leur Khalifa, que pour le moment il fallait d'abord libérer les Arabes.

Un cheikh Bédouin lui dit alors : « Si tu ne veux pas être Khalifa, qui le sera? Les Français? »

Nos trois officiers qui assistaient à cette Assemblée, ne se rendirent pas compte du caractère de cette manifestation, à cause de l'emploi de l'arabe voyellé en usage au Hedjaz.

Peu après l'Emir Abdallah «oukil des Affaires Etrangères

1. 30 octobre 1916.
2. Assemblée. Mot à mot : Où l'on s'assied.

du Royaume Arabe », télégraphiait à la Mission Française la notification de cette moubaya (proclamation) « de sa Hautesse notre Maître, et du Maître de tous, Husséin ben Ali, comme souverain de la Nation Arabe, et de sa reconnaissance comme chef religieux en attendant que les Musulmans s'entendent pour émettre une décision au sujet du Khalifa de l'Islam ».

Des crieurs ordonnèrent à la population de Djeddah trois jours de fêtes et les monuments publics furent illuminés : l'enthousiasme fut moins que modéré.

D'accord avec le colonel Wilson, le Chef de Mission se borna à accuser réception.

Le leader article de la Qibla, imprimé en encre d'or [1], et intitulé : « Le Jour de la Fête Magnifique des Arabes et de l'Islam », rapportant ces faits était nettement panarabiste, et englobait expressément la Syrie dans la manifestation.

Le colonel Brémond, à cette occasion, faisait remarquer que si nous avions eu un représentant diplomatique permanent à la Mekke, nous n'aurions pas eu une surprise aussi complète. Ce qui détermina l'envoi de M. Benazzouz [2], ancien interprète du Consulat de Djeddah, alors au Caire.

Dans un rapport au ministre des Affaires Etrangères, Si Kaddour Benghabrit attribuait cette démarche imprévue du Malik au silence que gardaient les Alliés à l'égard des compensations territoriales qui lui seraient accordées.

M. Bernabéi, ancien consul d'Italie à Djeddah, qui parlait admirablement l'arabe, revenu dans cette ville le 25 novembre, disait, le 28, avoir entendu dire en Suisse, où il venait de passer huit mois, que cette détermination avait été prise par l'Emir Abdallah, qui avait voulu empêcher son père de traiter avec les Turcs.

La nouvelle de la proclamation fut au Caire une surprise complète.

Dans leurs entrevues des 16 et 17 octobre à Djeddah, avec l'Emir Abdallah, M. Storrs et le capitaine Lawrence

1. Cette pratique est très usuelle en Orient.

2. Nommé à la date du 1er octobre, il débarqua à Djeddah le 4 novembre et en repartit le lendemain pour la Mekke.

étaient persuadés d'avoir découragé ces ambitions dynastiques. Lawrence disait, avant son départ au Caire : « Abdallah me parlera de son futur royaume de Syrie-Palestine : nous lui conseillerons d'abord de prendre Médine ».

A leur retour au Caire, ils avaient télégraphié dans ce sens à Delhi, d'où on leur répondait : « Nous espérons que ce monstre [1] est bien mort », juste au moment de la Proclamation. C'était bien mal tomber!

Au Caire tout le monde fut très mécontent. On y disait que cette démarche risquait d'aliéner au Grand Chérif les autres Emirs de l'Arabie; qu'en cas de défaite, sa chute aurait plus de retentissement aux Indes. Il semble qu'on avait espéré trouver là une monnaie d'échange pour le règlement final : et c'est peut-être une des raisons qui ont déterminé le Malik.

Sir Henry Mac Mahon télégraphia au Grand Chérif pour lui exprimer sa désapprobation. L'Emir Husséin répondit qu'il n'avait fait que céder au désir des personnages religieux et des chefs de tribus, et qu'il était prêt à abdiquer si l'Angleterre ne l'approuvait pas.

Après entente, et d'après les ordres de leurs gouvernements, les colonels Wilson et Brémond faisaient remettre le 11 novembre au Grand Chérif une réponse identique à sa communication.

La remise de la réponse française fut faite par M. Benazzouz à l'Emir Abdallah. En la recevant celui-ci répondit qu'à son avis les Alliés avaient tort d'hésiter à reconnaître officiellement le nouveau titre de son père : « Voyez l'Allemagne faire tous ses efforts pour maintenir le prestige de la Turquie. » Le Kaiser ne s'adressait au Sultan qu'en le qualifiant de *Majesté Sacrée*. Les Alliés devaient donner au nouveau royaume arabe non seulement l'appui matériel, mais aussi l'appui politique et moral. Ils détourneraient ainsi de Constantinople, seule puissance temporelle et spirituelle islamique jusqu'alors, les regards du monde musul-

1. Le Royaume Arabe.

man, qui se porteraient tout naturellement sur le nouvel Etat Arabe.

En rendant compte de cette conversation le Chef de Mission signalait qu'elle permettait de mesurer les ambitions de l'Emir Abdallah. « Il ne saurait exister aucun doute sur l'étendue des ambitions qu'on a à la Mekke. »

La *Qibla* du 8 novembre 1916 disait : « La Syrie attend sa délivrance du Grand Chérif, tous les Syriens, musulmans ou non, reconnaissent sa souveraineté et le recevront à bras ouverts ».

Dans une audience du 14 novembre, le Grand Chérif disait à M. Benazzouz : « Je manque de termes pour dire ma reconnaissance envers la France qui, d'un geste spontané est venue m'aider à délivrer mon pays. J'apprécie son concours désintéressé; car qui aurait des convoitises sur ce pays aride, pauvre, sans aucune valeur économique? La France a voulu continuer la tâche qui l'a rendue célèbre, de secourir les petits pays opprimés. Je vous assure que ma politique sera loyale et sûre avec votre loyal gouvernement. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai quoi que ce soit qui put nuire aux intérêts français, soit dans mon pays, *soit au delà*. Je préfèrerais me démettre du pouvoir que de le faire. Je ne serai pas comme les Turcs, ingrats envers la France et l'Angleterre. Je répèterai cela de vive voix à Djeddah au colonel Brémond ».

D'autre part, dans une conversation, en présence du Grand Chérif et de l'Emir Abdallah, Fouad el Khatib faisait un parallèle entre les Allemands, qui donnaient aux Turcs armes et soldats, et les Alliés lents à secourir le Chérif lequel avait besoin immédiat d'armes et surtout de bons canons à tir rapide, pour faire face aux Turcs et *conquérir tous les pays arabes, y compris la Syrie et l'Irak*. L'Emir Abdallah approuvait vivement ce dernier passage. « Fouad, écrivait M. Benazzouz, est un panarabiste enragé! »

Dans une autre conversation, devant un public assez étendu, l'Emir Abdallah, après avoir montré peu d'estime pour la manière dont les Alliés conduisaient leurs affaires en Europe ajoutait : « Sans le courage des Français, les Alle-

mands auraient déjà battu tous les Alliés. Mais les Allemands ont eu tort de s'acharner sur Verdun ».

Nous étions donc ouvertement prévenus des ambitions hachemites.

Cependant les Gouvernements échangeaient force notes au sujet de la reconnaissance du nouveau souverain.

Le 17 novembre, l'Ambassadeur d'Angleterre à Paris communiquait un télégramme de Londres au Sirdar proposant de faire observer au Chérif l'inopportunité de sa proclamation, déclarant que les trois Gouvernements Alliés, tout en considérant Husséin comme *Chef des Populations Arabes en révolte contre les Turcs* [1], en s'affirmant heureux de le reconnaître comme souverain de fait et légitime du Hedjaz, ne sauraient lui reconnaître un titre royal qui serait une cause de division entre les Arabes, et serait plus tard une entrave à un règlement satisfaisant des Affaires de la Péninsule. Il convenait donc de féliciter la race arabe de ses efforts et d'ajouter que le Gouvernement Britannique et ses Alliés étaient décidés à assurer et à maintenir l'indépendance de cette race par tous les moyens à leur disposition. Il était pris note des réserves formulées par sa Hautesse elle-même, aux termes de quoi Ibn Saoud et le Sid Idriss étaient maîtres de leurs pays, et le Grand Chérif n'avait pas l'intention de se mêler de leurs affaires.

En acceptant ces propositions, M. Briand estimait qu'il y avait lieu de substituer « populations de l'Arabie » aux termes « race arabe », cette race débordant au delà de la Péninsule, et notamment en Algérie [2].

Le colonel Wilson ayant demandé au colonel Brémond quel terme protocolaire, il comptait employer pour écrire au nouveau souverain, le Chef de Mission répondit : Djelala

1. Cette qualification, invoquée par le Malik en 1919, lui fut refusée par le maréchal Allenby. On n'avait plus besoin de lui.

2. Il y avait beaucoup à dire là-dessus. L'Algérie est berbère, race qui a fourni des empereurs et des généraux romains, et dont Ibn Khaldoun a dit la noblesse et l'antiquité. Et, en réalité, il n'y a pas grand chose d'arabe, c'est-à-dire de nomade du désert, dans son état actuel. Vieux préjugés qui persistent.

el Chérif, qui était, d'ailleurs, la formule déjà usitée par les Turcs.

Mais le mot Djelala n'était, paraît-il, pas usité par la Chancellerie Britannique, et le colonel Wilson en demanda le sens. Il fut répondu que ce mot signifiait Majesté, Illustre, Grand [1] et était employé au Maroc pour le Sultan.

Le sens de *Majesté* émut le colonel Wilson, qui fit observer que dans l'Empire Britannique, ce mot ne pouvait s'appliquer qu'au Roi.

Il eût été facile de répondre que le Hedjaz, état indépendant, ne faisait pas partie de l'Empire Britannique, puisque l'Angleterre s'était engagée à maintenir cette indépendance. Mais c'était là question à traiter par le Gouvernement, et la soulever sur place aurait créé une inutile difficulté.

Au Caire, sir Henry Mac Mahon fit observer que le Sultan d'Egypte s'était vu refuser le titre de Majesté, dont il avait été très mécontent; et que le donner au Hedjaz augmenterait ce mécontentement.

On le voit, tous les fonctionnaires britanniques considéraient déjà le Hedjaz comme anglais; et chose curieuse, le Gouvernement Français admit cette thèse sans observation, malgré les traités. Ceux qui croient à la valeur des papiers en seront bien marris.

Toutes les négociations qui suivirent à ce sujet étaient parfaitement inutiles :

— parce que toute correspondance avec le Grand Chérif se faisait en arabe, et qu'il n'y a pas de relation précise entre mots arabes et mots européens.

Le Sultan d'Egypte était traité de Highness (Hautesse, Altesse) qu'on traduisait en arabe par Sechina (grandeur, magnificence, importance, colossal, gigantesque).

Le Bey de Tunis, qui est aussi Altesse, est qualifié en arabe d'el Hadra el Alia, la Présence Elevée :

— parce que l'interdiction d'employer le *vocable* [2]

1. C'est un des 99 qualificatifs d'Allah. Du verbe Djall, être grand, être illustre.

2. Terme employé dans le télégramme des Affaires Étrangères du 13 novembre 1916.

Majesté ne fut pas observée par les chancelleries, et que le général Bulfin, commandant le 21e corps d'armée, recevant l'Emir Faïçal à Beyrouth le qualifiait d'*Allesse Royale* sur ses invitations, sans que personne parut s'en apercevoir.

M. Bernabéi, arrivant à Djeddah le 29 novembre comme « Envoyé spécial du Gouvernement italien », qualifia, dans ses discours, le Malik de *Djelala el Cherif ou Emir el Mekka*, *Sa Majesté le Chérif et Emir de la Mekke*, sans que la Mission Militaire Britannique qui assistait au grand complet à ces réceptions trouva rien à y redire.

Toutes ces négociations, soixante jours de notes, de télégrammes, de démarches d'Ambassadeurs, font penser au ministère des Circonlocutions de Dickens. Elles résultent du fait qu'on ignorait partout le manque de correspondance précise entre termes arabes et termes européens.

« Der Ausdrück Wasser trifft für europæische Verhælnisse nicht zu [1] », a très justement noté le kapitænleutnant v. Mücke. S'il en est ainsi pour l'eau, on peut juger du reste.

Finalement, les deux gouvernements furent d'accord à la fin de l'année 1916.

Le 3 janvier 1917, M. Benazzouz remettait à la Mekke au Grand Chérif, une lettre du colonel Brémond, absolument identique à celle du colonel Wilson, et le reconnaissant au nom du Gouvernement de la République comme Djelala [2] Malik el Hedjaz.

Le Gouvernement Français prenait note que « Votre Altesse » n'avait formulé aucune revendication concernant le Khalifa.

Le Malik répondit à la démarche de M. Benazzouz en affirmant que le titre de Malik lui importait peu, qu'il ne songeait qu'à servir son pays. Il chargea M. Benazzouz de transmettre ses nouvelles assurances de profonde reconnaissance pour la France qui ne cessait de lui témoigner des marques d'amitié et de lui montrer l'intérêt qu'elle prenait

1. « L'expression eau ne réalise pas le sens de ce mot pour des Européens. » *Ayescha*, p. 99.

2. Mais l'Angleterre traduisait Djelala par Higness et la France par Altesse.

à sa cause. En outre, il chargeait Fouad el Khatib [1] d'écrire au Chef de Mission dans le même sens.

Mais l'Emir Husséin ne dissimula pas cependant une vive contrariété du refus du titre de Malik el Arab (Roi des Arabes) ou de Malik el Bilad el Arabia (Roi des Pays Arabes). On pensa alors que ce titre, même simplement honorifique, lui paraissait devoir faciliter son accession au Khalifa.

XVII

Après la dernière débandade des Bédouins de Faïçal, à partir du 19 octobre, devant 80 Turcs à chameau, l'amiral Wemyss s'était rendu à Rabegh avec cinq navires, et paraissait disposé à mettre ses compagnies de débarquement à terre.

Sous l'impulsion du Sirdar, les Britanniques avaient débarqué le lioua (général de division égyptien) Saïd Ali Pacha, 2 compagnies et 2 batteries de montagne égyptiennes, puis 4 avions (400 Egyptiens et 200 *Anglais*).

Le 2 novembre, sir Reginald Wingate télégraphiait de Khartoum au colonel Wilson que le Hardinge pouvait embarquer à Suez les éléments français [2] déjà arrivés. Mais le colonel Brémond devait répondre que, les Turcs pouvant amener au moins une dizaine de mille hommes et 2 à 4 batteries, la force franco-anglaise était insuffisante, et qu'il lui paraissait nécessaire de maintenir nos mitrailleurs à Suez jusqu'à décision à intervenir entre les Gouvernements.

Le 5 au matin, le général Lynden Bell disait, au Caire, au lieutenant de Saint-Quentin que le Hardinge attendait à Suez la décision du colonel Brémond. De Saint-Quentin répondait qu'il était sans nouvelle du Chef de Mission depuis le 2, mais à cette date celui-ci subordonnait le départ à des conditions non encore réalisées. Le général demandait à

1. Fouad el Khatib remplissait les fonctions de ministre des Affaires étrangères depuis le départ de l'Emir Abdallah en colonne.
2. Quatre sections de mitrailleuses étaient seules arrivées.

connaître la décision aussitôt que possible et promettait toutes facilités.

Le même jour, le colonel Brémond recevait de M. Defrance à Djeddah un télégramme de notre chargé d'Affaires à Londres, du 2 novembre disant : « J'avais insisté auprès de sir Edward Grey sur la nécessité de faire occuper Rabegh, et d'y débarquer les renforts français envoyés au Chérif avec leurs officiers français. La nouvelle parvenue à Londres cette nuit d'une avance des Turcs à trois étapes de Rabegh a démontré la justesse de nos observations. L'Amiral anglais ayant déclaré, il y a quelques semaines, qu'il empêcherait le passage des Turcs avec les moyens mis à sa disposition, le Gouvernement Britannique lui a demendé s'il pouvait défendre Rabegh. Dans le cas où l'Amiral jugerait nécessaire une intervention de troupes, il devra les demander au Sirdar qui a reçu l'ordre de faire alors débarquer à Rabegh les unités anglo-soudanaises ou françaises les plus à portée de Rabegh. Le Sirdar s'entendra directement avec le colonel Brémond. *La question des chrétiens n'est plus soulevée*[1]. *Lord Grey demande que les navires français disponibles* dans la Mer Rouge prêtent leur concours à l'Amiral Anglais pour la défense de Rabegh ».

Le 4 novembre, le ministre des Affaires Etrangères informait le Chef de Mission qu'il approuvait la réponse faite au sujet des 4 sections de mitrailleuses. Il ajoutait que le Gouvernement Britannique avait pris la résolution d'organiser solidement Rabegh, par envois de troupes avec appui des bateaux, et que dès que les Anglais auraient reçu des instructions pour l'exécution de ce programme, il y aurait lieu de leur accorder tout le concours possible.

Le *Pothuau* quittait Djibouti le 4 novembre pour Rabegh, suivi par le d'*Entrecasteaux;* et le contre-amiral de Spitz donnait l'ordre qu'un de ces croiseurs serait de garde dans le sherm en permanence.

Le 9 novembre, à Djeddah, le colonel Wilson communi-

1. Ce qui montre la valeur des objections contre l'emploi des Européens : vienne la réalité et il n'en est plus question!

quait au colonel Brémond un télégramme de Khartoum, du Sirdar, disant que les deux gouvernements avaient décidé que les troupes venant de Bizerte (Amiral Charner) et celles déjà à Suez, iraient directement à Rabegh.

En même temps, au Caire, le général Lynden Bell communiquait ce télégramme au lieutenant de Saint-Quentin, et envisageait de transmettre ces ordres du Sirdar directement au commandant de la Base de Suez. Le lieutenant faisait alors noter que le général Wingate règlerait la question de principe avec le colonel Brémond, mais que celui-ci donnerait seul ses ordres à ses contingents. Et il avisait aussitôt le commandant de la Base.

Le colonel Brémond télégraphiait de suite au Sirdar qu'il n'avait pas reçu d'ordres, qu'il en demandait, et qu'après accord avec l'Amiral Wemyss, de passage à Djeddah, il prescrivait au lieutenant de Saint-Quentin de prendre toutes les mesures pour l'embarquement au premier signal du détachement et son ravitaillement éventuel.

De sorte que tout était prêt, quand le ministre des Affaires Etrangères télégraphia le 14 novembre de prendre toutes dispositions, au cas où la collaboration anglaise étant assurée, les conditions prévues pour notre concours seraient réalisées.

Le Chef de Mission se rendit de suite à Rabegh où il arriva sur el Hadj [1] le 14 novembre à 8 heures.

Le sherm où se trouvait déjà le d'*Entrecasteaux* [2] (capitaine de vaisseau Ravaut) et deux croiseurs anglais avait un aspect de port de guerre.

Sur un plateau de coraux, immédiatement au nord du sherm, était installé le détachement anglo-égyptien du major Joyce.

Les contingents des Emir Ali et Zéid étaient campés

1. *El Hadj*, ancienne *Notre-Dame du Salut*, construit pour Terre-Neuve. Bateau à voiles, auquel on avait fait laisser ses voiles à Nantes, il était réduit à sa machine auxiliaire, 6 nœuds, alors que les courants du golfe de Suez vont de 2 à 4 au moins. Il était tout en fer, et pouvait chauffer ses cales avec la tuyauterie de sa chaudière. Il n'avait ni machine à glace, ni cabine, ni carré.

2. Le *d'Entrecasteaux* aida la Mission avec un entrain qu'il faut signaler.

dans la palmeraie, flanqués au nord et au sud par des détachements égyptiens, et organisaient en avant d'eux, face à l'Est, la position reconnue par l'Amiral Wemyss, et qui couvrait les points d'eau.

Un mirage très fort, dès 7 ou 8 heures du matin, dérobait le terrain aux vues des bateaux, et l'emploi de leur artillerie en paraissait aléatoire.

Dès l'arrivée d'el Hadj, les Emirs Ali et Zéid vinrent à bord voir le Chef de Mission, qui leur rendit leur visite le 15, au fort turc, près du village, dans la Ford de l'Emir Ali qui avait bien voulu la lui envoyer.

L'Emir Ali invitait notre détachement à s'installer à son camp, cadres français compris, sous la réserve protocolaire de la coiffure bédouine. Il affirmait que les Turcs de Médine renvoyaient leurs familles en Syrie, ainsi que du matériel, et était plein de confiance.

Le lieutenant-colonel Cadi prit le commandement du détachement de reconnaissance, que le lieutenant de Saint-Quentin avait embarqué à Suez sur le croiseur anglais *Lama* et qui arriva à Rabegh le 17 novembre (8 officiers et 37 hommes, dont 3 médecins, avec un matériel d'ambulance, une section d'hospitalisation, 2 fours de campagne).

Toutes dispositions furent prises avec le commandant Ravaut pour un réembarquement immédiat éventuel : mais déjà les Anglais, qui débarquaient une escadrille d'aviation, estimaient le temps nécessaire à trois jours, et les Turcs pouvaient arriver subitement [1].

Le Chef de Mission se rendait ensuite à Yanbo, où il voyait le 17 à 10 heures l'Emir Faïçal; celui-ci témoignait également d'une grande confiance, sans motifs précisés, et demandait des auto-mitrailleuses, assurant qu'elles pourraient circuler le long de la voie, ce que l'expérience a confirmé. Le colonel Brémond les demanda, la guerre les lui refusa : nous n'avons jamais pu obtenir une automobile en Arabie, ce dont on verra les inconvénients répétés.

1. Les Anglais avaient reconnu un terrain auxiliaire à Djeddah, qu'un avion était venu expérimenter, de manière qu'en cas de besoin leurs quatre avions pussent partir de Rabegh par la voie des airs.

Cependant le bruit courait à la Mekke et à Djeddah que les Alliés allaient débarquer à Rabegh, que 20.000 Français étaient attendus : il est de stricte vérité d'affirmer que ces rumeurs ne causaient *ni réprobation, ni émotion.*

Le Cadi des Cadis de la Mekke, Siradj, et Fouad el Khatib critiquaient publiquement l' « inertie anglaise », et Fouad déclarait, le 7 décembre 1916, « qu'il resterait toujours la ressource de traiter avec les Turcs », en cas de péril grave.

XVIII

Le capitaine Lawrence avait remarqué auprès de l'Emir Faïçal lors de sa visite à Bir Saïd, à la fin d'octobre 1916, un représentant des Anazeh Roualla, la grande confédération dont le chef est l'Emir Nouri Chaalan, et qui nomadise du Nord du Chammar jusqu'au Nord du Désert Syrien.

On avait pensé au G. H. Q. anglais, sans doute sur les renseignements rapportés par cet officier, qu'il y avait une entente conclue entre Anazeh, Druses et Kurdes Milli [1]. Et dès lors le général Murray fonda de grands espoirs sur ce mouvement pour couper les voies ferrées à l'Est du Jourdain, espoirs qui furent déçus.

De son côté, le Sirdar écrivit, par l'intermédiaire du colonel Wilson et de l'Emir Faïçal, à l'Emir Nouri Chaalan, offrant armes, munitions, subsides, et demandant où les envoyer. Le capitaine aviateur Royle, qui savait l'arabe, devait être attaché à l'Emir, et créer un dépôt d'essence à el Djouf [2].

En communiquant ces renseignements au lieutenant de Saint-Quentin, le général Murray ajoutait que le concours du Gouvernement Français serait le bienvenu, notamment en mitrailleuses et aéroplanes, pour soutenir cette action.

1. Milli, mot turc, veut dire nationaux. S'applique aux Kurdes indépendants ou mal soumis.

2. Djouf, oasis, centre de nomadisme de Nouri Chaalan.

Et lord Grey, à Londres, faisait adresser au Gouvernement Français, une demande de collaboration éventuelle pour aider le soulèvement de Nouri Chaalan [1].

Il faut noter ces demandes anglaises, qui se sont fréquemment renouvelées : les refus constants opposés convainquirent les coloniaux anglais du renoncement de la France et sont la cause principale de la tension franco-anglaise en Orient, si déplorable.

Les espoirs mis en Nouri Chaalan ne pouvaient se réaliser que lorsqu'on serait en mesure de l'appuyer sur son territoire : les vues des Bédouins sont limitées à leurs terrains de parcours. Nous avons les mares stagnantes; on peut dire qu'ils ont les déserts à la place des mares.

XIX

En même temps que cet essai de négociations se poursuivait avec Nouri Chaalan, le capitaine Lawrence était envoyé comme Political officer à Yanbo auprès de l'Emir Faïçal, pour le décider à prendre el Ouedj et à attaquer la voie ferrée à hauteur d'el Ala.

Ce projet avait déjà été fait par l'État-Major anglais en septembre 1916, mais on y avait renoncé, Faïçal n'ayant pu réunir les moyens nécessaires.

Les Turcs continuaient à naviguer dans la Mer Rouge : le 25 septembre 1916 un croiseur anglais avait capturé un sambouk transportant un détachement turc destiné à reprendre Oumledj. Le *Desaix* trouvait des mines aux îles Tiran, et on en signalait jusqu'à Aden.

Le capitaine Lawrence revenait en Arabie très optimiste. Il disait l'esprit des Arabes très bon, qu'ils ne demandaient qu'à se battre, adroits et courageux, et qu'éventuellement,

1. Le fils aîné de Nouri Chaalan, l'Emir Naouaf, qui avait une très grande influence sur son père, resta turcophile jusqu'en octobre 1917, où les Turcs le bernèrent et pendirent un de ses clients à Damas. A la suite de quoi, il passa du côté allié.

ils pourraient arrêter les Turcs marchant sur la Mekke. C'étaient autant de sophismes!

Les Arabes, certes, désiraient la continuation de la guerre, car jamais dans toute leur histoire ils n'ont si bien mangé. « Le Prophète est sorti de ce monde sans s'être une fois rassasié de pain d'orge, et quelquefois sa famille entière a passé un ou deux mois sans avoir allumé de feu dans aucune des maisons qu'il occupait [1] ». Les Arabes de la Grande Guerre ont été bien nourris.

Ils touchaient, en or, des soldes de 4 à 10 livres sterling par mois. Et la livre sterling était devenue leur unité monétaire. Le Chef de Mission a vu à el Ouedj un Bédouin prendre une boîte d'allumettes à un marchand, lui donner une livre sterling, et refuser dédaigneusement la monnaie. Pas un Bédouin qui n'eut quelques livres or nouées dans un pan de ses vêtements.

Et comme il n'y avait guère de tués ou de blessés, ce régime plaisait à tous.

Les Arabes ont leur genre de bravoure qui n'est pas le nôtre. Ils sont en tout cas hors d'état d'arrêter une troupe réglée [2]. Et si les Turcs avaient eu un chef, on l'aurait bien vu.

Le capitaine Lawrence parlait en termes peu flatteurs des Egyptiens qu'il avait vus à Rabegh. Dès notre installation en ce point, les officiers égyptiens s'étaient mis à fréquenter notre camp, où ils avaient un plaisir, visible et étonné, d'être traités en égaux. Leur ébahissement n'était pas dissimulé de voir nos officiers musulmans vivre à la même table que nous, et avoir les prérogatives de leur grade vis-à-vis des Français. Car, en Egypte, l'Anglais qui consentait à servir dans les troupes égyptiennes y débutait

1. Abou Horaira, un des Ansars, compagnons du Prophète (du verbe naçara, aider, assister). Les Ansars ayant entendu le Prophète réciter le *Coran*, alors non écrit, en étaient les dépositaires, avec cette merveilleuse mémoire de l'oreille des illettrés, mémoire qui est atrophiée par l'instruction écrite moderne.

2. Lawrence arriva à Yanbo le 9 décembre au milieu d'une nouvelle déroute des contingents de Faïçal, qui donnait un démenti complet à ses théories inexpérimentées sur la force de résistance des Bédouins.

comme major (chef de bataillon), et, sous aucun prétexte, n'était subordonné à un Egyptien.

Mais ces officiers répétaient souvent que si les Turcs arrivaient, les Egyptiens tireraient en l'air, ou sur les Anglais. Consigne fut donnée de suite à nos huit officiers d'écouter (car il faut savoir), et de parler d'autre chose. Ce qui fut obéi, et nous fit du tort dans l'esprit des Egyptiens de manière sensible. Les officiers anglais auxquels le Chef de Mission demanda s'ils étaient sûrs de leurs cadres égyptiens, répondirent constamment par des affirmations parfois d'allure agressive : il n'était pas possible d'aller plus loin sans éveiller inutilement des susceptibilités qui ne dormaient guère.

Cette situation était aussi à considérer pour un débarquement à Rabegh; mais il ne pouvait en être fait état, car nos télégrammes étaient déchiffrés au Caire : on aurait tout cassé.

XX

A la fin de novembre 1916, l'organisation des Turcs était la suivante :

« Corps expéditionnaire du Hedjaz », sous les ordres de Fakri Pacha, en trois groupements.

— A Médine, sous les ordres d'Abderrahman bey, 2 bataillons turcs, un régiment à chameau (500 Turcs), 3 compagnies du génie, mitrailleuses et canons de position;

— A Bir Derouich, sous les ordres de Ghalib bey, 5 bataillons, 2 compagnies à mulets, un régiment à chameau, une batterie de montagne à chameau, une section de 4 avions.

— A Bir Raha, sous Alim bey, 2 bataillons, un goum de 300 Chammars à chameau, une compagnie à mulet, 5 canons, une section de T. S. F.

Il y avait en outre :

Un régiment de chemin de fer (Mohafiz Alaï), 800 hommes.

Un régiment à chameau (de Bouéir à Bouat) avec 4 canons de montagne.

Au total 13.300 hommes, avec un convoi de plus de 2000 chameaux de bât, ce qui donnait toutes possibilités de manœuvre.

En face les Chérifiens présentaient :

— A droite (Est), l'Emir Abdallah parti de la Mekke le 12 novembre marchant sur Médine par la route directe, (Dherb Soultanié), rendue praticable par les pluies des 3 et 4 novembre; il était accompagné du capitaine Raho du 2e spahis, d'un médecin et de deux officiers égyptiens. Il avait 10 canons et 3 mitrailleuses.

— Au centre, l'Emir Ali à Rabegh avec 4000 hommes dont 800 à chameau; objectif : Bir Abbas.

— A gauche, l'Emir Faïçal à Yanbo, avec 4000 hommes avec el Ouedj pour objectif. « Je veux, écrivait-il à son père, aller à el Ouedj pour me rapprocher de la Syrie [1] ».

Les Emirs Ali et Faïçal étaient très confiants.

Le colonel Wilson partageait cette confiance et disait au colonel Brémond le 4 novembre que Fakri Pacha était un administrateur, ne sachant pas faire la guerre, et qui ne se risquerait pas à quitter Médine.

L'événement lui a donné raison; mais les paniques répétées des Bédouins ont mis cette prévision à rude épreuve; et on s'en est remis aux Turcs de ne pas être victorieux.

XXI

Depuis le début de l'insurrection, il y avait eu des frictions, à propos du port de Konfouda, entre le Hedjaz et l'Assyr. Une intervention anglaise auprès du Cheikh Idriss, l'appui d'un bateau anglais, avaient permis aux Chérifiens, sous les ordres du Chérif Nacer ben Mansour, d'occuper le port en octobre. Mais ce bateau étant parti le 5 décembre,

1. D'el Ouedj au sud de la Syrie : 600 kilomètres.

aussitôt les Turcs et leurs Bédouins, au nombre d'environ 1.700 hommes rentraient à Konfoudah, d'où les Chérifiens s'étaient enfuis. Le Chérif Nacer ramenait ses deux canons en sambouk à Djeddah.

Aden était toujours étroitement bloquée par 3.000 Turcs et Bédouins [1].

Un bateau de guerre italien étant venu de Massaouah débarquer des armes pour le Cheikh Idriss, Londres avait obtenu de Rome que les autorités de l'Erythrée s'abstinssent à l'avenir de toute action en Arabie.

Le Grand Chérif avait engagé des négociations avec l'Emir du Nedjed; bien que les Anglais eussent fait venir Ibn Saoud à Bassorah (début de décembre 1916), on ne put rien en obtenir, que sa neutralité, et l'offre dérisoire de 50 cavaliers.

XXII

Sur le front ouest d'Egypte, les aéroplanes et automobiles avaient constaté la disparition des Senoussia de l'oasis de Baharia, le 13 octobre 1916, sans qu'on put les joindre dans leur fuite : ce qui avait permis de récupérer deux brigades pour le front du Sinaï.

Mais on continuait à y laisser des effectifs inutiles, tandis qu'on se plaignait de manquer de troupes devant les Turcs. On en aura la preuve en février 1917, quand quelques autos anglaises mettront en fuite, sans perte, 2.000 Senoussia, qu'elles chasseront de l'oasis de Siouah, seul passage possible entre la Lybie et l'Egypte (le désert à l'Est de l'Egypte est absolument infranchissable à chameau).

Un avion allemand venu de la presqu'île du Sinaï, avait bombardé le Caire le 11 novembre 1916 (9 bombes, 14 tués

1. Lidj Yassou (Petit Jésus), négus d'Abyssinie qui s'était fait musulman, avait été renversé par les Abyssins chrétiens le 30 septembre 1916; mais ce n'est que le 16 octobre que la situation fut rétablie à Djibouti : la garnison anglaise d'Aden avait préparé un renfort de 800 hommes pour le cas de besoin.

dont 4 européens), et un dirigeable allemand avait été signalé sur le Haut Nil fin novembre 1916. Ce qui faisait désirer d'autant plus une offensive anglaise sur Gaza, qui mettrait le Caire à l'abri de ces incursions.

XXIII

Dans un compte-rendu qu'il faisait au ministre de France, au Caire, le 28 novembre, le Chef de Mission donnait les précisions suivantes.

Au point de vue de l'emploi des Européens, il pensait que Lawrence n'avait jamais passé pour un Bédouin; le personnel de la Mission circulait sans difficulté à Yanbo et aux environs, à Rabegh, à Djeddah, où nos marins descendaient constamment à terre; à cause des achats que nous faisions, nous étions bien vus partout. Il n'y avait donc aucun inconvénient à employer des Européens à terre : c'était une question politique à régler entre France et Angleterre.

Les Anglais faisaient un gros effort en Mésopotamie. Le capitaine Georges Lloyd, qui avait été le redresseur des erreurs de la colonne Townshend, avait dit au chef de Mission, à Djeddah le 21 novembre, que cette fois on comptait prendre Baghdad et avant peu de temps.

L'antagonisme entre les trois Emirs était sensible, et particulièrement entre les Emirs Ali et Faïçal.

XXIV

Le 30 novembre, on avait inauguré à Djeddah la lumière électrique, une usine à glace chérifienne, et une installation de T. S. F. militaire anglaise [1].

1. Djeddah était reliée par télégraphe et téléphone à la Mekke, ligne qui sera prolongée jusqu'à Taïf en 1917; par câble construit en 1900 par le sultan

Le même jour le Malik informait le lieutenant interprète Bercher, alors seul à Djeddah, qu'il comptait y voir le colonel Brémond le 9 décembre : le Grand Chérif y venait pour rencontrer M. Storrs.

Le Malik arriva, en effet, le 10 au matin, ayant fait la plus grande partie de la route à chameau (87 km), sans fatigue apparente. Ce vieillard menu, mince, sec, le regard vif, méticuleusement soigné, avait une résistance physique qui passait pour miraculeuse dans son entourage. Sa sobriété était stupéfiante. Et sa force de parole inépuisable. Lors des pèlerinages, il supportait sans la moindre apparence de fatigue toutes les cérémonies rituelles si dures. Dans les sept courses de Safah à Marouah [1], pieds nus, tête nue, sous le soleil implacable, il devançait tout le monde, sans même paraître essouflé : on lui donnait soixante-cinq ans.

M. Benazzouz et le capitaine Reguieg Saad accompagnaient le souverain.

Le Malik arrivait dans des circonstances sérieuses.

Le journal du Chérif Haïdar, *le Hedjaz*, imprimé à Médine, commençait à circuler partout, prêchant l'union de tous les musulmans, se proposant « de remettre les Arabes dans le droit chemin », et annonçant que les divisions turques, victorieuses en Roumanie et en Galicie, arriveraient sous peu à Médine. Ce qui faisait forte impression.

D'autre part, depuis le 1er décembre, l'Emir Faïçal envoyait des nouvelles alarmantes : les forces turques avaient quitté Médine sous le commandement de Fakri Pacha, et descendaient l'Oued Safra (Rivière jaune) [2]. L'Emir demandait des renforts.

Les navires anglais avaient amenés à Rabegh 3900 prisonniers turco-arabes venant des Indes : une vingtaine seulement avait accepté de servir dans les troupes chéri-

Abd el Hamid à Souakim. Ces liaisons faisaient l'importance de cette ville comme P. C.

1. Ces courses sont faites en commémoration d'Hadjar courant pour trouver l'eau nécessaire à son fils Ismaël.

2. Vallée suivie par une route de Médine à Rabegh jusqu'à Bedr Honéin.

fiennes; et il avait fallu emmener tous ces gens dans les camps de prisonniers d'Egypte, plus tranquilles et plus confortables. Les espoirs qu'on mettait à Khartoum le 5 novembre dans ce moyen étaient donc complètement dissipés.

Et voilà que les Turcs attaquaient les Bédouins de Faïçal dans le long chapelet d'oasis d'Yanbo el Nakhel [1], avec 3 bataillons, 3 canons, quelques mitrailleuses, et 600 akaïlat; les Arabes fuyaient éperduement jusqu'à Yanbo el Bahar, où l'Emir arrivait le 9 décembre, en même temps que Lawrence y débarquait. La tribu des Djouheina abandonnait l'Emir, des désertions par groupes se produisaient [2].

Les pertes des chérifiens n'allaient pas à vingt hommes. Mais les Turcs étaient maîtres des routes de la mer.

Le Sirdar avait vu juste qui, dans un télégramme à son Gouvernement, signalait « la possibilité d'une offensive hardie, qui aboutirait en quelques semaines, en raison de la nature des forces arabes, à la prise de la Mekke, avec toutes les graves conséquences politiques et militaires qu'entraînerait cet événement ».

Les avions anglais de Rabegh constataient des campements turcs assez nombreux dans la vallée supérieure de l'Oued Safra, aucun ne paraissant étendu. Et le Malik à son arrivée à Djeddah disait savoir l'arrivée de plusieurs bataillons turcs venant de Syrie sur la voie ferrée.

Sans désemparer, dès son arrivée, le roi reçut les missions britannique, française et italienne et leur fit un long discours, assez confus, très optimiste, disant espérer nous voir bientôt à Taïf. Pendant qu'il nous parlait, les moustiques nous torturaient, et nous les voyions au patûrage sur ses mains ascétiques, sans même qu'il parut s'en apercevoir.

1. El Nakhel, la Palmeraie. Il y a là des villages de 4 à 5000 habitants. Cette palmeraie exporte annuellement 3000 tonnes de dattes au Soudan par Yanbo.

2. Notamment un groupe important de la tribu des Koreich, qui habite les environs de Taïf, repartait avec armes et bagages.

Une deuxième audience avait lieu le soir, avec un discours encore plus interminable et plus confus.

Deux jours après, M. Bernabéi venait à la Mission Française s'avouer très embarrassé pour envoyer une analyse de ces discours à son gouvernement, en raison de leur caractère si vague.

A 21 heures, en réunion restreinte, le Malik annonçait qu'Aziz bey el Masri allait aller à Rabegh comme conseiller militaire de l'Emir Ali, concession aux Anglais, et remettait au colonel Wilson une lettre demandant l'envoi à Rabegh de 6 bataillons, de préférence musulmans; mais en raison des circonstances, il accepterait au besoin des troupes européennes. Le colonel Wilson télégraphiait aussitôt cette demande au Sirdar.

Il semblait donc qu'on allait enfin fermer la porte de Rabegh et pouvoir attendre en sécurité que le général Murray [1] se décidât à se porter en avant, après quatre mois d'incertitude.

Mais le 11 décembre, de bonne heure, le colonel Wilson recevait une lettre du Malik retirant sa demande.

Ce revirement était dû à Fouad el Khatib [2]. Le colonel Wilson en fut désolé, car tout débarquement devenait impossible. Et nous ne pouvions plus compter que sur l'apathie de l'adversaire, qui venait de mettre deux fois l'« Armée Arabe » en déroute, la première avec 80 akaïlats, la deuxième avec 3 bataillons et 3 canons.

Le Malik [3] quittait Djedda le 15 pour la Mekke où il arrivait le 16 : la population de Djeddah avait eu une attitude calme, même indifférente. A la Mekke, on disait couramment qu'il était descendu à Djeddah pour s'embarquer, sentant sa cause perdue.

1. Le général Murray, tout en restant toujours opposé à toute action en Arabie, mais pour ne pas heurter le Sirdar qu'on savait devoir être prochainement Haut Commissaire au Caire, avait préparé à Suez la 162e brigade et 2 batteries sous les ordres du brigadier général Arthur Mudge.

2. Fouad el Khatib préconisait le service obligatoire, mesure qui était extrêmement impopulaire.

3. Il avait visité le *Polhuau*, le *Suva*, et le *Hardinge* qui se trouvaient en rade.

XXV

Le Chef de Mission s'était rendu à Khartoum, où il arrivait le 14 décembre à 5 heures, pour se présenter au Sirdar [1].

Sir Reginald Wingate était écossais et parlait français avec précision, pureté et facilité.

Le capitaine Georges Lloyd, qui avait accompagné le colonel Brémond, assista à tous les entretiens.

Le chef de Mission exposa que la France avait besoin du Pèlerinage assuré à ses ressortissants dans des conditions de dignité, de sécurité et de non-hostilité.

Le Hedjaz souffrait de la rivalité entre les Emirs, qui était une grande difficulté pour le Grand Chérif. L'invasion des Syriens-Mésopotamiens accaparant les places du Gouvernement, la crainte des citadins vis-à-vis des Bédouins, en étaient deux autres importantes.

Si le Malik cessait de payer les Bédouins, il serait aussitôt abandonné.

Et les Turcs marcheraient quand ils voudraient sans rien qui les arrêtât : trois bataillons et trois canons, après quelques obus, avaient fait reculer Faïçal et Zéid de 80 kilomètres, l'armée arabe était zéro. Il avait été distribué 54.900 fusils et à l'heure actuelle, il n'y avait qu'un fusil pour trois hommes!

Les moyens proposés pour empêcher la chute de la Mekke, si fâcheuse pour nous, étaient :

1° Une action par Akaba ou Gaza pour couper la voie ferrée, donc nécessité de l'action immédiate de l'Armée d'Egypte au-delà de l'ancienne frontière [2];

1. Le colonel Brémond avait déjà été à Port-Sudan pour tâcher de se présenter au Sirdar, alors à sa résidence d'été d'Erkaouit (montagnes de 1200 mètres, à 50 kilomètres S. E. de Souakim). Mais à son arrivée, le 4 octobre, il apprenait que le Sirdar était parti précipitamment pour Khartoum, à cause de la révolte du sultan Ali Dinar du Darfour, et devait rentrer à Djeddah, à cause de la fin du Pèlerinage.

2. L'ancienne frontière allait en ligne à peu près droite de Gaza à Akaba, en laissant ces deux villes à la Turquie.

2° Un barrage à Rabegh pour fermer la route.

Les Turcs venaient de recevoir un cinquième régiment et pouvaient par suite amener 10.000 hommes et 6 batteries dont 2 de campagne, mais avec peu de munitions.

Une position tenue par 6.000 hommes et 3 batteries avec des munitions en abondance ne pourrait donc être forcée;

3° L'occupation d'el Ouedj pour servir de base contre la voie ferrée dans la région Medaïn Salah;

4° Il est désirable de ne pas prendre Médine, qui permettrait au panarabisme de se développer de manière nuisible pour les Alliés. Quand les Armées d'Egypte et de Mésopotamie auraient opéré leur jonction, ce danger serait écarté.

Le Sirdar connaissait à fond toute cette affaire, et l'importance du barrage de Rabegh.

Mais le Soudan n'avait pas de disponibilité. Contre Ali Dinar, on n'avait pu réunir plus de 1500 hommes, ce qui avait causé bien des soucis.

Le colonel Brémond ayant fait remarquer que l'Ouganda si peuplé n'avait rien fourni, alors que notre Afrique Occidentale Française avait donné des dizaines de milliers d'hommes, malgré sa faible densité de population, sir Reginald répondit que les Anglais se heurtaient là à une impossibilité. Les Français avaient une grande supériorité sur les Anglais pour créer des troupes indigènes, car un Français acceptait d'être sous les ordres de gradés indigènes et un Anglais non. De sorte que l'encadrement tel qu'il existait dans nos troupes indigènes n'était pas réalisable dans l'Armée anglaise [1].

Le chef de Mission opposa qu'il ne fallait pas compter sur la France pour fournir de l'infanterie, dont elle avait besoin sur son territoire; qu'on pourrait peut-être avoir les deux bataillons sénégalais alors à Djibouti si l'Angleterre faisait un effort correspondant. Mais qu'une démarche pressante

1. La mentalité anglo-saxonne au sujet des natives est exclusive, et tout à fait différente de la nôtre. Les Anglais ont préféré abandonner les régiments indiens à eux-mêmes plutôt que d'admettre la subordination d'Anglais aux chefs de corps indiens.

serait indispensable. Le général Wingate répondit qu'on lui avait offert deux bataillons noirs français pour tenir garnison au Soudan anglo-égyptien, et qu'il les comptait donc disponibles.

Il fut finalement convenu que les colonels Wilson et Brémond iraient reconnaître à Rabegh ce qu'on pourrait faire de plus opportun avec les moyens dont on disposait.

XXVI

En rentrant à Djeddah, le chef de Mission trouva le télégramme suivant du G. Q. G. de Chantilly :

« 1° La France et l'Angleterre ont signé récemment [1] un accord ayant pour base la constitution d'une fédération arabe, comprenant Damas, Homs, Hama, Alep et Mossoul. Or, de vos télégrammes, il résulte que vous semblez redouter la prise de Médine par les Arabes, en raison des encouragements qu'elle donnerait à leurs visées en Syrie;

2° Cet état d'esprit, déjà connu des Anglais et du Chérif pourrait faire croire que nous cherchons à revenir sur les arrangements intervenus et pourrait avoir sérieuses conséquences pour le développement de notre action au Levant. Il importe donc que votre attitude ne prête pas à pareille interprétation;

3° Le Gouvernement français estime d'ailleurs que la chute de Médine aurait un profond retentissement en Arabie et pourrait être le signal du soulèvement des tribus bédouines et des Druses. Elle contribuera donc au succès de nos projets orientaux en hâtant la désagrégation de l'empire ottoman.

JOFFRE.

1. L'État-Major aurait dû se donner la peine de donner la date exacte; sans laquelle on ne peut guère identifier un document de cette sorte.

La « Mission Militaire en Egypte » était toujours régie par le rapport au ministre de la Guerre du 5 août 1916, (5023-9-11) qui disait : « L'officier supérieur chef de mission recevra ses directives politiques du ministre de France au Caire et ses instructions militaires du ministre de la Guerre ». Il n'avait jamais été question de Chantilly.

Les Anglais n'avaient pas eu de peine à être renseignés sur l'opinion du Chef de Mission concernant la prise de Médine, puisque c'était celle de l'Arab Bureau [1], à laquelle il se conformait comme il en avait l'ordre.

Quant au Chérif, il était invraisemblable qu'on sut à Chantilly ce qu'il pensait là-dessus, alors que nous n'en avions aucun indice à Djeddah ou à la Mekke : le procès de tendance était évident.

Cette discussion était d'ailleurs, purement académique : les Arabes étaient hors d'état de prendre Médine. Si le G. Q. G. voulait réellement la prise de cette ville, il aurait dû nous en donner les moyens.

Or, le Chef de Mission avait demandé 2 canons de 65 pour l'Emir Ali et 2 pour l'Emir Faïçal, après les avoir vus les 15 et 17 novembre. L'organisation en France était telle à cette époque que le ministre de la Guerre dut demander ce matériel au G. Q. G. de Chantilly qui lui répondit :

« 1er Bureau. E. N° 15.458. 19-11-16.Commandant en chef à Guerre. Les deux batteries de 65 pour le Chérif ont le rang *e*. Propose de suite trois batteries de 80 de montagne. JOFFRE ».

Quel était le rang *e*? Il devait être loin, car oncques nous n'eûmes nouvelle de ce matériel.

On ne prend pas une ville avec un télégramme.

L'événement a prouvé d'autre part, que, dans ce pays compartimenté d'Arabie, la prise de Médine [2] n'avait pas de rapport avec le soulèvement des Druses et des Anazeh. La condition était d'être en force sur leur territoire. Et les 4 canons de 65 que nous finîmes par avoir, après deux ans

1. L'Arab Bureau estimait que Médine était pour les Turcs une cause d'usure à leur conserver. Il restera dans cette opinion jusqu'en décembre 1917.
2. Médine ne capitula qu'en janvier 1919.

de demandes répétées, y eurent une part prépondérante.

On voit là un exemple typique des inconvénients d'une pratique trop répandue dans les États-Majors, de décider *ex cathedra*, en vertu de ce qu'on a appris et sans se donner la peine d'étudier les questions. Djeddah n'est pas Dunkerque.

XXVII

Cependant le général Murray poursuivait la voie ferrée et la pipe-line en direction d'el Arich, qu'il ne voulait pas attaquer avant que ces travaux n'en fussent plus éloignés que de 20 kilomètres.

En face, les Turcs se repliaient vers l'Est; ils avaient même enlevé les rails du chemin de fer du Sinaï, au sud d'el Aoudja (el Auja).

Enfin l'attaque fut fixée au 21 décembre et confiée au général Chetwood avec 2 divisions et les troupes montées. Quand le général Chauvel entoura el Arich avec ces dernières, le 20 décembre, en avance sur l'horaire par une marche de 50 kilomètres, il trouva la ville évacuée depuis deux jours! Il se lança alors en avant, et dans la nuit du 21 au 22, rejoignit l'arrière-garde turque (2 bataillons, 1 batterie) à Magdaba (30 km. au sud d'el Arich). Malgré un ordre de retraite, qu'elle n'exécuta pas, la colonne anglaise, vivement déçue d'avoir trouvé el Arich vide, captura toute la colonne turque après un combat sérieux.

Puis, on se mit à brûler les camps des Turcs, tandis que ces derniers s'installaient paisiblement de Gaza à Bir Saba.

Guerre de toute tranquillité pour les deux adversaires, et qui n'utilisait pas la supériorité des moyens britanniques.

XXVIII

Cependant les colonels Wilson et Brémond s'étaient rendus à Rabegh, et le 19 décembre avaient reconnu une position destinée à couvrir le camp d'aviation. Il y fallait

les 900 Egyptiens alors débarqués, 6 à 800 marins à débarquer éventuellement, la force française de Suez et 3 bataillons à trouver.

Mais le ministre de la Guerre refusa de donner les deux bataillons sénégalais de Djibouti qui furent amenés en France au début de février 1917.

Et au même moment, M. Bernabéi offrait 4 bataillons érythréens au Grand Chérif qui lui faisait répondre de s'entendre à ce sujet avec l'Angleterre.

L'Emir Ali avait quitté Rabegh avec toutes ses forces et était venu camper à Bir el Cheikh [1]. Il était séparé de l'Emir Faïçal par 4 à 5 bataillons turcs, appuyés de nombreux Bédouins, et occupant les postes d'el Medjiz, Bir el Hassan, Chaffiah, avec une redoute pourvue de réseaux de fils de fer à el Hamra, centre de gravité de ces communications.

Devant Faïçal, toujours à Yanbo, les Turcs occupaient Bir Saïd et Nakhel Embarek, où on signalait de nombreux convois.

Tous les renseignements locaux signalaient les résultats d'une vive propagande turque parmi les Bédouins : l'argument répandu était le caractère syrien de l'entourage du Grand Chérif.

L'Emir Ali ayant voulu attaquer Bir el Hassan [2], pour se relier à Faïçal, sans que les Turcs aient tiré un seul coup de canon, la tribu des Soubha était passée à l'ennemi, et les 3 à 4.000 Chérifiens avaient pris une fuite rapide. Or l'Emir Ali venait de payer 150.000 livres sterling aux Bédouins; les Soubha notamment avaient reçu 2.000 fusils et deux mois de solde. L'Emir avait été complètement surpris par ces événements, et il en restait fortement impressionné : ses pertes étaient de deux blessés!

1. 70 kilomètres de Rabegh.

2. Au même moment, à Londres, on estimait la situation améliorée, on affirmait un repli général des Turcs sur Médine, ce dont on faisait honneur à l'« avance anglaise » sur el Arich. D'el Arich à la voie du Hedjaz, il a y plus de 200 kilomètres. Avec le fossé de la Mer Morte, 400 mètres de dépression! C'était être en avance de deux ans sur la réalité.

Dès que sa colonne arriva à Rabegh, le 24 décembre au matin, le chef de Mission alla le voir.

L'Emir expliquait sa déroute par la jalousie de son frère Faïçal qui ne faisait rien et lui laissait tout à faire, et par la mésentente avec Aziz bey el Masri. Il affirmait qu'il repartirait dans une dizaine de jours pour attaquer les Turcs à el Medjiz [1], les tribus étant sûres de ce côté. Il assurait sans pouvoir en donner aucune raison que les Turcs ne pourraient être à Rabegh que dans quinze jours, et concluait en demandant que les Alliés défendissent le port, et lui donnassent des armes et des munitions.

Le Chef de Mission répondait que le général Murray avait déjà envoyé 54.900 fusils et des millions de cartouches; que ces armes passaient du côté turc, ce qui expliquait l'apparition récente de beaucoup de monnaie d'or turque, au millésime de l'année.

Puis il fit des observations amicales mais circonstanciées sur les entraves apportées à la circulation de nos musulmans au marché de Rabegh par le Chérif Hamza el Feir [2], ministre des Travaux Publics, qui avait rempli les fonctions de gouverneur de Rabegh en l'absence de l'Emir Ali. Le Chérif qui était présent, se répandit en protestations : on l'avait mal compris, il n'avait jamais voulu nous gêner. En réalité, il fit son possible pour continuer, jusqu'au moment où le Malik le rappela à la Mekke pour ses concussions. Mais il faut préciser *qu'à aucun moment aucune difficulté ne vint de la population ni pour nous, ni pour nos équipes de levés de terrain que dirigeait le colonel Cadi, ni pour celles des Anglais qui étaient entièrement européennes.*

Au total, cette troisième panique, aussi lamentable que les deux précédentes, montrait que les Turcs étaient toujours maîtres de la situation.

Les 4 avions de Rabegh firent le 24 une reconnaissance qui n'observa aucun mouvement de troupes, et bombar-

1. El Medjiz, le défilé, le pas, le passage; en Afrique du Nord, le gué.

2. Le Chérif Hamza était un des chefs de l'aristocratie de naissance et de fortune, de la Mekke.

dèrent à deux reprises avec succès le camp turc de Nakhel Embarek.

Des orages violents, dans toute la région, avaient rempli les points d'eau de manière exceptionnelle, facilitant les opérations des Turcs, notamment en faisant du désert une prairie. Et un sous-officier turc prisonnier disait, à Yanbo, au capitaine Lawrence que les Turcs avaient été étonnés et encouragés par leurs récents succès. Fakri Pacha était venu en personne à Nakhel Embarek; mais à la suite des bombardements des avions anglais, il avait replié cette troupe à Bir Saïd, disant qu'on reviendrait avec des avions. *Des encouragements publics à marcher sur la Mekke lui avaient été envoyés par Djemal Pacha. Le moral des Turcs était redevenu très bon* depuis les derniers succès. Ils étaient bien pourvus et *avaient beaucoup de chameaux.* Ce sous-officier était venu récemment de Damas par la *voie ferrée qui fonctionnait chaque jour.*

Dans ces conditions critiques, l'intervention de troupes européennes était le sujet de toutes les conversations dans les milieux chérifiens.

Si Moustafa el Ghaoui, sous-gouverneur [1] de Djeddah, ancien secrétaire du Malik venait le 21 décembre 1916 à la Mission militaire, insister pour qu'on fasse une nouvelle démarche auprès du roi : « Chacun comprend que cet appui est indispensable; il suffirait que les troupes fussent musulmanes dans leur ensemble; officiers et spécialistes porteraient la coiffure bédouine, pour sauver la face ». Il ajouta, peu après, que le Cadi des Cadis Skiradj était prêt à rendre une fetouah [2] pour légitimer la venue des chrétiens à Rabegh, qui n'était pas Bled el Haram, territoire sacré [3].

1. Son titre arabe était Mouaoun el Naïb. Mouaoun signifie aide, auxiliaire. Dans l'armée marocaine, il désignait le caporal. On voit, une fois de plus, la non correspondance des mots arabes et européens.

2. Décision religieuse. Bonaparte, en Égypte, obtint une fetouah des Cheikhs d'El Azahar dispensant ses soldats de la circoncision, et une du Grand Chérif de la Mekke les dispensant de l'interdiction du vin, tout en les considérant comme musulmans. Le Grand Chérif avait besoin de Bonaparte pour le passage des pèlerins en Egypte. Et, d'ailleurs, on ne dit pas au lion qu'il pue de la gueule.

3. Haram a les deux sens opposés de sacré, et de péché, interdit.

Le même jour, c'était l'oukil du Malik, Si Mohammed Nacif qui faisait une démarche semblable en termes presqu'identiques.

Et enfin le Président de la Municipalité venait manifester le désir que les troupes, chrétiennes ou non, débarquassent à Rabegh le plus tôt possible.

L'officier interprète Bercher, alors seul à Djeddah, tenait au courant le colonel Pearson[1] et le capitaine Georges Lloyd, qui l'informaient que le Sirdar allait envoyer au Malik un télégramme décisif sur cette question.

Peu après, Fouad el Khatib, de retour de Khartoum, nous prévenait que le baron Max von Oppenheim [2], agent allemand connu qui s'était fait musulman, était son ami personnel et était actuellement à Médine, avait écrit au Malik et à lui-même, Fouad, pour faire des propositions de paix. Il s'engageait à faire obtenir un iradé [3] du Sultan donnant toutes garanties désirables. On n'avait pas répondu à ces lettres, affirmait-il : mais la porte restait ouverte.

1. Le lieutenant-colonel Pearson, du Génie, était venu faire l'intérim du colonel Wilson en permission au Caire. Habitué aux relations internationales, car il était l'âme de toutes les Missions de délimitations de frontières, modeste et plein de mérites, il fut un voisin parfait. Il devait mourir de paludisme quelques années après, en délimitant la frontière anglo-française du Soudan-Congo.

2. Max von Oppenheim avait fait en 1893 le voyage par terre de la Syrie au golfe Persique, dont le récit l'avait fait connaître en Allemagne. On le retrouve en 1900 au Consulat général d'Allemagne au Caire, comme conseiller de légation. On sait que ce Consulat général avait la direction des affaires politiques en Mésopotamie, l'ambassade de Constantinople gardant le reste des intérêts allemands, ce qui assurait l'unité d'action allemande en Orient. Oppenheim était en réalité le représentant personnel du Kaiser, en liaison avec le commissaire turc en Egypte, Mokhtar Pacha. Il passa ensuite à Khartoum, s'y fit musulman; on sait que les Allemands étaient maîtres de tous les grands hôtels du Caire, de la navigation sur le Nil, et que l'évêque catholique de Khartoum était autrichien. Mais dès le début de la guerre toute tentative d'insurrection échoua. Le zeppelin de novembre 1916 ne trouva plus rien. Oppenheim put se réfugier en Arabie.

3. Du verbe arada (4e forme), vouloir.

XXIX

L'Emir Ali était revenu à Rabegh très malade. L'aide-major Rabinovitch qui l'examina, concluait à la probabilité d'un dénouement fatal à brève échéance. Le capitaine Cousse qui alla le voir le 30 décembre, revenait avec l'impression que l'Emir ne savait pas ce qu'il voulait, n'avait pas idée de ce qui était possible et constatait qu'il avait rapproché ses bagages de la côte.

Cependant, sur les télégrammes pressants du Malik et du colonel Wilson, il se reportait en avant le 31 décembre, accompagné de Nouri bey Saïd comme conseiller militaire.

XXX

Le 29 décembre 1916, sir Reginald Wingate arrivait au Caire et y prenait possession des fonctions de Haut Commissaire britannique. Il restait gouverneur général du Soudan anglo-égyptien. Le colonel Lee Stack, son ancien adjoint, était nommé Sirdar, à Khartoum. Il y avait donc là un progrès de commandement important.

Recevant M. Defrance, sir Reginald lui disait qu'étant donné l'impression défavorable que produirait en Egypte et aux Indes, la reprise de la Mekke par les Turcs, il était entièrement d'avis de donner au Chérif l'aide nécessaire, qu'il était partisan d'envoyer des troupes européennes à Rabegh, qu'il estimait qu'on ne pouvait le faire qu'avec l'assentiment du Chérif. Il déplorait les hésitations et changements d'attitude de ce dernier, et lui avait envoyé une sorte d'ultimatum, lui demandant si oui ou non il désirait l'envoi de ces troupes à Rabegh, et le prévenant qu'en cas de réponse négative, les troupes seraient employées ailleurs, qu'une demande ultérieure serait repoussée : il attendait la réponse.

Le Haut Commissaire était d'avis qu'un débarquement même réduit suffirait à relever le moral des Arabes et à empêcher les Turcs de tenter le passage par Rabegh.

Cette hypothèse était vraisemblable en effet. Mais il suffisait d'une nouvelle défaillance des Arabes ou de la venue à Médine d'un chef entreprenant pour que ce bluff tournât très mal.

Dans un télégramme du 31 décembre 1916, le Chef de Mission résumait la situation de fin d'année.

L'incurie des Turcs et surtout de Fakri Pacha a permis de faire le Pèlerinage avec succès, et aux troupes du Chérif de paraître tenir tête à l'ennemi : c'est une chance qu'on ne peut assez admirer.

Mais les derniers événements autour de Rabegh et de Yanbo ont révélé aux Turcs la faiblesse des Arabes, qu'ils craignaient depuis Taïf, capitulation imputable à la lâcheté du chef.

Aujourd'hui, les Turcs savent qu'ils peuvent aller où ils veulent. Ils proclament qu'ils iront à Rabegh et même à la Mekke. Tout le monde en est prévenu. L'événement ne saurait surprendre personne.

Les mesures prises jusqu'ici sont peu efficaces :

— distribution d'armes, qui sont vendues;

— remises de canons et de mitrailleuses, mal utilisés;

— distributions de vivres, en partie vendues à l'ennemi [1];

— avances de fonds, qui n'assurent pas la fidélité des Bédouins.

La perte de la Mekke, événement qui serait déplorable et de première importance, obligerait la France et l'Angleterre à envoyer de nombreuses divisions dans leurs colonies musulmanes, et avec quels aléas!

« Le colonel Wilson m'a dit qu'il était tellement pénétré de la grandeur du préjudice qui en résulterait pour son pays, que jamais il ne donnerait l'ordre de rembarquer à

1. A Yanbo, un certain nombre de notables pillaient les envois de vivres britanniques, et revendaient les denrées aux prix forts aux Emirs dans les moments de disette. Il y a eu des choses de cette sorte à Marseille.

son détachement. de Rabegh, *et qu'il irait se faire tuer à sa tête* [1].

« Le Haut-Commissaire apprécie également toute l'importance de tenir ce point, et compte beaucoup sur les deux bataillons sénégalais qu'on lui avait, m'a-t-il dit, offets pour tenir garnison au Soudan [2], et qu'il tient par suite pour disponibles.

« La question de religion de ceux qui débarquent est sans importance; le Chérif peut les faire accepter; il suffira de le lui demander sérieusement.

« Je ferai remarquer le rôle pénible que j'aurais avec le détachement de Suez, si le détachement anglo-égyptien de Rabegh était écrasé sans que je sois autorisé à intervenir. J'insiste donc très fortement pour qu'une solution intervienne le plus tôt possible. Nous sommes à la merci d'une résolution énergique de l'ennemi qui a pris conscience de ce qu'il peut, et le capitaine Cousse rapporte de Rabegh une impression aussi fâcheuse sur l'Emir Ali et ses bandes que celle que j'avais eue au moment de sa retraite précipitée.

« Nous abusons de notre chance de façon tout à fait dangereuse ».

XXXI

A la fin de 1916, la mission militaire avait en Arabie :

— A Djeddah, 5 officiers, M. Benazzouz, quelques hommes de troupe;

— A la Mekke, 2 officiers (capitaine Reguieg Saad et lieutenant Bendali).

— A la colonne Abdallah, 1 officier (capitaine Raho).

1. Ce n'était pas une parole en l'air. Mais il s'agissait de vaincre et non de se faire tuer.

2. Le colonel Brémond n'a jamais eu connaissance de cette offre que par le Sirdar.

— A Rabegh, le lieutenant-colonel Cadi avec 8 officiers et 50 hommes [1].

— En route, le lieutenant Kernag avec 6 pièces de 80 de montagne, et un personnel réduit (2 officiers et 14 sous-officiers et soldats), destinés à former une batterie franco-chérifienne à Rabegh, auprès de l'Emir Ali.

XXXII

Le télégramme suivant était envoyé de Djeddah le 31 décembre à M. Defrance, ministre de France au Caire :

« La Mission Militaire présente ses vœux respectueux à M. le ministre de France, le remercie de l'attention cordiale qu'il a toujours montrée et l'assure de son dévouement absolu à la tâche qui lui est dévolue ».

Ces vœux étaient envoyés de tout cœur, car nous avions trouvé en M. Defrance *un chef*.

Sous son égide, et celle de sa famille, la colonie française en Egypte eut pour nous des attentions constantes : envois de colis, voyages au Caire avec logement chez les Français, etc... qui rompaient pour nos officiers et hommes de troupe, notamment nos convalescents, la sévérité de notre existence : procédés dont nous avions la plus sincère reconnaissance, et qui nous furent un efficace adjuvant.

1. Le colonel Cadi avait reçu le 16 décembre une relève et un complément de personnel et de matériel, amenés par le *Saint-Brieuc*, petit cargo venu de Salonique et mis à la disposition du chef de Mission. Il faisait 12 nœuds, et on pouvait y changer de chemise sans ouvrir les écoutilles. Sous le commandement de l'enseigne Decrocq, il rendit les plus grands services. Le débarquement du 16 décembre se fit avec le concours du *Polhuau* alors dans le sherm.

CHAPITRE V

L'ANNÉE 1917

I

En réponse au télégramme-ultimatum du Haut-Commissaire, le Malik fit envoyer un télégramme chiffré au colonel Pearson, signé par Fouad el Khatib, et peu précis.

Le colonel Pearson, après l'avoir lu, télégraphia au Caire que l'Emir acceptait le concours des troupes européennes. Le général Wingate demanda aussitôt au général Murray de faire partir la brigade A. Mudge qui était tenue prête.

Le général Lynden Bell demanda de son côté au lieutenant de Saint-Quentin si le contingent français irait à Rabegh, comment il serait transporté et ravitaillé, et s'il serait aux ordres du général Mudge.

De Djeddah, le colonel Brémond répondait, le 7 janvier, que le groupe de Suez irait à Rabegh en même temps que les troupes anglaises; que le transport aurait lieu par les moyens anglais; que le ravitaillement serait assuré par le *Saint-Brieuc*, le complément devant être demandé aux autorités anglaises; qu'il demandait des ordres pour la question commandement, mais qu'en les attendant, le lieutenant-colonel Cadi prendrait les ordres du général Mudge, tout en gardant son autonomie; que le colonel Brémond serait d'ailleurs à Rabegh pour diriger le débarquement et l'installation; et qu'il priait le lieutenant de Saint-Quentin d'assurer le général A. Mudge que nous ferions tout le possible pour qu'il soit satisfait.

Le lieutenant de Saint-Quentin devait diriger l'embarquement; tout était prêt pour le premier signal.

Le Ministre de la Guerre approuva ces dispositions [1].

Il prescrivit : « Tous les éléments français groupés à Rabegh seront groupés sous les ordres du lieutenant-colonel Cadi qui dépendra lui-même de l'autorité du général Mudge ».

Le général Mudge avait pour instructions :

1° De protéger le camp d'aviation et la base de débarquement;

2° D'interdire le point d'eau à l'ennemi.

Le Haut-Commissaire projetait de réserver Rabegh aux troupes européennes, d'envoyer tous les chérifiens à Yanbo pour prévenir toute chance d'incident. Les Bédouins seraient orientés sur la voie ferrée; et au cas où l'Emir Ali serait de nouveau refoulé, il serait invité à aller à Qadima (40 km. au Sud).

L'embarquement du premier élément fut fixé au 9 janvier : tout paraissait décidé.

Encore une fois, l'affaire fut arrêtée, et cette fois définitivement.

II

Le colonel Wilson, rentrant d'Egypte était revenu à Djeddah le 6 janvier, après être passé à Yanbo et Rabegh. Il revenait convaincu de ne pas débarquer d'Européens à Rabegh (*où il y en avait déjà plus de* 200); affirmant que les Turcs n'y viendraient jamais et avaient peu d'Arabes avec eux; bref, rallié à la thèse de Lawrence qu'il avait vu à Yanbo, et que l'arrivée d'un général et d'une brigade anglaise aurait remis dans le rang.

Dès son arrivée, Wilson examina le télégramme Fouad el Khatib, et le jugea insuffisant. Il est juste de dire qu'aucune propagande du Malik n'avait été faite. Et les colonels Wilson et Brémond avaient envisagé une réunion à Rabegh des notables des tribus, pour leur expliquer eux-mêmes la

1. 282-9-11 du 12 janvier 1917.

situation, et prendre les engagements nécessaires pour éviter toute émotion; ce qui ne pouvait évidemment se faire dans de bonnes conditions que sous l'égide du Malik.

Le colonel Wilson en référa au Haut-Commissaire. De la Mekke, M. Benazzouz signalait que le Souverain était très déprimé, visiblement inquiet tant sur le sort de ses fils que sur les menées du Chérif Haïdar. Il savait que des émissaires avaient été envoyés de Médine pour l'assassiner.

Le 9 janvier, sir Reginald Wingate télégraphiait au Malik pour le mettre en demeure de demander les troupes anglaises par écrit et sous sa responsabilité. Tout l'entourage du Grand Chérif, sauf Fouad el Khatib était favorable à l'intervention. Mais le Malik voulait éviter cette responsabilité, bien que désirant aussi ce secours.

Le 11, il se décida à écrire qu'il n'avait pas besoin, pour le moment, de troupes anglaises; qu'il admettait qu'elles reçussent un autre emploi; mais se réservait de les redemander si les circonstances l'exigeaient.

Le 25 janvier, sur l'avis du Haut-Commissaire, le Foreign Office remettait le détachement Mudge [1] à la disposition du général Murray.

Fouad el Khatib quitta aussitôt la Mekke sous prétexte d'aller au Caire demander deux bataillons soudanais. Dans ses visites à la Mission Française, il se déclarait opposé à l'emploi des Européens, et présentait ainsi le raisonnement du Malik : J'ai à faire face à deux dangers : l'un extérieur, les Turcs, que je ne crois pas immédiat; l'autre intérieur, la révolte que déchaînerait le débarquement. C'est donc ce dernier péril que je dois considérer. Sans compter l'opprobre *(sic)* qui s'attacherait à mon nom. D'ailleurs, comment Anglais et Français qui ont des millions de soldats ne trouveraient-ils pas trois mille hommes pour moi, s'il en était besoin? La perte de Rabegh, d'ailleurs, serait peu importante pour moi; les menées de l'Imam Yaha chez les Bédouins de Taïf m'inquiètent bien davantage.

1. Ce qui fit que le général Mudge et le colonel Brémond ne se rencontrèrent qu'en 1919 en Cilicie, où le général Mudge fit régner l'entente anglo-française.

« D'ailleurs, concluait-il, si on m'abandonne, je saurai mourir ».

Fouad ajoutait qu'il fallait fermer les yeux quand on vivait avec les aveugles; qu'il venait de publier un article contre l'instruction des femmes dans un journal égyptien bien qu'il en fut partisan; qu'il avait écrit, dans un autre article,que les Puissances chrétiennes avaient souvent rendu plus de services à la cause musulmane que certaines Puissances musulmanes; mais que devant la réprobation soulevée, il avait dû désavouer formellement cette affirmation. Le Grand Chérif savait bien qu'il lui fallait une armée régulière pour être obéi; mais pour le moment, il lui fallait désarmer les méfiances des Bédouins.

En résumé le Malik faisait passer la question intérieure avant la question extérieure. Et Fouad [1] avait la mentalité des hommes politiques qui suivent leur parti au lieu de le diriger.

Il faut reconnaître que le Malik avait des difficultés intérieures continuelles.

Les Bokhara russes, qui forment au Hedjaz une aristocratie commerciale, faisaient une propagande anti-russe qui obligeait, en novembre 1916, à en déporter 150 aux Indes.

Un comité indien se formait à la Mekke à la mi-décembre, pour la libération des Indes, sans distinction de religions. Là encore, arrestations et expulsions.

Les Javanais, [2] colonie la plus riche et la plus influente à la Mekke, étaient vivement anti-européens : on en embarquait 640 le 2 janvier 1917 sur un bateau hollandais, puis ultérieurement encore plusieurs centaines.

La Malik, d'autre part, s'efforçait de recruter une armée.

1. Fouad el Khatib énonçait librement ses opinions. Après la réception de M. Bernabéi, il le qualifiait de « type italien accompli et digne descendant de Machiavel ». Il disait, le 12 décembre, après une visite de M. Storrs : « C'est un homme de caractère léger, manquant de jugement et de sérieux ».

2. Le docteur Rynkes « Délégué spécial du Gouvernement colonial des Pays-Bas », était arrivé à Djeddah le 19 décembre 1916 pour diriger ces rapatriements, qui furent une excellente opération pour la tranquillité du pays.

Le 5 janvier, on avait trouvé 1.500 volontaires à la Mekke.

Ces moudjahidin [1], car un mekkois ne peut par définition combattre que pour la foi, s'embarquèrent à Djeddah, pour Rabegh, sur des sambouks aux voiles neuves, et avec le grand pavois, en plusieurs convois, du 5 au 11 janvier; l'arrivée de ces détachements était signalée par une fusillade à balle à travers les rues de la ville fort désagréable. Il y eut plus de 30 % de désertions entre la Mekke et Djeddah. Parmi ces volontaires, il y avait des enfants de 12 ans.

Une propagande aux environs de Taïf, dans la Confédération des Hedjaziens, qui va de Taïf à l'Assyr, procura 1.400 hommes, qui s'embarquèrent le 15 janvier avec une fusillade extraordinaire. L'Imam Yahia répondit par une proclamation, violente contre les Anglais, critiquant vivement le Malik, mais sans le citer une seule fois nommément.

Quelques événements favorables se produisaient hors du Hedjaz.

— Les Turcs ayant sauvagement massacré et pillé la population de Hilla, sur l'Euphrate, les Cheikhs du Nedjef [2] lancèrent un appel des musulmans aux armes contre eux;

— Le ravitaillement de Médine par la Mésopotamie et le Chammar avait déjà été signalé plusieurs fois par les Emirs, notamment un fort arrivage de sucre et de riz le 7 décembre. Mais les Britanniques de Mésopotamie et de l'Inde faisaient la sourde oreille, soit impuissance, soit connivence.

Heureusement, l'ouzir [3] de l'Emir Ibn Rechid passa aux

1. C'est le nom donné aux guerriers de la Guerre sainte, de la Djihad.

2. Lieux Saints des musulmans persans, qui sont alaouites, et auxquels nous avons le tort de donner le nom de Chiites, mot injurieux qui leur est appliqué par les Sunnites orthodoxes; c'est l'analogue des mots parpaillot ou youpin en français pour les croyants des religions protestante ou juive.

3. Ouzir, que les Turcs prononcent Vizir, vient du verbe arabe ouzir, porter un fardeau, se charger d'iniquités. L'ouzir est donc le portefaix, le bouc émissaire. C'est la traduction en arabe du mot vénitien baïlo (du latin bajulare, porter un fardeau) qui était le fonctionnaire vénitien gouvernant les quartiers vénitiens des villes romaines byzantines. Les Arabes entrant en Syrie complètement ignorants, (ils en sont encore aux Hébreux de Saûl), noyés dans la foule des Syriens et des Byzantins, qui se ralliaient au nouveau

Anglais, après avoir pillé une caravane, avec 6.000 livres turques or, allant de Haïl à Kerbela, ce qui mit le trouble dans ce trafic.

— Sir Percy Cox avait tenu un grand durbar à Kouéit le 19 septembre 1916, auquel assistait le Cheikh de ce pays, celui de Mohammera, et l'Emir Ibn Saoud, qui, tous trois, firent serment de détruire la domination turque et le Cheikh de Kouéit, Moubarek, avait écrit une lettre amicale au Malik.

— La garnison d'Aden avait eu un petit succès le 7 décembre à Djabir, enlevant un poste turc.

— Enfin le 9 janvier, le général sir Philip Chetwood avait enlevé Rafa [1], capturant toute la garnison, y compris la 603e compagnie de mitrailleuses allemande des « Pacha Formations ». Mais on argua du manque de rails, et d'autres motifs analogues pour remettre l'attaque de Gaza à fin février : résultats et projets qui ne correspondaient pas à la supériorité de moyens dont on disposait.

Sir Reginald Wingate renouvela la proposition de faire d'Akaba une base d'aviation contre la voie ferrée (80 km. à vol d'oiseau), ou d'agir d'el Arich (200 km.) : l'opposition du général Murray resta invariable.

III

Les opérations des Chérifiens pendant le premier trimestre 1917 marquent un certain progrès par leur caractère offensif et l'accroissement de leur importance.

Ces forces formaient trois groupes :

— A droite (Sud) les Emirs Ali et Zéid, basés sur Rabegh;

— Au centre, la colonne de l'Emir Abdallah, qui partie

pouvoir, n'ont fait que traduire en arabe les titres des fonctionnaires qu'ils trouvaient, et dont le plus grand nombre fit cause commune avec l'envahisseur pour garder sa place. Le mot baïlo est passé en français : bailli.

1. Pour ce mince résultat, on avait mis en marche 4 divisions 1/2 d'infanterie et 20 régiments de cavalerie ou d'infanterie montée; l'avance n'était pas de 40 kilomètres, et les Turcs n'étaient pas 3000.

de la Mekke est venue camper au nord-est de Médine;

— A gauche (Nord), l'Emir Faïçal, dans la région Yanbo, el Ouedj.

A. — *Colonnes des Emirs Ali el Zéid.*

L'Emir Ali s'était reporté en avant, le 31 décembre, de Rabegh, sous la pression du Malik et du colonel Wilson, et appuyant sur sa droite, en disant les tribus plus sûres de ce côté, était venu camper à Bou Dhiba [1], à 70 km. de Rabegh. Pour l'appuyer, les avions anglais bombardaient el Hafah avec succès. Leurs reconnaissances signalaient la diminution des camps turcs du sud-ouest et Fakri Pacha venait de sa personne à el Ghaïr : 8 à 10 bataillons turcs se rassemblaient pour faire face à l'Emir Ali.

Les Bédouins de cette colonne faisaient des raids jusqu'à Biar Ali, tuant ou capturant une soixantaine de Turcs. Le Grand Chérif en concevait une telle confiance que répondant aux félicitations du Chef de Mission à ce sujet, il télégraphiait le 18 janvier : « Les Turcs ont évacué le Dherb Soultanié, et l'Emir Ali prend les dispositions pour le siège de Médine! »

Le 23, l'Emir Ali venait camper à Bir Abad, mais le 1er février, les avions turcs bombardaient efficacement son camp, et il reculait jusqu'au col de Chefayat el Amoug.

Le 5 février, l'Emir Zéid prenait le commandement et avançait le 20 à Bir el Adhab, les Turcs ayant évacué ce terrain.

L'Emir Ali était revenu à Rabegh le 11, y avait réuni une nouvelle colonne (Mekkois, Bichas, Bédouins, etc.), et en repartait le 27 avec 4.800 hommes, 7 canons et 8 mitrailleuses, par le Dherb Soultanié. Le lieutenant Lahlouh l'accompagnait.

L'aviation anglaise et les renseignements signalaient

1. Endroit où il y a des hyènes. C'est une erreur de traduire Bou ou Oum par Père ou Mère dans les noms géographiques. Du reste on dit : Bou Hachicha, l'endroit où il y a de l'herbe, pour l'œsophage du mouton que l'on coupe, notamment pour le sacrifice de l'Aïd el Kebir.

un repli général des Turcs, qui paraissaient réduits à 6 bataillons [1]. Et l'Emir Zéïd, franchissant les défilés de Medjiz et d'el Ghaïr, abandonnés, venait entourer Bir el Machi. Un télégramme de Djemal Pacha, en partie indéchiffrable, semblait envisager l'évacuation de Médine, prescrivait à Basri Pacha qui commandait à el Ala de renvoyer ses fonds et archives vers le Nord. Il était cependant évident que Fakri Pacha, qui n'avait pas osé marcher sur la Mekke quand il était victorieux (400 km.), ne se risquerait pas à une retraite de plus de 1.000 kilomètres, maintenant que l'initiative des opérations lui échappait.

Les quatre avions anglais du major Ross accompagnaient la marche des chérifiens; trois d'entre eux survolaient Médine et en rapportait des photographies : les Turcs ne tenaient plus que Bir el Machi, Bir Derouich, entourés de fils de fer, ainsi que le Djebel Ohod au nord-est. Il y avait en gare 15 wagons, pas de locomotive; 3 avions turcs étaient en l'air.

Le 10 mars, l'Emir Ali dépassait Bir Abbas, où le major Ross organisait un terrain auxiliaire. Les avions turcs bombardaient fréquemment le camp de l'Emir Zéid, dont les Bédouins allaient ramasser des prisonniers jusqu'aux portes de Médine.

Le 18, l'Emir Ali attaquait Bir Derouich, tenu par 2 bataillons avec 2 canons : le lieutenant Lahlouh avait dirigé le placement de son artillerie et d'une colonne de Bédouins. Après une journée de combat, les Turcs se dérobaient pendant la nuit, sans même qu'on s'en aperçut.

C'était la première victoire des Chérifiens. La différence des pertes était éloquente : 125 turcs tués ou blessés, et 17 prisonniers dont 2 officiers, contre 2 chérifiens tués et 10 blessés. Le butin était de 186 fusils, 85 chameaux et 2 mulets. Un numéro spécial de la Qibla porta aux troupes une Proclamation du Grand Chérif, les félicitant et les engageant à prendre Médine, à délivrer leurs frères opprimés.

1. Les Turcs étaient obligés de faire face aux Emirs Abdallah et Faïçal qui menaçaient la voie ferrée au nord de Médine.

Le lieutenant Lahlouh [1] décrivait ainsi les combats auxquels il assistait.

Les Turcs se tiennent dans leurs tranchées sans bouger [2]. Les Bédouins viennent se placer à portée derrière les rochers qui abondent dans ces montagnes d'aspect lunaire, ils ouvrent le feu qui se continue jusqu'au soir; puis les Arabes vont à leur bivouac, manger et dormir. On recommence le lendemain, jusqu'à ce qu'on n'ait plus de munitions. La bataille est alors terminée et on retourne au camp de départ.

C'est avec les plus grands efforts que l'Emir Ali obtint des Bédouins de coucher sur place, devant Bir Derouich. Mais le contact était si mal gardé que les Turcs purent se replier sans que personne s'en aperçut.

Néanmoins, il y avait un progrès incontestable.

Le 27 mars, le camp de l'Emir Ali était installé à Bir Derouich sur la position conquise.

Tout l'effort se reporta alors sur Bir el Machi, point fortifié qui faisait partie de la défense même de la ville. Devant cette grave menace, Fakri Pacha amena toutes ses forces, laissant Médine sans garnison, et, sans peine refoula les Chérifiens, Zéid se retirant à el Medjiz et Ali battant en retraite par le Dherb Soultanié. Les Turcs avaient engagé 7 bataillons.

La batterie de 80 de montagne (4 pièces) du lieutenant Kernag s'était complétée à Rabegh avec des canonniers arabes; transportée par mer de Rabegh à Yanbo, elle en partait le 31 mars pour rejoindre l'Emir Ali. L'impression produite par son arrivée et par son attitude, fut que l'Emir écrivit aussitôt au chef de Mission pour demander d'autres canons de cette sorte. Et ce n'étaient que des vieux 80, mais bien servis. Si nous étions arrivés à ce résultat, dans

1. Le lieutenant Lahlouh avait fait la guerre au Maroc à la Mission Militaire Emile Mangin, de 1909 à 1912. Nommé au Maroc, il se réembarqua à Yanbo le 15 avril, et fut remplacé par le lieutenant Zemori.

2. Les Turcs ne savent pas manœuvrer. Il a fallu la stupidité montrée à Kut el Amara et à Gallipoli pour leur donner la victoire. Le général Dufieux en Cilicie, du 1er janvier 1921 au 1er janvier 1922, date de l'évacuation si lamentable, n'a eu ni un tué ni un blessé; telle est l'influence du commandement sur les événements.

les conditions où nous étions, il est évident qu'on aurait pu le faire dans les dépôts, si on avait voulu s'en donner la peine.

B. — *Colonne de l'Emir Abdallah.*

L'Emir Abdallah, parti de la Mekke, atteignait au début de décembre 1916 el Khanek (le col), à 70 kilomètres au sud de Médine : sa marche déterminait les Bédouins, jusque-là fidèles aux Turcs, à surprendre et à détruire un bataillon turc posté à Nakhla (la Palmeraie) au sud de Médine, capturant un canon et 3 mitrailleuses.

La colonne Abdallah contourna Médine par le Nord, traversa la voie ferrée et vint camper dans la vallée de l'Oued Aïss, les Turcs se retirant dans le Djebel Ohod [1], très fortifié.

Le 13 janvier 1917, l'Emir attaquait, à deux jours au Nord d'Abou Naam [2], un convoi allant à Médine; après un vif combat, où le capitaine Raho chargeant le sabre à la main à la tête des cavaliers de l'Emir, montra aux Arabes pour la première fois, cette grande bravoure de cavalier qui le rendit légendaire, le convoi fut capturé : 2 lieutenants-colonels, 20.000 livres or destinées au Yémen. L'Emir abandonna l'or aux Bédouins. Le capitaine Raho estimait que les Bédouins étaient 15000 et que 5.000 partirent après le pillage.

L'un des lieutenants-colonels (Kaïmakam), Achraf bey, était un séide d'Enver Pacha; il avait été un des assassins du ministre de la Guerre, Nazim Pacha. Il fut conduit à la Mekke où le Malik le reçut avec faveur et prit le thé avec lui. Le colonel Pearson qui l'interrogea, le 16 février, sans en rien tirer, disait au colonel Brémond qu'Achraf lui avait produit l'effet « d'un homme digne d'être pendu ».

1. Défaite du Prophète qui avait 1.000 guerriers par les Koréichites de la Mekke qui étaient 3.000. Le Nebi blessé au visage eut peine à échapper à la mort. Les femmes des Koréichites mutilèrent affreusement les cadavres des fidèles de Mohammed (626).

2. Prononcer Bou Naam, l'endroit où il y a des autruches.

D'après ses dires, ce convoi d'or était le troisième envoyé au Yémen.

Puis l'Emir s'établit, le 19 janvier à Mereba [1], dans l'Oued Aïss, 50 kilomètres au nord de Médine. Les pluies très abondantes, et notamment celles des 12 et 13 février causaient un développement sévère du paludisme, et il fallut changer de camp plusieurs fois, tout en restant dans la même région.

De petits groupes d'Anazeh venaient chaque jour auprès de l'Emir qui leur faisait distribuer de l'argent. Ils apportèrent une lettre de l'Emir Nouri Chaalan, promettant son appui.

Les habitants d'el Ala [2] et de Khaïbar [3] lui envoyaient des émissaires, lui demandant de venir les délivrer des Turcs.

L'Emir Abdallah étant allé dîner dans la tente du capitaine Raho, lui dit que l'argent donné par les Anglais à son père était le prix de la renonciation à Bassorah.

Il n'y a, disait-il, en Arabie que deux grands chefs musulmans : mon père et l'Imam Yahia.

Il se plaignait de l'Emir Faïçal, jaloux de lui à cause de la prise de Taïf.

A partir de la fin de février, les Turcs ayant fait replier vers le nord les petites garnisons qu'ils avaient à Haïl et à Khaïbar, et que l'Emir Ibn Rechid, débordé, n'était plus en état de protéger, le moral des Bédouins prit la supériorité sur celui des Turcs. Ce qui n'empêchait pas que, le capitaine Raho ayant fait sauter un train sur une mine, dès que l'escorte turque se mit en défense, tous les Bédouins s'enfuyaient, et il était impossible de les décider à enlever le train.

Le 10 mars, l'Emir Abdallah faisait demander au chef de

1. Mereba, Mrabat, couvent fortifié.

2. El Ala, la Hauteur, station importante de la voie ferrée. Belle oasis dans une vallée encaissée de 600 mètres de largeur. 4.000 habitants. Sous-préfecture turque.

3. Khaïbar, oasis, 3 villages, 2.000 habitants. Sous-préfecture avec petite garnison. Fut une ville juive dont Ali fit la conquête. Centre important de communications entre Hedjaz et Chammar.

Mission de lui envoyer le maréchal des logis d'artillerie Prost, avec lequel le Grand Chérif avait une parenté de lait, qui, en pays musulman, a la valeur d'une parenté de sang. En même temps, le Malik faisait dire au colonel Brémond qu'il considérait ce sous-officier comme étant de sa famille. Faute d'un chef capable à Suez, Prost n'avait même pas été signalé au Chef de Mission quand il demandait des gradés idoines pour l'Arabie, et c'étaient les Emirs qui le lui signalaient : carence de commandement déplorable.

Ce sous-officier, qui parlait parfaitement l'arabe et le turc, quitta Yanbo pour rejoindre l'Emir le 3 avril 1917; une escorte de 12 cavaliers à chameau lui avait été envoyée: le Chef de Mission lui fit prendre le costume bédouin.

En même temps, l'Emir Abdallah, ayant su les tirs d'expérience de nos fusils mitrailleurs à el Ouedj, le 18 février nous demandait quelques-unes de ces armes, qui lui furent envoyées sans perte de temps.

La prise de Baghdad par le général Maud [1], causa au Hedjaz un mécontentement général. L'Emir Abdallah accusait les Anglais de ne pas tenir leurs engagements envers le Malik, relativement à la cession des pays arabes; il ajoutait que France et Angleterre n'avaient pas tenu leur promesse d'envoyer canons, fusils et munitions [2].

Mais dans une conversation, du 20 mars, avec les capitaines Raho et Lawrence, il disait qu'après la prise de Médine, il se tournerait vers le Yémen, pour le libérer du joug turc, laissant la Syrie et l'Anatolie (*sic*) à d'autres; au milieu des variations de ces déclarations, il était impossible de se faire une certitude sur les projets de l'Emir; ce qui était sans doute le but qu'il poursuivait en les faisant.

Par ailleurs, il se refusait à préparer un bombardement de Médine, disant qu'il la prendrait par la famine.

1. 27 mars 1917. Le Malik dit en public : « C'est la faute des Touraniens; perdre la ville qui fut le berceau des Khalifas et le Foyer des lumières qui ont éclairé le monde est bien dommage ». Fouad el Khatib se répandit en récriminations.

2. Ce renseignement ayant été communiqué au colonel Wilson par un de nos officiers, il ne fit qu'en rire et répondit : « Sans importance ».

Les Bédouins de cette colonne avaient opéré pendant ce trimestre quelques destructions de la voie; mais il y avait toujours un train tous les deux jours, amenant des vivres à Médine.

C. — *Colonne de l'Emir Faïçal.*

Le 24 janvier au matin, l'*Euryalus*, le *Dufferin* et le *Fox* bombardaient el Ouedj, et débarquaient à trois milles au nord de la ville 250 marins anglais et 500 Asker chérifiens qu'ils amenaient de Yanbo. Les tranchées turques, assez rudimentaires, et dépourvues de fils de fer, étaient toutes face à la mer, et se trouvèrent tournées dès le début.

Les Asker se précipitaient dans la ville pour piller, sauf une centaine qui tiraillaient avec les Turcs, se retirant à l'intérieur. Seul le corps de débarquement anglais combattait sérieusement : il avait un blessé. Un officier aviateur était mortellement blessé, mais ramenait son appareil.

Le soir même les Anglais se rembarquaient.

Les Turcs laissaient 70 tués ou blessés, 100 prisonniers, 2 canons, 400 fusils, beaucoup de munitions. Ils se retiraient à six milles à l'intérieur, toujours soutenus par la tribu des Billi [1].

Toute cette affaire d'el Ouedj avait été faite dans le secret le plus complet vis-à-vis des Français, ce qui ne peut s'être produit que par ordre de l'amiral Wemyss. Quelques jours avant, en rade de Djeddah, le colonel Brémond lui avait demandé de donner l'occasion aux bateaux français de prendre part à l'opération projetée, diversion à leur monotone faction, et avait compris que sa demande était agréée.

Il est à noter qu'aucun des bateaux anglais n'avait de canon de portée supérieure à 10.000 mètres, tandis que le d'*Entrecasteaux* pouvait tirer à 14.000 mètres; les Turcs n'auraient donc pu s'arrêter à 6 milles de la mer.

Le Chef de Mission télégraphiait : « l'important a été qu'on a pris el Ouedj ».

1. 600 tentes.

Les bateaux anglais transportèrent ensuite des détachements chérifiens qui occupèrent sans résistance les petits ports de Dhaba et Mouaïlah, bases possibles contre la voie ferrée.

L'Emir Faïçal, accompagné du lieutenant-colonel Newcombe [1] et du capitaine Lawrence avait quitté Yanbo, était arrivé à Oumledj le 15 janvier, en était reparti le 21; il avait 3.000 Bédouins [2] presque tous à chameau, 4 canons et 10 mitrailleuses, et un convoi de 600 chameaux de bât.

Quand il arriva à el Ouedj, tout était terminé; il télégraphiait cependant au Malik que « les troupes chérifiennes » avaient pris el Ouedj, y faisant 80 prisonniers, et que ses troupes poursuivaient les Turcs fuyant vers el Ala. Il télégraphia également la prise « par ses troupes » de Dhaba et Mouaïlah : aucune mention des Anglais et de leurs bateaux.

Dès son arrivée à el Ouedj, l'Emir Faïçal fit une vive propagande parmi les tribus.

Les Billi se détachèrent de leur Cheikh Souléiman el Refada, que ses fils abandonnèrent, avec les flottements habituels.

Les Haouéitates [3] furent également entraînés, ce qui allait permettre d'agir jusqu'à Maan.

Pour appuyer ces négociations, le Malik envoyait à l'Emir Faïçal une personnalité importante de la Mekke, le jeune Chérif Nacer, auquel son rang de famille et sa fortune donnaient une très grande influence.

1. Le colonel Newcombe était passé à Djeddah les 14 et 15 janvier 1917. A la suite d'une longue conversation, à la Mission Française, le Chef de Mission télégraphiait : « Je crois sa venue très heureuse ». Il allait donner une vigoureuse impulsion aux opérations.

2. Chiffre très approximatif.

3. Tribus importantes qui forment cinq groupes : 1° les Beni Djazi et les Abou Taya, région de Maan et du Djebel Toubaïk. Chacune de ces fractions a 200 tentes; le cheikh des Abou Taya est Aoudah, qui a été le guide des P. P. Jaussen et Savignac en 1902 et 1903; 2° les Beni Djad et les Abou Tegeigeh, rive orientale du golfe d'Akaba, anciens Madianites; chacune de ces fractions est aussi de 200 tentes; la cinquième fraction, habitant la presqu'île du Sinaï, vivait à part, étant en Egypte.

A la fin de février 1917, le lieutenant-colonel Newcombe avait organisé ses moyens d'action.

Le 20 février, le capitaine Garland faisait dérailler un train, par mine, au km 1093 (3 km. de Touéira).

Et dans la nuit du 3 au 4 mars, Newcombe attaquait la gare de Dar el Hamra [1] (la Maison Rouge) faisant 15 prisonniers et détruisant 2500 mètres de voie et 2 ou 4 locomotives.

A partir de ce moment, les destructions vont devenir fréquentes, et les petits postes de garnisons syriennes se rendront.

Le 17 mars le camp d'aviation de Rabegh était installé à el Ouedj. Le major Ross et ses officiers, à chameau, parcouraient le pays pour trouver des terrains auxiliaires.

Le capitaine Lawrence en automobile faisait la liaison entre l'Emir Faïçal et l'Emir Abdallah, au camp duquel il arrivait le 13 mars.

Tous ces Européens circulaient sans difficulté, partout bien accueillis.

Le major Ross rentrant en avion de reconnaître Touéila (km 1090) avait une panne d'essence à 30 kilomètres d'el Ouedj : les Bédouins l'accueillaient très bien, envoyaient un messager à chameau, aidaient à son ravitaillement.

On voit ce que valent les difficultés d'emploi des Européens dont Lawrence a argué.

Ces efforts obligeaient les Turcs à renforcer Tebouk et el Ala de plusieurs bataillons venant de Smyrne. Un nouveau corps de cavaliers circassiens (tcherkess) était signalé à Tebouk (2 escadrons).

Le 30 mars, Faïçal envoyait 2.000 hommes faire une destruction au nord de Dar el Hamra, et il envoyait à la Mekke le télégramme suivant :« Recevrez bientôt la nouvelle de la prise de Medaïn Salah [2] ».

Le Chef de Mission ayant été voir l'Emir le 1er avril à el Ouedj, celui-ci lui demanda 2 canons de 75 Schneider,

1. 80 km. Nord de Medaïn Salah.
2. Publiée par la *Qibla* du 6 avril 1917.

demande qui transmise à Paris, fut l'objet d'un refus [1]. A défaut, le colonel Brémond demanda, de nouveau, deux canons de 65. Il obtint la réponse suivante : « Il est impossible actuellement de disposer de matériel de 65 pour l'Arabie ».

Personne ne croira sérieusement que la France de 1917 ne pouvait pas disposer de deux canons de 65.

Et l'Emir Faïçal n'en crut rien quand le colonel Brémond, avec un terrible regret, dût lui faire cette lamentable réponse.

IV

La Banque ottomane avait ouvert une succursale à Djeddah en 1913, et dans cette seule année y avait fait une centaine de millions de francs (de germinal) d'affaires.

La Mekke est un Delos terrestre, et le Coran [2] autorise expressément le commerce. Les Koréichites de la Mekke ne se sont faits musulmans que pour conserver le monopole de leurs caravanes, menacé par la religion nouvelle qui se créait à Médine.

On évaluait que chaque pèlerinage représentait plusieurs centaines de millions de francs (de germinal) d'affaires, dont deux tiers d'importations, la balance se faisant, et au-delà, par les apports des pèlerins. Les commerçants, en majorité indiens ou javanais, renvoyaient le numéraire aux Indes.

Dès l'insurrection, le Chérif Mohsen avait saisi les archives, et fermé la succursale.

Le Grand Chérif était hostile à cette Banque parce qu'il la considérait comme turque; qu'il la tenait, comme toute l'opinion en Orient, pour une des causes les plus fortes de la ruine de la Turquie, et parce que le principal employé,

1. 2927-9-11 du 14 avril 1917. « Aucun matériel, 75 schneider de montagne actuellement disponible ». Or les Anglais en avaient et en donnaient au même moment, qui provenaient, dit-on, de l'armée serbe.

2. Sourate II. La Vache. Aïat 194. Et Sourate CVI. Les Koreïchites. Aïat 2.

un Turc, Nouri Saddik, était marié à la sœur de Ghalib Pacha, le vaincu de Taïf, lequel avait fait l'injure aux Chérifs de faire démolir leurs maisons.

Par télégramme du 5 novembre 1916, le gouvernement de la République avait prescrit au colonel Brémond d'entretenir le gouvernement chérifien de cette question, le besoin d'une banque donnant toutes garanties à nos Pèlerins étant évident. Le 8, le lieutenant-colonel Cadi et M. Benazzouz faisaient une démarche auprès du Grand Chérif et de l'Emir Abdallah, en suite de quoi celui-ci télégraphiait au Chef de Mission que son père donnait une grande attention à la question.

Dans une seconde audience, le Grand Chérif disait à M. Benazzouz qu'il était d'accord pour une transformation de la succursale en Banque locale, qu'il accepterait Algériens, Tunisiens, Marocains, avec succursale à la Mekke, mais qu'il ne voulait aucun employé du temps des Turcs. Et comme M. Benazzouz lui demandait de télégraphier ces conditions au Président du Conseil, il disait : « Je ne pourrai malheureusement pas le faire, la France ne m'ayant pas encore reconnu comme Malik ». Et sur insistance, il répétait fortement plusieurs fois : Non!

Le Chef de Mission s'entretenait à plusieurs reprises de cette affaire avec le colonel Wilson et le capitaine Georges Lloyd. Ils n'avaient reçu à ce sujet aucune instruction. Mais tandis que le premier ne semblait pas y attacher d'intérêt, le second, spécialiste des affaires de Banque[1], prenait la chose à cœur. Le colonel Brémond lui faisait remarquer la nécessité pour la France de mettre sur la route de ses Pèlerins les facilités indispensables; et comme il envisageait un projet de Banque franco-anglaise, avec un secteur d'employés musulmans français, le capitaine lui répondit en riant : « Faites une Banque française, si vous voulez, mais pas de Banque franco-anglaise! Vous êtes plus forts que nous en affaires de banques, et vous finissez toujours par y être les maîtres! »

1. Il est aujourd'hui Administrateur de la Compagnie des Wagons-Lits

Affirmation à noter, qui prend une valeur particulière, venant d'un Anglais de tout premier plan.

Il résultait de ces conversations que la représentation locale anglaise n'était pas favorable à la Banque ottomane.

Cependant, le 15 novembre 1916, était arrivé M. Aboucassem, syrien chrétien, comme directeur de la succursale. Il notifia son arrivée au Gouvernement chérifien qui se borna à accuser réception, se présenta au Pilgrimage Office où il fut, dit-il, fort mal accueilli, et à la Mission Française. Mais, en fait, la succursale ne reprit pas son fonctionnement. Attribuant cet échec à la personnalité de M. Aboucassem, qui avait déjà géré sous les Turcs, la Banque nomma, à la mi-février 1917, pour le remplacer, M. Juin, israélite italien. Les autorités britanniques d'Egypte lui refusèrent l'autorisation de s'embarquer.

Par surcroît, le 19 mars, M. Aboucassem recevait une lettre du Malik lui notifiant le refus de reconnaître son établissement, et déclinant toute responsabilité s'il s'obstinait à rester à Djeddah. Le 9 mai, la Banque lui donnait l'ordre de fermer et de remettre le 31 mai les affaires en cours à la Maison de commerce anglaise Hankey et Guellatly. Mais le 15 mai, un télégramme de la Direction d'Alexandrie lui prescrivait de surseoir.

Ce revirement était causé vraisemblablement par la venue de M. Cherchali.

En vue du Pèlerinage de 1917, le Gouvernement de la République avait chargé, en effet, M. Mustapha Cherchali, professeur honoraire à la Medersa d'Alger et Cadi de Dra el Mizan, d'une Mission spéciale auprès du Grand Chérif.

Et dans ses instructions, datées du 1er mai, il chargeait son Envoyé de ne pas laisser ignorer au Malik la pénible impression causée par son attitude vis-à-vis de la succursale de Djeddah, et de préconiser un établissement franco-anglais donnant confiance, notamment aux Pèlerins.

Le colonel Brémond, après avoir lu ce texte, sentant la question épineuse, se rendit, le 9 juin au soir, à la British

Agency, et demanda au Major Basset [1], qui la commandait par intérim, s'il avait reçu des instructions concernant une entente au sujet de la Banque ottomane.

Le major Basset venait, au contraire, de recevoir un télégramme du Caire, aux termes duquel le gouvernement britannique approuvait formellement l'attitude du Malik vis-à-vis de la Banque.

Il ajouta que c'était le premier télégramme qu'on recevait à ce sujet à la British Agency.

Le colonel lui demanda de rendre compte de suite, comme il le faisait de son côté, et pria M. Cherchali de ne faire aucune déclaration concernant la Banque Ottomane.

Le 15 juin, M. Aboucassem, qui continuait son attente, recevait une lettre de sa Direction donnant les directives suivantes :

— Les Membres du Comité ne considèrent pas avoir reçu un ordre formel de fermer l'Agence, et sont plutôt contraires à cette fermeture;

— ils demandent si un changement de nom serait efficace, et agréé par les autorités du Hedjaz;

— ils désireraient au pis aller, que l'Agence restât ouverte, quoiqu'inactive, et gardée par deux fonctionnaires.

Avant que rien ait pu être fait, un télégramme prescrivit à M. Aboucassem de fermer son Agence et de partir pour l'Egypte, ce qu'il fit avec empressement. La question ne devait être reprise qu'en 1919.

On jugera de l'embarras où se trouva la Mission, à 1200 kilomètres de toute Banque, par les deux faits suivants :

— Le 18 octobre 1917, M. Cowling représentant de la maison Guellatly, Hankey and C° nous changeait 100 francs pour 3 livres égyptiennes, soit une perte de 22,3 %.

— Le même jour, M. Van der Pool, représentant de la Compagnie Kkédiviale refusait d'accepter des billets de la

1. Le capitaine Georges Lloyd quitta brusquement Djeddah le 12 janvier 1917, nommé Directeur-Adjoint du service des Renseignements à l'Etat-Major Général du général Murray. Il allait y être le représentant de l'Arab Bureau.

Banque de France à *n'importe quel cours*. On imagine la situation où se débattaient nos détachements en Arabie, et particulièrement les cadres à solde mensuelle : c'est aussi un mérite, et non des moindres de l'avoir supportée.

V

Le Malik faisait un effort constant pour améliorer son gouvernement. M. Benazzouz retournant à la Mekke après une absence de deux mois y constatait de grands progrès.

Le résultat de ce travail était une période de confiance : en mars 1917, parsonne ne croyait plus à la Mekke au retour des Turcs, et tout le monde était persuadé qu'on entrerait en Syrie avant deux mois : mais, à la Mekke, la confiance n'est pas solide.

Le roi, après avoir écarté les candidatures du lioua Saïd Ali, d'Aziz bey el Masri, de Nouri bey Saïd, que les Britanniques auraient désiré, avait fini par prendre pour ministre de la Guerre un capitaine d'administration égyptien, âgé de trente ans, Mahmoud bey el Kaïçouni, dont l'influence fut généralement heureuse, bien qu'on lui reprochât son manque d'énergie. La préoccupation de créer une armée permanente fut constante, mais le Malik ne parvint jamais à la réaliser. Seul en Orient, Mehemet Ali y a réussi; et cela donne la mesure de l'énergie extraordinaire de ce souverain.

Un effort était également fait pour donner au Bled el Haram, au Territoire Sacré, un aspect plus moral;

— défense de rien vendre dans les cafés pendant les heures de prières; (décret du 30 octobre 1916);

— défense de porter des armes dans les villes (décret même date);

— défense de vendre des boissons alcooliques (3 mai 1917); Fouad el Khatib demanda aux Missions des renseignements sur les boissons alcooliques qu'elles faisaient entrer; une dizaine de nègres arrêtés ivres de bière de mil furent

incorporés. Mais l'alcool ne disparut qu'en surface, car, à la Mekke les fabricants étaient des personnages trop influents pour qu'on osât les inquiéter. Une hypocrisie de cette sorte est pratiquée en France avec les absinthes et les anisettes.

— Enfin le Malik fit détruire à la Mekke un ignoble quartier de huttes misérables, abris des prostituées. Mais ceux qui exploitaient ce genre de commerce soulevèrent une telle émotion qu'on n'osa pas continuer [1].

Le 23 janvier 1917, l'interprète de la British Agency, Hosséin Rohi, téléphona au Malik de la part du colonel Wilson, de lui envoyer la lettre autographe de M. Poincaré, Président de la République, qui avait été remise par Si Kaddour Benghabrit. Le Malik refusa; puis devant l'insistance, offrit d'envoyer une copie, et enfin céda.

Nos moyens de renseignements nous donnaient la certitude de cette démarche, immédiatement; mais nous ne pouvions en faire état sans les brûler.

Tout commentaire est inutile.

Le 16 février, le Malik fit établir un projet de système de monnaies hachemites : il fut copié sur le système anglais, si archaïque, avec projet de frappe aux Indes. Le Chef de Mission, alors à Akaba, dès son retour, demanda des précisions au Malik, qui, pour la forme, adressa une demande pour la Monnaie de Paris, mais sans jamais donner les renseignements utiles. Nous étions cependant intéressés au premier chef par cette question, à cause de nos Pèlerins. Mais il aurait fallu avoir un représentant permanent à la Mekke.

D'autres questions, droits de douane, interdiction de l'expédition des peaux [2], en faisaient également ressortir la nécessité .

Le 23 février 1917, une délégation de quatre notables

1. « Le quartier des voyageurs à Rome est fort éloigné et entouré de filles de joie, de voleurs et d'espions. Il aurait été fort indécent de placer là un jeune homme ». (Cardinal de Bernis au Ministre Vergennes, novembre 1785).

2. La seule maison Sabban exportait annuellement 500.000 peaux sur Marseille.

commerçants de Médine arriva à la Mekke et fut reçue par le Malik. Elle était dirigée par Si Taïeb Taha el Soussi, né à Médine d'un père originaire de Neftah (Tunisie) et comprenait deux Bokharas, sujets russes : on voit quel carrefour humain sont les villes saintes.

Si Taïeb confirmait la mise au pillage du tombeau du Prophète [1], affirmait avoir vu des Allemands à Médine, où les vivres étaient hors de prix; les Turcs avaient donné l'ordre à la population de gagner la Syrie [2], mais comme on savait que la famine y régnait, chacun s'efforçait de passer aux Chérifiens [3].

Les Turcs avaient publié que les sous-marins allemands, fermaient les mers aux Alliés, que les Français avaient enrôlé les Arabes de force, et leur avaient enlevé tous leurs vivres, de sorte qu'ils mouraient de faim. *Mais la nouvelle du Pèlerinage maugrébin*, parvenue à Médine, *avait empêché de croire à ces racontars*. Et la présence à la Mekke du Mufti de Kairouan avait eu un *effet considérable*.

Ces renseignements font ressortir l'importance du Pèlerinage, qui est un événement politique.

Les Turcs, ajoutaient les délégués, démolissaient les maisons, dont les bois servaient de combustible aux locomotives, qu'on n'arrivait plus à en fournir.

La *Qibla* du 8 mars publia une proclamation du Malik, relative au pillage du Tombeau du Prophète, son ancêtre, dans laquelle il invitait tous les Musulmans à abandonner la cause du Sultan, dont le nom serait désormais supprimé dans la Khotba du vendredi, en signe de détachement de l'Empire ottoman; celui-ci ne pouvait plus être sauvé que si officiers et soldats abandonnaient le parti Jeune Turc.

Le 18 mars, le Malik recevait des délégués d'Ibn Saoud qui lui remettaient en cadeau un cheval et deux chameaux

1. La *Qibla* du 3 février 1917 avait publié la nouvelle de la venue à Médine du directeur des Ouaqefs de Constantinople, qui avait dépouillé le Tombeau du Nebi de ses joyaux et de ses ornements d'or et d'argent.

2. On apprit que la famille du Chérif Haïdar repartait le 7 mars.

3. Les Bédouins amenaient leurs chameaux à proximité des avant-postes turcs, pour les louer aux expulsés.

de selle, et le 19 quarante délégués de Rabegh venaient à la Mekke pour négocier l'aman en faveur de leur Cheikh, toujours réfugié du côté turc.

La situation du Malik à la fin de mars 1917 se présentait donc très favorablement.

VI

Le colonel Brémond avait appris incidemment à Khartoum qu'il existait un accord franco-anglais sur les affaires arabes, ce que lui avait confirmé l'unique télégramme reçu de Chantilly.

Mais il n'en connaissait pas les conditions; le colonel Wilson, d'ailleurs, n'en savait pas plus. Et c'était une singulière situation que celle de ces deux officiers ayant à appliquer dans la Mer Rouge des conventions qu'ils ignoraient. C'est une lettre particulière du 6 janvier 1917, du lieutenant de Saint-Quentin, écrite de mémoire, qui donna pour la première fois, les grandes lignes de cet arrangement.

Bien que ces conventions soient aujourd'hui connues, nous avons tellement perdu en Orient depuis 1920, qu'il est nécessaire de les rappeler.

— La France et l'Angleterre reconnaissaient l'indépendance de l'Arabie proprement dite.

— La Palestine devait être un Etat *international*.

— L'Angleterre avait, comme zone de pleine propriété, la Mésopotamie jusqu'à Samarra et Khanikin, Caïffa et Saint-Jean d'Acre.

— La France avait, comme zone de pleine propriété, la Cilicie, l'Arménie du Sud Ouest, y compris Adana, Césarée, Sivas, Kharpout, et une bande le long de la mer sans Alep ni Damas.

— Le territoire entre ces régions serait réservé à un Grand Etat arabe ou à une Confédération arabe, partagé par une ligne du sud du Hauran au sud de Deir Zor en zones d'influence anglaise ou française, avec droit exclusif aux conseillers et aux concessions dans sa zone.

D'autre part, le gouvernement britannique avait fait part de son intention d'occuper la Palestine, et les deux gouvernements avaient désigné comme Hauts commissaires en Syrie et en Palestine, sir Mark Sykes et M. Georges-Picot [1]; ce dernier devait disposer de « quelques bataillons algériens » pour la garde des Etablissements français et du chemin de fer français de Jaffa à Jérusalem, rôle de troupes d'étapes qui ne correspondait ni à notre histoire, ni à nos intérêts, ni à nos prétentions qui en découlaient.

Quand le lieutenant de Saint-Quentin alla faire au général Murray une communication du Gouvernement français pour « rassurer l'Etat-Major Anglais au sujet de ses inquiétudes sur la frontière [2] tout en marquant notre volonté de maintenir nos droits traditionnels », le général Lynden Bell lui répondit *en lui parlant de l'arrivée de deux divisions françaises*. Une fois de plus, nous étions invités à venir et nous nous dérobions, alors que nos ressources de l'Océan Indien et d'Indochine nous permettaient d'agir.

Le résumé officiel des accords fut apporté à Djeddah par le patrouilleur anglais parti de Suez le 14 janvier 1917.

VII

C'est à partir du mois de février 1917 que nos éléments prirent une part active à la guerre en Arabie : il avait fallu ce délai, à cause des négociations relatives à Rabegh et Akaba, rendues si lentes par la mauvaise organisation du commandement britannique, et aussi par le manque de préparation de nos éléments.

Un exemple le montrera.

Dès le 11 décembre 1916, le Chef de Mission avait

1. Le gouvernement français avait nommé M. Georges Picot, ancien consul général à Beyrouth, le 9 novembre 1915, pour suivre l'affaire du Levant, dont il fut le principal négociateur de notre côté.

2. Le général Murray et son entourage affectaient de croire, on ne sait sur quelle base, que la France les empêcherait de franchir la frontière Gaza-Akaba.

demandé que les 8 sections de mitrailleuses, dépendant de 8 dépôts différents, avec la Méditerranée au milieu, fussent formées en deux compagnies. Cette demande resta sans réponse. Renouvelée le 9 février, elle fut accordée le 17 février 1917. Le Chef de Mission avait demandé, pour remplacer les spécialistes français dont l'emploi soulevait des difficultés, l'envoi de 55 indigènes, tireurs, armuriers et télémétreurs; cette demande faite le 16 novembre 1916, reçut le 22 janvier 1917, deux mois après, la réponse suivante : « En raison impossibilité assurer instruction personnel indigène demandé par votre télégramme 137 du 17 novembre 1916, il ne vous sera pas fourni » (598-9-11).

Il avait fallu deux mois pour faire cette incroyable réponse. Nous avons fait cette instruction en Egypte : on pouvait donc la faire en France, si on avait voulu s'en donner la peine.

Affirmer que la France est incapable de trouver 55 spécialistes mitrailleurs parmi ses dix millions de Nord-Africains, se passe de tout commentaire. A partir de ce moment, il fut demandé des hommes non instruits et les demandes ne furent plus systématiquement rejetées.

Les prévisions de crédits pour le premier trimestre 1917 étaient les suivantes :

Mission Militaire proprement dite.	75.000 fr.
Eléments mis à la disposition de la Mission . .	225.000 fr.
Total.	300.000 fr.

On peut comparer ces crédits à ceux accordés aux éléments britanniques.

Mais dès le 6 mars, un télégramme du ministre de la Guerre envisageait la possibilité du rappel de la Mission, juste au moment où notre action s'intensifiait.

L'absence de commandement capable à Suez, qui avait déjà eu des conséquences très préjudiciables, causa le 19 mars 1917, une catastrophe. Un incendie détruisit le camp, avec une rapidité telle, causée par le vent constant de ce pays, que les hommes eurent à peine le temps de

sauter hors des baraquements. Non seulement aucune mesure n'avait été prévue contre l'incendie, mais, on avait permis de construire des gourbis entre les baraques et d'y faire la cuisine, ce qui fut cause de l'incendie.

Le désastre était d'autant plus grand que les communications devenaient plus difficiles encore; le courrier du 25 janvier au 13 février venait d'être torpillé.

Le Consul de Grande-Bretagne à Suez organisa une collecte pour remplacer l'argent de poche de nos hommes; amabilité qui fut stupidement repoussée, ce qui obligea le Chef de Mission à joindre ses regrets et ses excuses à la démarche de remerciement qu'il fit auprès du Consul.

VIII

A son passage à el Ouedj, le 31 janvier 1917, le Chef de Mission avait parlé d'Akaba [1] avec le lieutenant-colonel Newcombe et l'Emir Faïçal. Celui-ci, d'après ses renseignements, disait qu'il n'y avait à Akaba que 150 zaptiés et *qu'il se chargerait seul* de prendre la ville. Newcombe avait rappelé qu'il connaissait à fond le pays, en ayant fait le lever topographique, et était complètement d'accord sur l'utilité de créer une base en ce point.

Le colonel Brémond se rendit sur le *Saint-Brieuc*, devant Akaba où l'on arriva le 16 février. Tout y paraissait désert, et il fut impossible de voir la moindre trace de vie humaine.

1. Akaba, la Montée, est à l'origine de la dépression dite Ouadi Araba, ou Ouadi el Arab, qui réunit le golfe d'Akaba à la Mer Morte (— 400m.). La longueur du golfe d'Akaba est de 160 kilomètres, égale à celle de l'Ouadi el Arab. Akaba appartenait autrefois aux Iduméens; elle fit partie des royaumes de Daoud (David) et Sliman (Salomon). C'est là que Renaud de Châtillon remonta sa flotte, amenée par terre de Gaza, en vue de prendre la Mekke, flotte qui fut détruite par la flotte égyptienne de Suez vers 1180. Akaba comprend, du Sud au Nord, une palmeraie allongée du Sud au Nord, un château fort moyenâgeux assez abîmé, et un petit village d'aspect saharien. En creusant le sable de la plage au bord même de la mer, on y trouve partout, à un mètre de profondeur, une nappe d'eau douce. C'est ce qui a permis aux Israélites d'y stationner après leur échec à l'ouest de la Mer Morte, et en attendant qu'ils fussent en état de tenter la conquête par la route de l'Est et Jéricho.

IX

Les Anglais avaient enlevé Rafa le 9 janvier.

Ce n'est pourtant que le 26 mars qu'ils attaquèrent Gaza : deux mois et demi pour faire 30 kilomètres [1].

L'attaque, commandée par le général Dobell [2], fut, en réalité menée par sir Philip Chetwood [3].

Les Turcs étaient commandés par le colonel Kress von Kressenstein, bavarois [4].

Une première attaque eut lieu les 26 et 27 mars. Les Anglais occupèrent Gaza, puis se replièrent par ordre dans leurs tranchées de départ dans la nuit du 27 au 28.

Le général Murray remonta une deuxième attaque, avec l'appui de la flotte; les bateaux français, et notamment le vieux *Requin*, y participèrent : le 21 avril, de nouveau, les Anglais revenaient à leurs tranchées de départ.

Les pertes étaient sévères : 11.000 hommes, plus du dixième.

Ce double échec que nul n'aurait prévu eut un retentissement fâcheux en Arabie.

Pourtant ces troupes étaient magnifiques, abondamment pourvues. En face, les Turcs, en loques, aux chevaux minables, faisaient triste figure. Mais on ne s'occupait que des services de l'arrière, et on ne faisait pas d'instruction de combat.

X

En raison de l'extension des opérations vers le Nord, sir Reginald Wingate avait fait reporter à el Ouedj l'escadrille du major Ross, installer la T. S. F. à el Ouedj; et le 8 mars,

1. Bonaparte, parti de Katia le 17 février, enlevait el Arich, qui n'était pas évacuée, et prenait Gaza le 25 février 1799 : huit jours.

2. Q. G. à el Arich.

3. Q. G. à Cheikh Zouéid, 15 kilomètres de Rafa.

4. 20.000 hommes et 50 canons.

il donnait l'ordre au colonel Wilson d'évacuer Rabegh devenue inutile, puisqu'aucune offensive turque n'était plus à envisager.

Trois petits vapeurs étaient mis à la disposition du colonel Wilson.

Le Malik nous demandait juste à ce moment de créer une école de sous-officiers à Rabegh le 19 mars; puis le 22, peut-être parce que le Chef de Mission avait demandé de traiter la question par écrit, et non par téléphone, il faisait connaître qu'il ne voulait plus de garnison à Rabegh. Peut-être comptait-il rallier les Zoubéid dont une délégation était alors à la Mekke.

Et le 29 mars 1917, le *Saint-Brieuc* embarquait nos éléments de Rabegh et les transportait à Yanbo, où le capitaine Hamet commandait notre base, installée dans la cour de la Kindassa (usine à eau distillée).

XI

Par télégramme du 27 mars (2395-9-11), le Ministre de la Guerre avait prescrit au colonel Brémond de transférer à Port-Saïd la base de Suez, cette base devant désormais être commune à la Mission B,[1], à la Légion d'Orient en voie d'organisation à Chypre, et au Détachement Français de Palestine qui allait débarquer à Port-Saïd [2]. Tout devait être prêt pour le 11 avril.

Le lieutenant de Saint-Quentin avait déjà réglé les grandes lignes, d'accord avec le colonel Elgood [3] commandant d'armes et gouverneur civil de Port-Saïd.

Un ancien camp anglais, avec ses canalisations d'eau potable, ses voies de communication, ses cuisines et latrines,

1. Nouveau nom donné à la Mission Militaire d'Arabie.
2. Le colonel de Piépape, 3 bataillons, 1 peloton de spahis, 1 ambulance.
3. Fonctionnaire du Soudan, M. Elgood, nommé colonel, était à Port-Saïd commandant d'armes et gouverneur civil, bien qu'il y eût un fonctionnaire égyptien. Il parlait parfaitement français.

dans les conditions hygiéniques parfaites qui sont de règle en Angleterre, permit une installation immédiate, sous la tente, dans des conditions parfaites.

Dans un télégramme du 15 avril 1917, le Ministre de la Guerre disait à propos de ce changement de base :

L'éventualité de l'utilisation en Arabie des éléments mis à votre disposition a cessé d'être probable.

XII

Les accords franco-anglais disaient :

« 1° La France et l'Angleterre reconnaissent l'indépendance absolue de l'Arabie proprement dite, aucune d'elle ne pourra donc y avoir de zône d'influence ».

Il était évident que ce paragraphe ne correspondait pas à la réalité. Dans une lettre du 26 avril 1917 au Ministre de France au Caire, le Chef de Mission le constatait en détail.

— Le Ministre des Affaires Etrangères, Fouad el Khatib était un professeur soudanais, qui comptait toujours dans les cadres à Khartoum;

— Le ministre de la Guerre, Mahmoud el Kaïçouni, était un capitaine de l'armée égyptienne;

— Les timbres du Hedjaz étaient faits et imprimés au Caire par le service anglais de l'Arpentage;

— Le service de la navigation était assuré par la compagnie Khédiviale, anglaise; nul ne pouvait aller en Egypte sans la permission du colonel Wilson;

— Le Président de la Municipalité de Djeddah avait en permanence à sa table de travail un lieutenant-colonel égyptien, chargé du service du ravitaillement de la population civile, service assuré des Indes par bateau anglais;

— Le service du port, à Djeddah, était dirigé par un capitaine de frégate anglais, auquel les autorités locales nous renvoyaient à chaque demande que nous avions à leur faire à ce sujet;

— Le câble Djeddah-Souakim était devenu anglais pour moitié, par droit de conquête.

— L'hôpital militaire chérifien de Djeddah avait pour chef un médecin militaire égyptien, qui, toujours malade, était remplacé en fait par le Médecin-Major anglais Marshall, de la British Agency. Et le Malik s'adressait au colonel Wilson pour tout ce qui concernait cet hôpital.

— M. Balfour s'était opposé à la demande de médecins maugrébins, faite par le Malik, sous prétexte qu'il ne fallait pas introduire de *médecins étrangers* au Hedjaz [1]. Or, à ce moment, le Malik avait déjà à sa solde deux médecins militaires égyptiens, le bimbachi (commandant) Emin Maalouf, libanais protestant, et le youzbachi (capitaine) Khalib bey Husséin. Le motif donné n'était donc pas exact.

— La contestation du titre de Majesté au Malik était la preuve manifeste qu'on considérait le Hedjaz comme un pays britannique.

Le Chef de Mission ajoutait que la fiction de l'indépendance du Hedjaz était pour nous d'importance primordiale, car nous y avions besoin :

— de facilités commerciales pour nos pèlerins;

— de la présence de médecins français;

— de la reconnaissance de nos hôtelleries créées ou à créer à la Mekke, Médine, Yanbo, Djeddah;

— de la police de nos pèlerins à nous réservée, et à nous seuls, avec affiches en français (et en arabe bien entendu).

Il terminait en demandant quelle conduite il devait tenir : ou exiger l'exécution du traité, ou continuer à céder.

Le Ministre de France au Caire transmettait cette lettre aux Affaires Etrangères, le 27 avril 1931; il appartenait au Gouvernement, et à lui seul, de dire s'il entendait réagir, ou de s'entendre avec Londres.

Or, le 13 mai 1917, sir Francis Bertie, Ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris, faisait au Quai d'Orsay une démarche comminatoire pour demander le rappel immédiat

1. Lettre du Ministre de France n° 24 du 6 mars 1917.

et complet de la Mission Militaire : le prétexte invoqué était *qu'elle n'avait pas de sympathie pour la cause arabe!*

Nous avons déjà vu un écho de ces tendances dans le télégramme de Chantilly en décembre 1916. Dans une lettre du 9 février 1917, M. Cambon avait fait part aux Affaires Etrangères « des réserves anglaises au sujet du colonel Brémond ». Il est évident que lorsqu'on défend les intérêts de son pays, on mécontente ceux qui cherchent à lui nuire : c'est même un critère.

L'événement a prouvé que personne n'avait de sympathie pour la cause arabe, et que chacun ne pensait qu'à ses intérêts. Et quant aux relations avec les « natives », la différence d'éducations dans les deux pays leur donnait certainement en ce qui nous concernait un pied d'égalité inconnu chez nos Alliés.

Faut-il rappeler les plaintes des Arabes, fussent-ils Ministre comme Fouad el Khatib, qui n'avaient accès à une cabine sur les bateaux anglais qu'après les soldats ordonnances anglais?

Et enfin Lawrence avouant que « afin de me servir utilement de ces nomades, *j'avais dû feindre pendant deux ans* une véritable camaraderie avec eux ».

Il y a là un état d'âme anglo-saxon, que nous taxons d'hypocrisie, et qui est normal dans leurs discussions : en 1930, le Gouvernement Macdonald, en demandant la suppression des sous-marins (mais non celle des cuirassés) invoque le fait que les équipages y sont dans de mauvaises conditions d'hygiène! A ce point de vue, on pourrait demander la fermeture des mines de houille.

Et enfin, nous étions fermement partisans de l'indépendance du Hedjaz et nous étions les seuls.

Le Gouvernement Français opposa une fin de non recevoir très nette, affirmant notamment que le *Foreign Office* avait été certainement mal renseigné sur les sentiments de la Mission Militaire pour les aspirations arabes.

Et il n'en fut rien de plus, qu'une maladresse diplomatique particulièrement déplorable dans les circonstances où on était; et un exemple de résolution du Gouvernement

Français dont le résultat prouve qu'il ne devrait pas être isolé.

Au fond, on avait cru la France mûre pour une première abdication au Levant, en attendant les autres que l'on espérait.

Et M. Ribot écrivait au Ministre de France au Caire :

« J'approuve l'attitude que vous avez prise jusqu'ici à l'occasion des affaires d'Arabie.

« Tout en reconnaissant qu'au Hedjaz l'Angleterre a des intérêts de voisinage en plus de ses intérêts musulmans et qu'il en résulte pour elle une situation particulière, le Gouvernement de la République estime que la France, grande puissance islamique, ne peut laisser mettre en question l'indépendance du possesseur des Villes saintes, ni aucune des conséquences qui découlent de ces principes. Loin de placer le Hedjaz dans une « zone où la Grande-Bretagne aurait une absolue liberté d'action », l'arrangement franco-anglais du 16 mars 1916 a consacré l'indépendance de l'Etat Arabe. C'est parce que nous considérons le Roi Husséin comme un souverain indépendant que la France lui a fourni des subsides, a délégué près de lui des Missions militaire et civile, lui a prêté le concours de nos officiers pour l'organisation de son armée, lui a envoyé du matériel de guerre.

« Les initiatives prises par le colonel Brémond pour réaliser notre collaboration militaire avec les forces chérifiennes ne sont donc ni contraires aux Accords conclus entre la France et l'Angleterre, ni à la politique pratiquée par le Gouvernement Français ces derniers temps, et qui est définie dans une Note de mon Département à l'Ambassade d'Angleterre du 21 courant, et dont une copie vous parviendra par le prochain courrier. Je n'ai d'ailleurs rien changé à la politique suivie par mes prédécesseurs dans les Affaires d'Arabie et vous avez pu constater que les instructions données à M. Cherchali sont conformes sur ce point à celles données au colonel Brémond.

« Mais si notre action au Hedjaz ne doit pas être subordonnée à celle de l'Angleterre, elle doit être concertée avec

celle du Gouvernement Britannique, à qui il paraît préférable de laisser les initiatives, toutes les fois que le principe fondamental de l'indépendance du Hedjaz, ou nos intérêts musulmans ne sont point en cause.

C'est en vertu de cette distinction que si le Gouvernement de la République n'a pas insisté auprès du *Foreign Office* pour envoyer des médecins musulmans au Hedjaz, je n'ai pas cru devoir accueillir favorablement la suggestion [1] britannique de rappel intégral de la Mission Brémond, car ce retrait pouvait être interprété comme un indice de désintéressement de la France à l'égard des affaires d'Arabie.

« Je vous prie de donner connaissance de ce qui précède, à titre personnel, au colonel Brémond et à M. Georges-Picot. Veuillez, d'autre part, inviter M. Cherchali à s'en tenir strictement à ses instructions ».

En transmettant ce texte, M. Defrance disait (lettre particulière du 28 mai) : « Sans ajouter aucun commentaire, je veux cependant vous dire que c'est pour moi une grande satisfaction et un grand soulagement de vous faire part de ce témoignage de satisfaction ».

Mais la situation de fait subsistait. Et le capitaine Georges Lloyd avait dit au colonel Brémond en parlant de la chute du Tsar : « Cela nous libère; d'ailleurs, nous n'aurions jamais laissé les Russes s'installer à Constantinople ». Pourtant, là aussi, il y avait un traité signé : c'est une autre mentalité que la nôtre.

Une lettre du Chef de la Section d'Afrique au Ministère de la Guerre, en date du 25 avril, parvenue dans ces circonstances, disait :

« Je ne suis pas à même de répondre à votre question du 21 mars : que va-t-on faire de votre Mission?

« Il y a bien longtemps que la guerre a posé la question

1. Euphémisme, que nous tenons pour politesse et que les Anglais tiennent pour obséquiosité, pour ne pas employer le mot de servilisme. Dans *Corinne*, Mme de Staël dit ce que les Anglais pensent des Italiens : beaucoup pensent de même au sujet des Français. Ceci n'est pas dit avec la moindre pensée hostile, mais comme une constatation d'un état d'âme qu'il faut connaître pour que l'Entente soit possible.

aux Affaires Etrangères, qui ont pris l'avis de Londres, qui n'a pas encore répondu »[1].

« En principe, les Affaires Etrangères se rallient à l'avis des Anglais qu'il n'y a plus lieu de seconder le Chérif avec des unités régulières, même musulmanes, d'abord parce qu'il s'y est refusé, ensuite parce que la Mekke étant hors de danger, il suffit de le laisser se débrouiller pour attaquer Médine, *et il paraît même y avoir peu d'intérêt à hâter les progrès des Chérifiens, en raison de leurs vues sur Bagdad et la Syrie*[2].

« On renonce également à la formation d'une armée chérifienne avec nos instructeurs; ce que je regrette pour l'utilisation de votre expérience en la matière.

« On estime que notre concours doit se borner à fournir au Chérif le matériel qu'il demande, dans la mesure du possible, pour entretenir ses bonnes dispositions.

« Dans ces conditions, la Mission Brémond doit-elle être rappelée? A la Guerre, comme aux Affaires Etrangères, on pense que le Chérif pourrait en déduire que nous lui retirons notre appui.

« D'autre part, les services que vous avez rendus au Hedjaz poussent à vous y maintenir. On passerait au détachement de Palestine les unités constituées qui sont désormais sans objet pour votre Mission et les quelques instructeurs que vous ne jugeriez point indispensables.

« Si vous n'acceptiez pas cette situation d'attente, ou si l'on ne voulait laisser au Hedjaz qu'une Mission très réduite, pour ordre, on pourrait la confier à Cadi, avec les collaborateurs et instructeurs que vous proposeriez.

. . . . . .

« Tout cela est bien vague. Mon avis est que vous attendiez les événements ».

Ces textes montrent combien il y avait d'obscurités dans la situation de la Mission.

1. Le *Foreign Office* allait répondre par la démarche de lord Bertie.

2. On voit que Chantilly était seul à juger la prise de Médine désirable. Et pourtant on avait mis en avant le nom du gouvernement, évidemment sans l'avoir consulté.

XIII

Le colonel Brémond s'était présenté, en Egypte, à sir Mark Sykes, Haut-Commissaire Britannique, colonel et député aux Communes [1], et celui-ci lui avait donné rendez-vous à Djeddah pour le 6 mai.

Or le *Lama*, croiseur auxiliaire, amena sir Mark Sykes et le colonel Wilson à Djeddah le 4 mai.

Par téléphone, le colonel Wilson prévint le Malik, qui arriva à Djeddah le 5. Mais la T. S. F. anglaise de Djeddah ne put toucher le colonel Brémond alors à Yanbo et qui n'arriva à Djeddah que le jour convenu.

La Mission Française était alors représentée par le lieutenant d'artillerie Millet, qui parlait parfaitement anglais, et qui alla se présenter au Haut-Commissaire, dès son arrivée.

Sir Mark Sykes l'accueillit fort aimablement, et lui exposa ses vues à bâtons rompus.

A son avis, si les Bédouins du Hedjaz se battaient mal, c'est parce qu'ils étaient mal nourris.

Il affirma ensuite que toutes les tribus dans le triangle Damas-Alep-Baghdad se battraient très bien, et n'attendaient que des armes pour attaquer les Turcs[2]; bien entendu on leur laisserait croire qu'elles combattaient pour leur indépendance. Comme Millet objectait les difficultés qui en résulteraient pour l'avenir, sir Mark répondit : Je ne regarde pas si loin; pour faire de la bonne besogne, *il faut chercher l'intérêt immédiat;* une partie de la France est occupée par les Allemands, ainsi que la Pologne, et cependant nous ne

1. Dans le voyage du Caire à Suez, sir Mark Sykes lut presque constamment une Bible de forme religieuse, sans commentaires.

2. L'Emir Nouri Chaalan écrivait au contraire à l'Emir Abdallah, qu'il n'avait pas besoin d'armes, les Turcs lui en ayant fourni en abondance, mais seulement d'argent.

doutons pas qu'après la guerre cela sera restitué. Pour le moment, il s'agit de battre les Allemands partout où on le peut, on s'arrangera toujours pour le partage des territoires après la fin de la guerre ».

Paroles réalistes, peu embarrassées de ces questions de droit dans lesquelles les Français sont ligotés par leur éducation nationale, et paroles assurées de la force et de la décision britanniques.

Le colonel Sykes ajoutait vouloir la coordination intime en Palestine des forces françaises et anglaises; il nous reprochait d'amener en Egypte des chevaux, alors que les chevaux australiens étaient là. Il ne voulait qu'un ravitaillement unique, un armement unique.

Le Malik arriva à Djeddah le 5 au matin avec Fouad el Khatib; dès son arrivée, suivant le protocole habituel, il reçut les missions britannique, française (composée du capitaine Depui qui venait d'arriver de Djibouti, du lieutenant Millet et de M. Benazzouz) et M. Bernabéi. Après quoi il reçut sir Mark Sykes et le colonel Wilson.

Sir Mark vint à la Mission Française à 15 heures et chargea le lieutenant Millet de transmettre au colonel Brémond les précisions suivantes :

« Dans les questions arabes, il y a trois parts distinctes :

1° Une part anglo-franco-arabe;

2° Une part franco-arabe visant le littoral de la Méditerranée;

3° Une part anglo-arabe pour la Mésopotamie ».

J'ai vu avec *the old man* tout ce qui concerne la première, et je désirerais que le colonel Brémond n'y revienne pas trop, de façon à le laisser ruminer ces questions jusqu'au 19 mai, où je reviendrai.

Je me suis refusé à parler des questions franco-arabes, pour éviter le piège où le Malik veut toujours nous faire tomber, étant francophobe avec les Anglais et anglophobe avec les Français. Il serait bon que le colonel lui pose un peu vos conditions, mais en étant très large au point de vue des concessions, et sans trop insister, de façon que les idées mûrissent petit à petit dans la tête du Malik.

Nous ne pouvons nous passer de lui vis-à-vis des Anazeh [1], et pour vous particulièrement une politique pro-Malik serait une sorte de pont pour tourner à votre profit le Hauran qui, jusqu'ici était anglophile et francophobe [2]. Les Druses recueillent en ce moment beaucoup d'officiers déserteurs et seraient une force intéressante à mettre de notre côté ».

Le Malik lui avait fait bonne impression et il était très content de son entrevue. Il lui avait dit que le Khalifa ne regardait pas les chrétiens, mais qu'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que le Malik devienne le plus puissant des princes musulmans. *Il semblait considérer comme sans importance les concessions que nous pourrions faire en ce moment* au Malik et aux Arabes en général.

Le lieutenant Millet terminait son compte-rendu par cette appréciation : « Pas de finesse, gros bons sens, politique simpliste, peu de connaissance des hommes et du pays [3], grand contentement de soi-même ».

Il y avait là une volonté de collaboration à laquelle nous n'étions pas habitués.

Le *Lama* quittait Djeddah pour Suez le 5 mai à 17 heures, avec les colonels Sykes et Wilson.

Le colonel Brémond arriva à Djeddah le 6 mai à 9 heures, comme il avait été convenu. Le Malik était allé visiter le lazaret des îles d'Abou Saad; il reçut le colonel le 7 et vint prendre le thé à la Mission le même jour à 15 h. 30. L'entretien du matin se composa de généralités vagues et aimables, auxquelles le Roi répondit du même ton, mais sans enthousiasme. Son peuple et lui étaient les pupilles de l'Angleterre et de la France; en public on parlait d'Alliés; mais en réalité ces deux puissances étaient ses tutrices dans la lutte entreprise. Il fit ensuite l'éloge de la France, et constata que les Anglais étaient sans politesse dans leurs lettres. Le Chef de Mission, loin de le suivre sur ce terrain, parla de suite d'un

1. L'expérience a prouvé le contraire.

2. Les Druses sont devenus francophiles sans l'intervention chérifienne.

3. Sir Mark Sykes connaissait admirablement l'Asie Mineure. Il disait à M. Georges-Picot, qui regrettait d'avoir abandonné la Palestine : « Je vous ai donné la Cilicie qui vaut tout le reste de l'Asie Mineure ». Malheureusement, nous avons eu des chefs qui l'ont perdue

autre sujet, ce qui fut très bien compris. Le Malik demanda ensuite si la France lui donnerait des médecins, des agriculteurs, et autres spécialistes, s'il les demandait. Il fut répondu que notre pays absorbé par une tâche qui demandait tous ses efforts, ne paraissait pas pouvoir donner suite actuellement à de telles demandes.

Le Chef de Mission attira ensuite l'attention du Grand Chérif sur les propos tenus contre la France dans l'entourage de l'Emir Faïçal. En effet, vers la mi-avril, le bruit avait couru autour de cet Emir que 60.000 Français allaient débarquer en Syrie. Faïçal avait manifesté la crainte très vive que les Français ne fissent la conquête de la Syrie sans l'assistance des Arabes, et déclaré que dans ce cas, après avoir combattu les Turcs, il combattrait les Français. De semblables propos sont vite connus.

En en parlant au Grand Chérif, et tout en ayant l'air d'admettre que l'Emir ignorait certainement les paroles qu'on lui attribuait, qu'il s'agissait là de tentatives pour lui nuire ainsi qu'à nous, le Chef de Mission demandait au Roi d'écrire à son fils pour le mettre en garde, ce qui fut promis. L'audience se termina par la remise de notre règlement d'infanterie traduit en arabe.

Au thé, le Roi se montra plus allant et plus confiant dans l'avenir. Il dit qu'il comptait aller en Europe, dès que la situation le permettrait; qu'il considérait de son devoir à son passage à Paris d'aller remercier le Gouvernement de tout ce que nous avions fait pour lui. Le colonel répondit qu'il ne manquerait pas de mettre le Gouvernement au courant de ce projet, qui ne pouvait évidemment se réaliser qu'après la paix. Réponse qui fut approuvée par le Ministre des Affaires Etrangères (télégramme du 10 mai).

XIV

Le 10 mai 1917, le Ministre des Affaires Etrangères télégraphiait également pour annoncer la prochaine venue à Djeddah de M. Georges-Picot « qui a pris part à presque

toutes les négociations relatives aux affaires de Syrie ».

La venue de M. Georges-Picot était pour nous un véritable soulagement, car nous espérions une mise au point des ambitions que notre absence de moyens suffisants excitait partout à notre détriment.

Le 16 mai, à la Mekke, Fouad el Khatib disait à M. Benazzouz qu'il comptait beaucoup sur l'arrivée de M. Georges-Picot, pour aider son Gouvernement : « Si vous nous abandonnez aux Anglais, nous sommes perdus ». A quoi M. Benazzouz faisait naturellement une réponse parfaitement vague.

Le croiseur auxiliaire anglais *Northbrook* arriva à Djeddah le 18 mai à 15 heures, avec les deux Haut-Commissaires, l'amiral Wemyss, le colonel Wilson, et l'Emir Faïçal. Le colonel Brémond se rendit aussitôt à bord pour se présenter à M. Georges-Picot, qu'il n'avait encore jamais vu.

Le Malik arriva de la Mekke le 19 à 8 heures; il remit à son fils Faïçal la montre en or remise pour lui par Si Kaddour Benghabrit, de la part du Gouvernement Français; en effet, il ne l'avait plus vu depuis le début de 1916; et leur rencontre suivante eut lieu à Chypre en 1930.

Les journées du 19 et du 20 furent employées en visites et en conférences. Le Malik rendit visite à M. Georges-Picot le 20 à 8 heures à la Mission Militaire; puis une dernière réunion eut lieu à bord du *Norlbbrooke*, qui partait à 15 heures pour Aden et Djibouti. Le capitaine Cousse s'y était embarqué, tant pour faire la liaison avec les autorités françaises de Djibouti que pour savoir ce qu'on y faisait en vue du prochain pèlerinage.

L'Emir Faïçal repartit le 23 sur le *Lama* pour Yanbo et el Ouedj, avec le colonel Wilson et le Malik pour la Mekke où il arriva le 24.

De ces conversations, nous ne connûmes guère que deux de leurs conséquences :

— Le Kaïmakam (préfet) Abdelkader de Yanbo, qui jusque-là avait été envers nous d'une réserve plutôt froide, se montra après le passage de l'Emir Faïçal sur le *Lama*, tout à fait confiant. Il invita notamment notre détache-

ment à figurer le 30 mai à la fête de l'Indépendance arabe à côté des troupes chérifiennes, démarche tout à fait nouvelle.

— L'Emir Faïçal, en débarquant à el Ouedj dit à l'adjudant d'artillerie Lamotte, qui y commandait notre détachement, *qu'il était enchanté des accords internationaux, qui avaient donné la plus grande satisfaction à son père et à lui : qu'ils étaient tous deux reconnaissants à la France de sa sollicitude pour les Arabes.*

Ces deux renseignements étaient aussitôt télégraphiés au Ministre de France au Caire, et à M. Georges-Picot.

A la fin de mai 1917, par conséquent, M. Georges-Picot, le Malik et l'Emir Faïçal, étaient *tout à fait d'accord.*

Comme conséquence de ces visites, le Pilgrimage Office prit à partir du 30 mai le nom de British Agency.

L'élément syrien chrétien conçut une vive émotion de ces négociations. Nous eûmes de nombreuses visites, venant nous demander si « on les livrait au Grand Chérif ».

Le bruit courait que 100.000 Indiens allaient débarquer en Palestine.

XV

A la fin d'avril 1917, il se posa à Djeddah une question relative à l'esclavage.

Il est à remarquer que le Coran [1], qui est antérieur à Charlemagne, est favorable à l'affranchissement, qu'il affirme l'action la plus agréable à Allah.

Un nègre de 25 ans, habitant le village nègre qui forme un des faubourgs de Djeddah (4.000 habitants), vint à la Mission Française, et expliqua qu'il venait en réfugié, parce qu'un marchand d'esclaves voulait le vendre. L'officier interprète Bercher s'évertua à lui dire que personne ne pouvait le vendre, toujours il répondait : « Mais puisque je suis nègre! »

1. Sourate XXIV. La lumière. Aïat 33. « Si quelqu'un de vos esclaves vous demande son affranchissement *par écrit*, donnez-le lui si vous l'en jugez digne. Donnez-leur quelque peu de ces biens que Dieu vous a accordés ».

Au cours de cette originale discussion, on s'aperçut qu'il était né en Nigeria Britannique, et il fut aussitôt conduit au Pilgrimage Office, pour solution.

Quelques jours après, l'un de nous le rencontra dans la rue, tout de blanc vêtu, ce qui est la couleur du costume des esclaves. Et avec un large sourire, le nègre lui dit : « Tu sais, le marchand m'a vendu! »

Parler de supprimer l'esclavage avec des mentalités pareilles est un non sens. Au Hedjaz, l'esclave est certain d'être habillé, nourri, soigné en cas de maladie. Dans un pays où on ne travaille guère, où le climat n'impose qu'un minimum de besoins, compte tenu du milieu, l'esclave a une situation supérieure à celle d'un employé de Londres ou de Paris.

Nous avons eu pour nous servir à table à Djeddah un jeune noir né au Sénégal, que son père avait amené au Hedjaz pour le soustraire à la domination française, et qui s'était soudain souvenu être né en terre française pour nous demander un emploi. Le colonel Brémond a eu pour chaouch à Adana un noir de la Nigeria Britannique, terre classique de ces émigrants parce que surpeuplée; ce noir avait été auparavant chaouch au Kordofan d'un capitaine anglais qui fut bien étonné de le retrouver à Adana. Il y avait plus de dix ans que ces pérégrinations duraient : ce qui fait penser aux voyages d'Ibn Khaldoun ou de Marco Polo.

Ces mentalités si distantes des nôtres font comprendre la difficulté de changer l'état de choses esclavage. Les Anglais l'ont compris, qui n'ont libéré leurs 215.000 esclaves de Sierra Leone qu'en 1928. Les Français ne s'embarrassent pas autant des réalités : Périssent les colonies plutôt qu'un principe. Les Anglais ont raison, et ne mettent pas la charrue devant les bœufs, chez eux du moins.

Il est toujours possible de traverser la Mer Rouge en sambouks. Rien n'y a changé depuis le temps où Bruce décrivait cette navigation [1].

On peut, d'ailleurs, s'embarquer à Port-Soudan, vendre

1. Voyage en Arabie et en Abyssinie, XVIIIe siècle.

négresses et négrillons, et rentrer par Massaouah, ou inversement. Les autorités britanniques font bien déposer une caution d'une livre par personne à Port-Soudan, qui n'est rendue qu'au retour. Mais le bénéfice est tellement plus élevé!

On nous a conté l'histoire de marchands, arrivant de Nigeria, après deux ou trois ans de voyages, présentant les négresses comme leurs femmes, les négrillons comme leurs enfants, et toutes dispositions prises pour que les négresses soient enceintes à l'embarquement. On séjourne quelques mois en Arabie, et au retour les nouveau-nés remplacent au besoin les négrillons vendus. On argue d'erreurs d'âges, au besoin de décès. Sur des voyages qui durent des années, sans état-civil, nulle preuve n'est possible.

La Mer Rouge a 2.000 kilomètres de longueur; une surveillance réelle n'est pas réalisable.

Le Malik passait pour anti-esclavagiste; mais il n'avait pas les moyens, force et argent, d'imposer cette réforme, et l'opinion publique, y compris celle des esclaves, n'en voyait pas le besoin ou l'utilité. Ce sont là changements que le temps seul peut amener.

XVI

Après les deux échecs de Gaza, le général Murray avait demandé une division de renfort, et le matériel nécessaire pour doubler la voie d'el Kantara à Rafa. Le War Office fit un effort sérieux, tiré surtout de Salonique.

Le général Lynden Bell disait : Ces mesures nous permettent de conserver nos positions actuelles, mais rien de plus. La situation s'est d'ailleurs complètement modifiée. Notre offensive, entreprise en prévision d'une offensive russe qui devait commencer au Caucase le 30 avril est complètement arrêtée par l'inaction de nos alliés, qui va permettre aux Turcs d'amener le gros de leurs forces en Palestine ».

Toutefois, un effort sérieux était fait pour réduire au

minimum le front des Senoussis et la garde du canal. Et sir Philip Chetwood qui commandait le front Est disposait de 6 à 7 divisions d'infanterie, et de 3 divisions montées de premier ordre.

En Mésopotamie, le général Maud et M. Storrs avaient visité les villes saintes des Alaouin (Kerbala, Koufa et Nedjef) et avaient reçu un bon accueil des populations.

XVII

Le Malik continuait à porter beaucoup d'attention au sud de l'Arabie. Au mois d'avril, il avait fait armer de canons deux sambouks pour surveiller la côte entre Linth et Djizan (400 km), mais en spécifiant, sur une intervention du colonel Wilson, que Djizan serait hors de la surveillance. Ce petit port, à 300 kilomètres au sud de Konfouda, est le port du Cheikh Idriss et de l'Assyr.

L'amiral Wemyss avait pris la direction des opérations dans cette région, et conclu un arrangement avec le Cheikh Idriss, pour l'attaque du port de Loheya, puis celle d'Hodéïda, où 200 marchands indiens étaient prisonniers des Turcs et durement traités. Des armes et munitions devaient être envoyées au Cheikh.

L'amiral demanda au Gouvernement de l'Inde de laisser à sa disposition pendant huit jours la relève de la garnison de l'île de Kamaran, 400 soldats indiens. Mais Delhi refusa. Dans ces conditions, on se borna à un coup de main sur le port de Salif, d'où les Turcs canonnaient les navires allant au lazaret de Kamaran; il eut lieu le 12 juin avec plein succès.

Mais on apprenait sur ces entrefaites que parmi les prisonniers d'Hodéïda se trouvaient deux Anglais, tenus dans une situation très misérable. Et l'amiral autorisait le capitaine de vaisseau Boyle à essayer de les délivrer. Mais à Hodéïda, les Bédouins étaient avec les Turcs. Après un ultimatum repoussé, les casernes et établissements publics

furent bombardés; mais faute d'avoir une troupe de débarquement, on se borna à un blocus inefficace.

Il y avait eu un durbar à Kaboul le 26 mai 1917, où l'Emir d'Afghanistan avait déclaré à l'agent britannique que la Russie allait faire sa paix avec l'Allemagne, qui aurait alors tous ses moyens disponibles sur le front occidental et le premier ministre afghan avait publiquement accusé l'Angleterre de vouloir mettre les Lieux saints sous son protectorat.

L'Imam Yahia, de son côté, était entré en relations avec l'Inde, mais ses prétentions exagérées ne facilitaient pas les négociations.

Finalement, le 10 août 1917, Londres enleva les affaires d'Aden à l'Inde, et donna la direction politique au Haut-Commissaire au Caire, la direction militaire restant au War Office.

Avec M. Storrs à Baghdad, le capitaine G. Lloyd à l'État-Major du général Murray, sir Reginald Wingate, qui était toujours gouverneur du Soudan, et disposait de l'Arab Bureau, réalisa pratiquement l'unité de direction de l'effort britannique en Orient, ce qui était un progrès considérable.

XVIII

Les opérations chérifiennes, pendant le deuxième trimestre 1917 avaient continué à se développer en trois groupements :

Au sud (droite), l'Emir Ali;
Au centre l'Emir Abdallah;
Au nord (gauche) l'Emir Faïçal.

A. — *Colonne de l'Emir Ali.*

Une fois de plus les Turcs avaient repris la supériorité morale par leur succès de Bir el Machi, et les Bédouins donnaient au contraire des signes de lassitude.

Cependant, en vue d'une nouvelle attaque de Bir el Machi, l'Emir fit le 12 mai une reconnaissance personnelle, avec les lieutenants Zemori et Kernag, 2 officiers chérifiens et 30 hommes, tous à chameau. Au cours de cette reconnaissance, le commandant de son artillerie, le youzbachi turc Mohammed Taïeb, prisonnier de Taïf que le Malik avait envoyé à son fils comme homme de confiance, dit à haute voix : « Je me bats volontiers contre les chrétiens, mais je ne me bats qu'à contre-cœur contre les Turcs qui sont musulmans; je leur fais le moins de mal possible ».

Le colonel Joyce et un officier aviateur anglais arrivaient en automobile le 24 mai à Bir Abbas pour reconnaître un terrain auxiliaire d'aviation.

Quelques destructions furent faites à la voie ferrée, notamment par un détachement de 67 hommes (dont un de nos maugrébins) avec le lieutenant Kernag tous à chameau, du 14 au 17 mai.

Le lieutenant-colonel Cadi qui, malade, avait dû être envoyé en Egypte, en revenait à Yanbo le 20 mai, pour rejoindre la colonne Ali. Le Malik, alors à Djeddah, disait au Chef de Mission : « Je suis heureux de savoir que le colonel Cadi va auprès d'Ali; il y remplacera Nouri bey qui a voulu faire de la politique au lieu de s'occuper de son métier de soldat; je demanderai plus tard des officiers maugrébins au gouvernement français *quand j'organiserai mon armée*, parce que ce sont les seuls qui n'ont pas d'intérêts dans le pays, parce que tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent se bornent à être des soldats et ne s'occupent pas des affaires intérieures du pays ».

L'Emir Ali fit au colonel Cadi un accueil chaleureux, l'appelant son frère aîné.

Cadi constatait chez l'Emir la volonté d'attaquer Médine. Il évaluait ses forces à 1000 fantassins réguliers (4 compagnies), 3 compagnies de mitrailleuses, 12 canons, environ 2000 fantassins irréguliers et plusieurs milliers de Bédouins.

Les Turcs [1] avaient 3 bataillons à Bir el Machi et Dje-

1. Un renseignement anglais du 7 mai évaluait la garnison de Médine à 3.400 combattants, dont 82 % de Turcs, avec 750 malades ou blessés.

lidjla [1], 2 bataillons avec 2 canons et 2 mitrailleuses à Biar Ali, 1 bataillon à Médine, 1 régiment à chameau à Bir el Machi.

Le colonel Cadi fit aussitôt la reconnaissance de Djelidjla et de Biar Ali : ce dernier poste était très fortifié.

Cadi établit un plan d'attaque et pressa l'Emir de le réaliser, mais sans l'obtenir.

Les rescapés de Médine étaient arrivés nombreux pendant le mois de mai à Yanbo et au camp chérifien; parmi eux des Algériens de Touggourt et des Marocains de Rabat, que la Mission fit rapatrier.

Ils amenaient avec eux le typhus exanthématique, la dysenterie et le paludisme.

Certains jours, il arriva 100 familles à Yanbo, causant une pénurie de vivres.

Le récit de ce qui se passait à Médine (transformation du temple en forteresse avec mitrailleuses sur les minarets, en magasins et en écuries; brutalités turques), rendait l'opinion turcophobe. Les rescapés avaient vu arriver des trains de renforts et de ravitaillement.

Le Malik en fit monter la plus grande partie à la Mekke : ils y firent l'éloge de la manière dont le détachement français de Yanbo les avait accueillis.

Les destructions faites à la voie ferrée au mois de juin entravèrent sérieusement le trafic. Le lieutenant de spahis Zemori faisait notamment sauter un pont de 4 arches le 22 juin.

L'Emir Abdallah et le capitaine Raho arrivaient au camp de l'Emir Ali le 18 juin, pour une réunion qui eut lieu le 19 et dont il sera parlé plus loin. Le colonel Cadi signalait la température excessivement élevée, le manque d'eau, le manque de vivres, et les premières plaintes relatives aux retards de soldes, qu'on disait de cinq à huit mois.

L'état sanitaire de notre détachement à Yanbo était mauvais, et nécessitait plusieurs évacuations rapides.

1. Djelidjla est à 18 kilomètres de Bir Derouich.

B. — *Colonne de l'Emir Abdallah.*

L'Emir Abdallah s'était tout d'abord montré peu désireux d'avoir auprès de lui des officiers ou des éléments français ou égyptiens. Au mois de février encore, il renvoyait des officiers égyptiens. Mais sous l'influence du capitaine Raho et du maréchal des logis Prost, ses idées avaient évolué au point que le 9 mai il écrivait au colonel Brémond pour lui demander une batterie de 80 de montagne, une section de 80 de campagne, une section du génie, le tout avec personnel exclusivement musulman [1].

Ce travail de propagande [2] demande un personnel préparé, prêchant d'exemple, dénué d'orgueil et ne se laissant pas rebuter. Il demande aussi une direction laissant une initiative suffisante aux subordonnés qui sont en face des réalités, profitant de chaque résultat obtenu, et ne considérant pas un échec comme une faute. C'est peut-être cette dernière considération qui explique les résultats de la propagande anglaise.

Contrairement à l'opinion admise, l'argent n'est pas nécessaire. Il n'est qu'un moyen d'aller plus vite et de se donner moins de peine. Et la corruption se retourne toujours contre celui qui l'emploie. L'intérêt est un mauvais mobile. L'humanité vaut mieux que cela.

Le colonel Brémond se hâta de débarquer à Yanbo, le 29 mai, les premiers éléments (13 hommes et 6 fusils mitrailleurs) qui allaient constituer le début du détachement Raho, avec lequel cet officier de grande valeur allait obtenir le maximum de résultats.

Le *Lama* avait débarqué, à Yanbo également, le 11 mai,

1. « L'éventualité de l'emploi de nos éléments en Arabie a cessé d'être probable », télégraphiait le Ministre de la Guerre le 15 avril 1917.

2. Deux exemples de propagande : celle de de Foucauld auprès de Moussa ag Amastane, et celle de la Mission Militaire du colonel Emile Mangin au Maroc (1909-1912) qui a préparé les cadres des fonctionnaires marocains actuels.Ces deux propagandes se sont faites sans argent; aussi ont-elles donné des résultats durables. Mais il y faut dévouement et esprit de sacrifice.

2 canons de 15, qui parvinrent au camp de l'oued Aïss, à 120 kilomètres de la côte. Le « désert » n'est pas infranchissable au matériel lourd. Le colonel K. von Kressenstein, dans sa première attaque du canal de Suez avait amené 2 canons de 15 centimètres, qui lui auraient donné le passage du canal, sans la grosse artillerie du *Requin* et du *d'Entrecasteaux*, (car le général Maxwell et son État-Major ne voulaient pas croire à cette attaque). Pour les amener, on avait creusé deux fossés à l'écartement des roues, qu'on avait remplis de fumier ou de terre : le désert du Sinaï a 200 kilomètres. Les Anglais dans la même zone, entouraient les roues de leurs pièces de larges bâtis en bois, qui semblaient de grandes boîtes à fromage, et passaient partout. Leur organisation de la circulation dans le sable, fruit de l'expérience australienne, était bien supérieure à ce que nous faisions au Sahara.

A partir du mois d'avril, chaque semaine, un détachement dont faisaient toujours partie Raho et Prost, allait faire des destructions de la voie ferrée.

Dans l'expédition du 17 au 26 avril, un coup de main sur la gare de Moudouridj (50 km. au sud d'el Ala), échoua, bien que les chérifiens aient tiré 66 obus sur cette station.

Au milieu de mai, le capitaine Raho était parvenu à constituer une compagnie de mitrailleuses avec des déserteurs syriens.

Dans une conversation du 22 mai avec le chef de Mission, le Malik après avoir fait l'éloge du colonel Cadi et du maréchal des logis Prost, disait du capitaine Raho qu'il était « connu de tous les Bédouins de l'armée Abdallah pour son entrain et ses qualités militaires ».

L'Emir Abdallah recevait journellement des délégations des tribus [1], notamment des Haouéitates. Un neveu de Nouri Chaalan lui amena à son camp le 14 mai, 50 chameaux et chevaux de cadeau; l'Emir passa en son honneur une revue de ses troupes : Abdallah avait autant d'influence

1. Environ 200 hommes par jour, écrivait Prost.

personnelle que Faïçal, et c'était une faute de ne pas mieux l'utiliser.

Les efforts des Chérifiens se portèrent en juin principalement contre l'Emir des Chammar, Ibn Rechid.

Celui-ci faisait de grands efforts pour ravitailler Médine, avec la neutralité bienveillante d'Ibn Saoud, qui y trouvait son bénéfice : la politique bédouine ne se préoccupe que de l'exploitation des routes caravanières.

La *Qibla* du 11 juin avait publié un article virulent contre Ibn Rechid, le menaçant de la colère céleste pour s'être mis du côté des Turcs, ajoutant que l'Emirat était réservé à la Nation arabe, et que les Chérifiens combattraient jusqu'au bout pour la cause des descendants du Prophète.

Les Bédouins d'Abdallah remportaient d'ailleurs deux succès décisifs : le premier à Hanakiyah (120 km. N. E. de Médine, sur la route d'Haïl), où ils enlevaient un canon, 3 mitrailleuses, des convois, et où les Chammars avaient de nombreux tués; et peu après, en juin, dans la même région, une victoire qui se terminait en désastre pour les Chammars, qui perdaient notamment 4 canons, plus de 6.000 chameaux.

Ibn Saoud s'était prudemment retiré à Riadh.

Le 18 juin, l'Emir Abdallah, accompagné du capitaine Raho, très atteint de paludisme mais toujours allant, se rendait au camp de l'Emir Ali, où venait aussi l'Emir Zéid.

Le 19, les trois frères, dans une réunion à laquelle assistaient le colonel Cadi, le capitaine Raho et le lieutenant Zemori arrêtaient un projet d'attaque de Médine, fixé au 5 juillet. Mais il était ensuite reporté à la fin du Ramadan, et ce n'est qu'en octobre qu'il eut un commencement d'exécution.

Avant de quitter le camp Ali, l'Emir Abdallah passa en revue la batterie de 80 de montagne franco-chérifienne du lieutenant Kernag, qui se présenta bien, et lui donna une impression très favorable.

C. — *Colonne de l'Emir Faïçal.*

L'installation de l'Emir Faïçal à el Ouedj avait amené les Turcs à créer une « Force composite », avec quartier-général à el Ala, en réduisant au minimum le « Corps expéditionnaire du Hedjaz » à Médine et en envoyant des renforts du Nord.

On signalait l'arrivée de troupes de la 7e division, nouvelle, à Maan, l'envoi de 3 batteries de Damas au Hedjaz.

En même temps, une active propagande était faite parmi les tribus.

Le Cheikh des Billi, Soléiman el Refada, qui resta obstinément fidèle aux Turcs leur amenait 400 hommes de sa tribu à el Ala le 8 mai. Il est vrai qu'il se dérobait quand les Turcs lui demandaient de les guider pour aller attaquer un camp de 500 Bédouins de Faïçal; mais il décidait son frère, Fahiman, qui s'était rallié à l'Emir, à le quitter avec 350 de ses contribules, en renvoyant les armes et munitions qu'il en avait reçues. Au 20 juin, la rupture était complète entre Chérifiens et Billi.

Tous les Bédouins d'el Ouedj annonçaient le prochain retour des Turcs à Yanbo. Les désertions étaient constantes, atteignant jusqu'à 400 hommes dans une journée; au point que l'Emir faisait publier, au début de mai, que tout Arabe quittant son camp sans sa permission serait puni de cinq à dix mois de prison. Menace irréalisable à cause du nombre des délinquants et faute d'organisation pénitentiaire.

Cependant, l'attention de l'Emir Faïçal était tout orientée vers le nord et la Syrie.

Le 4 mai, sur *l'Espiègle*, un des trois côtiers du colonel Wilson, il allait à Dhaba [1] (140 km. N. d'el Ouedj), où une petite garnison chérifienne avait été amenée par bateau anglais en avril, et y distribuait 3.000 livres sterling aux

1. Dhaba, Dhiba, Taba, Abou Dhaba, manières diverses d'écrire. Il faut traduire : *La Hyène.*

Bédouins pour tâcher de les décider à attaquer la voie ferrée, mais sans succès.

C'est au retour de ce voyage qu'il commença à apprendre le français avec l'adjudant Lamotte.

Sous l'impulsion du colonel Newcombe, plusieurs attaques assez sérieuses étaient dirigées contre la voie ferrée.

Au début de mai, le Chérif Nacer tenta une attaque contre la gare de Kalaa el Mouadham (120 km. N. de Medaïn Salah); mais les moyens de défense turcs se perfectionnaient : 3 trains de renforts intervenaient assez rapidement, et le Chérif échouait, laissant un canon aux mains des Turcs. A la suite de cet échec ses Bédouins l'abandonnaient; 150 akaïlat passaient à Ibn Rechid avec armes et bagages.

Autour du 15 mai, le colonel Newcombe opérait plusieurs coupures aux environs de Kalaa el Mouadham : les Turcs montraient des forces sérieuses venant de Médaïn Salah ou d'El Ala. Il constatait que les réparations étaient faites avec de vieux rails, qu'on ne mettait plus qu'un boulon par éclisse, ce qu'il attribuait au manque de matériel.

A la fin de mai, l'Emir Faïçal hésitait entre deux objectifs : el Ala et Medaïn Salah d'une part; el Djouf, Akaba et la Syrie, de l'autre.

Le colonel Wilson, venu à el Ouedj, l'orienta sur le premier, l'Emir devant tenter d'enlever el Ala et d'en détruire les réservoirs, tandis que le colonel Newcombe avec le Camelcorps de 100 Egyptiens organisé par le colonel Joyce, couperait la voie entre el Ala et Medaïn Salah pour empêcher l'arrivée de renforts venant du nord.

Et le 9 juin, sans enthousiasme, l'Emir Faïçal se décidait à quitter el Ouedj pour aller camper à Djeddah [1], à trois étapes à l'intérieur.

A son passage à el Ouedj, le 13 juin, le Chef de Mission rendait compte que depuis deux mois l'« Armée » Faïçal avait fait des progrès sérieux, sous l'impulsion de Djafar

1. Le mot Djeddah veut dire passage. Nous le trouvons trois fois dans ce récit : Djeddah port de la Mekke; Djeddah station au sud d'Abou Naam; et le camp de Faïçal en juin 1917.

Pacha, général turc fait prisonnier en Tripolitaine et passé au service du Malik avec l'appui des Anglais. Il commandait à la turque, c'est-à-dire à l'allemande, avec dureté. Mais il travaillait sérieusement et obtenait des résultats.

Le colonel Joyce, de son côté, tout en faisant des randonnées en automobile, à la recherche de terrain d'aviation, ou pour assurer les liaisons entre les Emirs, avait perfectionné ses éléments égyptiens d'el Ouedj en vue de cette guerre spéciale.

Enfin, à ce moment, nous ne rencontrions plus d'opposition à l'emploi de nos détachements de sapeurs ou de mitrailleurs.

Les forces de Faïçal à el Ouedj étaient de 1800 réguliers, et d'un nombre très variable de Bédouins (12 à 14.000?). Le 20 juin, l'Emir, accompagné du colonel Joyce, en automobile, partait reconnaître son camp de Djeddah où il s'installait le 4 juillet. Il n'était que résigné à cette opération, qui lui était imposée, disait-il, par le colonel Wilson et son frère Abdallah, alors qu'il aurait préféré aller à Akaba où, assurait-il, il aurait soulevé toute la Syrie.

Le colonel Wilson pressait l'arrivée de notre détachement de sapeurs, que le *Saint-Brieuc* débarquait à el Ouedj, d'où l'adjudant Lamotte le dirigeait aussitôt sur le camp de Djeddah. Le caporal Poli, breveté d'arabe [1], de la section de mitrailleuses, était accepté sans difficulté.

XIX

L'Emir Faïçal était uniquement préoccupé de la Syrie. Cette tendance était marquée par l'envoi d'une mission vers le Nord.

Cette mission était composée du Chérif Nacer, notable de

1. Nous devrions avoir des milliers de gradés brevetés d'arabe. La valeur de nos troupes nord-africaines en serait augmentée dans une proportion considérable. Sans compter qu'il y a là un devoir social auquel nous sommes évidemment astreints par notre situation.

Médine très influent et rallié au Malik; de Nacib el Bekri [1], notable de Damas, dont un frère avait été ministre de l'Intérieur à la Mekke et fut ensuite ministre du Malik au Caire; elle était accompagnée du capitaine Lawrence avec 20.000 livres sterling, et d'une quarantaine d'akaïlat. Elle partit d'el Ouedj le 9 mai, avec le but d'entrer en relations avec les Haouéitates et les Anazeh et de les soulever contre les Turcs.

C'est cette expédition qui mit le capitaine Lawrence en vedette. Un rapport dit de lui à cette époque [2] : « Agé de vingt-sept ans, petit et mince, la mâchoire imberbe et volontaire, le front très haut, couronné de cheveux blonds toujours en désordre, les yeux très clairs illuminés par l'intensité de la pensée, il donne une profonde impression d'énergie et d'intelligence.

« Brillant élève d'Oxford, boursier de Magdalene College, il partit deux ans [3] avant la guerre, pour l'Asie Mineure, avec un jeune archéologue du Bristish Museum, Wooley, qui allait entreprendre des fouilles à Djerablous [4].

« Il parcourut toute la Syrie et la Palestine, à cheval, à motocyclette, à pied, costumé en bédouin, il paraît qu'il fut incorporé trois semaines par les Turcs à Ourfa, avant de pouvoir s'échapper.

« Au début de 1914, ces deux archéologues furent envoyés en Palestine, à la rencontre du capitaine Newcombe, du Royal Engineers, qui venait de terminer la carte du Sinaï; tous trois remontèrent vers le Nord, inventoriant le pays, faisant entre temps quelques fouilles dans les ruines de Djerablous, et finalement arrivèrent à Constantinople, avec un rapport très complet sur les tunnels de l'Amanus et du Taurus alors en construction [5].

1. Il appartenait à la famille des Atraches; et fut tué dans un combat contre nos troupes, lors du soulèvement des Druses; son attitude vis-à-vis de nos officiers à cette époque malheureuse avait été plutôt favorable.

2. 20 août 1917.

3. Lawrence dit en 1917 que c'est le septième été qu'il passe sans interruption au Levant; il est donc venu en 1910.

4. Sur l'Euphrate, ruines hittites.

5. Ligne du Bagdadbahn, construite par les Allemands.

« Quand la guerre éclate, ils sont d'abord employés au War office, puis envoyés au Caire à la disposition du colonel Clayton qui dirige l'Intelligence Office. Lawrence se spécialise dans les questions arabes, est remarqué par M. Storrs, qui apprécie sa puissance de travail, sa mémoire extraordinaire et son jugement sûr.

« Au printemps de 1915, le lieutenant Lawrence est envoyé en Mésopotamie, et est l'un des délégués britanniques qui négocient avec Halil Pacha l'échange des prisonniers malades.

« Revenu au Caire, il est employé en octobre au service des renseignements de l'Etat-Major du général Murray. Mais son indépendance, son mépris de l'« ordinary routine », font scandale dans ce milieu compassé, et il revient au Caire à l'Arab Bureau. »

L'Arab Bureau, sous la direction du brigadier général G. Clayton, était alors commandé par le lieutenant-commander (capitaine de frégate) Hogarth, professeur géographe réputé, et composé du capitaine Cornwallis, ancien officier secrétaire de sir Reginald Wingate, qui avait été plusieurs fois à Djeddah, et auquel vint s'adjoindre Lawrence.

Tous ces officiers parlaient parfaitement le français. C'est de là que Lawrence fut envoyé au Hedjaz pour la première fois en octobre 1916 : « Il en rapporta un enthousiasme presque mystique pour la cause arabe, une confiance absolue dans son triomphe pourvu que l'intervention européenne ne fut ni trop hâtive, ni trop apparente, et un réel attachement pour l'Emir Faïçal [1] ». Il avait rejoint cet Emir à Yanbo en janvier 1917, l'avait accompagné à el Ouedj, d'où il partait pour cette mission.

Le détachement alla d'abord à el Djouf [2], capitale de

1. Il y avait plus d'apparences que de réalités dans ces sentiments. En entravant tant qu'il le put l'emploi des Européens en Arabie, Lawrence a gravement nui au succès des opérations, et contribué à renforcer la séparation de l'Islam, qui est évidemment défavorable à l'humanité.

2. El Djouf, le creux, dépression où il y a de l'eau. Grande oasis. 2.000 habitants.

Nouri Chaalan. Celui-ci n'y était pas et ne se laissa joindre qu'au Kef [1], 260 kilomètres plus loin, mais ne put être décidé à se rallier aux Chérifiens. Il voulait auparavant, disait-il, s'approvisionner en grains au Hauran, ce qui remettait à l'automne.

Aussitôt après cette entrevue, l'Emir Nouri Chaalan et son fils aîné Naouaf [2], pour se maintenir en bons termes avec les Turcs, se rendirent à Damas, où ils furent reçus avec de grands honneurs.

Divers groupes de cavaliers rejoignirent le Chérif Nacer, dont le Cheikh Aouda, des Abou Taya [3]. Il y eut bientôt 500 cavaliers. A cette nouvelle, les Turcs envoyèrent au Kef une colonne, dont le chef fut l'Emir Naouaf, avec 400 cavaliers et 4 mitrailleuses. Naouaf s'arrangea pour ne trouver personne, et envoya à Damas des bulletins de victoire, dont on dut se contenter.

A partir du 28 juin, sous l'impulsion de Lawrence, on commença des destructions, la première ayant lieu à 19 kilomètres au sud de Maan, près de Ghedir el Hadj [4].

Un bataillon turc, nouvellement arrivé d'Anatolie à Maan, ne connaissant pas les Arabes, fut envoyé contre eux; il fut attaqué de nuit par surprise et détruit : les pertes des chérifiens étaient de 2 tués et quelques blessés.

Puis, toujours poussé par Lawrence, Nacer se porta sur Akaba; tous les postes turcs se rendent, 600 prisonniers. La garnison (350 hommes) se rend, sans résistance. C'était la troisième [5] fois que les Alliés prenaient Akaba; elle était enfin définitive.

1. El Kef, la falaise, à pic bordant un oued.

2. Naouaf, très influent sur son père, resta turcophile et retint son père jusqu'en octobre 1917. A cette époque, un de ses cheikhs fut arrêté à Damas, où Naouaf alla lui-même pour intercéder; mais les autorités turques le bernèrent, pendant qu'elles faisaient pendre son client. Par vengeance, Naouaf, profondément blessé, se mit alors contre les Turcs.

3. Le Cheikh Aouda, très anti-turc, avait été le guide du professeur Musil, auteur d'*Arabia Petrea;* des P. P. Jaussen et Savignac de l'Ecole des Sciences Bibliques de Jérusalem. Il était habitué aux Européens, et était violemment turcophobe.

4. Le Point d'Eau du Pèlerinage.

5. La première fois, nous l'avons mentionné, par la compagnie de débarque-

Mais ce succès faillit tourner mal. Il n'y avait point de vivres à Akaba, et les Bédouins (les sauterelles d'Ibn Khaldoun!) accouraient de tous côtés pour manger les vivres anglais. Lawrence n'avait rien préparé, soit pour se réserver seul le succès de l'affaire, soit simplement faute de commandement.

Dans ce danger, il traversa les 257 kilomètres du désert du Sinaï à hedjine en deux jours et demi, avertit Ismaïlia; et le 13 juillet le *Dufferin* débarquait à Akaba un mois de vivres pour 5.000 hommes, embarquait les prisonniers sauf 200 qui passèrent aux Chérifiens. Et les Arabes se mirent à manger.

Le Malik connut ce succès le 14 juillet 1917; il fit illuminer.

Le colonel Brémond, alors au Caire, lui fit présenter les félicitations de la Mission Française, solennellement, par M. Cherchali entouré de nos officiers présents à la Mekke.

Le ministre de la Guerre télégraphia au Chef de Mission de rédiger en faveur de Lawrence un motif de citation pour la Croix de Guerre française qui lui fut attribuée par télégramme du 23 novembre 1917, et dont la remise lui fut faite par le capitaine Pisani.

Revenu au Caire, le capitaine Lawrence y fut accueilli avec enthousiasme, promu Major et décoré de l'Ordre du Bain.

Au cours de ce raid, Nacib el Bekri avait poussé jusqu'à une heure de marche de Damas, où les autorités turques l'avaient invité à venir en sécurité, mais il ne s'y était pas risqué.

Lawrence avait vainement cherché à joindre le Cheikh

ment du *Desaix*, en 1915. La deuxième fois fut le 20 avril 1916 par un débarquement de 50 hommes d'un bateau de guerre anglais, qui détruisit les mines, 2 embarcations amenées par terre, chassa la garnison, ramena 12 prisonniers, le tout également sans perte. On voit qu'au point de vue militaire, la prise d'Akaba était peu de chose; une affaire de compagnie. Mais il en était autrement au point de vue moral. Et nous allions être débarrassés des mines flottantes de la Mer Rouge, à cause desquelles le taux d'assurance maritime était passé de 1 /2 à 2 %.

des Amarat [1], Fahat ben Hadhdhal qui s'était dérobé. Mais en juillet 1917, Fahat se mettra en relations avec Bagdad.

XX

La Fête de l'Indépendance fut célébrée le 30 mai [2] 1917. La veille, il était tombé à la Mekke une pluie violente qui, comme d'habitude transforma les rues en torrents : toutes les rivières coulaient.

On inaugura le nouveau drapeau hachemite, composé de trois bandes horizontales, noire au dessus (couleur des Khalifas Beni Abbas de Baghdad), blanche au milieu, (couleur des Khalifas Beni Omméia de Damas), verte en bas (couleur des Khalifas berbères fatimites de Kairouan et du Caire), avec un triangle rectangle ayant la hampe pour hypothénuse et de couleur cerise (couleur de la famille des Beni Hachem, du Malik).

Il y eut les illuminations, visites et salves du protocole habituel.

Le ministre des Affaires Étrangères avait envoyé un télégramme de félicitations à Fouad el Khatib avec « les vœux que forme le Gouvernement de la République pour la gloire des armes chérifiennes et pour la prospérité des États du Gouvernement de *Sa Majesté* le Malik Husséin. Ribot ».

Et Fouad el Khatib répondit au nom du *Gouvernement Arabe.*

Les questions protocolaires qui paraissaient si épineuses en octobre 1916 n'avaient plus d'importance en mai 1917.

1. Importante fraction des Anazeh, qui nomadise sur la rive droite de l'Euphrate.

2. Le soulèvement eut lieu le 7 rbia el tani 1334, et l'anniversaire avançait d'environ treize jours par année solaire.

XXI

Le Gouvernement Français, en vue du pèlerinage de 1917, avait décidé d'envoyer à la Mekke, en mission spéciale, M. Mustapha Cherchali, qui avait fait partie de la Mission musulmane de 1916; c'était un homme de premier plan, parfaitement capable de représenter la France.

Ses instructions lui avaient été données le 1er mai 1917, avant la démarche de lord Bertie du 13 mai. Elles disaient : « En Arabie, la France en plein accord [1] avec l'Angleterre ne tient qu'à maintenir l'intégrité des possessions de ce souverain. Nous estimons, comme nos Alliés, qu'aucune puissance européenne ne saurait exercer d'influence dominante ou même prédominante sur les Lieux Saints de l'Islam, et nous sommes résolus à ne point intervenir dans les questions politiques de la péninsule arabique.

« En pleine union avec nos Alliés, nous considérons en outre qu'*aucun gouvernement européen ne saurait acquérir de nouvel établissement en Arabie.*

. . . . . .

« En ce qui concerne la Syrie et son arrière-pays, la France ne saurait laisser à d'autres le soin d'assurer le développement de ces régions. D'une part le Gouvernement Français n'a jamais cessé de s'intéresser au sort des populations qui les habitent, et nous pouvons à cet égard invoquer les plus anciennes et les plus constantes traditions. D'autre part l'établissement d'entreprises importantes a marqué dans ces dernières années le souci que nous avions de collaborer à la mise en valeur de cette partie de l'Asie Mineure. Désireux, non d'asservir les habitants de ces contrées, mais au contraire de faciliter leur évolution,

1. M. Georges-Picot n'était pas de cet avis. Dans une lettre du 10 mai 1917 aux Affaires Etrangères, il reconnaissait l' « accent de Fachoda » à ses interlocuteurs britanniques et pensait qu'à cette date « la Mission Militaire était terminée ».

le Gouvernement de la République en plein accord avec le Gouvernement anglais, serait disposé à leur reconnaître des régimes adaptés aux conditions spéciales aux diverses régions.

« C'est ainsi que dans les provinces où domine l'élément arabe, la France encouragerait la création d'Emirats à Alep, Damas, Mossoul, etc., dont les souverains auraient des liens avec le roi du Hedjaz. Il est bien entendu que le Gouvernement français se réserverait le droit de fournir seul les conseillers dont les Emirs pourraient avoir besoin pour mener à bonne fin leur œuvre de civilisation. De même, c'est à la France que devraient être demandés les capitaux nécessaires à la mise en valeur du pays, tandis que nous assumerions la charge des grandes entreprises destinées à assurer le développement économique de ces régions.

« Sur le front de mer, où les populations sont plus mélangées, la nécessité d'un régime spécial s'impose qui leur serait accordé sous l'égide directe du Gouvernement français.

« En ce qui concerne Jérusalem et la Palestine, on étudierait *un modus vivendi* de nature à garantir le respect de toutes les religions, *et le Chérif serait ne pas écarté de cette étude.*

. . . . . .

« Vous pourrez déjà, sans avoir besoin de m'en référer, opposer un démenti autorisé aux affirmations qui représentent la France, soit comme se désintéressant du sort de la Syrie, soit au contraire *comme faisant obstacle aux desseins d'expansion du Chérif. Vous déclarerez que la France est décidée à en tenir largement compte.*

Les instructions précisaient ensuite que M. Cherchali devait tenir le colonel Brémond exactement informé : « Le colonel Brémond exerce, en effet, la haute direction de toute l'action française au Hedjaz et vous devez collaborer étroitement avec lui. Toute votre correspondance télégraphique et postale sera adressée à mon département par l'entremise de notre Chef de Mission ».

Il était ensuite indiqué que M. Benazzouz, « Commis du Consulat de Djeddah » prêterait une entière collaboration.

« Je vous serais obligé de faire part à M. Benazzouz de ma satisfaction pour la manière dont il s'est acquitté des devoirs de son emploi ».

Eloge mérité, corroboré par les Palmes académiques; on apprendra avec étonnement que, le Chef de Mission ayant demandé l'allocation d'une indemnité pour permettre à M. Benazzouz de faire face aux frais qui lui incombaient pendant ses séjours à la Mekke, on lui accorda somptueusement *dix francs* (sic) par jour de présence effective dans la capitale.

M. Cherchali a complètement réalisé les espoirs que mettait en lui le dernier paragraphe de ses Instructions : « Le zèle que vous avez toujours montré pour le service de la France, et la distinction avec quoi vous avez rempli les diverses charges dont vous avez été investi me sont de sûrs garants que vous vous acquitterez à l'entière satisfaction du Gouvernement de la République de la délicate mission qu'il vous fait l'honneur de vous confier ».

Si Mustapha était de ces hommes qui confirment ce qu'écrivait Bugeaud : « Ainsi nous pouvons espérer les identifier [1] avec nous de manière à ne former qu'un seul et même peuple sous le Gouvernement paternel du roi des Français ».

M. Mustapha Cherchali arriva à Djeddah le 4 juin, y fit les visites protocolaires, et y trouva un télégramme de bienvenue du Malik. Arrivé le 7 à la Mekke, il y fut accueilli par Fouad el Khatib, et reçu le 8 en audience solennelle par le Grand Chérif.

M. Cherchali paraphrasa comme discours d'arrivée la

1. Un jour qu'Aziz bey el Masri, à Rabegh, questionnait le colonel Brémond sur la situation de nos Maugrébins, et ressassait toutes les calomnies mises en circulation contre notre action en Afrique du Nord, il lui dit : « En somme, que veulent faire les Français de leurs Maugrébins? » le chef de Mission répondit, dans cette tradition de Bugeaud : « Des hommes comme eux, naturellement ». Aziz bey surpris de cette réponse, au bout d'un moment de silence, conclut : « Dans ce cas, je n'ai plus aucune objection à vous faire ».

lettre dont il était chargé pour l'Emir Abdallah, alors en colonne.

Le Malik répondit en faisant l'éloge de la France : puis passant au Pèlerinage, affirma qu'une fois au Hedjaz les pèlerins de toutes origines étaient sous sa protection directe, que toute intervention qui tendrait à présenter son administration comme incapable d'assurer la tâche d'une protection qui constitue sa principale occupation en temps normal, serait inopportune.

Assez abasourdi de cette sortie imprévue M. Cherchali eut l'à-propos de répondre que le Gouvernement Français avait en vue de démontrer aux populations musulmanes vivant sous son drapeau le souci qu'il prenait de leurs intérêts, et de faciliter les relations afin d'éviter toute difficulté entre les représentants d'une administration en pleine organisation et des Pèlerins étrangers au pays.

Visiblement rasséréné, le Malik assura accueillir avec empressement tous les concours de la France, de l'Angleterre et même de l'Italie, *pourvu qu'ils fussent d'un intérêt évident pour son pays*. Réticence qui manifestait un état d'esprit nouveau.

Tandis que M. Cherchali poursuivait sa Mission à la Mekke, un télégramme du 18 juin des Affaires Etrangères au Chef de Mission, modifiait les instructions du 1er mai.

« M. Georges-Picot, qui vous a sans doute mis au courant de ses entretiens de Djeddah avec le Malik, a été invité à en faire connaître l'essentiel à M. Cherchali. J'ai prescrit en outre au Haut-Commissaire d'indiquer à Si Moustafa que la situation s'était modifiée depuis l'époque où j'ai remis à celui-ci ses instructions : elles avaient enjoint à M. Cherchali, non seulement de ne prendre aucune initiative à propos des affaires syriennes, mais même de répliquer au Roi, au cas où ce dernier interrogerait notre Agent sur les Arrangements Franco-Anglais, qu'étant imparfaitement informé de cette Entente, il ferait part au Gouvernement Français des questions du Monarque et transmettrait nos réponses. Semblable attitude risquerait aujourd'hui de discréditer

M. Cherchali et de faire naître des doutes sur notre sincérité dans l'esprit du Malik.

« J'ai donc prié M. Georges-Picot d'indiquer à Si Mustapha qu'il pouvait à l'occasion répéter les considérations déjà exposées par le Haut-Commissaire, en se renfermant dans le cadre tracé par lui.

« J'ai ajouté toutefois qu'il me paraissait nécessaire de faire préciser par M. Cherchali le sens du terme la « Syrie musulmane » dont le Malik a usé dans la formule remise par lui à M. Georges-Picot. Cette expression qui, à nos yeux, ne peut s'appliquer aux régions côtières où races et religions sont mélangées, pourrait être quelque jour interprétée par l'entourage du Chérif comme s'appliquant à toutes les régions où l'élément chrétien n'est pas prépondérant, c'est-à-dire à toute la Syrie moins le Liban. J'ai fait savoir à M. Georges-Picot qu'à mon avis nous avions intérêt à prévenir un malentendu à ce sujet, alors que les déclarations du Haut-Commissaire et l'effet produit tant par son intervention que par nos concessions ne pouvait encore être oublié. Je vous prie de vous inspirer de ces instructions au cas où vous auriez à vous entretenir de ces questions ou à donner à leur sujet des avis à M. Cherchali.

RIBOT.

En réalité, la Mission Militaire n'a pas été au courant et n'a pas eu à intervenir à ce sujet. Il faut dire que le Haut-Commissaire disposait au 30 avril 1917 comme personnel de deux sous-lieutenants [1]; il aurait fallu un Etat-Major complet, civil et militaire, capable d'englober toute notre action au Levant.

1. C'étaient M. Massignon, professeur au Collège de France, et M. Maugras secrétaire d'Ambassade. Il n'est pas possible, faute de documents, de dire à qui incombe ce manque d'organisation; mais il fait penser au diadoque Constantin allant prendre le commandement des troupes grecques, déjà battues, en 1897, avec pour Etat-Major un officier d'ordonnance.

XXII

Pour étoffer le Pèlerinage de 1917 qui s'annonçait difficile à cause des sous-marins, et donner satisfaction aux désirs de nos soldats musulmans, qu'il avait entendu exprimer, le Chef de Mission avait proposé de joindre une centaine d'entre eux, choisis, au Pèlerinage.

Une note de la Guerre répondait [1] :

« Le colonel Brémond a proposé d'adjoindre à nos délégués à ce Pèlerinage une centaine de nos soldats musulmans de Port-Saïd. Cette suggestion me paraît comporter les observations suivantes :

« La plupart de nos soldats musulmans, surtout ceux d'Algérie, ne sont pas pratiquants. Ils se soucient donc peu de faire le Pèlerinage de la Mekke, et ils ne verront en la circonstance qu'une occasion de voyager et surtout d'échapper temporairement au service de leurs unités.

« En outre un prélèvement simultané de cent hommes sur les unités de la Base aurait certainement des inconvénients d'ordre militaire, dont il est nécessaire de tenir compte, afin de ne pas entraver le service de cette base pendant la durée du Pèlerinage.

« Dans ces conditions, je suis d'avis :

« 1° Que le prélèvement soit réduit à une quarantaine d'hommes au maximum;

« 2° Que la délégation à constituer ne comprenne que des hommes ayant spontanément et sans aucune pression accepté de se rendre au Pèlerinage, et choisis parmi les soldats les plus pratiquants. Il y a, en effet, le plus grand intérêt au point de vue politique, à ce que les populations de l'Arabie, ralliées à notre cause ne soient mises en contact qu'avec des militaires africains d'une conduite irréprochable et animés d'un excellent esprit.

1. 4689-9-11 du 20 juin

« Ces réserves faites, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je ne vois aucun inconvénient à ce que vous donniez suite à la proposition du colonel Brémond, qui devra s'entendre pour sa réalisation éventuelle avec le Commandant de la Base de Port Saïd.

FOCH.

On s'étonnera qu'un Etat-Major présente à la signature d'un Chef d'Etat-Major Général une page d'écriture au sujet de 60 hommes, comme si le Chef de Mission, à 3.000 kilomètres de là, n'était pas en état de régler la question. En fait, ce n'est pas 40 hommes qui furent du Pèlerinage, mais 70. Ce qui prouve l'inutilité de ce papier à ce point de vue. C'est un exemple frappant des raisons pour lesquelles l'Etat-Major de l'Armée et le Ministère de la Guerre ont un personnel au moins double de ce qui serait opportun.

Dans cette affaire, au plus, le commandement n'avait à régler que la question de principe.

D'autre part la note qui avait été présentée au général Foch contenait des erreurs flagrantes.

Le nombre des soldats musulmans qui, se trouvant en Egypte ou en Arabie ne « se souciaient pas de faire le pèlerinage », était infime ou nul. Le sentiment religieux n'est nullement basé sur la manière dont la religion est pratiquée; on pourrait au contraire dire que les plus pratiquants sont les moins religieux.

Le pays de nos Maugrébins porte sans doute à la religiosité, car d'Apulée avec Isis, à Augustin manichéen ou romain, ils ont toujours fait preuve de foi indélébile, enseignée par les mères; et presque tous paysans, pagani, ils restent fidèles à ces enseignements de leur enfance.

Ce sentiment religieux est un des plus forts moyens d'action qu'on ait sur les Maugrébins : un chef qui aura inspiré confiance et respect par sa conduite, sa tenue, sa vie privée, sa valeur morale, n'y fera jamais appel en vain. L'inconvénient est que ce sentiment si fort peut prendre forme de xénophobie; les religions sont comme les fleuves,

elles arrosent, mais parfois elles inondent; il y faut de bonnes digues.

La valeur de la manifestation militaire proposée est attestée par le fait qu'elle fut copiée par l'Italie d'abord, puis par l'Angleterre qui amena 8.000 soldats indiens par convois de 2.000 hommes.

XXIII

Le mois de Ramadan commença le 20 juin 1917.

Les Anglais débarquaient plus de 4.000 tonnes de vivres, une dizaine de tonnes de numéraire indien ou turc.

Une mission italienne venue de Massaouah, amenée par le croiseur *Calabria* était reçue à la Mekke le 6 juillet par le Malik.

Le Roi prenait diverses mesures de sécurité relatives au pèlerinage. Venu à Djeddah le 26 juillet pour en vérifier l'exécution, il annonçait le 30, au cours d'une visite à la Mission Militaire que tous nos militaires musulmans seraient ses hôtes, et qu'il prenait à sa charge tous les frais de débarquement de la Délégation civile, qui serait logée chez son Oukil.

Un télégramme des Affaires Étrangères du 25 juillet faisait connaître que 40 Délégués seraient à Port-Saïd entre le 26 et le 30 août.

Le colonel Wilson avait été doté d'un remorqueur pour la période du pèlerinage; le médecin-major anglais Thompson était arrivé avec 3 médecins et le matériel d'un hôpital de 100 lits.

Le premier convoi de pèlerins, 375 soudanais, arriva de Port-Soudan à Djeddah par le Khédivial le 1er juin. A partir de ce moment les arrivages furent quotidiens. Plus d'un millier de pèlerins vinrent de Massaouah en sambouks, certains ayant mis plus de vingt jours à faire cette traversée, à cause des tempêtes, mourant de faim et de soif (ces passagers emportent leur nourriture et leur eau.)

Enfin le 3 septembre, le paquebot *Nera*, des Messageries Maritimes, parti le 31 août de Suez, amenait la Délégation française : 20 Algériens, 12 Tunisiens, 21 Marocains, quelques pèlerins libres, quelques serviteurs, au total 83 personnes.

Les chefs des Délégués étaient : l'Agha de Teniet el Had, Ahmed ben Radja, pour les Algériens; le caïd de Souk el Arba, si Hassan Sakka pour les Tunisiens; le Mezouar [1] des Cheurfa de Fez, Moulai Ahmed ben Aoui pour les Marocains.

Plusieurs docteurs en médecine en faisaient partie : le Dr Cadi, neveu du lieutenant-colonel; le Dr Sakka, neveu du caïd Si Hassan.

Certains de ces délégués étaient déjà venus en 1916, dont le Cadi de Bougie, Si Skander Mohammed, le mufti de Kairouan, Si Mohammed Djoudi.

La Délégation fut reçue solennellement à Hadda et à son arrivée à la Mekke le 6 septembre. Le 10, le Malik la recevait en audience solennelle : la tenue imposante, pleine de dignité de nos délégués faisait la meilleure impression. Et eux-mêmes étaient justement flattés de l'accueil qu'ils recevaient.

Le *Saint-Brieuc* était parti de Suez le 4 septembre; il amenait deux détachements militaires :

Le lieutenant Benyeto et 35 hommes du D. F. P. [2];

Le lieutenant Bendjennat et 35 hommes de la Mission B, pris à Port-Saïd, el Ouedj et Yanbo;

Dix Maugrébins d'Egypte rassemblés par le Ministre de France au Caire.

Notre détachement militaire avait un aspect superbe, de tenue parfaite. Par ordre du Malik, le commandant d'armes chérifien de Djeddah l'accueillit à son débarquement (7 septembre à 13 heures) et le conduisit à la Kechla [3], où il

1. Du verbe zar, izour, inspecter, visiter, regarder. C'est l'administrateur des chérifs, qui, classe privilégiée, ne sont pas soumis aux autorités ordinaires.

2. Détachement français de Palestine.

3. Caserne turque, à 1 kilomètre environ au nord de la ville.

fut logé et traité en hôte du Malik. Le Roi envoya les chameaux pour le transport de notre troupe, fit préparer une diffa de quatre moutons à Bahra, et la fit loger à la Mekke dans une caserne.

Le Grand Chérif donna un grand dîner en l'honneur de notre Délégation [1]. Au cours du repas, à plusieurs reprises, il répéta avec force l'éloge de la France, « qui est toujours du côté de la justice [2] ».

Le service de table est fait ainsi : tous les plats sont déposés à l'avance sur la table; trois ou quatre nègres se tiennent sur la table, pieds nus, et présentent les plats aux convives en s'accroupissant devant eux. Manière de faire qui vient du temps, pas lointain, où on mangeait par terre, et qui exige des serviteurs d'une propreté corporelle musulmane.

Avant le Pèlerinage, d'après les instructions du Chef de Mission, M. Cherchali avait été à Taïf, puis le capitaine Reguieg Saad et le lieutenant Bendali, et enfin un groupe de quatre pèlerins conduits par le lieutenant de spahis Belhout. Il était, en effet, intéressant de nous faire connaître dans cette ville où l'altitude (1600 mètres) permet de vivre comme en Europe.

Le Mahmal égyptien arriva à Djeddah le 14 septembre, sur le *Hardinge*, escorté du Suva, avec le même cérémonial qu'en 1916 : mais il n'y avait que 200 pèlerins égyptiens.

En effet, l'agent diplomatique du Malik au Caire, el Farouki, officier turc qui avait déserté à Gallipoli, ne s'occupait que de politique syrienne. Il négligeait totalement l'élément religieux, qu'il scandalisait en étant souvent ivre et en se montrant publiquement avec une maîtresse italienne. Il avait beaucoup nui à la cause du Grand Chérif dans l'opinion publique en Egypte.

Le débarquement eut lieu le 15 : en passant devant la maison de France, la musique égyptienne jouait comme marche : *Si tu veux faire mon bonheur, Marguerite!* à quoi nous prîmes un sensible plaisir.

1. M. Cherchali et le lieutenant Bendali, alités par paludisme, n'y assistaient pas.

2. L'accord était donc parfait à cette date.

On attendait à la Mekke l'Imam Abderrahman, père de l'Emir règnant du Nedjd, et le Malik avait envoyé à sa rencontre à Taïf, le Chérif Hamza el Feif, que nous avons vu à Rabegh, avec toutes les forces militaires disponibles; car on n'était pas sans quelqu'inquiétude à la Mekke sur les intentions réelles des Ouahabia. Le lieutenant Bendali vit à Taïf cette forte délégation, qui attendait vainement. Car l'Imam Abderrahman, atteint d'une obésité considérable avait dû renoncer dès le premier jour à son projet de voyage. Il se fit remplacer par un de ses fils l'Emir Mohammed, qui arriva à la Mekke dans la nuit du 21 au 22, fut reçu par le Malik le 22 au matin, et lui remit en cadeau 12 chameaux de selle, 8 chevaux et 1 mule.

On remarquera ici que les musulmans ont tous accès au Pèlerinage et aux Lieux Saints, quel que soit le rite, orthodoxe ou non, auquel ils appartiennent, tandis que les chrétiens, plus intolérants, ont été obligés de compartimenter les Lieux saints de Jérusalem.

L'épidémie sévère de paludisme qui sévit au Hedjaz en 1917, n'épargna pas nos Pèlerins. Au moment du départ de la Mekke pour le Djebel Arafa, M. Cherchali signalait que tout le monde était malade; les Drs Cadi et Sakka demandaient que le réembarquement eut lieu le plus tôt possible. La forme tropicale de la fièvre en Arabie impressionnait les Maugrébins, habitués à la malaria méditerranéenne, moins rapide et moins violente.

Les choses en étaient au point que le Malik désignait vingt hommes pour accompagner nos pèlerins.

M. Cherchali, le capitaine Reguieg Saad et le lieutenant Bendali, sur l'invitation du Malik, faisaient partie de sa suite personnelle à Arafa et à Mina.

A toutes occasions le souverain fut accueilli par la foule avec un grand enthousiasme. La minutie et la résistance dont il faisait preuve dans l'accomplissement, si dur, des rites, lui valaient tous les suffrages.

La première cérémonie eut lieu au Djebel Arafa le 26 septembre.

Le 28, il y eut sous la tente du Malik un incident qui

causa une sensation générale. Le lieutenant Bendali, qui était à côté du Roi, vit une troupe de gens du Yémen, avec un drapeau vert [1], essayant de pénétrer sous la tente sous prétexte d'y exécuter une danse : sur un signe du Malik, les asker leur barrèrent le passage; un yamani furieux blessa un askri d'un coup de poignard au bras.

Après avis du Cadi des Cadis Ahmed Skiradj, le Grand Chérif condamna l'agresseur à une amende. L'askri mécontent le tua devant la tente. Ce soldat fut arrêté, ainsi que tous les autres yamanis.

Nous verrons que cet incident sera invoqué par le Yémen comme motif de rupture avec le Hedjaz en 1919. L'opinion y vit une tentative d'attentat dirigée contre le Malik.

Le Pèlerinage rentrait à la Mekke le 29 septembre; dès sa rentrée, M. Cherchali téléphonait que tout s'était bien passé, mais que tout le monde était malade [2], lui-même assez sérieusement. La sécurité avait été parfaite. Il évaluait le nombre des pèlerins à 70.000 [3]. Il y avait 30.000 personnes venues du Nedjed avec l'Emir Mohammed, et 10.000 du Yémen, tandis que ces deux pays n'avaient presque envoyé personne en 1916. On s'était attendu à un bombardement d'avions turcs à Mina. Il n'y avait eu aucun discours politique.

L'Envoyé de la République, nos officiers et soldats, les délégués et pèlerins avaient été l'objet d'attentions particulières du Malik à chaque instant. Pendant toutes les cérémonies, le sous-lieutenant Moustafa Issad, avec un sous-officier et treize de nos hommes, avait assuré l'escorte personnelle du Grand Chérif. Le Malik avait passé notre détachement en revue, avait fait vider un sac et en avait examiné le contenu avec minutie.

1. Le drapeau vert « couleur de la fertile Afrique », avait été adopté par les Khalifas berbères de Kairouan et du Caire dans leur révolte contre les Khalifas Beni Abbas de Baghdad, au drapeau noir. Ce drapeau vert fut adopté par les Zéidites de l'Yémen, et les Alaouin de l'Assyr.

2. Il y eut quatre décès dont celui de l'Agha Ahmed ben Radja, président de la Délégation Algérienne.

3. La *British Agency* ne l'évaluait qu'à 53.000. C'était encore près du double de celui de 1916.

L'Emir Mohammed Ibn Saoud et sa suite quittèrent la Mekke le 2 octobre; l'impression produite par ces gens sur nos ressortissants était fâcheuse : de vrais sauvages, prenant tout ce qu'ils voyaient, au besoin par la violence; certains disaient même : des singes.

Les Egyptiens se réembarquèrent le 3 octobre. L'attitude des officiers égyptiens à l'égard des nôtres avait été beaucoup plus amicale qu'antérieurement : certains avaient même fait des déclarations anti-turques.

Le Malik reçut nos Délégués en audience de départ le 2 octobre; les derniers arrivaient à Djeddah le 9. Mais la Cordillère des Messageries Maritimes qui devait arriver le 10, n'arriva que le 22. Prolongation de séjour qui, en l'absence de Banques, avec un change onéreux, mit nos pèlerins dans une situation gênée. La Mission fit des avances.

Le Ministre de France à Pékin et une vingtaine de passagers de la *Cordillère*, sur l'invitation du colonel Brémond, visitèrent la ville et le tombeau d'Eve (2 km. au nord de la ville), sans que se manifestât dans la population aucun de ces gestes d'insultes qui étaient de règle organisée au temps des Turcs.

Le détachement de nos militaires rentra à Djeddah dans la nuit du 2 au 3 octobre; les différents éléments furent ramenés par le *Saint-Brieuc* à leurs ports d'embarquement. Cette expérience avait parfaitement réussi, et avait étoffé notre représentation. Il paraîtrait qu'il y eut au D. F. P. quelques désertions, dont on fit remonter l'origine à ce pèlerinage. A la Mission B, il n'y en eut aucune, et nous y étions pourtant plus exposés par notre situation; mais nos cadres avaient pris une aptitude exceptionnelle, et le choix de nos hommes avait été fait par eux.

Sur la proposition du Chef de Mission, le Président du Conseil Ministre de la Guerre télégraphia le 16 septembre 1917 pour remercier *Sa Majesté (sic)* de l'accueil réservé à nos soldats musulmans.

Et le Malik télégraphiait le 29 au colonel Brémond : « Je ne sais quels termes employer pour exprimer ma reconnaissance au Gouvernement de la République pour toutes

ses délicates attentions à mon égard, et en particulier pour les souhaits de bonne fête qu'il m'a adressés à l'occasion de l'Aïd el Kebir [1]. Je vous prie de vouloir bien être l'interprète de mes sentiments de gratitude auprès du Gouvernement de la République. Veuillez agréer, Excellence, mes profonds respects. Husséin ».

Comme on le voit, *c'était toujours l'accord parfait.* Le deuxième pèlerinage consolidait les résultats du premier. Ce n'était plus l'enthousiasme de 1916, mais le Hedjaz prenait l'habitude de nous voir, à notre place [2].

XXIV

M. Ribot avait fait connaître le 15 août que la Délégation apportait des cadeaux pour le Malik et son entourage, et qu'à l'occasion de sa venue M. Cherchali remettrait à titre de *subside de guerre* 975.000 francs en or que M. Maugras était chargé de faire parvenir au colonel Brémond. Le *Néra* avait bien apporté les deux caisses de cadeaux, dont la liste avait été établie d'accord avec le Grand Chérif, mais pas le subside. Celui-ci n'arriva que le 27 septembre par le *Suva*, en neuf sacs de simple cotonnade. Le Chef de Mission alla le chercher en sambouk. Le transport d'une somme pareille sans escorte à travers les rues de Djeddah, étonnera bien ceux qui croient l'Orient moins sûr que l'Occident. On n'aurait pas fait impunément une opération pareille à Marseille, ou à Chicago encore moins. La civilisation n'apporte pas la sécurité qu'on imagine.

Le Malik proposa de répartir ces 34.500 livres entre Abdallah (20.000) et Ali (14.000). Le colonel Wilson, sui-

1. 28 septembre 1917. L'Aïd el Kebir a lieu le 10 de dhou el hidja.

2. Des cas de choléra s'étant produits à Suez au début de mai 1917, des mesures de quarantaine avaient été édictées à Djeddah par le Malik. D'autre part, ce n'est que le 10 octobre que le service sanitaire d'Egypte leva la quarantaine sur les provenances de Djeddah et déclara net le Pèlerinage de 1917 Ce qui compliqua sérieusement nos communications.

vant l'ordre qu'il en avait, recommanda Faïçal : le Roi refusa.

Comme l'Emir Ali avait reçu récemment 70.000 livres [1], le colonel Brémond invita M. Cherchali à faire une démarche pour appuyer la demande du colonel Wilson. Elle eut lieu le 3 octobre. Le Malik répondit catégoriquement qu'il n'enverrait rien à Faïçal, et pour clore la question, demanda au Chef de Mission de remettre la somme au Chérif Mohsen, qui la fit aussitôt partir pour la Mekke.

M. Cherchali téléphonait le 7 : « Sa Majesté m'a chargé de vous exprimer ses remerciements pour les sentiments élevés que vous lui exprimez, et vous prie d'être son interprète auprès du Gouvernement Français pour lui exprimer toute sa reconnaissance pour l'aide pécuniaire qu'il a bien voulu lui accorder ».

XXV

Il est à noter que nos pèlerins considéraient avoir rempli un devoir de patriotisme français bien plus qu'un devoir religieux; et, en effet, le voyage par terre était impossible, et les quatre imams ne tiennent le voyage par mer pour obligatoire que lorsqu'il n'y a pas de danger. Au point de vue religieux, le Pèlerinage n'était donc pas d'obligation en 1917.

XXVI

Le Ministre de la Guerre avait télégraphié le 22 avril : « Le général Bailloud [2] chargé de mission temporaire d'ins-

1. Cette somme, provenant d'une subvention anglaise, devait être partagée entre les Emirs Ali et Zeid; mais par erreur volontaire, le kaïmakam de Yanbo avait tout fait remettre à l'Emir Ali, fin septembre.

2. Quand le général Bailloud prit le commandement des troupes françaises de la presqu'île de Gallipoli, au départ du général Gouraud, il annula dès le premier matin, sur la proposition de son chef d'Etat-Major, le lieutenant-colonel Marty, tous les ordres d'attaque donnés précédemment, et qui n'avaient, d'évidence, aucune chance de succès.

pection sur tous les éléments relevant de votre Mission, du Détachement de Palestine, de la Légion d'Orient et de la Base de Port-Saïd, se rendra en Egypte au commencement de mai. L'officier interprète Bercher sera mis à sa disposition et devra être rendu à Port-Saïd le 1er mai ».

La seule énumération de la poussière de formations à inspecter fait luire à tous les yeux la mauvaise organisation de notre action en Orient.

L'arrivée à Port-Saïd des trois bataillons d'étapes[1], minutieusement dépouillés d'armes automatiques, de moyens de transports avec des cadres incomplets, avait été une grosse déception pour tous les Français en Orient.

Les instructions du général Bailloud lui prescrivaient de mettre au point l'organisation de la Base de Port-Saïd, qui était terminée; de rechercher si la Mission B pouvait être réduite, et l'affectation à donner à ses éléments. Une lettre particulière disait irrévérencieusement qu'il avait été chargé d'enfoncer un certain nombre de portes ouvertes. En réalité cette inspection d'intérêt si réduit lui avait été confiée en compensation du commandement de nos forces au Levant, qu'il avait demandé, que M. Ribot lui avait promis, mais qu'on ne lui donna point. Telle quelle, nous mettions en elle l'espoir d'en voir sortir l'unification de nos efforts et leur renforcement.

Dans le rapport qu'il remit au général Bailloud le 19 juin, le Chef de Mission disait notamment :

« Nous avons un intérêt évident à avoir des détachements maugrébins auprès des Emirs, pour les aider, *tenir notre place*, montrer au monde musulman la part que nous prenons à la libération du territoire sacré.

« A mesure qu'Abdallah qui vise la Mésopotamie et Faïçal qui est destiné par son père à Damas, marcheront vers le Nord, ces éléments devront être évidemment renforcés. Ils le seront d'autant plus facilement qu'à partir d'El Ala, la présence d'Européens ne soulèvera plus d'objection.

1. Le 21 avril 1917 sur le *Minneloka*, vapeur anglais de 20.000 tonnes. Ces bataillons n'avaient que leurs trois compagnies de fusiliers.

« Le Chérif Abdallah, auquel il a été envoyé 1 officier, 1 adjudant et 1 maréchal des logis a demandé à plusieurs reprises : 1 section de 80 de campagne, 2 sections du génie, 2 sections de mitrailleuses, mais toutes ces unités sans Européen.

« Le Chérif Ali a demandé deux 80 de montagne qui viennent d'arriver et vont lui être envoyés avec un petit détachement.

« Le Chérif Faïçal a demandé 2 canons de 65 avec du personnel (on pourra y mettre un ou deux Français dès le début), une section de mitrailleuses, un détachement de sapeurs, et un détachement de fusiliers mitrailleurs. Le colonel Wilson, vu à el Ouedj, mis au courant, a approuvé chaudement le 65, les sapeurs et les deux mitrailleuses.

« Les demandes faites par l'Emir Abdallah sont préparées, mais il n'y sera donné suite qu'après avis pris au Caire à l'Arab Bureau.

« En ce qui concerne l'Emir Faïçal, nous avons intérêt à lui donner satisfaction; il est fort bien disposé en ce moment, et va entrer dans la région où les Européens peuvent circuler sans trop de difficultés ou d'inconvénients : tout ce qui se peut va donc lui être envoyé. La question du 65 est en suspens depuis des mois. L'Emir Faïçal en fait une question personnelle. Si on lui refusait définitivement il en aurait un ressentiment certain. L'arrivée de ce matériel aura une influence énorme [1] sur les Bédouins et leur donnera un peu de mordant.

« Ces prévisions ne comportent aucune possibilité de rapatriement [2] ».

Le général Bailloud fit à notre détachement de Port-Saïd l'honneur de le passer en revue le 19 juillet et de remettre les décorations accordées à l'occasion du 14 juillet.

Puis, sur le *Saint-Brieuc*, il visita Akaba, el Ouedj, Yanbo, et arriva à Djeddah le 23 août.

1. *Sic.*

2. Dans un télégramme du 20 juin (4629-9-11), le ministre de la guerre disait : En vue préparer la dislocation éventuelle de votre Mission, soumettez prévisions propositions concernant personnel et troupes à laisser à disposition Chef de Mission ».

Le Malik avait envoyé pour le saluer à son débarquement le Ministre de la Guerre Mahmoud el Kaïçouni et celui des Affaires Étrangères, Moussaïd el Yafi. Un thé lui fut offert à la kechla par les officiers chérifiens. Il se réembarqua le 24 pour Port-Sudan, allant à Khartoum et, de là, redescendit au Caire par le Nil.

Dans son rapport au Ministre, le général Bailloud proposait la suppression de nos détachements :

« En revanche, écrivait-il, nos petits détachements de ravitaillement d'Akaba, d'el Ouedj, Yanbo, par le peu de moyens dont ils disposent par rapport aux Anglais, semblent être pour nous une cause d'infériorité et de discrédit que le colonel Brémond ne suffit pas à compenser malgré sa haute valeur personnelle, en raison de son éloignement du Chérif, inaccessible pour les Européens à la Mekke ».

Le colonel Wilson, le 26 août, vint dire au Chef de Mission : Le général m'a exprimé, au Caire et à el Ouedj ses vues comportant la suppression complète des détachements français en Arabie. J'ai tâché de le faire changer d'idées; au moment où je suis obligé d'envoyer mes officiers à Akaba avec une partie des Egyptiens, si vous enlevez également vos éléments, nous sommes sans force... Il est à craindre que les Turcs ne se renforcent au moment du pèlerinage, qui sera la fin des chaleurs.

Le Chef de Mission répondit que le général Bailloud lui avait fait le même exposé; qu'il lui avait objecté que 20 officiers et 200 hommes ne renforceraient pas sérieusement ailleurs, alors que leur départ aurait un mauvais effet sur les Bédouins qui jugeraient le Malik abandonné; le général avait pris note de ces objections.

Le colonel Wilson fut désireux que son sentiment fut connu des autorités françaises : le colonel Brémond télégraphia donc cette conversation au général Bailloud.

Le général Bailloud avait télégraphié le 29 juin à Paris, en insistant pour que satisfaction fut donnée aux demandes de personnel et de matériel du colonel Brémond. Son intervention fut appréciée ainsi [1] : « Ce télégramme ne me paraît

1. Note 5006-9-11 du 4 juillet 1917.

contenir aucun argument qui soit de nature à modifier les considérations présentées par ma dépêche du 1er juillet précédent 4913-9-11 ». L'avis du général Bailloud, qui avait vu sur place, était pourtant un argument. Mais depuis les Pharaons, les scribes écrasent l'humanité.

Dans le même esprit, il avait été question lors de la visite du général Bailloud à l'armée du Sinaï, de ces deux divisions françaises dont le général Lynden Bell parlait déjà au lieutenant de Saint-Quentin. Nous avions tous les moyens de les créer avec nos ressources du Pacifique, d'Indo-Chine, et celles de la côte de San-Francisco, non utilisables en France, à cause notamment de la Méditerranée. Le général Bailloud avait proposé de créer au moins une division du Levant. Le colonel Hamelin [1], dont cette proposition ruinait les projets personnels, écrivait à ce sujet aux Affaires Étrangères [2], *qu'il n'y avait pas lieu de le faire*, et que si on se décidait à agir, il fallait créer un fort groupe de divisions, non en Palestine, mais en Syrie! Suggestion irréalisable, destinée à noyer le projet.

XXVII

Au moment du Pèlerinage, la Mission Militaire entra en relations avec un petit-fils d'Abd-el-Kader, Abd-el-Kader ben el Emir Ali Pacha ben el Emir Abd-el-Kader el Megharbi.

Abd-el-Kader se présenta à Akaba, au capitaine Pisani, puis débarqua à Djeddah le 26 septembre, et alla à la Mekke où il fut reçu avec distinction par le Malik.

Le colonel Brémond avait connu le capitaine Khaled, également petit-fils d'Abd-el-Kader, à Rabat en 1908, et

1. Le colonel Hamelin entré à la section d'Afrique en 1908 ne l'a quittée qu'en mai 1918. Voir *Comment la France s'est installée en Syrie*, page 50.
2. 7511-9-11.

était fixé sur son hostilité à notre égard; il avait connu Abd-el-Malek, fils d'Abd-el-Kader, qui menait alors la guerre contre nous au Maroc espagnol, avec l'appui de l'Ambassade d'Allemagne à Madrid. Dès les premiers mots, il constata que son interlocuteur avait reçu une lettre d'Abd-el-Malek, par le Consul d'Espagne à Tanger et l'ambassade d'Allemagne à Madrid. Il s'aperçut, en outre, que la conversation qu'il eût avec Abd-el-Kader à Djeddah fut répétée mot pour mot au Malik le lendemain, ce qui n'avait point d'inconvénient, mais était caractéristique.

Enfin, dès le premier contact, il pressa l'Emir d'écrire à Abd-el-Malek, au nom de sa famille, pour le presser de faire sa paix avec la France. A quoi l'Emir se déroba, malgré que le Malik l'en pressa vivement et qu'à un déjeuner à la Mission, il y fut invité de manière si insistante qu'il dût promettre. Ce n'est qu'à Akaba qu'il finit par remettre cette lettre au capitaine Pisani, qui y eut du mérite. Elle fut envoyée aux Affaires Étrangères.

Quand l'Emir se réembarqua pour Akaba, le Chef de Mission écrivait au capitaine Pisani à son sujet : « En résumé afficher la confiance, mais regarder attentivement ».

L'Emir Abd-el-Kader sera assassiné à Damas en 1919 par les ordres anglo-chérifiens. C'est pourquoi il était utile de préciser notre prise de contact avec lui.

XXVIII

C'est ici le lieu de raconter l'histoire de la Légion Arabe, exemple typique de ce qu'il ne faut pas faire.

M. Georges-Picot et sir Mark Sykes avaient eu la pensée de renforcer les Chérifiens par une « Légion Arabe ».

« Le Malik ne dispose que de tribus bédouines [1] dont le concours est limité. On l'a vu quand les Turcs menaçaient

1. Il avait à ce moment environ 4.000 réguliers.

el Ouedj [1]. Il est donc nécessaire de créer [2] une Légion Arabe pour constituer une force régulière ».

Le projet opposait ensuite une réfutation [3] aux objections faites par la Guerre à ce sujet, ajoutait qu'il fallait montrer aux Arabes l'intimité de l'entente franco-anglaise, et concluait que cette nouvelle force ne pouvait être rattachée au D. F. P. [4], ce qui lui aurait enlevé son caractère arabe.

Le 26 juillet 1917, lord Balfour décidait, en conséquence, la création d'une Légion Arabe, avec deux officiers européens comme « conseillers techniques ». On invoquait encore le vieux thème périmé de l'inconvénient d'employer des officiers européens en Arabie [5].

Le général Clayton fut donc chargé de mettre sur pied la Légion Arabe, avec le concours de quelques officiers anglais et français à désigner. En l'absence de M. Georges-Picot, encore à Paris, d'où on ne l'attendait qu'en octobre, c'est le sous-lieutenant Maugras qui dirigeait nos affaires de Palestine et de Syrie. Il télégraphiait, le 1er août, que le général Clayton avait décidé de laisser le commandement aux officiers arabes, sous la surveillance de 4 officiers, qu'un lieutenant-colonel anglais était désigné, et qu'il demandait un lieutenant-colonel français.

La guerre résumait ainsi [6] aux Affaires Étrangères l'ensemble de cette question :

« Les deux Haut-Commissaires s'étaient entendus [7] pour lever dans les pays arabes, surtout parmi les Anazeh [8] de Syrie et les Bédouins de l'hinterland d'Aden [9] des con-

1. Les Turcs n'ont jamais menacé el Ouedj. On a confondu avec Rabegh.
2. Le progrès résulte plus d'amélioration que de création.
3. Cette réfutation pour un idoine appelle les plus expresses réserves.
4. Détachement français de Palestine.
5. Le capitaine Philby fera le tour de la Mekke, et Lawrence emmènera avec lui des officiers et soldats anglais totalement ignorants des choses arabes.
6. 5945-9-11. 6 août 1917.
7. Le major Lawrence était, dit-on, à l'origine de ces conceptions. En partant du Caire, en août 1917, il disait qu'il attendait la création de cette Légion pour la *jeter* dans le Hauran!
8. Les Anazeh n'ont pas fourni une recrue.
9. Les Yamanis, les Bichas, de race abyssine, sont d'excellents mercenaires.

tingents destinés à appuyer les chefs indigènes d'Arabie.

« Cette formation devait être encadrée par des officiers arabes, l'équipement et la solde assurés par la France et l'Angleterre, sous la haute direction des deux Haut-Commissaires secondés par les quatre officiers demandés ».

La Guerre affirmait ensuite qu'il serait difficile de trouver deux officiers parlant l'arabe du Levant et l'anglais [1], et qu'il conviendrait de s'assurer, s'il en est encore temps, que cette création ne portera point ombrage au roi du Hedjaz [2].

Il allait y avoir des sacrifices à faire : solde, armement, munitions, équipements, peut-être ravitaillement. La première condition d'un contrôle était le paiement de la solde par les officiers européens.

On proposait de détacher quelques officiers à la disposition du commandant du D. F. P. au titre du « Service des Renseignements du Levant » personnel qui fournirait les adjoints aux chefs indigènes et le contrôle.

« Mais, ajoutait la note, s'il ne s'agit que de subventionner les chefs indigènes, je mettrai les deux officiers demandés à la disposition de M. Georges-Picot ».

Et c'était signé : le Chef d'Etat-Major général, Foch.

La Guerre écrivait encore aux Affaires Etrangères [3] :

« C'est la reprise sous une autre forme de la Mission qui avait été confiée au colonel Brémond, en vue de l'organisation et de l'instruction des contingents chérifiens, mission qui avait été reconnue inopportune et irréalisable ».

Et le D. F. P. envoyait un capitaine de territoriale et un lieutenant de tirailleurs, *tous deux non volontaires*, qui furent nommés lieutenant-colonel et capitaine, pour cette besogne.

En réalité, les Anglais avaient imposé à M. Georges-Picot cette organisation, parce qu'ils ne pouvaient créer une

1. Il y en avait, dans la France mobilisée, et notamment dans les Français d'Egypte, mais il aurait fallu les chercher.

2. C'est évidemment par là qu'il aurait fallu commencer. Rien de cette Légion n'alla jamais au Hedjaz.

3. 6388-9-11 du 25 août 1917.

troupe indigène à cause de leurs préjugés sur les *natives* [1].

On ne fut, d'ailleurs, jamais fixé sur le rôle dévolu aux 4 officiers. Les documents les qualifient de conseillers, instructeurs, surveillants, directeurs, etc., sans que jamais on ait défini ce qu'ils avaient à faire.

Prudemment, la guerre spécifiait [2] : « Le budget de la Guerre n'intervient pas dans l'organisation d'une Légion Arabe ».

Le lieutenant de réserve Coulondre (secrétaire d'ambassade), fut chargé d'aller chercher à Aden un premier convoi de prisonniers arrivant de Bombay à destination de la Légion Arabe. Ces « engagés » dont une quarantaine d'officiers turcs, prétendirent être débarqués à Djeddah, et le lieutenant Coulondre, heureusement à hauteur, eut bien du mal à surmonter cette révolte.

Dès son arrivée à Suez, il télégraphiait au sous-lieutenant Maugras, faisant fonctions de Haut-Commissaire, (M. Georges-Picot étant à Paris), pour lui rendre compte que les 543 « engagés » comptaient beaucoup d'indésirables, que la mutinerie devant Djeddah n'avait pu être enrayée que péniblement; et que quand on aurait trié officiers et soldats, turcs, chrétiens et juifs, civils, jeunes et vieux, bédouins, on pouvait espérer au mieux former un bataillon.

Le Gouvernement de l'Inde, n'avait pensé qu'à se débarrasser de ses prisonniers; et la mutinerie était causée pour bonne part par la rédaction de l'acte d'engagement.

Ce contingent s'installa à Ismaïlia sous la tente.

Le général Clayton l'inspecta en septembre et en rapporta deux impressions : mauvais cadres, déception d'être en Egypte.

Le général Bailloud alla voir cette troupe à son passage, et en rapporta aussi médiocre impression.

Un rapport du lieutenant Coulondre « instructeur à la

1. Un exemple typique de cet état d'esprit est le fait qu'au recensement de 1921, deux millions seulement d'Indiens savaient lire l'anglais, sur 320 millions d'Indiens recensés.

2. 6805-9-11 du 11 septembre 1917.

Légion Arabe » à M. Maugras montre ce qu'était cette organisation.

« Des théories sont faites de 2 h.30 à 3 heures aux officiers et sous-officiers par le Chef de bataillon et les commandants de Compagnie. Elles paraissent dégénérer souvent en conférences politiques; et les exercices, *auxquels nous ne participons pas* [1], tels que l'école de section ou de compagnie, se terminent parfois par des allocutions des chefs et des applaudissements des soldats qui dénotent peut-être un ardent patriotisme, mais sont peu compatibles avec la discipline, *et sonnent comme un écho des soviets* ».

Le chef de bataillon arabe se sentait si peu sûr de son autorité qu'il avait demandé le maintien du poste de police de 25 soldats anglais, établi au milieu de son camp, et que le commandement anglais voulait supprimer après la formation de ce bataillon.

« Les tentatives que nous avons faites pour faire assurer la propreté du camp par les Légionnaires ont donné des résultats fâcheux, et nous ne pouvons songer pour l'instant à remplacer l'équipe sanitaire du Labour Corps Egyptian qui y est employée. Nous avons dû nous débarrasser du médecin arabe lui-même, dont l'incurie est sans remède ».

Nouri Bey, devenu chef d'État-Major de Djafar Pacha à Akaba, étant venu voir la Légion, prétendait que les officiers « advisers » (conseillers) devaient se borner à payer la solde : avec notre argent bien entendu.

Le général Bailloud concluait un rapport du 4 octobre : « Rien à attendre de la Légion Arabe ».

M. Maugras mentionnait dans une lettre du 15 octobre, la méfiance des légionnaires arabes vis-à-vis des Européens, parce qu'on ne les envoyait pas au Hedjaz.

Une visite de Fouad el Khatib et des Délégués Chérifiens était l'occasion d'une manifestation d'enthousiasme pour le *Roi des Arabes* (4 octobre).

La Guerre écrivait aux Affaires Étrangères, le 29 octobre [2], que les contingents de la Légion Arabe étaient en

1. Tout commentaire serait inutile.
2. 7928-9-11.

grande partie inutilisables, que les cadres arabes avaient le plus mauvais esprit, étaient incapables d'organiser et de commander.

« Et puisque la Mission B a été envoyée en Egypte et au Hedjaz dans le but d'instruire les contingents bédouins, il semble qu'elle soit la plus qualifiée pour organiser la Légion Arabe. On trouverait enfin ainsi l'utilisation des instructeurs mis à la disposition du colonel Brémond qui sont encore en partie sans emploi [1], et dont l'activité a suffisamment prouvé qu'ils sont susceptibles d'avoir de l'autorité sur les contingents arabes.

« Cette conclusion est aussi celle du rapport ci-joint du général Bailloud. Elle ne saurait évidemment être admise sans l'assentiment du Gouvernement britannique et du Malik.

« Dans le cas où vous en admettriez le principe, le colonel Brémond pourrait rester pour cette mission spéciale sous la haute direction du Commissaire Français de Palestine, qui continuerait à assurer la solde des contingents instruits par la France, avec les fonds dont il dispose pour cet objet.

Pour le Président du Conseil, Ministre de la Guerre,
Le général Chef d'Etat-Major Général,

FOCH.

Cette solution était la seule logique. Il était absurde de ne pas utiliser l'expérience acquise par la Mission B en un an de rude travail, et l'avantage de ses relations avec le Malik, ses fils et les Chérifiens.

C'est pourtant ce qui fut fait et voici pourquoi [2] :

« Réponse à votre lettre du 29 octobre.

1. Au 18 septembre, la Mission B avait 16 officiers en Arabie, et 5 en Egypte (3 commandants d'unité indispensables, un médecin et un vétérinaire). Il en avait été rendu compte par lettre et par télégramme. La section d'Afrique avait donc renseigné inexactement le Chef d'État-Major général.

2. Lettre du 5 novembre 1917 du Ministre des Affaires étrangères au Président du Conseil, ministre de la Guerre.

« Quant à la désignation du colonel Brémond et des officiers placés sous ses ordres comme instructeurs des contingents destinés à faire partie de la Légion, je crois devoir vous signaler qu'il ne me paraît pas possible, jusqu'à plus ample informé, de donner suite à la proposition dont vous avez saisi mon Département. J'estime, en effet, qu'une mesure de ce genre serait de nature à éveiller certaines susceptibilités chez nos alliés britanniques.

LOUIS BARTHOU.

Les susceptibilités ont dormi tranquilles. Et la Légion Arabe n'a jamais rien valu.

A la fin d'octobre, l'État-Major anglais cherchait tous les moyens d'action possibles. Le général Clayton proposa d'employer la Légion Arabe à enlever Meddaoura (100 kilomètres au sud de Maan), tandis que les Emirs tenteraient de prendre Médine que l'on estimait à bout de ressources.

Dans une lettre du 5 novembre, il écrivait à sir Graham à Londres : « Je suis convaincu, et j'ai été informé par mon collègue français, que le moment est venu où la Légion Arabe doit être envoyée à Akaba pour aider l'Emir Faïçal; son opération a eu un plein succès, en arrêtant les troupes turques à Maan, à un moment très heureux. Medina est dans une mauvaise situation [1], et une action prompte et énergique pourrait bien assurer sa capitulation. Ceci ne peut être fait qu'avec l'aide de plus de troupes entraînées, afin de confirmer les succès déjà obtenus par les Bédouins ». Il prévoyait que l'hiver rigoureux allait faire rentrer ceux-ci chez eux.

« La Légion n'est pas encore complètement entraînée mais est une unité bien équipée et pouvant rendre des services ». Elle le désirait et le Grand Chérif la réclamait.

« J'insiste donc d'une façon spéciale pour que la Légion Arabe soit utilisée de suite, afin de consolider et de compléter les succès obtenus à Akaba, et *j'espère qu'on ne*

1. Médine ne se rendit que le 27 janvier 1919.

laissera pas des considérations politiques intervenir contre des mesures d'une nécessité urgente ».

Il y avait beaucoup d'illusions dans cette note au sujet de laquelle Londres demanda l'avis de Paris.

Le ministre des Affaires Étrangères écrivit à la Guerre le 8 novembre : « J'ai télégraphié à Maugras que j'approuvais le projet Clayton. Nous avons avantage à tirer parti de ce contingent sur le terrain où l'insuffisance de sa discipline et de son encadrement se feront le moins sentir. Les circonstances paraissent favorables pour un effort contre Médine dont le ravitaillement est de plus en plus difficile ».

La Légion Arabe était en réalité incapable d'être employé contre Médine, ou n'importe où.

Un rapport de M. Mercier, officier interprète (vice-consul) envoyé par le ministre de la Guerre en Egypte pour voir nos formations, renseigne plus exactement sur la Légion Arabe.

« La Légion Arabe a conservé 400 volontaires, a dû licencier le surplus. Il y a 60 chrétiens, un certain nombre de juifs. On attend 300 volontaires du Yémen ».

A Ismaïlia, de nouveaux incidents venaient de se produire : chrétiens et juifs avaient refusé de se laisser armer. « Le reste, en majeure partie des Mésopotamiens, a pris une certaine homogénéité. Quelques officiers arabes ont une bonne instruction militaire. Mais ces cadres ne connaissent que la discipline turque « basée sur des exécutions sommaires [1] ».

« Les officiers de Mossoul et de Baghdad que j'ai vus prennent leur rôle très au sérieux, *nourris de l'idée d'un empire arabe puissant, basé non sur la religion, mais sur la race et la langue.* C'est pourquoi ils s'opposent au licenciement des chrétiens et des juifs.

« Ils ne veulent se battre que pour le Malik du Hedjaz, sur son ordre, et d'abord en Arabie contre les Turcs.

L'un d'eux disait : « Envoyez-moi à Maan, sur l'ordre

1. Lors de l'attaque du canal de Suez, on trouva dans les tranchées turques des rangées de soldats turcs tués à coup de revolver par les officiers allemands ou turcs pour les obliger à sortir des tranchées.

du Malik, mais pas pour aider les Anglais, (et sous-entendu les Français).

Mais ces officiers sont très timides devant les Turcs, de peur d'être pendus.

Et M. Mercier concluait : « La Légion Arabe ne paraît pas appelée à atteindre le degré de cohésion et de discipline de l'élément arménien de la Légion d'Orient [1] ».

Un rapport du lieutenant-colonel Pearson, officier adviser anglais, concluait à la mauvaise constitution de ce corps.

M. Georges-Picot écrivait [2] que l'avenir de la Légion Arabe avait été compromis par le Gouvernement des Indes où le recrutement avait été mal fait; que le commandement en avait été mal réparti; que les possibilités d'utilisation comme renfort de l'armée chérifienne étaient très réduites; qu'il y avait des jalousies entre chefs chérifiens; bref, qu'il n'y avait rien à faire de la Légion Arabe.

Et il télégraphiait le 1er mars 1918 : « Le général Clayton est d'accord avec M. Georges-Picot pour dissoudre la Légion Arabe. Le Chérif est très jaloux de son autorité. Le contrôle étranger, cependant insuffisant, a motivé l'insuccès de la Légion Arabe. Cette unité était suspecte vis-à-vis des Chérifiens. Elle ne présente aucun intérêt. Cet insuccès est à regretter ».

En transmettant, le 4 mars, ce document à la Guerre, les Affaires Étrangères écrivaient : « La Légion Arabe est mal vue du Malik; elle est mal recrutée; c'est une dépense inutile, je suis d'avis d'y mettre fin. JEAN GOUT ».

Le 13 mars, la Guerre répondait [3] : « Je suis d'accord pour la dissolution de la Légion Arabe. Son insuccès était prévu par ma dépêche 5945-9-11 du 6 août 1917. ALBY ».

Et le 14 mars [4], la Guerre télégraphiait au colonel de Piépape que les deux officiers advisers étaient remis à sa disposition : « Légion Arabe supprimée ».

Les 400 hommes de cette troupe furent transportés à

1. Rapport du 14 novembre 1917.
2. De Jérusalem, 26 décembre 1917.
3. 1881-9-11.
4. 1922-9-11.

Akaba et versés dans les réguliers de Faïçal : *aucun d'eux ne prit part à la marche sur Damas.*

Cet échec permet de mesurer les résultats obtenus en Arabie par les éléments de la Mission B : l'ombre fait valoir la lumière [1].

XXIX

Après ses deux échecs de Gaza, le général Murray avait entrepris de longs travaux de communications à travers le Sinaï. Dans une conversation avec le colonel Brémond, il lui disait que la prise de Gaza lui paraissait impossible; que si, par fortune, on y parvenait, il faudrait aller chercher les Turcs sur le front Jaffa-Jérusalem, où leurs voies ferrées leur permettraient de rassembler 150.000 hommes, tandis qu'on aurait derrière soi 60 kilomètres de pays sans route. Au contraire, sur ses positions actuelles, c'étaient les Turcs qui avaient à traverser ces 60 kilomètres pour venir l'attaquer.

Il ajoutait qu'à son avis les Alliés ne pouvaient chasser les Allemands de France, que la guerre serait sans issue et qu'il préférait attendre la fin de la guerre dans des positions solides avec une armée intacte.

Le colonel, qui avait entendu ces déclarations avec les sentiments que l'on pense, répondit que l'affaire de Gaza était une question d'artillerie, que les Turcs ne se reformeraient pas plus à Jérusalem qu'ils ne s'étaient reformés après Baghdad [2], et qu'il n'était nullement de l'avis du général Murray en ce qui concernait les Allemands en France.

Et dans un rapport du 15 juillet au ministre de la Guerre, il rendait compte que Gaza resterait turc tant que le général Murray commanderait en Egypte.

1. Quand on veut des chaussures, on s'adresse aux cordonniers.

2. Les Turcs ne se reforment pas. Voir les *Lettres de l'Orient* de de Moltke, et ce qui s'est passé après Plewna.

Les troupes anglaises, désireuses de marcher, ressentaient ouvertement le regret de cette inaction, quand on apprit que le général Allenby allait venir prendre le commandement : il est de stricte vérité de dire que la nouvelle fut bien accueillie.

Au début de septembre, le général Bowles prit les fonctions de chef d'État-Major général.

Et au début d'octobre le front turc fut enlevé, puis Jérusalem [1] enlevée, où le général Allenby fit son entrée à pied le 11 décembre 1917, ayant le lieutenant-colonel de Piépape à sa droite. M. Storrs fut nommé général de brigade et gouverneur de la ville.

La fin de l'année trouva l'armée anglaise créant les voies de communication nécessaires dans les 60 kilomètres de terrain gagné.

XXX

L'importance musulmane de la prise de Jérusalem était considérable. Les musulmans nomment cette ville el Qouds [2], le Saint. La visite à la mosquée dite d'Omar (elle a été construite par le Khalifa Abd el Malek ben Merouan, de la dynastie des Beni Omméia, qui régna à Damas de 688 à 692) fait partie du Pèlerinage complet. Jérusalem a servi de Qibla, direction de la prière, au Prophète avant l'Hégire, conformément à la tradition des Juifs pendant la captivité de Babylone. Elle a encore été Qibla sous les Khalifas Beni Omméia pendant la révolte du Hedjaz.

1. Henri V, roi de France et d'Angleterre, à son lit de mort, disait : « J'ai toujours eu dessein d'aller en Syrie, et de reprendre la Ville Sainte aux Infidèles ». Et William Blake avait rimé : « Angleterre! Eveille-toi! Ta sœur Jérusalem t'appelle! » Dès Noël 1916, les Padres, (c'est le nom officiel des aumôniers militaires anglais), la jugulaire sous le menton, prêchaient la délivrance de Jérusalem, un an d'avance.

2. Les musulmans qualifient de El Rouah el Qouds, l'Esprit saint, l'un des quatre Karoubiyn (chérubins) Djebril (Gabriel).

XXXI

Il faut citer deux exemples typiques des difficultés auxquelles se heurtaient la Mission.

Le 22 juin 1917, du Caire, approuvé par le général Bailloud, le Chef de Mission télégraphiait : « Pour me permettre de répondre aux demandes des Emirs Ali, Abdallah et Faïçal, et constituer autour de nos officiers en colonne des groupements suffisants, vous demande m'envoyer 40 fusils mitrailleurs avec 80 soldats indigènes dressés ou non, mais très bons soldats. Instruction sera donnée ou perfectionnée à Port-Saïd. Comme cadres, un officier indigène, de préférence des spahis; les sous-officiers et caporaux de préférence indigènes. 5000 cartouches par fusil ».

Un mois après, le ministre répondait : « Réponse à demande du 22 juin. Ordre donné pour envoi 20 fusils mitrailleurs. *Impossible fournir le personnel* [1] ».

Mais six jours après, une influence bienfaisante faisait télégraphier [2] : « Nombre de fusils mitrailleurs envoyés est de 40 avec 5.000 cartouches. Ordres sont donnés pour envoi de 2 canons de 65 pour Faïçal demandés par votre télégramme 424 du 20 juin avec 1.000 coups par pièce ».

Comme il était aussi accordé [3] 50 sapeurs indigènes, toute la côte d'Arabie fut dans la joie. Il est à remarquer que le télégramme du 26 juillet a le numéro 5.962 et celui du 28 le numéro 5724 : il y eut vraisemblablement un tripatouillage, une lutte entre le bon sens et l'influence qui ne voulait pas laisser grossir nos effectifs, si modestes pourtant.

La demande des deux canons de 65 avait donné lieu à une correspondance qu'il faut citer parce qu'elle montre tous les préjugés auxquels elle se heurtait.

1. Inutile de souligner cette réponse. (5583-9-11 du 22 juilllet 1917).
2. 5724-9-11 du 28 juillet 1917.
3. 5962-9-11 du 26 juillet 1917.

Le Chef de Mission avait vu à el Ouedj l'Emir Faïçal et le colonel Wilson qui lui avaient demandé 2 canons de 65. L'adjudant d'artillerie Lamotte était d'accord sur la possibilité de les employer utilement. La demande en fut donc télégraphiée du Caire le 19 juin, « avec une grande insistance ».

Le ministre des Affaires Étrangères transmit cette demande à la Guerre qui répondit [1] :

« En ce qui concerne les 2 canons de 65 de montagne dont le colonel Brémond demande l'envoi pour être mis à la disposition de l'Emir Faïçal, je m'en tiens à ma dépêche n° 4913-9-11 du 1er juillet 1917. Nos ressources en armes de ce modèle sont très réduites. La fabrication est lente. Par ailleurs, *nos propres cadres musulmans, pas plus que les artilleurs bédouins* [2] *de l'armée du Chérif ne sont en état d'utiliser un matériel aussi délicat.*

« J'estime que la livraison de 2 canons de 65 ne saurait être décidée *qu'en pure perte*, tandis qu'elle retarderait la satisfaction des besoins qui se sont manifestés sur d'autres théâtres d'opérations ».

DUPORT.

Il est bien évident que si le colonel Brémond demandait 2 canons de 65, c'est qu'il savait pouvoir les utiliser.

Tout de même, la Guerre écrivait à l'armement [3] :

« A la suite des demandes formulées par le Chérif de la Mekke, et transmises avec insistance par le colonel Brémond Chef de la Mission Militaire française d'Egypte, le Président du Conseil ministre des Affaires Etrangères me fait connaître qu'il y aurait un grand intérêt politique à ce que 2 canons de 65 de montagne et 40 fusils mitrailleurs soient mis à la disposition des Emirs Abdallah et Faïçal, fils du

1. 5205-9-11 du 2 juillet 1917.

2. Ces « Bédouins » étaient des artilleurs turcs, qui avaient déjà servi des matériels modernes quand ils servaient dans les rangs turcs. Et puis, nous étions là pour les instruire.

3. 412-9-11 du 13 juillet 1917.

Chérif, qui opèrent contre les Turcs au Nord et à l'ouest de Médine ».

. . . . . .

« Je m'étais jusqu'ici opposé en raison [1] des besoins à satisfaire par ailleurs, à ce qu'il fut donné suite. Mais le roi du Hedjaz et les Emirs faisant de cette affaire une question d'amour-propre, M. Ribot estime que satisfaction doit leur être donnée.

« En conséquence, je vous prie d'examiner la possibilité d'envoyer au Hedjaz 2 canons de 65 de montagne et 40 fusils mitrailleurs avec 5.000 cartouches par fusil ».

Et le 17 octobre 1917 [2] la Guerre informait le Chef de Mission qu'ordre était donné d'expédier une section de 65 au parc d'artillerie de Port-Saïd : elle ne devait y arriver qu'en février 1918, environ dix-huit mois après la première demande.

Tout de même, la routine était brisée, car la Guerre écrivait encore à l'Armement, le 2 novembre 1917 : « Le colonel Brémond insiste pour qu'une batterie de 65 soit mise à la disposition de l'Emir Abdallah. Il y aurait intérêt à donner satisfaction [3] ».

Ces canons de 65 nous ont demandé plus d'efforts pour les obtenir qu'il n'en a fallu pour les faire : on verra qu'ils eurent un rôle décisif. Les Affaires Étrangères qui n'avaient pas les préjugés des militaires sur l'emploi des indigènes dans l'artillerie en ont toute la gloire : c'est à elles que nous devons nos succès de Maan à Damas, qui auraient été impossibles sans les 65. C'est à l'insistance persévérante de M. Jean Goût, sous-directeur de l'Asie que nous devons d'avoir eu gain de cause [4].

Le Chef de Mission ayant demandé par télégramme du

1. Les motifs variaient, seule l'opposition persistait.

2. 7629-9-11.

3. Cette batterie ne fut prête à Marseille qu'en 1919, et à ce moment il fallut télégraphier pour en empêcher l'envoi devenu inutile.

4. En 1910, le capitaine Brémond, chef par intérim de la Mission Militaire à Fez, fut laissé sans fonds par le ministère de la Guerre pendant un mois et demi. Grâce à notre Consul, M. Gaillard, il put emprunter 150.000 francs. Quand la Guerre se décida à envoyer des fonds, il fallut payer 4.000 francs

6 juillet 1917, l'autorisation d'allouer *l'indemnité de combat* aux hommes détachés en Arabie, ou au moins à ceux en colonne, la réponse, d'ailleurs favorable, mit six mois à lui être envoyée : il faudrait qu'on tienne compte du moral des hommes.

C'est la troupe qui paie, avec ses pertes et ses peines, toutes ces erreurs; et alors qu'elle a besoin de toutes ses forces, et qu'elle a le droit de compter qu'on ne doit penser qu'à l'aider et à la servir. Tous ces faits, pris parmi bien d'autres avec lesquels on pourrait faire un volume, ne sont pas rapportés dans un esprit d'inutile récrimination, mais dans l'espoir que peut-être il se trouvera quelqu'un pour améliorer l'organisation, ou que peut-être ceux qui travaillent tranquillement à l'abri porteront leur pensée et leur effort vers ceux qui luttent.

XXXII

Le sultan d'Egypte Husséin I mourut le 9 octobre 1917. Son fils Kemal el din, marié à une sœur du Khédive détrôné, Abbas Hilmi [1], refusa, sous l'influence violente de sa femme, de régner sous le Protectorat britannique.

Le prince Ahmed Fouad, frère du défunt, se trouva ainsi appelé au trône. Il avait fait ses études en Italie, y avait servi comme lieutenant, et avait été candidat au trône d'Albanie pour le compte de l'Italie.

Le Chef de Mission demanda au ministre de France au Caire de transmettre au Palais le télégramme suivant :

d'intérêts : et au même moment, on refusait une machine à écrire, sous prétexte de manque d'un crédit de 700 francs.

Il y avait dans les archives de la Mission copie d'une lettre du commandant Burkhardt, chef de Mission en 1902, qui, également oublié, avait écrit au ministre qu'il ne lui restait qu'à vendre ses chevaux et à retourner à pied à la côte avec son personnel. La France ne sait pas ce que lui coûtent les fauteuils des bureaux, tellement trop nombreux.

1. Alors réfugié à Constantinople et complètement inféodé à l'Allemagne.

« Le colonel Brémond et la Mission Militaire Française prennent grande part au deuil de l'Egypte et regrettent profondément le souverain éminent qui leur avait fait un accueil si flatteur à leur arrivée en Egypte, il y a un an ».

Le nouveau souverain se montra à la hauteur des circonstances, qui étaient délicates; et il n'y eut pas de heurt.

XXXIII

Les opérations des Chérifiens pendant le deuxième semestre 1917 ont continué à se développer en trois groupes:

— A droite (Sud) les Emirs Ali et Zéid, dont l'effort se porte sur Médine; à partir du début de septembre, les troupes de l'Emir Zéid se rapprocheront de Yanbo et d'el Ouedj et s'y embarqueront pour Akaba;

— Au centre l'Emir Abdallah, dont l'effort se porte sur la voie ferrée;

— A gauche, l'Emir Faïçal, orienté d'abord sur Tebouk, puis à partir du début d'août 1917, transporté à Akaba, avec Maan comme objectf, et rejoint en septembre par l'Emir Zéid, orienté sur la Mer Morte.

A) *Colonnes Ali el Zéid.*

Les Emirs Ali et Zéid étaient toujours campés à Bir Derouich et en face de Djelidjla que les Turcs tenaient fortement.

Nous avions en juin à la colonne Ali un détachement de 3 officiers, 30 hommes et 6 canons de 80 de montagne sous les ordres du lieutenant-colonel Cadi, qui furent renforcés en juillet par un détachement de téléphonistes et 2 canons Ce détachement avait pour base Yanbo, où commandait le capitaine Depui.

On savait que Médine avait reçu 8 canons, que des renforts étaient arrivés à Amman, Maan et Tebouk, et que le chemin de fer fonctionnait toujours.

La température, particulièrement en fin août, était exceptionnellement accablante et empêchait toute opération sérieuse.

Mais dès le 19 août le colonel Cadi signalait que l'Emir était assailli par des milliers (*sic*) de Bédouins réclamant des « arriérés de solde », qu'il paraissait découragé, se plaignant de n'avoir que 35.000 livres sterling par mois au lieu des 50 ou 55.000 nécessaires, du manque de vivres, et de ses frères.

Cette situation était connue des Turcs, car une proclamation de Fakri Pacha aux Arabes et à la garnison de Médine, affirmait que les Alliés avaient cessé de ravitailler les Arabes, et que depuis quatorze jours l'Emir Ali n'avait rien distribué.

De fait, le 7 octobre, l'Emir n'avait plus rien. Heureusement le *Hardinge* passait à Djeddah et alla lui débarquer 60 tonnes de vivres le 17 à Yanbo.

Le gaspillage, d'ailleurs, était certain; car du 28 septembre au 20 octobre, les Anglais ont débarqué à Yanbo 8.000 sacs de grains et de farine.

Ces difficultés, exploitées par le Cheikh Embarek de Rabegh, eurent pour résultat le pillage de caravanes allant de Yanbo à Bir Derouich, et dont l'une fut en partie repérée à Médine, vendue aux Turcs (70 chameaux sur 165). Un de nos détachements, (lieutenant Bendjennat et 3 hommes) sournoisement enveloppé près de Khaïf par 300 Bédouins, fut dépouillé, et renvoyé à Yanbo, ces Bédouins leur disant agir ainsi parce qu'il leur était dû neuf mois de *solde*, et qu'ils *étaient les ennemis du Grand Chérif*.

Et il fallut faire passer par le camp de l'Emir Abdallah les ravitaillements destinés à l'Emir Ali.

Le Malik parvint, évidemment en payant, à faire rapporter à Yanbo le 3 novembre tout ce qui avait été volé à notre détachement.

Mais la situation restait précaire, parce que le Malik ne pouvait satisfaire aux exigences de « solde » des Bédouins. Au temps des Turcs, leurs prétentions étaient freinées par la crainte; aujourd'hui rien ne les limitait.

Cette situation troublée était aussi une conséquence du départ de l'Emir Zéid, qui, sur les ordres du Caire, avait été invité par le Malik, le 12 septembre, à rapprocher ses forces de la côte en vue de leur embarquement pour Akaba. Ce ne fut que le 5 novembre que l'Emir se décida à s'embarquer, comme on le verra plus loin.

Le capitaine Depui avait reçu l'ordre de faire une tournée de liaison entre les camps des Emirs. Faute d'une automobile, tout cela dut se faire à chameau, avec beaucoup de temps perdu. Depui arriva le 1er octobre au camp de Bir Derouich, juste pour voir la colonne Ali se porter, le 3, à Djafer (le creux), où elle était installée le 7.

Le même jour, l'Emir Ali opérait une petite destruction de la voie au sud de Bouéit, tandis que le capitaine Raho, en liaison, détruisait 1.200 rails au nord de cette gare. Mais quand l'Emir Ali voulut attaquer la petite gare de Mélil, avec 800 réguliers et 4 canons contre 30 Turcs, les officiers chérifiens refusèrent d'attaquer, et il rentra à son camp.

Le 25 octobre, 3 avions turcs [1] bombardaient ce camp : 7 bombes, 2 tués.

Le 29 le capitaine Depui reconnaissait la station de Mouhéit. On constatait que les Turcs avaient renforcé la garde de la voie. Dans une nouvelle reconnaissance, le capitaine et trois de ses hommes étaient blessés, en allant chercher quatre officiers chérifiens non blessés, complètement apeurés : « L'attitude de nos hommes a produit la meilleure impression et inspiré pour eux respect et admiration ».

Enfin le 9 novembre, l'Emir Ali quittait Djafer pour attaquer Bouéit. Sa colonne comprenait : la batterie Kernag (six 80 de montagne), 4 compagnies chérifiennes (1 d'infanterie, 2 de mitrailleuses, 1 du génie), 250 mekkois, 1500 Bédouins.

Le 10 à 20 heures, les Bédouins faisaient deux coupures de

1. L'escadrille du Major Ross, complètement hors de service, avait quitté el Ouedj le 30 juillet; ce qui avait rendu l'air aux avions turcs.

la voie au nord et au sud de la gare pour l'isoler. Le 11, à 6 h. 30, la batterie Kernag ouvrait le feu. A 10 heures, la gare brûle, un wagon qui s'y trouvait est détruit. Mais il arrive 2 trains turcs, et sous leur canon, tous les Bédouins s'en vont. A midi, l'Emir donne l'ordre de retraite. Ses pertes sont de 5 blessés.

Les officiers chérifiens ont de nouveau montré leur volonté de ne pas se battre. Les mitrailleuses étaient restées à 2 et 3.000 mètres de l'ennemi. Nos artilleurs avaient amené leurs pièces en avant de l'infanterie, sans la décider à marcher. Dans la retraite, tout le monde était parti en les laissant se débrouiller : ce n'est qu'à 15 heures qu'ils furent hors de portée des canons turcs.

Pendant que les trains canonnaient nos 80, incapables de répondre faute de portée, un Bédouin tira sur le maréchal des logis Ben el Hadj, en lui disant : « Pourquoi ne détruis-tu pas les canons turcs? Tu nous trahis! » Deux 65 nous auraient donné le succès.

L'Emir écrivit au chef de Mission une lettre de félicitations sur l'attitude de notre contingent citant le lieutenant Kernag, et le soldat infirmier Zerkine, qui avait essayé en vain de décider l'infanterie à se porter en avant.

Sous la pression du Malik, des Anglais, des Français, l'Emir Ali se décida à un nouvel effort, contre Djelidjla. Mais cette position, fortement organisée, avec fils de fer, et solidement tenue (1 bataillon, 3 canons, 6 mitrailleuses) faisait partie de la défense même de Médine.

Ali emmena 3.500 hommes avec 15 canons (batterie Kernag, 9 pièces chérifiennes, 6 compagnies d'infanterie et de mitrailleuses, 500 akaïlats, 2.000 Bédouins). Le départ eut lieu le 27 novembre.

L'attaque se fit en 2 groupements, au Nord, sous les ordres de Nouri Bey un groupe qui resta totalement inactif; au Sud sous les ordres de l'Emir, un groupe qui attaqua le 28 à 7 heures.

Tout se borna à un combat d'artillerie, les 28 et 29. Le 29 à 18 heures, Ali donna l'ordre de la retraite. Le lieutenant Kernag obtint qu'on recommençat le 30. Mais dans la nuit,

les Turcs amenèrent 2 bataillons et 10 canons dont 4 de campagne, en face desquels nos 80 n'étaient pas de force. Le 30 à 18 heures, la retraite commençait, sans que les Turcs eussent esquissé le moindre mouvement.

Les pertes chérifiennes étaient de 1 tué et 23 blessés; la batterie Kernag avait 1 tué, 9 blessés (dont l'officier), 2 mulets tués, 2 roues et 1 rallonge d'affût brisées.

Les Turcs avaient 30 blessés et 2 canons démolis par nos 80,

Le capitaine Depui demandait qu'on lui envoyât le sous-lieutenant d'artillerie Leimbacher; et le médecin-major Roland, sur sa demande allait au camp d'Abdallah et suivait sa colonne pendant deux mois. Ces demandes étaient faites d'accord avec le colonel Wilson, et Depui précisait : « Sécurité absolue assurée ». On voit encore là ce qu'il faut penser de la difficulté d'employer des Européens en Territoire Sacré.

B) *Colonne de l'émir Abdallah.*

L'émir Abdallah était rentré au camp de l'Oued Aïss après sa visite aux émirs Ali et Zéid au camp de Bir Derouich. Il avait alors auprès de lui le capitaine Raho, avec 1 officier indigène, 1 maréchal des logis français, 13 hommes de troupe indigènes, 2 chevaux et 6 fusils mitrailleurs, de le Mission B.

Au milieu de juillet, l'Emir, qui avait à son camp les lieutenant-colonels Joyce et Newcombe, invitait le colonel Brémond à venir le voir. Malheureusement, faute d'une automobile, cette visite aurait demandé trop de temps. Le chef de Mission dût se borner à prescrire au capitaine Depui une tournée de liaison qui, commencée le 17 juillet, de Yanbo, dura plusieurs semaines, et débuta par l'émir Abdallah.

Les nouvelles de Médine disaient qu'on y avait inauguré une politique proarabe, qu'on distribuait du blé à la popu-

lation, ce qui prouvait que le ravitaillement par les Chammars fonctionnait toujours [1].

Vers la mi-juillet, pour l'entraver, l'émir Abdallah faisait occuper Teïma, où ses Bédouins tuaient les représentants d'Ibn Rechid et capturaient 50 Turcs.

Plusieurs démarches avaient été faites au Caire à ce sujet : notamment par le lieutenant de Saint-Quentin à l'Arab Bureau, le 24 août, où on lui répondait ne pas y croire, Ibn Rechid étant hors d'état de rien faire.

Mais au milieu d'août, le lieutenant-colonel Cadi, alors auprès de l'émir Ali, signalait l'arrivée à Médine de gros approvisionnements, arrivés avec la tolérance d'Ibn Saoud. Notamment le 4 août une forte caravane de Chammars était partie pour Kowéit ou l'émir Ibn Sabah avait préparé son chargement.

Le colonel Wilson, avisé, répondit au colonel Brémond en lui demandant de faire faire une démarche auprès de sir Reginald Wingate, car lui-même n'avait jamais pu se faire écouter à ce sujet.

Cette fois l'Arab Bureau télégraphia à Bassorah. Et fin octobre, le colonel Hamilton, political officer à Kowéit, visita Turki, un des fils d'Ibn Saoud, à Bouréida, et en obtint la promesse d'empêcher ce trafic, qui pourtant, continua.

Le capitaine Raho et ses équipes faisaient chaque semaine une randonnée de trois à cinq jours sur la voie ferrée; l'ordre n° 5 de la Mission résume leur action : « Le détachement français de la Colonne de l'émir Abdallah, sous les ordres du capitaine Raho et du lieutenant Bendjennat, a parcouru du 21 au 30 août 342 kilomètres en pays désertique, faisant notamment 85 kilomètres en une marche sans arrêt de quatorze heures et demie le 24 août; détruisant 5 kilomètres de voie et 4 ponts le 25 août près de

1. « Il est vrai qu'à tout instant, Fakri Pacha télégraphiait au groupe d'Armée que lui et ses troupes allaient mourir de faim, mais ce n'était là qu'une de ces exagérations coutumières aux Turcs. Comme la suite le démontra, il put se maintenir à Médine par ses propres moyens jusqu'après l'armistice. » (*Cinq Ans de Turquie*, p. 268).

Mouderidj, sous le feu constant de l'ennemi posté à 1500 mètres; après une marche en retraite de 65 kilomètres en dix heures et demie, dans les conditions les plus dures, est reparti après un seul jour de repos près d'un mauvais puits pour une nouvelle destruction qui a été opérée le 28 août près de Djeddah [1], et a porté sur 4 kilomètres de voie. Est rentré le 30 août ramenant tous ses hommes et tout son matériel dans le meilleur état moral et dans un ordre parfait, a été reçu solennellement par l'Emir Abdallah qui s'était porté à sa rencontre, et qui a embrassé [2] tous les officiers pour leur témoigner sa satisfaction de sa conduite ».

Et cela se passait en août 1917, exceptionnellement chaud.

Il est à noter que l'émir Abdallah mentionnait dans ses télégrammes au Malik de manière détaillée les résultats obtenus par la « section française ». Il était le seul à agir ainsi.

Le 1er septembre, un cheikh des Anazeh, Ferhan el Aïda, influent dans la région d'el Ala, et resté jusque-là fidèle aux Turcs, arrivait avec 400 akaïlat au camp Abdallah; l'Emir lui payait à partir de ce moment une mensualité de 10.000 livres sterling; la Mission Française lui faisait parvenir 1.000 fusils et 100 caisses de cartouches : le cheikh Ferhan razziera le camp d'Ibn Rechid en 1918.

Le même jour, le chérif Chaker et le major Davenport détruisaient 500 rails près Abou Naam, et rentraient le 8 au camp, ayant eu 8 déserteurs égyptiens dont un officier [3].

Le 5 septembre, l'émir Zéid arrivait au camp Abdallah, annonçant qu'il allait constituer un groupement de Bédouins pour remplacer son frère Faïçal parti à Akaba, mais qu'il camperait plus près de la voie ferrée.

Les 15 et 16 septembre, une expédition dont faisait partie le capitaine Raho coupait la voie au N. de Bouéit.

Le 23 septembre, un acte de violence était commis par

1. Station de la voie ferrée, entre Abou Naam (les Autruches) et Istabel Antar.

2. Beau geste de chef, dont nous lui fûmes tous reconnaissants.

3. Seul l'officier put gagner Médine. Les 8 hommes furent tués.

les Syriens contre Si Halmy « commandant de division », et pratiquement chef d'Etat-Major de l'Emir. Syrien, ancien sous-lieutenant turc, son élévation subite au grade de général de division avait éveillé bien des appétits. Il avait, d'ailleurs, une influence mauvaise, entravant de son mieux toute attaque contre les Turcs. Un groupe de Syriens, officiers et soldats, ayant à sa tête Ahmed Chaouch, l'assaillit et le frappa.

L'autorité morale acquise par nos officiers était telle que l'Emir les constitua en tribunal, et que nul ne discuta cette juridiction improvisée : c'est l'hommage le plus indiscutable qui pouvait leur être rendu.

Appliquant le code de justice militaire français, ce tribunal condamna Ahmed Chaouch à mort, six autres syriens à dix ans de travaux forcés, d'autres à des peines disciplinaires. L'émir commua la peine d'Ahmed Chaouch en celle des travaux forcés à perpétuité. Comme il n'y avait pas d'autres peines au Hedjaz que l'amende, la bastonnade et la prison, ces condamnations avaient un caractère théorique.

Du 6 au 12 octobre, le capitaine Raho, avec 2 officiers et 42 hommes, couverts par un détachement bédouin, opérait des destructions entre Bouéit et Istabel Antar, voyant passer hors de portée un train avec 2 canons qui emmenait Ibn Rechid de Médine à el Ala; un autre train turc, avec canon, essayait vainement d'empêcher le travail. Nous avions un blessé, un petit poste était enlevé par les Bédouins. « Une fois de plus, les soldats marocains se sont montrés dignes de leur réputation ».

Le 15, le capitaine Raho revenait attaquer les équipes de réparation. Il avait cette fois un canon chérifien et 4 fusils mitrailleurs. Vingt obus très précis, à 2.500 mètres, atteignaient le train de travailleurs, qui partait abandonnant le matériel (4 h. 40). Mais à 21 heures, un train revenait de Bouéit, avec une compagnie. Néanmoins la brèche (888 rails) resta ouverte huit jours.

Le 17, le capitaine Raho détruisait 8 kilomètres de voie entre Abou Naam et Istabel Antar.

Dès le 18 au matin un train de réparation arrivait et canonnait le détachement.

Mais le 19, Raho enlevait la station d'Istabel Antar (122 Turcs tués, 75 prisonniers, butin de vivres et munitions). Les Bédouins restaient deux jours sur la voie; l'arrivée d'un train avec 2 canons le 21 les mettait en fuite, malgré les efforts pour les retenir, et il fallait rentrer au camp. Néanmoins, il y avait là un progrès incontestable.

Et l'émir Abdallah écrivait de nouveau le 26 octobre au chef de Mission pour le féliciter de la conduite du détachement Raho. Il terminait en disant : « L'émir Faïçal reçoit tout des Anglais; à mon avis, il n'y a pas lieu de lui envoyer de 65; dans ma colonne, j'ai un détachement français, avec des officiers; il est tout naturel que le colonel m'envoie la batterie complète : nous verrons celui qui fera la meilleure besogne ».

En raison des refus répétés de Paris, le chef de Mission prescrivait au capitaine Raho de répondre qu'on ne pouvait espérer de 65 en ce moment. Mais il en renouvelait la demande.

A la fin d'octobre, Médine télégraphiait à Damas n'avoir plus que huit jours de vivres en magasin. A quoi l'Etat-Major turc répondait en faisant appel au patriotisme de la garnison pour supporter les privations. Fakri Pacha réduisait alors les rations, interdisait la sortie des vivres et notamment des dattes, et recommençait à expulser la population qui arrivait aux camps arabes en piteux état. De 40.000 la population était tombée, suivant les informateurs, à 6.000 ou à 1200. La plupart des maisons avait été pillées et démolies (combustible pour les trains).

Un rapport anglais, de fin octobre, disait : « *La chute de Médine n'est pas à souhaiter si on se place au point de vue strictement militaire* [1]. Le maintien de leur voie de

1. L'Etat-major de Chantilly était donc seul d'avis de prendre Médine : la Guerre, le commandement Anglais en Egypte, le War office, étaient d'avis contraire; ainsi, d'ailleurs, que Liman von Sanders qui faisait tout son possible pour faire évacuer cette place, trouvant qu'elle usait trop de forces turques.

communication si précaire impose, en effet, aux Turcs une dépense en hommes et en matériel qui gêne considérablement leurs opérations en Palestine ».

Mais au début de novembre, impressionné par le mouvement de désaffection des tribus pour le Malik, qui ne pouvait plus les payer, et auquel on avait enlevé les colonnes Faïçal et Zéid, l'Etat-Major anglais se mit à désirer la prise de Médine avant la fin de l'année. Il espérait aussi obtenir de cette manière l'indépendance de Faïçal vis-à-vis de son père. « Cette autonomie de Faïçal sous le contrôle exclusif des Alliés deviendra une nécessité militaire, quand des communications faciles s'établiront entre l'armée anglaise de Palestine et les contingents chérifiens du Nord ».

On décida donc au Caire que le colonel Wilson se rendrait au camp Abdallah, pour décider cet Emir à un effort sérieux sur Bouéit, tandis que l'Emir Ali attaquerait Médine.

En donnant ces renseignements au lieutenant de Saint-Quentin, le général Clayton ajoutait qu'il *comptait beaucoup* pour ces opérations sur le concours des officiers et des hommes, *même Européens*, de la Mission Brémond.

On fut encouragé dans cette voie par un renseignement du 10 novembre, disant que Fakri Pacha avait reçu l'ordre de ramener vers le Nord les 14.000 hommes de Médine et de la voie ferrée, mais s'y refusait, arguant ne disposer que de 300 wagons : le mouvement restait possible.

Cependant, si les Turcs avaient encore un fort parti bédouin [1], ce parti se serait retourné contre eux en cas de retraite.

Le colonel Wilson voyait donc le Malik, tâchait sans succès d'entraîner l'émir des Harb, Mohsen ben Mansour avec lui.

Il demandait au colonel Brémond de mettre à ses ordres directs les détachements français des colonnes Ali et Ab-

1. Les Turcs avaient avec eux le Cheikh Hosséin ben Embarck des Zoubéid, alors à Médine; le Cheikh Soléiman etRafada des Billi d'el Ouedj, alors à el Ala; l'Emir Ibn Rechid alors à Medaïn Salah. Ces chefs indigènes gardaient la maîtrise de leurs importantes tribus

dallah : le oui immédiat qui lui fut répondu le surprit assez vivement. Il était un hommage rendu à sa pondération et à son jugement.

Le colonel Wilson projetait :

D'établir l'Emir Abdallah sur la voie ferrée, en le couvrant au Nord par le major Davenport (2 compagnies égyptiennes) et le sous-lieutenant Lamotte; au sud par le capitaine Raho;

de faire attaquer Médine par le Nord par l'Emir Ali et le détachement du capitaine Depui.

Le colonel Wilson comptait par ces mesures empêcher Fakri de quitter Médine.

Il arrivait le 4 décembre au camp de l'Oued Aïss, avec le major Cornwallis[1], le médecin-major Montgomeri et l'interprète Hosséin Rohi; l'accueil était correct, mais réservé. L'Emir Ali arrivait le 8 de Bir Derouich.

Les conférences eurent lieu les 8 et 9 décembre. Les objections suivantes furent faites au colonel :

Manque d'animaux de transport. On vit au jour le jour. Donc impossible de réunir les munitions pour une attaque prolongée. Argument évident, qui fit aussitôt abandonner l'idée d'attaque;

Les officiers baghdadiens, et à leur tête le «général de division » Si Halmy, et le chérif Chaker [2] réclamèrent des canons à tir rapide et longue portée, *comme en ont les Turcs*, sans quoi leurs troupes seraient *comme des mouches lancées contre un mur*.

Nous avons vu l'Emir Abdallah revenir sans cesse sur cette question d'artillerie; il voyait dans les refus une preuve de méfiance, et ce sentiment était justifié. Mais dans cette objection, il y avait surtout la volonté des officiers baghdadiens de ne pas se battre.

Une troisième objection, dont on ne parla pas aux Anglais, mais qui revenait sans cesse dans les conversations entre chérifiens, était la prise de commandement du colo-

1. Qui allait devenir chef de l'Arab Bureau.

2. Le seul des chefs hedjaziens qui paya sa troupe sur ses ressources personnelles; et de ce fait très-influent; d'ailleurs sachant commander.

nel Wilson. « Si on échoue, disaient les Baghdadiens, on dira que c'est notre faute; si on réussit, tout le mérite en reviendra aux Anglais ».

Finalement, le colonel Wilson dut se contenter des projets suivants :

On fera des coupures simultanées de la voie ferrée, les pluies vont venir, emportant les remblais avec quoi les Turcs ont remplacé les ponts détruits, et le trafic sera impossible;

On tâchera d'enlever des postes;

L'Emir Ali attaquera pour retenir les Turcs à Médine.

A son retour au Caire, le major Cornwallis jugeait ainsi la situation : la garnison de Médine est réduite à 3000 hommes, bien approvisionnés, décidés à résister. En face, l'Emir Ali par apathie, l'Emir Abdallah par calcul, sont peu disposés à attaquer vigoureusement.

La présence des détachements français, concluait-il, *est le meilleur espoir de l'Etat-Major Anglais.*

M. Georges-Picot télégraphiait [1] qu'il avait appris que les Turcs avaient décidé de retirer le 1er février 1918 la plus grande partie des troupes de Médine. Fakri bey (*sic*) et un contingent resterait seul avec un an d'approvisionnement. Les stocks nécessaires à ces mouvements étaient en préparation.

L'Emir Abdallah écrivait à la même époque que Fakri Pacha livrerait son artillerie lourde pour obtenir le passage pour Damas.

Le capitaine Depui, à la même date, rendait compte que Fakri Pacha avait fait sauter la gare et la caserne Anbaria, extérieures à l'enceinte, démolir tous les bâtiments élevés susceptibles de servir de repères, qu'il était bien pourvu de vêtements et chaussures, et qu'il voulait rester à Médine.

En vue de l'offensive projetée, toutes nos disponibilités furent employées jusqu'au dernier homme. Le 11 décembre se trouvaient réunis à la colonne Abdallah :

1. N° 97, 7 décembre 1917.

Le détachement Raho (lieutenant Amar, adjudant Prost), une section de 80 de montagne (sergent Terraz), une section de sapeurs, 1 détachement de fusiliers mitrailleurs : 2 officiers, 56 hommes;

Le détachement Depui venant de Bir Derouich (lieutenants Kernag et Bendjennat), 8 canons de 80 de montagne, un détachement de fusiliers mitrailleurs, et de téléphonistes, soit 3 officiers et 40 hommes.

Le détachement Lamotte, amené d'el Ouedj par le Hardinge : 1 section de mitrailleuses, 1 section du génie, 1 détachement de fusiliers mitrailleurs, soit 1 officier et 20 hommes.

Les Anglais avaient réuni le détachement du major Davenport : 4 officiers *anglais* [1], 4 officiers égyptiens dont un médecin, 80 soldats égyptiens, 4 mitrailleuses et beaucoup d'explosifs. Mais ce n'est qu'au début de janvier 1918 que les opérations furent entamées.

C) *Colonne de l'Emir Faïçal.*

(*Voir carte n° 4, pages* 312-313 *et carte n° 5, pages* 344-345).

L'Emir Faïçal était campé à Djeddah, entre el Ouedj et el Ala.

Il avait auprès de lui un détachement français : caporal français Poli et 21 hommes, 2 mitrailleuses, 6 fusils mitrailleurs. Nous avions en outre à el Ouedj une petite base : 4 français et 2 indigènes.

Les Turcs se renforcèrent notablement en juin, juillet et août, constituant notamment un groupe de cinq bataillons à Amman. Une réorganisation de leur commandement s'en suivit.

Il fut créé une « Force composite », commandée par Djemal ben Otman Pacha Kutchuk [2], commandant le 8e corps d'armée, quartier général Maan. Cette force comprit deux secteurs :

1. On voit une fois de plus qu'on peut employer les Européens en territoire sacré.

2. Kutchuk, petit, en turc, s'ajoute à un nom propre pour distinguer le moins important de deux homonymes. L'autre était Djemal Pacha, ministre de la Marine.

1° Maan, aux ordres directs de Djemal Kutchuk;

2° Secteur de Tebouk à Mouadhdham, exclus, aux ordres de Basri Pacha, quartier général à Tebouk.

Au Sud, le secteur d'El Ala, de Mouadhdham inclus à Hedia, aux ordres d'Ali Nedjib bey, commandant la 58e D. I., quartier-général à El Ala, dépendant de Fakri Pacha.

Lors du retour de Lawrence au Caire, il y eut des conférences au G. H. Q. et à la Résidence pour fixer l'action à entreprendre en partant d'Akaba : aucun représentant des intérêts français n'y prit part.

Lawrence exprimait l'avis « que les autorités anglo-égyptiennes, et le Haut-Commissaire en tête, n'abandonneraient certainement pas *sa* conquête sans compensation, par exemple la cession Kowéit : opinion que lord Francis Bertie n'aurait pu faire passer pour preuve de sympathie à l'égard de la cause arabe.

Le général Wingate trouva inopportun de soulever ce débat à ce moment, et proposa de prendre hypothèque sur Akaba, en la plaçant dans la zône d'opérations du général Allenby, et en y débarquant une force régulière britannique.

La première proposition fut adoptée. L'Etat-Major [1] fit repousser la seconde, disant : un contingent peu nombreux sera inutile, un contingent nombreux sera difficile à utiliser.

Lawrence affirma, d'ailleurs, qu'un débarquement européen rejetterait les Arabes dans les bras des Turcs, ce dont il a lui-même démontré l'inexactitude. Malheureusement, on ajouta foi à cette erreur, et on décida de ne débarquer que le colonel Joyce, alors à la Colonne Abdallah, et quelques officiers pour le ravitaillement. L'Emir Faïçal et Djafar Pacha auraient la responsabilité des opérations.

1. Il est difficile pour les officiers ayant toujours servi dans les troupes régulières de se rendre compte de l'atmosphère que crée une insurrection : elle étend comme un brouillard autour des troupes ennemies. Mais il ne faut pas lui demander beaucoup plus de consistance que cette vapeur.

Lawrence irait seul [1] à l'intérieur avec des mitrailleurs et grenadiers indiens.

Un terrain auxiliaire d'aviation serait aménagé à Kountilla (65 kilomètres d'Akaba, 90 de Maan, 150 d'El Arich), dont Lawrence assurerait la sécurité avec des Bédouins placés sur les hauteurs dominant l'Oued el Arab, ce qui ne donnait de sûreté que si on n'était pas attaqué.

Ultérieurement, Lawrence agirait autour de Kérak pour empêcher la moisson, et de Maan en attendant que l'attaque fut prête en Palestine; il irait alors du côté de Deraa (de Deraa à Akaba, 350 kilomètres) pour gêner le trafic de la voie ferrée.

Lawrence se proposait de n'employer que des nomades, à l'exclusion des sédentaires comme les Druses, trop vulnérables aux vengeances turques; il comptait sur la Légion Arabe. Et le 16 août, il s'embarquait à Suez pour Akaba.

Du 30 juillet au 10 août, le Chérif Charef avec le détachement égyptien du major Davenport et le détachement français Lamotte coupa la voie en quatre points entre el Ala et Kalaa el Zemroud, et entre Mouderidj et Touéira; le poste de Zemroud se rendit et la gare, avec plusieurs wagons, fut détruite. Parmi les prisonniers, il y avait cinq grecs chrétiens : les Turcs employaient donc les chrétiens en territoire sacré. Mais dès le 31 juillet les trains turcs arrivaient et commençaient les réparations.

Un télégramme du 4 août de l'Emir Faïçal à son père parlait de 4.000 prisonniers : ils n'allaient pas à plus de 70.

Le capitaine Pisani avait pris le commandement de la Base d'el Ouedj le 23 juillet. Lorsque le colonel Joyce avec 400 réguliers chérifiens, s'embarqua le 7 août pour Akaba, Pisani fit partir sur le même bateau anglais le sergent français Metery et sa section de mitrailleuses (2 pièces, 12 hommes).

Le Chef de Mission télégraphiait le 5 août à la Guerre :

« La nécessité de notre présence dans le groupe d'Akaba est évidente; à mesure que Faïçal se rapproche du Nord, notre appui auprès de lui doit prendre plus d'importance.

1. En réalité, Lawrence, qui ne savait pas commander, dut emmener des officiers anglais pour le faire.

« Comme Akaba est dans la zône du général Allenby, il me faut là un officier capable de mener les relations directes avec ce nouveau commandement, au lieu que jusqu'ici nous n'avons eu affaire qu'au seul colonel Wilson ».

C'est pourquoi il demandait un capitaine d'Etat-Major, que, du reste, on n'envoya point.

Le Chérif Nacer commandait le premier débarquement des Chérifiens à Akaba. Il se couvrit contre Maan par une avant garde à Gouéira [1], dont fit partie la section Metery [2], qui en constitua toute l'artillerie, et qui fut très utile contre les avions qui, depuis le 30 juillet, venaient chaque jour bombarder Akaba ou Gouéira.

Le 17 août, Djafar Pacha et un millier de chérifiens s'embarquaient à leur tour; le capitaine Pisani, le caporal Poli[3] et quelques-uns de nos hommes faisaient partie de cet échelon.

Et enfin le 23 août [4] l'Emir Faïçal arrivait à son tour sur le *Hardinge* avec le major Basset, une compagnie égyptienne et 400 chérifiens.

Après plus d'un an d'attente, nous étions enfin à Akaba, et un nouveau chapitre de la guerre au Levant commençait.

Le 18 août à Djeddah, le capitaine Young, qui commandait par intérim la British Agency, venait demander au Chef de Mission si le détachement français d'Akaba avait ordre d'agir seul à l'intérieur ou s'il prenait des ordres des Chérifs. Il précisait que ces questions étaient posées par ordre du général Allenby. Le colonel Brémond répondait que ces détachements avaient ordre de ne rien faire que d'après les ordres de l'Emir Faïçal, et après avoir consulté les officiers anglais présents; que le capitaine Young pou-

1. A 38 kilomètres d'Akaba. Altitude : 800 mètres. Point d'eau. Ruines Cimetière.

2. On voit ici un Chérif envoyant un Français, qui n'était pas très fort en arabe, à l'intérieur. Encore une preuve qu'on pouvait employer les Européens.

3. Dès son arrivée à Akaba, *sur la demande du Chérif Nacer*, le caporal français Poli fut envoyé à Gouéira : encore un exemple d'emploi d'Européen.

4. C'était le moment du passage du général Bailloud; et le pèlerinage était annoncé.

vait assurer le général Allenby que nous n'agirions qu'en bons Alliés et avec le seul désir d'apporter l'aide que comportaient nos moyens d'action. Le général Lynden Bell communiquait le 28 septembre au lieutenant de Saint-Quentin que le Commandant en chef avait beaucoup apprécié cette réponse.

Le 31 août le chef de Mission écrivait au capitaine Pisani à Akaba, à propos de Lawrence : « Il avait rêvé de la Syrie anglaise et a de la peine à y renoncer. C'est un caractère concentré, mais avec une décision qui persévère au-delà de l'ordinaire. Je crois que personnellement, il désire agir seul plutôt qu'avec nous [1]. Mais il y a des engagements des gouvernements dont nous devons poursuivre l'exécution. C'est la situation que nous avons eue au Maroc, également avec l'Angleterre. »

Au début de septembre, on se rendait compte que les Turcs, résignés à la perte d'Akaba, se bornaient à essayer de constituer un barrage au sud de la mer Morte.

Un de leurs détachements était battu par les Bédouins près de Petra [2], le 8 septembre, perdant 40 tués.

L'Emir Faïçal recevait à Akaba de nombreuses adhésions; on estimait que plus de 4.000 Bédouins l'avaient rejoint : on était nourri, payé, et on ne faisait rien. Mais l'état-major anglais, dont l'offensive n'était pas prête, freinait, se bornant à lui indiquer des objectifs limités : masquer Maan, empêcher la moisson à Kerak.

Les disputes entre syriens et mésopotamiens étaient constantes. Au cours d'une de ces bagarres, un syrien tira un coup de revolver sur Djafar Pacha, le manquant heureusement : Faïçal fit bâtonner le coupable, seul moyen de punition praticable en pays nomade.

Au 11 septembre, les avions allemands avaient jeté 60 bombes et fait une attaque à la mitrailleuse sur le camp

1. Si le point d'ironie existait en français, il y en aurait eu un à cet endroit: car cette préférence était trop connue pour pouvoir en douter.

2. Ruines nabatéennes. Ancienne capitale de l'Arabia Petrœa romaine. A été la métropole du commerce entre Océan Indien et Méditerranée. Donc centre de pistes.

de Gouéira : un blessé et 30 animaux tués. A Akaba, il y avait 9 tués et 3 blessés. En réponse 4 avions anglais, venus de Kountilla, bombardaient la gare de Maan, et le poste avancé de Fouéilah [1], occupé par 2 bataillons turcs.

Au milieu de septembre, Lawrence, *accompagné de deux soldats anglais*, ignorants tout du pays, et de 80 Bédouins, faisait sauter un train le 18 près de Medaouara (150 turcs pris ou tués), tandis qu'un groupe chérifien capturait un train près d'Aneizah (50 km au N. de Maan).

Le 26 septembre, le major Lawrence entreprenant un autre raid, avec le capitaine Pisani et deux de ses hommes, 2 soldats anglais, 5 indigènes; le 28 on campait à Roum [2], où le chérif Hachen rejoignait avec 80 Bédouins. On en repartait le 1er octobre, pour chercher un point favorable, près d'Akabat el Hedjazia (la montée du Hedjaz). On disposa une mine, sur laquelle un train passa le 5 octobre sans la faire éclater. Une deuxième installation fonctionna le 6 octobre à 8 heures. La locomotive et le premier wagon sont détruits. Après 25 minutes de fusillade Pisani qui mène l'attaque, enlève le train. 26 turcs tués ou pris, un pont de 3 arches coupés; le butin est énorme : les Bédouins filent avec cette fortune.

A 9 h. 30, le détachement se replie avec tout son matériel, tandis que des renforts turcs arrivent et ouvrent le feu.

A 18 h. 15, on arrive à un ouadi, où on comptait trouver de l'eau, et qui est sec [3]. On repart le 7 à 3 heures, et, à 13 h. 30, on atteint Roum : depuis le 3, on n'a pas eu d'eau potable, et on n'a rien fait cuire.

On rentre à Akaba le 8 à 13 h. 30.

Le tirailleur Ghandour [4] « qui a fait l'admiration du major Lawrence par son courage tranquille » est promu

1. Sources et ruines.

2. Altitude : 900 mètres. 4 sources. Ruines. Inscriptions nabatéennes.

3. Dans les conditions où on était, maître du désert, un commandement préparé aurait évité ces épreuves inutiles, qui usent les forces des exécutants sans profit.

4. Etait à la prise de Khenifra en 1913. 2 ans de front de France, 2 blessures en France.

caporal; le tirailleur Moussa [1] est nommé de 1re classe. Sur un rapport très élogieux du major Lawrence le général Allenby décerne la Military Cross au capitaine Pisani : « Brillante conduite et excellents services rendus au cours des opérations entreprises contre la voie ferrée du Hedjaz [2]. »

Le Grand Chérif, sur l'invitation du Caire, avait donné l'ordre à l'Emir Zéïd, le 12 septembre, de rapprocher ses réguliers de Yanbo pour les embarquer à destination d'Akaba. Mais quand le *Hardinge* vint à Yanbo le 16 dans ce but, les chérifiens refusèrent de partir. On ne parvint à embarquer que l'artillerie, et en lui faisant croire qu'elle serait débarquée à el Ouedj.

A ce moment, l'Emir Zéid désirait rester avec l'Emir Abdallah.

Mais quand le colonel Brémond le rencontra à el Ouedj, le 28 octobre, il le trouva au contraire très dépité de ne pas être encore à Akaba.

Finalement, l'Emir Zéid [3], le Chérif Charef et 1800 chérifiens furent embarqués à el Ouedj sur le *Hardinge* et le *Suva* et débarqués à Akaba le 5 novembre.

On aura une idée de l'esprit de ces contingents par le fait suivant. Les chérifiens embarqués sur le *Hardinge* s'apercevant que le départ était retardé parce qu'on prenait de l'eau douce coupèrent la manche à eau. Les officiers du croiseur voulurent intervenir : on les mit en joue. L'Emir Zéid, qui se trouvait à bord et auquel on en référa, se déclara impuissant. On jugea sage de partir de suite, et il n'y eut aucune sanction.

Cinq déserteurs venus à el Ouedj le 2 décembre, de la station de Badana (25 km. S. d'el Ala) disaient ce poste

1. Engagé à Akaba parmi les Maugrébins échappés aux Turcs, venant de Baghdad.

2. Le récit de cette expédition de treize jours manque complètement dans le livre de Lawrence: c'est pourquoi il a été fait avec quelque détail.

3. L'Emir Zéid avait demandé 100.000 livres pour décider ses contingents. Il se plaignait que les Emirs Faïçal et Ali avaient détourné respectivement 20.000 et 25.000 livres sterling qui lui étaient destinées.

réduit de 1.000 à 200 hommes depuis le départ de Zéid; les 800 hommes prélevés avaient été envoyés à Maan. Or toutes les troupes de Zéid ne valaient pas 800 turcs. Les Turcs avaient eu plus d'avantages que les Alliés au transport de ce contingent.

En octobre, des cas de choléra se produisirent chez les Haouéitates (13 cas, 6 décès). Il en résulta des difficultés de communication d'autant plus graves que nous n'avions que le *Saint-Brieuc* pour toute l'Arabie, la Marine de Port Saïd ayant enlevé l'aviso el Hadj, et que les Anglais réduisaient leur service Suez-Akaba à un petit vapeur, *Aïda*.

Le 19 octobre, 2.000 chérifiens et Beni Atia enlevaient un poste, faisaient dérailler un train, et restaient trois jours sur la voie, entre les kilomètres 608 et 615 [1] : 300 Turcs tués ou pris. Ce succès avait un grand retentissement.

D'Adana, Djemal Pacha donnait l'ordre de dégager la voie à tout prix. En conséquence, Djemal Kutchuk, avec des forces sérieuses, dont 3 avions, attaquaient les Arabes sur l'oued Moussa, et les refoulait complètement, dégageant la forêt d'Aïche [2].

Mais dans la nuit du 22 au 23 octobre, un officier syrien, Mouloud efendi, avec 300 réguliers, attaquait à fond le camp turc, la déroute fut complète : 400 Turcs tués, 300 prisonniers. Les chérifiens avaient 40 tués. C'était un succès magnifique qui fait le plus grand honneur au chef et à la troupe.

Un rapport du 24 octobre 1917 du capitaine de Saint-Quentin donnait la répartition des troupes turques à cette date, où le commandement venait d'être réorganisé.

— 1re force composite, de Kalaa el Hessa au sud de Maan, Q. G., à Maan, Djemal Pacha Kutchuk, comt le 8e corps d'armée. 7 bataillons, 6 escadrons, 3 batteries à tir rapide, au total 3.700 fusils, 1.000 sabres, 15 canons, 32 mitrailleuses, 2.700 animaux.

— 2e force composite, du sud de Maan au nord de

1. Au S. de Dhat el Hadj.

2. Nécessaire au ravitaillement en combustible des locomotives. Exploitée à l'aide d'un Decauville.

Mouadhdham, Q. G. à Tebouk, général de division Basri Pacha.

4 bataillons, 2 batteries, soit 1100 fusils, 12 canons, 11 mitrailleuses, 220 animaux.

— Force expéditionnaire du Hedjaz, Q. G. à Médine, Fakri Pacha, formant deux groupes :

Groupe du Nord ou 58e division Q. G. à el Ala; Ali Nedjib bey, commandant la 58e D. I., 7 bataillons et 2 batteries, voie ferrée.

Groupe du Sud. Médine et abords, aux ordres directs de Fakri Pacha. 11 bataillons.

Cette force expéditionnaire comptait au total 7.500 fusils, 51 canons et 37 mitrailleuses.

Au total l'effort allié en Arabie retenait devant lui 21400 hommes, 78 canons, 80 mitrailleuses et près de 4.000 animaux, dont la majeure partie aurait pu être en Palestine.

Les succès des Chérifiens et surtout le désir de vengeance contre les Turcs de son fils Naouaf, avaient déterminé l'Emir Nouri Chaalan à *autoriser* (sic) l'Emir Faïçal à faire occuper el Djouf. Il le prévenait qu'il était prêt à rompre avec les Turcs, mais avait besoin de grains. L'Etat-Major anglais se trouvait gêné par cette précipitation,car la récolte de Mésopotamie avait été insuffisante : il offrait des caravanes de dattes et de riz à faire venir de Kowéit.

L'Etat-major anglais avait donné pour objectif aux chérifiens, Kerak [1], où les Turcs avaient constitué un fort groupement tiré de la 48e D. I. Il était persuadé qu'un succès sur le front Gaza-Bir Seba déterminerait un soulèvement général des Arabes, malgré les 200 kilomètres qui les sépareraient, et bien que les Turcs aient constitué une forte garnison à Tadmor (Palmyre) pour contenir les Anazeh.

En liaison avec l'offensive, deux raids furent lancés : — à l'ouest de la mer Morte, le lieutenant-colonel Newcombe, rappelé d'Arabie, et ayant créé un centre de ren-

1. Capitale du Moab.

seignements à el Aoudja (Auja), devait couper la route Bir Saba à Jérusalem. Mais il avait le projet personnel de s'en prendre aux voies ferrées, ce qui le fit capturer par les Turcs, qui lui consacrèrent un communiqué sensationnel (5 9re 1917).

— à l'Est, le major Lawrence devait agir sur la voie ferrée autour de Damas, ce qui était plus facile, l'espace étant plus large et les effectifs turcs moins denses. Il réussit, en effet, à faire sauter un train où se trouvait le général Djemal Kutchuk, qui fut indemne.

La nécessité de notre intervention au moment où on entrait en Palestine devenait plus frappante.

De Paris, le 3 octobre, M. Georges-Picot télégraphiait à M. Maugras : « Il y aurait lieu d'y faire participer (à l'expédition de Lawrence) un officier français.

Et M. Maugras répondait le 5 : « Prochaine conférence va avoir lieu le 5 à Khan Younes. *Lawrence n'accepte jamais de collaborateur même anglais.* »

A quoi M. Georges-Picot maintenait : « Il faut action franco-britannique en raison des intérêts reconnus par accords asiatiques. Faire désigner le lieutenant Massignon comme adjoint au major Lawrence. »

Même sous cette forme atténuée et insuffisante, pour des raisons non connues, rien ne fut réalisé de ce projet.

Le sous-lieutenant Maugras s'était substitué à M. Defrance pour ce qui concernait la Direction de nos affaires en Palestine : c'était un organe de plus, alors que notre action était déjà émiettée.

Dans un rapport du 15 octobre, M. Defrance situait exactement la question.

Il exposait que les Syriens penchaient du côté de l'Angleterre, qui avait répandu l'or [1], alors que la France n'avait débarqué que le petit détachement de Palestine, et n'avait pas organisé la Légion d'Orient [2]. Verdun était loin, et les

1. A son passage à Djeddah, en mai 1917, M. Georges-Picot estimait que l'Angleterre avait déjà versé au Malik 50 millions de francs (de germinal) sans d'ailleurs en jamais aviser Paris.

2. M. Mercier, dans son rapport du 14 novembre 1917, estimait qu'on

Agents Britanniques faisaient une active propagande.

« Je sais bien que nos détachements de la mission Brémond font de la bonne besogne tout le long de la ligne du Hedjaz, mais cette mission n'est pas assez importante. [1] »

« Le détachement de Palestine, dont le rôle est d'ailleurs d'être inactif, est noyé dans l'Armée britannique. »

« Il faut bien reconnaître que les Syriens faisant ces constatations *sont excusables de croire au renoncement de la France*, d'autant plus, nous ne devons pas le dissimuler, que bien des Agents anglais, dont je ne me suis jamais lassé de dénoncer l'attitude, ne négligent rien pour ancrer cette conviction dans leur esprit. »

« J'exprimerai, cependant en terminant, le vœu que le retour, prochain, je l'espère [2], du Haut-Commissaire pour la Syrie et la Palestine, permette de redresser une situation fâcheuse, et nous mette à même de remplir dans les affaires syriennes le rôle qui nous revient. »

M. Georges-Picot, dès le lendemain de son arrivée, télégraphiait aux Affaires Etrangères (29 novembre) que le roi du Hedjaz s'inquiétait des succès anglais en Palestine, rêvait de panarabisme, et qu'une déclaration du gouvernement était nécessaire, concernant la libération des Arabes, des Syriens et des Arméniens, du joug turc. Il signalait le mauvais effet produit par la faiblesse du D. F. P. et que notre abstention était dangereuse. Les populations qui ont soulevé le joug s'adressent à leur libérateur, donc à l'Angleterre. « Ce sera le renouvellement de l'affaire d'Egypte [3].

aurait pu former une division rien qu'avec les Arméniens d'Amérique et de Mésopotamie.

1. On a vu que le matériel et le personnel lui ont été constamment refusés ou mesurés au compte-goutte.

2. M. Georges-Picot, attendu en Egypte vers le 15 octobre, n'y débarqua que le 28 novembre.

3. Et c'était encore Clemenceau, l'homme qui nous avait fait perdre notre place en Egypte, qui avait fait voter l'évacuation de l'Indo-Chine à la Chambre par 3 voix de majorité, qui était là, en attendant qu'il cède Mossoul et fasse le voyage des Indes. « Tant que M. Clemenceau sera au pouvoir, disait l'amiral Wemyss au colonel Brémond, sur l'*Euryalus*, nous ne craignons aucune difficulté avec la France. » Comment les coloniaux anglais n'auraient-ils pas cru nous évincer de la Syrie?

L'action militaire, bien que rendue difficile par les sous-marins était de plus en plus nécessaire [1]. Il constatait, en terminant, le mauvais effet produit en Orient par la déclaration de M. Balfour à lord Rotschild concernant le Sionisme.

Le 30 novembre, les Affaires Etrangères répondaient que M. Georges-Picot devait aller au Quartier Général Anglais et régler sur place toutes ces questions d'ordre administratif (sic) que M. Balfour considérait comme réservées aux Français.

Pratiquement, on en resta là, et on s'achemina vers le conflit franco-anglais du Levant.

Dans son rapport, (14 novembre 1917) au ministre de la Guerre, M. Mercier disait que les Bédouins lui paraissaient de valeur militaire faible, cherchant seulement la prolongation de la guerre. Djafar Pacha lui avait dit : « Je me charge de tenir tête à cent mille Bédouins avec mes 3.000 hommes. Ce qui montrait l'estime qu'on avait pour eux, et était d'ailleurs exagéré. L'Emir Faïçal lui disait que si on se décidait à une action vers le nord, ses cinq mille hommes (qui étaient 3000) feraient boule de neige.

« Mais ses réticences, sa réserve même, dès que nous le poussons pour connaître sa pensée intime, nous a pleinement confirmé dans l'idée qu'il y a peu de fond à faire sur les contingents irréguliers du Hedjaz. Au surplus, l'Emir nous a fait remarquer que la cavalerie perd de sa valeur chaque jour, par suite de l'insuffisance et de l'irrégularité des fournitures de rations par les Anglais : 600 rations par jour seulement étaient allouées, alors qu'il en faudrait 2900 et qu'il n'y a pas de pâturages. »

En ce qui concerne le Nord, l'Emir disait que c'étaient des villageois et non plus des nomades : les Turcs formeraient une colonne, saccageraient les villages sans avoir de pertes, et obligeraient à la soumission : *on ne pouvait donc penser à un soulèvement dans cette région.*

Vérité que Lawrence a tue à l'Etat-Major Anglais, et

1. Les ressources du Pacifique ne craignaient rien des sous-marins.

qui sera cause pour bonne part des échecs d'Amman et de Salt.

« Seule, concluait M. Mercier, l'armée régulière du Malik a quelque valeur, et doit être encouragée et développée. » Conclusion juste et exacte.

Dans un rapport après son inspection à Akaba (6 novembre 1917), le chef de Mission relatait que les tribus du Nord, Beni Atia et Haouéitates, étaient beaucoup plus anti-turques que celles du Hedjaz, mais ne servaient Malik ou Anglais que pour le profit qu'elles y trouvaient.

Les Anglais avaient fait un effort sérieux : stationnaire Humber; à terre 2 compagnies égyptiennes, 5 auto-mitrailleuses, 3 avions, T. S. F., *une centaine d'Anglais* [1].

Les Turcs avaient organisé des trains blindés avec canons, mais leur moral était peu brillant, les désertions quotidiennes.

Au 1er décembre, l'effort maximum avait été fait pour constituer le détachement Pisani, qui comprenait :

Capitaine Pisani. Médecin Major Fournier.

Section de 80 de montagne. Adjudant Trabelsi. *Entièrement indigène.*

Section de mitrailleuses Metery (1 adjudant, 24 hommes, avec mulets), section du génie Châtelain, un atelier pour capter les communications (2 français et 2 indigènes), un brigadier et 4 téléphonistes d'artillerie, avec 4 km. de fil.

Un four de campagne, 3 mois de fourrages,

2 infirmiers.

Un détachement de fusils mitrailleurs.

Au total 2 officiers et 146 hommes.

C'est une grande chance d'avoir trouvé à placer là un officier aussi admirablement préparé que le capitaine Pisani. Mais un homme ne peut suppléer à un manque complet d'organisation. Et il n'y a eu aucune organisation.

Cela était du ressort du gouvernement et de sa représentation.

1. Qui seront 150 fin janvier 1918.

XXXIV

Le relevé des dépenses de la Mission Militaire du 1er août 1916 au 31 août 1917 (13 mois) s'est élevé à :

138.541 f. 75 au compte des Affaires Etrangères;

41.523 f. 03 au compte de la Guerre.

Ces chiffres modestes ont leur éloquence.

XXXV

L'État-Major anglais résumait ainsi les résultats obtenus en Arabie en 1917 :

— deux trains capturés;

— beaucoup de matériel détruit;

— 550 Turcs tués; plus de 1.000 prisonniers;

— 5 canons de campagne, 4 mitrailleuses, un millier de fusils capturés;

— plusieurs convois de chameaux enlevés;

— toutes les stations détruites sauf les grosses garnisons.

C'est encore une mesure de la valeur militaire du concours arabe.

CHAPITRE VI

LES OPÉRATIONS EN 1918

I

A partir du début de 1918, les distances diminuant, les opérations en Arabie vont dépendre de plus en plus directement de celles de l'Armée d'Égypte; il est donc indispensable de donner une chronologie sommaire de ces opérations. Elles peuvent se résumer ainsi :

— Efforts des Anglais sur leur droite, qui leur donnent Jéricho et une vue sur le Jourdain, 21 février.

— Efforts sur Naplouse, 9-11 mars, sans résultat.

— Echecs d'Amman (26-31 mars) et el Salt (30 avril-4 mai).

— Attaque turco-allemande sur la droite anglaise pour empêcher l'envoi de troupes en France, qui échoue (11 avril).

— Attaque anglaise sur Naplouse, sans résultat, 12 août.

— Attaque générale du 19 septembre. Comme de coutume, l'armée turque « se volatilise ». Avance de 600 kilomètres.

Le général Smuts, avec le titre d'Inspecteur Général, et représentant le Comité de Guerre de Londres, vint en Egypte au début de février, visita le front de Palestine du 13 au 20, et assista le 20 février à une importante conférence au Caire. Le général Allenby demanda comme condition essentielle de la reprise de l'offensive des quantités importantes de matériel de chemin de fer [1].

Il est à noter que le général Smuts parut à l'Arab Bureau ne pas comprendre l'importance militaire du mouvement

1. La ligne el Kantara-Gaza n'atteignit Jérusalem que le 14 juin 1918.

arabe : on envoya chercher Lawrence en avion pour plaider cette cause. Impression à noter : car le général Smuts avait été l'un des chefs d'une guerre analogue au Transvaal, et en savait les réalités et la valeur vraie.

II

Au milieu de janvier 1918, l'effort français en Arabie était fait par 17 officiers, 356 hommes, 10 canons, 6 mitrailleuses et 47 fusils mitrailleurs. Il était ainsi réparti :

— Etat-Major à Djeddah. Capitaine Cousse, 3 officiers, 11 hommes. Un dispensaire [1].

— Colonne Ali, Capitaine Depui, 2 officiers, 49 hommes, 8 canons, 6 fusils mitrailleurs, avec une base à Yanbo : 1 officier, 27 hommes, dispensaire, kindassa [2].

— Colonne Abdallah, Capitaine Raho, 5 officiers, 106 hommes, 2 canons, 2 mitrailleuses, 15 fusils mitrailleurs.

— Colonne Faïçal, Capitaine Pisani, 2 officiers, 140 hommes, 2 canons de 80, 4 mitrailleuses, 10 fusils mitrailleurs.

— Base d'el Ouedj sous-lieutenant Châtelain et 9 hommes.

— Centre d'instruction de la Mekke. Lieutenant Mustafa Issad, 2 officiers, 14 hommes, 16 fusils mitrailleurs. Un officier et deux hommes étaient instructeurs à l'Ecole Militaire de la Mekke, sous les ordres directs du Ministre de la Guerre.

Le personnel de la Mission était employé à bloc, au point qu'il avait fallu louer des Egyptiens pour soigner les animaux. Il y avait bien au camp de Port-Saïd une douzaine de mille de Chinois, en fin de décembre, que l'on payait 5 francs par jour quand ils ne faisaient rien, mais dix francs s'ils travaillaient alors que les Egyptiens ne demandaient que 2 francs ou 2 fr. 50. Ces Chinois oisifs, dépaysés, dans un camp que les avions allemands venaient bombarder assez

1. La British Agency comptait 8 officiers *anglais*, 1 officier égyptien, 12 hommes de troupe *anglais*, 10 soudanais.

2. Le détachement anglais de Yanbo était de 2 officiers *anglais*, 2 officiers égyptiens, 8 soldats *anglais* (T. S. F.) et 30 égyptiens.

souvent, y occasionnant des pertes, causaient souvent des embarras : émeutes, pillages de boutiques, etc.

Et ayant eu l'occasion de voir ces milliers de Célestes, tout de bleu vêtus, le colonel Brémond supputait qu'on pourrait trouver là de bons bataillons, d'autant plus qu'il y en avait encore 40.000 rassemblés à Shanghaï. Le Chef de Mission partit donc pour Paris plein d'espoir, ne pouvant imaginer qu'on n'adopterait pas ce moyen, ou d'autres analogues, d'entrer en Syrie avec des effectifs correspondant à notre histoire. D'autant que M. Georges-Picot avait télégraphié aux Affaires Etrangères : « Au sujet de l'insuffisance de la participation française aux opérations d'Asie Mineure. Pendant qu'il en est temps encore... »

III

Pendant le premier trimestre 1918, les opérations chérifiennes se développent en trois groupements :

— Au sud, les Emirs Abdallah et Ali opèrent contre Médine et la partie voisine de la voie ferrée.

— Au centre, un groupement bédouin a été constitué à el Ouedj pour maintenir les Billi, Ibn Rechid et el Ala.

— Au nord, les Emirs Faïçal et Zéid opèrent sous les ordres directs du général Allenby.

A) *Colonne de l'Emir Ali.*

Ayant environ 3.000 réguliers, mais entravé par le mauvais esprit de ses officiers syriens et baghdadiens, l'Emir continuait à se plaindre de l'insuffisance de moyens mis à sa disposition.

Le capitaine Depui avait enrayé le gaspillage, et organisé un goum yamani de 70 fusils.

Il n'y avait aucun détachement britannique avec l'Emir Ali.

Du 4 au 8 janvier, le capitaine Depui, couvert par 450 chérifiens commandés par le Chérif Ahmed ben Mansour, faisait sauter 10 des 22 arches du pont de Mouerda, (1500 m. au sud de Bouéit). Une deuxième tentative au nord de Bouéit échouait : dans ces deux affaires, Chérifiens et Bédouins s'étaient enfuis aux premiers coups de fusil, abandonnant tout. Le travail avait été fait par nos 3 officiers et les 8 Algériens les accompagnant. Aucun officier baghdadien ne faisait partie de cette expédition. « Comme toujours le rôle capital incombait à nos petits détachements, sans lesquels personne ici ne consent à marcher. »

L'Emir Ali dut subir une opération (abcès tuberculeux) le 12 mars.

Pendant ces trois premiers mois de 1918, on recueillait chaque jour un ou deux déserteurs turcs. Plusieurs coups de main étaient effectués par les Bédouins autour de Médine; plusieurs centaines de réfugiés de Médine se présentaient aux Bédouins autour de Bir el Machi.

Il s'était formé au camp de l'Emir Ali en 1917, un comité de 8 Baghdadiens (6 sous-lieutenants ou aspirants turcs, un agent de police turc, un soldat turc), tous devenus capitaines chérifiens à 30 livres sterling par mois. Ils décidèrent d'en demander quarante : l'Emir rejeta leur demande et chargea le bimbachi (chef de bataillon) turc Nouri bey el Kouéri, Tripolitain de Benghazi, de rétablir la discipline.

Cet officier put éliminer quelques mauvais éléments, organiser une administration qui réalisa de fortes économies, créer un tableau d'avancement, exiger des exercices quotidiens et une tenue d'uniforme : dès la fin de décembre 1917, les résultats obtenus étaient sensibles.

Dans un rapport du 24 mars, le capitaine Depui rappelait qu'à l'affaire de Djelidjla (13 novembre 1917) les officiers baghdadiens étaient restés à 3 ou 4 kilomètres du combat, qu'aux affaires de Bouéit (4-8 janvier), ils avaient prétexté la fatigue de leurs animaux pour ne pas faire 3 kilomètres en avant, mais en avaient fait 25 en arrière; « ces officiers ne veulent pas se battre, et ne veulent pas qu'on se batte. »

On les avait vus fuir partout, à Hafira, à Mouerda, à Bouéit, entraînant leurs hommes à leur suite.

Le capitaine Depui avait constitué, avec les meilleurs éléments, un groupe dénommé Ibrahim, dont il perfectionnait l'instruction. Un jour qu'il venait de faire exécuter un exercice d'attaque de poste turc avec F. M., V. B. et grenades, les officiers baghdadiens interpellaient au retour nos officiers, leur demandant « si vraiment ils voulaient se servir de pareilles armes contre les Turcs, leurs frères musulmans! »

Constamment ces Baghdadiens s'apitoyaient « sur les malheurs des pauvres Turcs! »

Djemil, aspirant du génie turc, était l'âme de ce comité; anglophobe enragé, il employait toujours le terme de « chahid », martyr, pour un Turc tué.

Le comité affichait une véritable adoration pour les Allemands, des sentiments proturcs et antiarabes, le mépris des Anglais, la haine des Bédouins.

A la fin de mars 1918, ce comité obtenait de l'Emir Ali le renvoi de Nouri bey el Kouéri. Mais ce bimbachi parvenait à gagner la Mekke et à voir le Malik. Ce qu'il lui dit le surprit complètement. Mais, énergiquement, le Roi l'invita à reprendre son poste, envoya le Ministre de la Guerre auprès d'Ali, et fit envoyer 5 officiers d'Akaba, et les 12 meilleurs élèves de l'Ecole de la Mekke pour changer l'état d'esprit, ainsi que 700 hommes de la Mekke. Une partie de ce transport fut faite par le *Saint-Brieuc*. « De l'avis de tous, écrivait le Commandant Cousse, la troupe n'est pas mauvaise dans son ensemble, et si le Bédouin est impressionnable, il sait à l'occasion se montrer capable d'effort, et ses cheikhs suffisent à le conduire. »

Mahmoud bey arriva au camp de Djafer en mai 1918, dispersa les officiers les plus compromis, et rétablit Nouri bey dans son commandement.

Le colonel Wilson avait dû, pour bonne part, l'échec de ses projets aux Baghdadiens.

Dans l'attitude de ce personnel la peur du Turc jouait le rôle principal.

Colonne de l'Emir Abdallah.

Au début de 1918, l'Emir Abdallah quitta son camp de M'reba dans l'oued Aïss, pour aller camper dans l'oued Hamdi, plus près de la voie ferrée.

Il avait alors avec lui un corps de 400 réguliers avec 7 canons et 5 mitrailleuses et de 7.000 à 12.000 Bédouins [1] suivant les moments, dont quelques cheikhs résolus étaient capables de combat.

En outre les groupes français Raho et Lamotte, et le groupe anglo-égyptien du major Davenport.

A la suite du voyage du colonel Wilson, Fakri Pacha avait renforcé la défense de la voie ferrée des 3 bataillons du 55e R. I., du régiment à chameau (1000 hommes avec 4 canons de montagne) et de toute l'artillerie disponible. Il y avait un train entre Maan et Tebouk tous les 3 ou 4 jours.

Fakri Pacha avait fait une série de proclamations, annonçant la paix séparée de la Russie, la situation précaire des Chérifiens auxquels les Anglais n'envoyaient plus ni vivres ni argent, sa résolution de résister jusqu'au bout.

Il y avait toujours à Médine d'importants contingents de Harb avec leurs cheikhs, assurance des tribus contre un retour de fortune en faveur des Turcs.

Et les pluies torrentielles de janvier entravaient les opérations, tout en détruisant les remblais provisoires de la voie ferrée.

Le 20 janvier les détachements Davenport et Raho détruisaient 10 kilomètres de voie et 6 ponts entre Djeddah et Hedia. Des renforts turcs arrivaient rapidement du nord et du sud, et dégageaient la voie après un combat d'artillerie assez sérieux : pour la première fois, les Bédouins tenaient sous le canon, malgré plusieurs tués. Nous avions un blessé.

Le froid était intense. Les Chérifiens mal vêtus, sans cam-

1. Notamment des Ataïba, confédération de 5 à 6000 tentes qui nomadisent à l'Est du Hedjaz.

pement, souffraient beaucoup. Nous avions un mort de maladie.

Le 31 janvier, le sergent Azzoug, seul avec quelques Bédouins, après une attente de plusieurs jours, faisait sauter un train à 6 kilomètres au nord d'Istabel Antar (2 locomotives détruites et 2 wagons). Une tentative faite en même temps plus au nord, par un officier anglais, échouait.

Au 1er février, le capitaine Raho avait 5 officiers (dont un médecin français), 95 hommes, 2 canons de 80 de montagne, 4 mitrailleuses et 8 fusils mitrailleurs.

Le 6 février, Fakri Pacha quittait Médine, allait à Medaïn Salah puis revenait à el Ala, dont il faisait expulser les habitants. Réunissant 400 hommes, 2 canons, 2 mitrailleuses, avec le concours d'Ibn Rechid, il attaquait le 18 un groupe de 500 Bédouins, commandés par l'Emir Dari, cousin et rival d'Ibn Rechid, campés à Nabaa (7 km. ouest d'Istabel Antar). Les Turcs pénétraient dans l'oasis, enlevaient quelques chameaux, mais finalement étaient battus, perdant 49 hommes; les Bédouins qui s'étaient bien conduits avaient 2 tués.

L'alerte fut chaude au camp d'Abdallah.

Les Djouheina plièrent bagage et filèrent; les officiers syriens et baghdadiens clamaient la nécessité d'une retraite, qui eût été désastreuse.

Davenport et Raho firent au contraire les instances les plus vives pour qu'on restât sur place.

L'Emir Abdallah en décida ainsi et fit multiplier les coups de main.

Il faut dire que la propagande turque était vive, ce que démontraient les medjidjés au millésime de 1336 (1918). Des caravanes arrivaient à Médine de Haïl, où un agent turc dépensait sans compter (350.000 livres turques, disait-on). Les Turcs faisaient fabriquer des harnachements, recrutaient des chameliers, notamment 400 Hethim, à la solde de 20 livres par mois (400 francs d'alors). Et comme Fakri Pacha constituait à Hedia un fort groupe à chameau (1200 hommes) avec 4 canons, on recommençait à parler d'évacuation. Mais bientôt, on apprenait que Fakri Pacha

était rentré le 3 mars à Médine, Ibn Rechid à Medaïn Salah; les Bédouins reprenaient confiance et venaient plus nombreux que jamais au camp d'Abdallah.

De nombreux coups de main étaient exécutés par les Bédouins (8, 15, 16, 20, 22 et 30 mars) causant aux Turcs des pertes appréciables, près de 130 hommes et 170 chameaux; un train sautait près de Bir el Djedid.

Enfin, le 18 mars, l'Emir Ferhan el Aïda, des Anazeh d'el Ala razziait le camp d'Ibn Rechid à el Hadjar près Medaïn Salah.

La reprise de confiance était marquée le 30 mars par l'arrivée en bloc de 3700 Bédouins, avec 1500 chameaux, venant tous armés par les Turcs : on fut un moment dans l'incertitude sur les intentions de ces nouveaux arrivants : on voit ce qu'un commandement turc actif aurait pu faire avec des éléments aussi importants!

Le Chérif Chaab el Feguir, des Anazeh, dont la résidence est el Djouf, venait promettre son concours, sur l'engagement de l'Emir Abdallah de lui payer la même subvention que lui payaient les Turcs pour assurer la sécurité du chemin de fer.

On sut au début d'avril, au Caire, qu'Enver Pacha avait d'abord décidé d'évacuer l'Arabie, en laissant à Médine une garnison « pour l'honneur de l'Islam », puis informait Fakri que tous les postes allaient être rétablis et renforcés [1].

B) *Groupement du centre.*

L'Emir Abdallah écrivait au Malik, le 26 mars : « Je vous ai signalé de quelle importance était la présence de l'armée Zéid près de Médine; ce n'est qu'à mon corps défendant que cette armée a été envoyée au nord, *où elle ne rend pas les services qu'elle aurait rendus au Hedjaz.*

Pour parer à ces inconvénients évidents, les Anglais avaient renforcé leur détachement d'el Ouedj porté à un

1. Liman von Sanders dit, page 241, que plusieurs fois, en mars et avril, il a demandé l'évacuation de l'Arabie.

bataillon égyptien de 600 hommes, et un groupe bédouin de 500 hommes avait occupé l'ancien camp de Faïçal à Djeddah.

Le détachement français d'el Ouedj était alors de un officier (sous-lieutenant du génie Châtelain) et 9 hommes, (ravitaillement en matériel de guerre et renseignements).

Pour commander à Djeddah, le Malik avait fait revenir d'Akaba, le Chérif Charef, qui réussit à rallier les fils du Cheikh Soléiman el Refada.

L'un d'eux, Brahim efendi, prenait part avec 60 Billi aux coups de main Davenport et Raho du 6 février, entre Bir el Djedid et Touéira, où le maréchal des logis Bou Slama était grièvement blessé.

A la suite de cet essai, le Chérif Charef réunit 1200 Billi, et les envoya à la voie ferrée; ils y firent des destructions les 10 mars et 2 avril, au sud de Mechehed, sous les ordres d'un autre fils de leur Cheikh, Aziz efendi.

C) *Colonne de l'Emir Faïçal.*

L'Emir Faïçal était aux ordres directs du général Allenby comme *Commandant l'Armée du Nord.*

Il avait deux objectifs fixés : Maan, qu'il s'était réservé; et pousser à la Mer Morte pour se lier aux Anglais, qui était évidemment le plus épineux pour les ravitaillements, 200 kilomètres d'Akaba, et à cause de la IVe armée turque [1]; il l'avait confié à son frère Zéid.

Djafar Pacha établit son quartier général à Aïn Delagha, (25 kilomètres ouest de Maan), et l'Emir Zéid à Aïn Gharandel, sur la route des caravanes de Salomon, où il s'occupa de réunir des Haouéitates et des Beni Sakher. Le reste des Chérifiens demeura à Gouéira.

Tous ces mouvements furent pénibles : manque de chameaux et froid très vif, avec des troupes sans vêtements d'hiver ni campement.

1. Q. G. à Damas. Elle ne comptait qu'une seule unité le 8e corps d'armée, et des troupes diverses.

Pour isoler Maan, le lieutenant colonel Joyce, avec ses cinq automobiles, surprenait la station de Tell el Cham [1] (colline de Syrie), l'enlevait et y détruisait quelques wagons (2 janvier).

Et le Chérif Nacer, avec les Chérifiens, s'emparait de la gare de Djouf el Derouich [2], capturant 200 Turcs (3 janvier). Il y restait quatre jours, sans parvenir à détruire le pont au nord de la gare.

Il neigeait abondamment.

Le 6 janvier les Turcs abandonnaient Aïn bou Lesal [3] et Basta [4] que les Chérifiens occupaient. Les avions anglais bombardaient plusieurs fois la gare de Maan.

Au nord, les Turcs évacuaient la forêt d'Aïche, Chobek [5], et l'Emir Zéid venait s'établir le 13 janvier à el Tafila [6], à 160 kilomètres d'Akaba. Il y nommait Kaïmakam un fonctionnaire turc, Brahim efendi.

Le capitaine Pisani avait fait appuyer cette marche par le détachement de l'adjudant Trabelsi (un 80 de montagne, 2 mitrailleuses, 2 fusils mitrailleurs, 26 hommes).

La perte de Tafila gênait les Turcs : nœud de pistes, couvrait le transport des récoltes à la Mer Morte, extension de la révolte au sud de Damas, seule voie ferrée des Turcs de Palestine.

La 4e division intervint avec toutes ses forces.

Elle fut complètement battue sur le Seil [7] el Hassa : 400 tués, 300 prisonniers dont 7 officiers, 2 canons, 8 mitrailleuses, 800 chevaux et mulets capturés (28 janvier 1931).

Le détachement Trabelsi, et en particulier la section de mitrailleuses du sergent Belgacem ben Mohammed (4e ti-

1. 80 kilomètres au sud de Maan.
2. Le creux du moine. 55 kilomètres au N. de Maan.
3. 20 kilomètres S. O. de Maan. Sources nombreuses et très abondantes.
4. 12 kilomètres N.-O. de Maan. Source.
5. Mont Real des Croisés.
6. Le passage. Ville de 9.000 habitants. Chef lieu du Sandjak (département) du Djebel (la Montagne). Vergers étendus. Château des Croisés.
7. Seil, ravine, torrent. Ce seil se jette dans la Mer Morte.

railleurs), avaient une part importante de cette victoire. Le major Lawrence, rencontrant peu après le capitaine de Saint-Quentin au First Echelon, lui faisait un vif éloge de la conduite de cette section, et demandait l'augmentation du nombre des mulets d'artillerie, alors de 4 [1], ce qui fut fait.

Autour de Maan, les affaires allaient moins bien. Un gros envoi de fonds, venu d'Egypte, avait permis à l'Emir Faïçal de payer des « arriérés de solde ».

Cependant les Beni Atia, chargés d'attaquer la gare de Dhat el Hadj [2], réclamèrent davantage. Le détachement Pisani, venu camper à Demna [3], attendait vainement.

L'Emir Faïçal vint en personne, et paya largement. Au cours de la discussion, un Cheikh des Beni Atia lui dit insolemment : « N'oublie pas que tu es sur notre territoire », ce qui ne fut pas relevé.

On voit la force du sentiment des divisions territoriales.

Enfin on convint d'attaquer Medaouara, *où il y avait* 120 *Turcs et* 2 *mitrailleuses*. On mit en ligne les avions, les autos Joyce, le détachement Pisani, quelques réguliers de Nouri bey (4 compagnies) et 3.000 Bédouins. Ces derniers assistèrent en spectateurs à l'attaque, qui échoua (22 et 23 janvier 1918). Le capitaine Pisani laissé seul sur le terrain, sous le feu des Turcs, eut de la peine à s'en tirer.

C'est la seule affaire que l'Emir Faïçal ait commandée en personne pendant la campagne [4].

Au Nord, le Chérif Abdallah ben Hamza, avec des Bédouins, poussait jusqu'à la Mer Morte, y détruisait à el Mezraa [5], un remorqueur et six voiliers, capturant 60 Turcs (28 janvier 1918).

Cependant la section de 65 était enfin débarquée à

1. Cette conversation eut lieu le 25 février. On ne trouve pas la moindre allusion à ces faits dans les 15 pages du chapitre 23 du livre de Lawrence.

2. 20 kilomètres au sud de Maan.

3. 25 kilomètres ouest de Dhat el Hadj.

4. Cette affaire sera reprise le 8 août 1918 par 350 *Australiens*, qui la règleront sans difficulté.

5. L'endroit où il y a du grain, port sur la Mer Morte.

Port Saïd le 14 janvier [1], où son personnel l'attendait depuis juillet (six mois). L'instruction du personnel à Port Saïd dura vingt jours [2]. A l'effectif de 65 hommes et 50 animaux elle fut transportée à Akaba par le *Pentakos*, vapeur anglais. Le capitaine Pisani fit faire de suite une école à feu [3] qui fit grande impression; et l'emmena à Gouéira.

On travaillait plus vite au Levant qu'en France, et ç'aurait dû être le contraire.

Le détachement Pisani compta alors 4 officiers (dont 1 médecin), 201 hommes, 13 chevaux, 64 mulets, 52 chameaux, 2 canons de 65, deux de 80, 4 mitrailleuses et 10 F. M. Il est nécessaire de répéter que la Mission militaire a fait là, comme sur le reste de son secteur, l'effort maximum possible.

Le major Lawrence avait fait une reconnaissance jusqu'à Aïn Hesban (25 kilomètres O. de la pointe nord de la Mer Morte), où il avait reçu partout bon accueil, et était parti en rendre compte au Quartier Général.

Au début de février, le Grand Quartier Général envoya le lieutenant-colonel Dawney auprès de l'Emir Faïçal. Sous son impulsion, troupes, vivres, munitions, hangars métalliques affluèrent. Cet officier supérieur estima les troupes de Faïçal incapables de prendre Maan. Il préconisa de couper la voie vers Kalaa Anazeh, dans le but de prendre les Turcs par la famine, car on ne leur savait pas plus de vingt jours de vivres.

1. L'Emir Faïçal, qui se rendait justement compte de l'importance de cet armement, avait télégraphié à sir Reginald Wingate pour lui demander d'intervenir. Ce qui avait déterminé le Colonel Brémond à une nouvelle démarche; M. Defrance avait, en conséquence, télégraphié le 25 septembre aux Affaires Etrangères. Le capitaine Cousse écrivait de Djeddah le 20 décembre : « Les deux canons de 65 ont enfin quitté Marseille. Pourvu que les sous-marins les respectent! »

2. Il est évident qu'on aurait dû la faire en France.

3. Le Malik chargea M. Cherchali de transmettre au Gouvernement Français ses remerciements pour l'envoi de ces canons.

Cependant, les Turcs avaient constitué une force importante dans la région de Kerak .

Aussitôt les tribus avaient changé d'attitude; l'Emir Zéid était prévenu de l'imminence d'une attaque. Mais il se borna à envoyer le 2 mars le détachement Trabelsi avec 300 Bédouins sur Djouf el Derouich, avec mission de chercher à détruire un train. Un avion turc survola ce groupe et le mitrailla.

Le groupement turc de Kerak envoyait vers le sud une démonstration qui retenait toute l'attention de Zéid. Pendant ce temps, des trains débarquaient à Kalaa el Hessa, Djouf el Derouich et Kalaa Anazeh, environ 3.000 hommes, avec des éléments austro-allemands (un escadron, une batterie à tir rapide, un obusier de 105 sur rails, un peu d'infanterie) et 3 avions. Ces forces se rassemblèrent à Taouana, face à Tafila, leur objectif.

Et le 3, toujours mitraillé par un avion, le détachement Trabelsi se heurta à cette force.

Au premier obus de 105, les Bédouins s'enfuirent, et allèrent jeter la panique à Tafila. Mais l'Emir, trompé par la démonstration du Nord s'obstina à lui faire face.

La petite troupe de l'adjudant Trabelsi ainsi abandonnée, soumise à un feu d'artillerie assez vif, menacée à plusieurs reprises d'enveloppement, tint l'ennemi en respect, et se déroba à la nuit, ses munitions épuisées, avec deux blessés. Elle rapportait des soldbùch pris sur les cadavres allemands et ramenait 7 chevaux capturés aux Allemands.

Pour ce fait d'armes magnifique l'adjudant Trabelsi et ses 26 hommes furent cités à l'ordre de la Mission [1].

Le 4, la colonne turque surprise de la solidité inaccoutumée de l'adversaire, se porte lentement en avant, en tâtonnant devant la crête escarpée qui s'étend N. S. devant elle [2].

Cette fois, l'Emir Zéid a déployé tout son monde : 4.000 hommes, 3 canons, 14 mitrailleuses, sur la crête de

1. Ordre n° 19 du 17 avril 1918.

2. La région au sud de la Mer Morte présente des séries de crêtes, escarpées vers l'Est, et orientées nord-sud.

l'Oued el Harir (rivière de la soie), à 6.000 mètres à l'est de Tafila.

Les Turcs ne l'abordent que l'après-midi; fusillade à longue portée, et canonnade, plus vive à la nuit : les lueurs des projecteurs turcs effraient les Bédouins, qui vont piller Tafila et se replient vers le Sud en vitesse.

Le 5 au matin, l'Emir fait incendier ce qui reste, et se replie sur Bouseïrah (10 kilomètres au sud de Tafila). Les Turcs s'avancent prudemment.

Le 7, Zéid se replie à Chobek (35 kilomètres de Tafila), où les avions turcs le bombardent.

Mais les attaques anglaises de Naplouse (9 mars) déterminent les Turcs à évacuer Tafila le 18. Les Chérifiens ne se décideront à y revenir que le 23. Et ce n'est que le 30 que Zéid fera occuper Kerak, que les Turcs ont eu tout le loisir d'évacuer.

« Les troupes dont put disposer Ali Riza Pacha furent extrêmement réduites, tout au moins jusqu'au retour des forces utilisées pour l'expédition de Tafilé », écrit Liman von Sanders.

Quatre ou cinq cents hommes de troupes sérieuses, couverts par les Bédouins, auraient accroché les Turcs que les 26 hommes de Trabelsi avaient retenus toute une journée, et les auraient empêchés d'aller renforcer le front devant l'Armée de Palestine. On voit tout le tort fait par Lawrence en empêchant d'avoir cette force de ce côté, et on mesure que l' « armée » de Zéid ne valait pas un bataillon.

Il faut noter aussi qu'en préparant des gradés et des hommes capables du fait d'armes du 3 mars, la Mission Militaire a démontré que nos Maugrébins peuvent tout apprendre : canon, mitrailleuse et fusil mitrailleur. Mais il faut qu'on se décide à secouer paresse et routine. Ces hommes étaient à 140 kilomètres de leur officier français, en face d'éléments allemands [1].

1. Et ils venaient d'être bloqués plusieurs jours par la neige, tous leurs chameaux étaient morts de froid, et Trabelsi avait su obtenir des cheikhs locaux des animaux de remplacement.

L'Emir Zéid attribuait ses revers à son frère Faïçal [1] « qui ne faisait rien », aux Anglais « qui l'abandonnaient », à Lawrence dont l'absence était sévèrement appréciée [2].

Pour tâcher d'atténuer l'effet de cette reculade, Anglais et Français pressèrent Faïçal d'agir. Djafar Pacha prit le commandement d'une attaque contre el Fassoa, à 50 kilomètres au sud de Maan. Mais le 15 mars survint une tourmente de neige, tandis qu'on passait à Batra. Les Chérifiens exigèrent le retour. Plusieurs coups de feu furent tirés sur Djafar Pacha. La débandade ne s'arrêta qu'à Aïn Abou Lesal. Il y avait 9 hommes et 100 chameaux morts de froid, leurs charges abandonnées. Le détachement Pisani rentra en bon ordre, avec tout son matériel, mais avec 6 malades graves.

Le colonel Joyce était francophobe. Lors de son passage au camp de l'Emir Ali, il avait publiquement manifesté sa surprise désagréable d'y trouver le lieutenant-colonel Cadi. Quand la section de 65 débarqua à Akaba, il se trouvait au débarcadère, et lui fit un accueil dénué de toute aménité, pour ne pas dire plus. Malheureusement l'officier d'artillerie, venu de Port-Saïd, n'était pas préparé à cette situation, et ne fit rien. Ce qui était d'autant plus facile à redresser que cette section arrivait après approbation du général Clayton. Le colonel Joyce, par ailleurs très bon officier, n'avait pas fait la guerre en France et en était resté à Waterloo, sinon à Crécy. Il y a aussi des Français de ce genre. M. Mercier constatait dans son rapport « qu'il y avait eu des frictions ». Il faut savoir que cela peut se renouveler.

On a vu que le général Allenby avait fait une tentative sur Amman du 26 au 31 mars. En pleine bataille, il reçut

1. Dans un rapport du 6 novembre 1917 après une visite à Akaba, le colonel Brémond écrivait : « L'Emir Zéid sera utilisé pour éviter un insuccès à son frère Faïçal. »

2. La supériorité des Européens dans le monde tient surtout à leurs aptitudes guerrières. Et ils la perdront, s'ils l'oublient. Ce sentiment est si fort que l'absence de Lawrence, pourtant peu expérimenté, causait ce découragement.

l'ordre d'envoyer deux divisions anglaises [1] en France. Il dut donc se replier, gardant seulement une tête de pont au-delà du Jourdain, à Ghorayana.

Ce repli obligeait à redoubler d'efforts en Arabie. Le lieutenant-colonel Dawnay fut donc envoyé de nouveau auprès de l'Emir Faïçal, à la fin de mars : 700 chameaux vinrent de Bir Saba par terre,500 ânes et mulets d'Egypte, en bateau. Mais ces animaux, mal soignés, périrent presque tous, ce qui causa un grand mécontentement des Anglais, lesquels sont passés maîtres dans l'art de soigner les animaux[2].

Le contingent égyptien fut augmenté à 750 hommes.

On décida de porter tous les efforts sur Maan, qu'on estimait toujours n'avoir que vingt jours de vivres.

IV

La situation de la Mission Militaire fut extrêmement critique pendant l'année 1918 du fait de la Division Navale de Syrie.

Le colonel Brémond avait honnêtement prêté temporairement el Hadj pour accélérer la constitution de la Légion d'Orient, qu'on avait eu le tort de former à Chypre sans lui donner le bateau nécessaire. On avait cru faire assez en la rattachant à la Division Navale de Syrie, quartier général à terre à Port-Saïd, qui n'avait pas de moyens, et n'en demanda pas.

Le 15 janvier 1918, le *Saint-Brieuc* alors en chargement

1. Une de ces divisions se trouvait engagée à la droite de la troupe du colonel Brémond le 20 juillet 1918, face à la route de Château-Thierry à Soissons. Non préparée à cette guerre, elle fut abîmée sans profit.

2. Sir Archibald Murray précisait au colonel Brémond qu'en un an, il avait perdu moins de 50 chameaux sur 38.000; et parmi les 12.000 chevaux de sa cavalerie, au désert du Sinaï, il n'y avait *aucun* cas « de coliques de sable. » Ces résultats sont obtenus par des moyens simples, sans personnel supplémentaire.

à Djeddah, recevait de la Division Navale de Syrie le télégramme suivant : « Ralliez immédiatement Port-Saïd. Prévenez intéressés Hedjaz que vous êtes mis à disposition Légion Orient pour transport une compagnie Famagouste à Port-Saïd ».

La faute du commandement était évidente puisque la Division Navale ignorait les besoins du Hedjaz et ne se donnait pas la peine de les demander.

Le commandant Cousse [1] maintint au *Saint-Brieuc* ses ordres pour le ravitaillement des ports, tant pour nous que pour les chérifiens, et demanda au ministre de France de signaler au Département la nécessité de le consulter.

Puis il télégraphia au el Hadj, alors à Port-Saïd, de suppléer le *Saint-Brieuc*. Mais la Base de Port-Saïd répondit qu'el Hadj restait aussi à la disposition de la Légion d'Orient. On n'avait même pas prévenu le Chef de Mission, dont on imagine l'anxiété en se trouvant brusquement sans moyen de transport. Le 26 janvier, la Division Navale, enfin, lui signalait que la Mission du *Saint-Brieuc* était temporaire, mais sans fixer ni date, ni délai, même approximatifs.

Sur ces entrefaites le commandement anglais demanda à M. Defrance que le *Saint-Brieuc* prit à Suez pour Akaba vivres et marchandises dans la mesure de ses disponibilités. Le commandant Cousse dût répondre qu'il fallait s'adresser à la Division Navale, qui lui avait pris le *Saint-Brieuc*. Retards, tâtonnements, impuissance, qui faisaient dire une fois de plus aux Anglais, avec raison, qu'on ne savait jamais à qui s'adresser quand on avait besoin de nous.

Il est à noter que M. Defrance aurait pu se récuser, puisque Akaba était dans la zone du Haut-Commissariat de Palestine.

Quand on pense qu'il y avait à quai à Port-Saïd, le *Jauréguiberry*, dont l'artillerie avait été envoyée en France et qui logeait quelques marins, on ne peut douter qu'on

1. Le commandant Cousse était devenu chef de mission par intérim le 3 décembre 1917 et le devint titulairement le 15 mars 1918.

avait les moyens nécessaires de desservir la Mer Rouge.

Le commandant Cousse, trois mois après [1], reçut un télégramme de la Division Navale, du 24 avril 1918, l'informant que le *Saint-Brieuc* était remis à la disposition de la Légion d'Orient pour une nouvelle période de trente-cinq jours. Le télégramme disait textuellement : « La Mission du Hedjaz devra se préoccuper d'effectuer elle-même ses transports pendant le mois de mai ». Sans doute croyait-on à la Division Navale que, comme Moïse, la Mission du Hedjaz pouvait transformer la Mer Rouge en ligne d'étapes!

Dans son angoisse, le Chef de Mission télégraphiait au Ministre de France de faire connaître la situation qui lui était faite. En dehors des vivres, dont nos détachements manquaient, il avait à Suez 80 tonnes de munitions et de matériel absolument indispensables. Les bâtiments anglais, insuffisants pour leur service (la demande faite à M. Defrance en était la preuve), ne pouvaient rien prendre pour nous.

Pendant ce temps nos détachements « espéraient », vivres, munitions, matériel, courrier; et les blessés et les malades leur évacuation.

Il n'est pas exagéré de qualifier de *tragique* la situation faite à la Mission : elle est la conséquence logique de l'absence d'organisation du commandement français en Orient.

V

Le colonel Brémond avait quitté Port-Saïd le 19 décembre 1917, sur la *Ville-de-Bordeaux* [2]. Ce cargo formait convoi avec cinq cargos anglais, sous l'escorte d'une canonnière et quatre chalutiers français.

1. Par lettre du 19 février n° 39 le contre-Amiral Varney avait promis d'*accorder* (sic) un voyage du *Saint-Brieuc* toutes les quatre semaines. Mais cela ne fut pas fait. Le manque complet de bateau dura plus de trois mois.

2. Elle fut torpillée et coulée par le travers de la Sardaigne.

Deux de ces cargos partaient lèges, l'hélice hors de l'eau, après plusieurs jours d'arrêt à Alexandrie, où il y avait des montagnes de coton dont les Alliés avaient besoin. A cause du gros temps, ces bateaux durent acheter du lest à Malte, il aurait mieux valu les lester de coton [1].

La guerre sous-marine entravait tellement la navigation que certains jours il n'y eut à Port-Saïd ni entrée, ni sortie par vingt-quatre heures. Il faut avoir ressenti l'impression redoutable de ce vide, l'angoisse qui pesait sur toute la population, pour mesurer le danger couru; et aussi ce qu'aurait été la situation si les Allemands avaient fait effort sur Salonique et sur Rome, comme la trahison de la Russie de Lénine le permettait.

Il était nécessaire de rappeler cette situation.

VI

Tous les Français employés en Orient étaient désolés de notre manque de moyens, qui contrastait si fort avec les instructions relatives à la conservation de notre situation au Levant, laquelle avait pourtant survécu à nos défaites de 1870. M. Georges-Picot n'avait pas caché ses appréhensions au colonel Brémond. « Il n'y a que Clemenceau qui puisse réagir et c'est lui qu'il faudrait décider. » D'où était né le projet de voir l'homme qui régnait alors en France, Président du Conseil et Ministre de la Guerre.

Ce n'était pas une démarche agréable à faire : le passé de cet homme d'Etat : (canons de Montmartre en 1871, où il s'était embusqué bien que d'âge à se battre, assassinat

1. « Je suis au service de l'Etat depuis quarante ans, et j'ai essayé très souvent, partout où je suis passé d'obtenir des usines et des exploitations de l'état un rendement comparable à celui que donnent les exploitations industrielles ou commerciales. Or, j'ai constaté que c'était impossible. » (Discours de l'amiral Lacaze, ministre de la Marine. Chambre des Députés, 1917). A cette époque la navigation était étatisée.

de deux généraux qu'il n'avait rien fait pour empêcher, perte de notre situation en Egypte; opposition à la Tunisie; au Tonkin dont il avait fait voter l'évacuation [1]; Cornelius Herz dont il avait fait un grand'croix de la Légion d'Honneur, Boulanger, les chemins de fer du Sud-Est dont le scandale fut si grand qu'on pensa ce politicien définitivement écarté; et enfin cet absurde protocole de 1905 qui a fait tant de mal aux cadres de l'armée [2], n'était pas encourageant.

Il est vrai que dans le monde de la Cour, les principes de la morale ordinairement admise n'ont guère de place; peut-être parce qu'ils y sont inapplicables. Il faut toujours penser à deux des fondateurs des institutions qui servent au recrutement de la classe actuelle des privilégiés : Mirabeau, qui disait : « Ce serait une duperie d'être honnête dans ce milieu », et Barrère qui montait à la tribune le jour du renversement de Robespierre, avec dans ses poches deux discours, prêt à se servir de celui qui paraîtrait rallier la majorité, et qui, au cours de sa carrière, prêta serment à dix-huit espèces successives de gouvernements. Quel que soit le jugement final que l'histoire portera sur Clemenceau, elle ne le rangera certainement pas parmi les dupes dont parla Mirabeau.

Le colonel Brémond avait déjà été emmené chez Clemenceau en janvier 1916 par un de ses camarades de lycée, député, qui, l'ayant entendu parler de l'attaque du 25 septembre 1915, où il commandait le 64e, lui avait assuré que son récit intéresserait M. Clemenceau. Et, par curiosité, on y était allé.

M. Clemenceau songeait à ses thèses et parla tout le

1. A 3 voix de majorité. Lamartine avait également obtenu un jour ces 3 voix pour l'évacuation de l'Algérie.

2. Dès 1906, il fallut voter 80 millions d'augmentations de solde pour compenser l'effet désastreux de ce protocole Clemenceau. Et naturellement, des cadres recrutés pour la solde ont une mentalité de fonctionnaires, inférieure à celle de cadres recrutés par idéal de métier. C'est une des infériorités de la France vis-à-vis de l'Allemagne que cette incompréhension d'une bonne part de la nation pour son armée, qui, pourtant, est la plus nationale qui soit.

temps : « Ça ne marchait pas, il voulait que ça marche », et au milieu d'affirmations sur la nécessité de l'énergie, il énonça que le commandement devait être donné à des « généraux républicains ».

Sur quoi, avec discrétion, mais sans conteste, le colonel se mit à rire. C'était, en effet, une singulière conception de la guerre en cours que d'y appliquer une semblable considération. Le mot républicain est très fluide, chacun se l'applique et le dénie à ses adversaires. Les bons républicains étaient ceux qui se battaient, les mauvais ceux qui s'embusquaient. Kléber, Hoche et Marceau ont été en prison, et Bonaparte, ami de Robespierre jeune, et membre du Club des Jacobins a toujours passé pour un « Pur ». Et l'opinion républicaine de 1870 avait prôné Bazaine. Mettre une question semblable parmi les causes de l'échec de l'offensive de septembre 1915 était si imprévu, si loin de la vérité [1], que ce fut un étonnement d'entendre un argument aussi plat, bon pour de pauvres diables d'électeurs.

Malgré sa discrétion, le rire fut mal reçu. Clemenceau tapa sur sa table : « Oui, Colonel, des chefs républicains! C'est à Foch que vous pensez; je savais bien que son frère était jésuite, et cependant je l'ai nommé à l'Ecole de Guerre! »

L'ami député, qui professait alors une grande admiration pour Clemenceau, était mal satisfait, quoique philosophe. Et l'audience se termina sur l'affirmation répétée qu'il fallait que ça marche. L'officier n'avait pas eu un mot à dire sur le coin de bataille qu'il avait vu dans son secteur, alors qu'il pensait être venu pour cela.

Ce souvenir n'était pas engageant, et il valait mieux n'en point faire état : cette fois, il ne s'agissait plus comme en 1916 de venir en « voyeur » suivant le mot de Forain,

1. En réalité, on l'a su depuis, l'attaque aurait réussi faite le 10, date primitivement fixée, les Allemands n'ayant point de réserves. Elle échoua parce que le commandant en chef se laissa arracher un retard de quinze jours, sous prétexte de travaux, et à la consternation de son Etat-Major : quand les positions ennemies furent enlevées, nos troupes se heurtèrent aux renforts arrivant de Russie, qui n'auraient pas été là le 10.

mais de quémander pour les traditions françaises en Syrie si menacées.

Diverses tentatives faites pour approcher le Président du Conseil n'aboutirent qu'à voir M. Leygues, ministre de la Marine, qui promit son appui; le général Mordaq, et différents comparses. Et il semblait que ce serait impossible, lorsqu'un matin, le colonel Brémond reçut une lettre à en-tête du ministère des Colonies, signée Henri Simon, qui lui demandait de passer au ministère « pour y parler de nos conversations de Rabat ».

Aucun souvenir de ces conversations n'était resté après trois ans, car elles devaient remonter au début de 1913.

Le colonel alla rue Oudinot le 30 janvier : le ministère des Colonies était vide, et seul avec l'huissier, l'officier faisait réflexion sur cette organisation qui fait gouverner 60 millions d'hommes par un ministère vide, tandis que les 40 millions de métropolitains ont abondance de ministères encombrés. Et aussi combien était mal renseignée l'opinion qui faisait de ce ministère un poste sans importance, alors que de lui dépend notre survivance. Mais combien de Français savent que, si rien ne change, dans deux ou trois générations le grand centre français du monde sera au Canada?

Le colonel Brémond montra sa lettre à l'huissier, et fut bien étonné de la réponse : « M. le Ministre n'est pas encore arrivé ». C'est ainsi qu'il apprit le rang de son correspondant : il revenait d'Arabie.

M. Henri Simon le reçut fort aimablement, s'aperçut de suite de la nullité des souvenirs de Rabat, et rappela alors que passant à Rabat au début de 1913 avec une caravane parlementaire, les hasards de l'installation l'avaient fait l'hôte du commandant Brémond, alors administrateur des villes de Rabat et de Salé. Au cours d'un des repas, cet officier avait affirmé, avec quelque violence, que l'Allemagne voulait la guerre et la ferait bientôt. « Vous ne m'aviez pas du tout convaincu, mais le souvenir de votre

conviction m'a frappé particulièrement; et c'est pourquoi ayant su votre présence à Paris (ils étaient voisins), j'ai voulu vous demander ce que vous pensez de la situation actuelle de la guerre, alors que tout le monde attend une grande offensive allemande ».

Le Colonel répondit qu'à Rabat, son adjoint le capitaine Normand avait pris à sa solde un employé du consulat d'Allemagne qui lui passait les renseignements intéressants; ce qui permettait d'affirmer la volonté de provocation de l'Allemagne, mais sans pouvoir donner de preuve pour ne pas tarir la source. Mais en ce qui concernait la situation actuelle, il ne savait que ce qu'il avait vu en Orient et en Méditerranée.

Il pensait qu'un faible effort allemand suffirait à obliger l'armée de Salonique à un réembarquement désastreux, et la Grèce à nous faire la guerre; que quelques divisions allemandes auraient facilement le même résultat en Italie. Si les Allemands venaient stupidement se casser les dents où nous étions le plus fort, ils suivraient les principes des Ecoles de Guerre, mais feraient une sottise. Car disposant de 2 à 300 kilomètres de terrain français et belge, et pouvant nous arrêter deux à trois mois tous les 15 ou 20 kilomètres, ils useraient nos possibilités. Et en Méditerranée avec des bases de sous-marins à Tarente ou en Sardaigne, ils pourraient y empêcher toute navigation, bombarder les côtes d'Afrique et de Provence, ce qui, avec une invasion italo-allemande en Provence, amènerait un désordre, une lassitude qui obligeraient à la paix.

Peut-être le vide de Port-Saïd, la Méditerranée couverte d'épaves, la puissante flotte italienne abritée derrière ses filets que gardaient des torpilleurs anglais et français, étaient-ils trop impressionnants; l'expérience seule aurait pu montrer si ces vues étaient exactes.

Le Colonel concluait que l'organisation en Syrie de nos ressources de l'Océan Indien, faciles à ravitailler, obligerait les Allemands à un effort qui diminuerait leurs possibilités sur les autres parties du front sans rien demander à la France que des cadres, dont elle avait en abondance, et

un peu de matériel, car on pouvait s'en fournir à San Francisco.

M. Henri Simon, qui savait écouter, le fit en silence, et dit : « Il faut dire cela au Président, je vais lui en parler et lui demander de vous recevoir ».

Ce qui eut lieu le 14 février à 15 heures.

M. Henri Simon avait pris le Colonel dans son automobile, et, en cours de route passa au Palais Bourbon, où il avait affaire. Comme l'auto entrait par la porte de la rue de l'Université, banalement, pour parler, l'officier remarqua qu'il n'était jamais passé par cette porte. Et le ministre lui dit : « J'espère que vous ne la passerez jamais à la tête d'un bataillon pour expulser la Chambre ». Le colonel Brémond fut tellement estomaqué qu'il ne trouva pas une syllabe à répondre : voilà ce qu'un gouvernant, homme de bon sens, pensait d'un officier. Manifestation incroyable d'un état d'esprit collectif déplorable. C'est le résultat de la vie des gouvernants en vase clos, où les réalités ne sont pas perçues. Et on n'y voit guère de remède.

Entre le Palais Bourbon et le ministère de la Guerre, M. Henri Simon dit encore : « Et dans ces projets que demandez-vous pour vous? » A quoi il fut répondu : Rien, et qu'on demandait seulement un grand chef. « Mais enfin, si on vous nommait général et qu'on vous donnât le commandement? — Ce serait trop beau pour moi, il faut un chef ayant un rang comparable à celui des généraux anglais ».

La même question, au cours de ces démarches, a été posée plusieurs fois; et l'affirmation de désintéressement a toujours produit mauvais effet. Personne, dans ces sphères, ne peut s'imaginer qu'on puisse se donner de la peine sans l'espoir d'un profit. Cela fait penser au Bédouin qui ne tire son coup de fusil qu'avec la perspective d'un butin : les civilisés ne sont pas si loin qu'ils le croient des primitifs.

Le Président Clemenceau, la tête couverte d'un bonnet dit grec, parla d'abord avec le ministre des Colonies de

diverses questions, notamment d'un projet de loi sur les indigènes d'Algérie. Puis il fit exposer la question d'un effort en Syrie. Après quelques phrases, il interrompit :

« Oui, la Syrie, je sais de quoi il s'agit; mais je n'ai pas une âme de conquérant. Et puis c'est loin, et, comme je l'ai toujours dit, la bataille sera gagnée en France, et là seulement ».

Le colonel Brémond aurait pu objecter que ce non-conquérant l'avait envoyé, avec trois mille autres, à Casablanca, en juillet 1907, pour une locomotive cassée et quelques ouvriers tués, « parfaitement conscient, lui disait le commandant Larras à Rabat en 1907, des problèmes qu'il soulevait »; qu'il y avait en Syrie des traditions et des intérêts français du même ordre que ceux que nous avions au Maroc.

Mais il pensa mieux faire de se borner à répondre qu'il n'y avait pas là question de conquête, que la Syrie était un secteur de la bataille, avec des possibilités de manœuvres plus larges qu'en France.

M. Clemenceau écouta la suite de l'exposé, et après vingt à trente minutes d'audience conclut en demandant un mémoire écrit [1].

En sortant, M. Henri Simon dit qu'il lui paraissait que le Président avait été intéressé, et lui semblait favorablement disposé.

La note fut présentée au ministre des Colonies le 16 février.

Sans entrer dans le détail, disons qu'elle faisait ressortir qu'une opération en Syrie était à droite de la bataille ce qu'était Ostende à gauche; qu'avec 20 officiers et 500 hommes nous avions obligé les Turcs à ramener 25.000 hommes qui avaient manqué à la bataille de Palestine.

Une opération en Syrie aurait une force d'appel ana-

1. On ne peut se baser sur une semblable conversation pour préciser l'opinion d'un chef; car, pour obliger à développer les arguments, il arrivera qu'il prenne systématiquement le contrepied de l'avis présenté. C'était, notamment, la méthode du maréchal Lyautey, qui désorientait souvent ses interlocuteurs.

logue, activerait les Anglais et leur apporterait des sympathies qui leur faisaient souvent défaut.

Le projet ne demandait à la Métropole ni hommes, ni vivres, ni bateaux. Il utilisait la base de Port-Saïd, où nous avions eu 12.000 Chinois, les cadres disponibles (nombreux officiers supérieurs de coloniale, disponibles par suppressions d'unités, 6.000 aspirants d'infanterie aptes à être officiers).

On amènerait à Suez toutes nos ressources inutilisées (faute de pouvoir traverser la Méditerranée, et à cause du climat de France), d'Indochine, Océanie, Madagascar, Réunion et Djibouti, en se servant des vieux bateaux désarmés, comme le *Jauréguiberry*. Il y avait 12 bataillons prêts en Indochine, 40.000 Chinois à Shanghaï. Et les contingents arméniens d'Amérique et de Mésopotamie [1].

En outre, il serait constitué des bandes irrégulières pour faire l'insurrection jusqu'à Van (de Médine à la Mer Morte : 900 kilomètres. De Jérusalem à Van : 900 kilomètres).

La marche sur Alep [2] était possible, car les Turcs n'osaient sortir de la voie ferrée, le désert était ouvert. Et les Anglais qui faisaient revenir de France leurs 12.000 cavaliers indiens peu utiles, allaient avoir 25.000 cavaliers à y lancer.

Les Germano-turcs, avec une ligne à une voie, ne pourraient reformer une armée, au mieux, qu'à Konia, et probablement ne le feraient que sur le Bosphore [3].

Pour obtenir ce résultat, il suffit d'appliquer les forces

1. Dans son rapport du 14 novembre 1917, M. Mercier disait qu'on aurait pu en former une division. Et le colonel de Piépape télégraphiait (13 juillet 1917) : « Au moment où le régiment de marche de la Légion d'Orient, pénétrant pour la première fois en Palestine, se prépare à combattre aux côtés du régiment de marche de tirailleurs, je crois devoir vous signaler excellent esprit attitude très militaire montrés par tous les Arméniens. Ce serait un précieux encouragement pour eux, si à occasion Fête Nationale, gouvernement avait voulu leur témoigner sa satisfaction. »

2. M. Lloyd George l'avait préconisée dès décembre 1917, avec raison.

3. Il n'y a qu'à relire la campagne égypto-française d'Ibrahim Pacha-Colonel Sève contre les Turco-Allemands du capitaine de Moltke en 1837 : les Turcs ne se reforment pas.

que nous ne pouvons amener ou utiliser en France.

M. Henri Simon lut cette note, l'approuva, et offrit très aimablement d'accompagner le colonel Brémond au ministère de la Guerre : ce qui se fit le 18 février à 16 h. 30.

M. Clemenceau parla d'abord avec le ministre des Colonies de Charles Humbert : « J'ai toujours pensé, dit-il, que c'était un traître », puis du Sénateur Peytral, qui devait présenter un rapport à une Commission, et sur lequel il s'exprima de manière combative, jusqu'à ce que M. Henri Simon lui dit : « Mais pas du tout, il n'a aucune intention d'opposition » — « Ah, je croyais; alors vous règlerez le scénario de son intervention avec lui ».

Puis on passa au projet. Après son exposé, dans les grandes lignes, le Président clôtura en disant : « Tout cela me paraît intéressant, je le ferai approuver au prochain Conseil des Ministres ». Sur le projet d'insurrection jusqu'à Van, il dit : « Etes-vous sûr de réussir? » A quoi il fut répondu que cette tentative laissait des possibilités d'être tué au moins autant que d'autres. « Vous voyez, vous n'êtes pas sûr du résultat ».

Néanmoins, l'ensemble parut si satisfaisant à M. Henri Simon qu'en sortant, il serra chaleureusement les mains de son compagnon en lui disant : « Toutes mes félicitations, le Président n'en dit pas souvent autant, et certainement tout cela va être fait. Je vous téléphonerai en sortant du Conseil pour vous apprendre la bonne nouvelle ».

Comme on savait en même temps qu'un projet de renforcement du général Foch (dont il sera parlé plus loin) était signé : Clemenceau, il parut, pendant quarante-huit heures, que M. Georges-Picot allait recevoir des moyens correspondant à la mission dont il était chargé.

Le Conseil des Ministres eut lieu le 20. A 15 heures M. Henri Simon téléphonait : « Hélas! mon cher ami, ce n'est pas le bulletin de victoire que j'attendais. Le Président a déposé votre note sur la table, a dit : J'ai reçu du colonel Brémond un projet sur les affaires de Syrie que je n'approuve pas; si quelqu'un veut le défendre, je réunirai le Conseil de défense pour l'examiner, sinon il n'en sera

plus question ». « Et qu'a dit Leygues? — Rien. — Et vous? — Oh moi, vous savez je ne connais rien aux choses militaires. — Alors, c'est enterré? — Ah! mon pauvre ami, complètement! »

Le colonel Brémond avait vu les 4 et 7 février le lieutenant-colonel Georges, sous-chef de l'Etat-Major du général Foch, parfaitement au courant de la question, en comprenant toutes les conséquences; par lui, il avait obtenu une audience du général Foch, le 11 février. Celui-ci écouta, pendant près d'une heure, sur une carte de l'Orient, en silence, à part quelques questions pour relancer ou faire préciser. Puis il conclut : « Trop tard! trop tard! Nous échouons faute de bateaux ».

Néanmoins la question retenait son attention, d'autant plus que les Anglais venaient de supprimer 186 bataillons en France faute d'hommes, et étaient hors d'état de renforcer leur armée d'Egypte.

Le général Foch fit établir un projet de renforcement : Un régiment de cavalerie d'Afrique, deux bataillons sénégalais pris en Algérie, un bataillon de tirailleurs pris en France, une batterie de 65 de Salonique, et ce projet revint au 4 *bis* du Boulevard des Invalides avec la signature Clemenceau.

Mais quand les ordres d'exécution parvinrent au ministère, M. Clemenceau reçut des réclamations. Il affirma n'avoir pas signé, ce qui est possible, car Mandel et Mordaq signaient pour lui, et à partir de 19 heures, il ne faisait plus rien [1].

Un officier supérieur de son cabinet fut, d'après ce qu'on a su, envoyé au 4 *bis*, arracha l'ordre déjà collé dans le registre, et le rapporta au ministre qui l'annula, spécifiant dans la colonne observations que toutes les forces disponibles seraient à la seule disposition du général Commandant en Chef.

En même temps, le commandant de Civrieux publiait dans le *Matin* du 23 février 1918, un article intitulé *Prise*

1. M. Clemenceau avait subi l'opération de la prostate. On sait que les secrétions de cette glande sont indispensables à l'activité intellectuelle.

de Jéricho, où il disait : « Plus de trois mois après la prise de Jaffa, plus de deux mois après celle de Jérusalem, ces deux villes n'ont été dépassées que de quelques kilomètres. C'est dire que la guerre de siège avec toutes ses lenteurs a repris son cours interrompu par la victoire de Gaza.

« Ces constatations, d'ailleurs, n'ont qu'une importance relative. Depuis les événements divers de 1917, il est bien clair, répétons-le, que la décision de la guerre sera fixée sur le seul front de France. »

Cet article, inspiré comme tous ceux du même auteur, correspondait trop exactement aux faits qui viennent d'être rapportés pour qu'il n'en fût pas un écho.

Il était complètement inexact.

Si l'avance anglaise, après Jérusalem, s'était arrêtée, c'est qu'il fallait créer des voies de communications dans la zône de 60 kilomètres conquise, et parce qu'on avait enlevé deux divisions au général Allenby en pleine bataille, l'obligeant à une réorganisation de son armée devant l'ennemi. Mais il n'y avait eu nulle trace de guerre de siège.

Et chacun sait que l'effondrement des Puissances Centrales a été décidé par l'arrivée de l'armée de Salonique sur le Danube. Si on ne l'avait pas arrêtée, pour maintenir la thèse erronée que l'on soutenait, cette vérité aurait été si évidente que personne n'aurait pu la discuter.

Le 25 février, le colonel Brémond était reçu en audience par le général Weygand à Versailles. Minutieusement au courant de la question, le général après avoir écouté avec cette attention qui donne l'impression physique d'être soutenu, conclut en disant qu'il était bien décidé à faire tout le possible.

Ces renseignements ont été donnés pour montrer que Clemenceau et ses collaborateurs ont été parfaitement renseignés, et qu'ils ont toute la responsabilité de notre effacement en Orient, une des causes de la tension franco-anglaise qui fut si nuisible aux négociations de la paix. Personne ne doutera que si le général Foch jugeait possible d'envoyer des éléments en Orient, il était plus apte que Clemenceau ou Mordaq à en apprécier la possibilité.

Mais cela exigeait un officier général en Palestine. Le colonel Georges disait au Colonel Brémond, le 16 mars : « Mais qu'avez-vous donc dans les yeux pour ne pas vous être aperçu qu'on vous considère comme le pire ennemi personnel, parce que vous travaillez à détruire le refuge qu'on s'est préparé pour le jour où on sera débusqué du ministère? »

Le colonel Brémond rejoignit le front français le 24 mars 1918.

VII

Les événements d'Arabie, pour les trois trimestres de 1918 se groupent en quatre théâtres distincts :

— les événements du Hedjaz, activité intérieure du Gouvernement chérifien, lutte contre les Ouahabis du Nedjed et les Alaouin du Sud-Ouest;

— les événements de Médine, colonnes Ali et Abdallah;

— les événements bédouins de la région el Ouedj-el Ala, peu importants, chacun des deux adversaires ayant fait le vide.

— les événements de la région Akaba-Alep.

VIII

Evénements du Hedjaz. pèlerinage de 1918.

Au début de 1918, la Turquie multiplia les tentatives de négociations avec les Chérifiens ou avec les tribus.

L'ex-Khédive Abbas Hilmi [1], notamment, vint à Damas

1. Une lettre des Affaires Etrangères du 17 octobre 1917 avait signalé un traité conclu entre Abbas Hilimi et l'Allemagne, lui garantissant la remise de ses biens à la paix.

Les Turcs négociaient parce que, d'après le dire du ministre d'Allemagne à Copenhague, ils avaient plus de deux cent mille déserteurs.

et prit part à ces pourparlers. L'Emir Abdallah affirmait au maréchal des logis Prost que le Malik en avait admis le principe, et avait le dessein de faire rendre les biens séquestrés de cet ancien souverain.

Recevant le commandant Cousse à Djeddah le 14 janvier 1918, le Malik lui disait que l'Emir Faïçal avait reçu des propositions de paix de Djemal Pacha, et que sur son ordre l'Emir avait refusé tout pourparler. « Toutes les questions, dit-il, touchant à la fin de la guerre, doivent être traitées par tous les Alliés. *D'ailleurs, je connais les Turcs mieux que vous*, et je n'aurai garde de me laisser prendre à leurs avances.

Naturellement, ces démarches encourageaient les chérifiens à la guerre.

Un grave événement intérieur du début de 1918 fut l'arrivée à Taïf du capitaine Philby, political officer de Mésopotamie, arrivant de Riadh escorté par 35 Ouahabia fournis par Ibn Saoud.

Le Malik qui n'avait même pas été avisé de ce voyage en fut très mécontent. Très préoccupé de la renaissance ouahabia, il comprit de suite que c'était la manifestation de l'influence de l'Inde et de la Mésopotamie qui se révélait.

Dès que l'Arab Bureau apprit cette aventure, qu'il ignorait, il se hâta d'envoyer Hoggarth à Djeddah, où il débarqua le 8 janvier 1918, du croiseur *Suva*.

Philby avait séjourné quinze jours à Riadh, où se trouvait déjà le colonel Hamilton [1] venu de Bouréidah. Ibn Saoud l'avait bien accueilli, lui avait remis les lettres reçues par lui de Fakri Pacha. Philby avait été très impressionné par l'organisation des Khouan [2], qui s'étendait à Haïl, au Kacem. Il était tout féru d'Ibn Saoud et persuadé qu'il pourrait l'attacher à la politique britannique [3].

Le Malik le laissa se morfondre à Taïf, refusa de l'autoriser

1. On voit qu'on peut employer les Européens en Arabie.

2. Khouan, Frères, au singulier Khou. On écrit parfois Ikhouan. I représente alors un alif d'orthographe et ne se prononce pas.

3. Philby était venu de Riadh à Taïf en dix-sept jours, par Dhroumah, l'oued Sebaï et Khourmah.

à retourner à Riadh. Philby de Taïf, gagna la Mekke *qu'il contourna par le nord*, rejoignit la route de Djeddah à Hada, et arriva à Djeddah.

Le lieutenant commander Hoggarth avait pour mission d'expliquer au Malik les intentions des Alliés concernant les territoires conquis sur les Turcs. Il ne lui fit pas moins de dix conférences; certaine dura trois heures [1]. En particulier il lui fit connaître ce qui concernait la Palestine : contrôle international, avec projet de favoriser le développement d'une Nation juive. La Malik ne protesta point : il craignait pire, les musulmans soumis aux juifs. Un contrôle international lui parut une garantie pour les musulmans.

A la mission Française, on eut l'impression que, préoccupé du Nedjed, il ne s'était pas rendu compte de la portée exacte de ces projets. Il garda le silence sur la Syrie et la Mésopotamie, accepta de faire une proclamation aux Musulmans de Jérusalem, voulut la signer avec le titre de Malik el Arab (Roi des Arabes) et y renonça sur les représentations de l'officier anglais. A la fin de ces pourparlers, il résuma ainsi sa pensée : « L'Angleterre est comme la vaste mer où nage le poisson; plus vaste est la mer, plus gras est le poisson. »

Hoggarth et Philby quittèrent Djeddah pour le Caire le 14 janvier. Et le second regagna Riadh par le golfe Persique.

A la suite de ces conversations, la Qibla du 17 janvier 1918 publia un avis officiel du Cadi des Cadis, ordonnant, au nom du Grand Chérif, de supprimer le nom du Sultan osmanli dans la Khotba du vendredi, ce qui fut inauguré à la Mekke et à Djeddah le 18 janvier; la Qibla du 21 janvier publia une lettre du Malik, réponse à un correspondant supposé, établissant que le soulèvement arabe était spontané, car il s'était produit alors que la guerre était défavorable aux Alliés; qu'il ne *concernait que les Arabes habitant l'Arabie* et que le Malik renonçait au Khalifa; celle du 5 février publia un télégramme du Foreign Office disant :

1. M. Hoggarth était professeur.

« les Alliés sont fermement décidés à donner à la race arabe l'occasion complète de reconstituer une nation dans le monde. Il faut que les Arabes le sachent et travaillent eux-mêmes à constituer leur unité. Les Alliés suivront une politique qui les conduira à ce but. »

La fête de l'Indépendance fut célébrée le 21 mai avec toute la solennité possible. Le Ministre des Affaires Etrangères envoya un télégramme au Malik, qui pria M. Cherchali de transmettre sa réponse; elle se terminait ainsi : « Je souhaite ardemment que Dieu généreux (Allah el Karim) et bon, veuille couronner de succès les efforts de la France, et réaliser ses nobles intentions. Husséin. » C'était donc toujours l'accord parfait.

Au Caire, Fouad el Khatib, Agent diplomatique du Gouvernement Chérifien, reçut les visites de M. Defrance et du major Cornwallis, représentant le Haut-Commissaire absent. Il donna un dîner auquel assistait l'évêque arménien de Baghdad et des notabilités arméniennes. Fouad lut un télégramme du Malik assurant les Arméniens de son concours pour la libération de leurs frères de race.

La Qibla du 6 juin publiait à ce propos : « Les Arméniens peuvent être sûrs qu'ils sont au même rang que les Arabes : cela est prescrit par la religion et les *traditions arabes* [1]. Cette propagande suivait un article de la Qibla du 14 mars 1910 disant : « *La question étant une question nationale, par conséquent plus haute que toute question religieuse* [2], qui avait été le début d'une vive campagne [3] pour exalter le *sentiment national des Arabes sans distinction de religion*, et le dévouement à la personne du souverain.

1. « Un cheikh catholique sortant d'entendre une messe en latin a le même droit qu'un musulman d'invoquer les usages des nomades. » (P. Lagrange). Il est typique de voir un chef de religion pouvoir dire sans scandale qu'il y a des traditions aussi fortes que cette religion. Et on voit combien ont tort ceux qui croient que les mœurs du Maghreb ont été profondément modifiées par cet Islam qui n'a pas pu surmonter les coutumes arabes en Arabie.

2. Cet article se rapportait aux déclarations faites par sir Mark Sykes et M. Jean Gout au Comité central Syrien de Paris.

3. Cette campagne était menée par Mohib el din el Khatib, qui venait de passer six mois au Caire, et en ramenait un rédacteur du journal panarabiste el Koukab (l'étoile), subventionné par l'Angleterre.

Cette question soulevait une polémique parmi les journaux arabes du Brésil.

Au commencement de 1918, le Malik révoqua de ses fonctions de Kaïmakam (préfet) de la contrée des Ataïba [1], (qui comprenait les oasis de Khorma, Taraba, Marnia, à l'Est de Taïf), l'Emir Khaled ben Louaï; celui-ci refusait l'impôt, et s'était mis en relations avec Ibn Saoud. Khaled se révolta et en mai vint camper à Bahira (petite mer, indique un bas fond inondé par les pluies), à quatre jours à l'Est de Taïf, ravageant tout et massacrant sans pitié tout ce qui était mekkois, sous prétexte d'hérésie.

Un groupe bédouin envoyé contre lui, fut surpris et détruit dans l'oasis de Khorma (7 juin 1918).

Le kaïmakam de Taïf, Hamoud ben Zéid fut battu à son tour (2 juillet 1918), laissant aux mains de l'ennemi 2 canons, 2 mitrailleuses et 2 de nos F. M. Il s'arrêta à deux jours à l'Est de Taïf, où il fut renforcé.

Les Ataïba étaient, d'ailleurs, divisés. Khaled, attaqué et battu, alors qu'il se rendait chez Ibn Saoud, put à grand peine échapper à ses contribules.

Le Malik demanda en vain, aux Anglais, des armes et des munitions. L'Emir Abdallah fit tous ses efforts pour tourner Ibn Rechid contre Ibn Saoud.

Mais celui-ci recevait des Anglais 6.000 fusils, 4 canons, et un subside de 5000 livres sterling; il arrêtait 3 caravanes de ravitaillement de Médine.

Le Malik chargea le Chérif Chaker, venu de la colonne Abdallah, de rétablir la situation. Chaker vint camper à Kalaa el Hazil (2 heures Ouest de Khorma) et y rassembla 1600 Ataïba. Une délégation de quatre Cheikhs vint à la Mekke demander l'aman que le Malik accorda (juillet 1918).

Mais le Roi étant venu à Djeddah (16-23 juillet), les Anglais lui imposèrent l'engagement de ne pas entrer en lutte avec Ibn Saoud, jusqu'ici hors du conflit, officiellement. A son retour à la Mekke, le grand Chérif envoya donc

1. Confédération de 5 à 6000 tentes, entre Hedjaz et Nedjd. Une de leurs tribus, les Hoqah, 2.500 tentes, habitait le Hedjaz et avait pour principal cheikh Turki ben Raheyen.

un personnage religieux, le Sid Abdallah el Zouaoui [1], très réputé, pour chercher une solution pacifique. Cette mission resta sans résultat.

Le Chérif Chaker attaqua alors les Ouahabis le 23 septembre. Mais des défections l'obligèrent à la retraite. Le Malik lui envoya des renforts.

Et la situation ne varia plus jusqu'à la fin de 1918.

Le 2 avril, à la nouvelle des contre-attaques heureuses autour de Montdidier, le Malik avait envoyé des félicitations au Président de la République « à l'occasion des succès de l'armée française sur l'ennemi. »

Il y eut également un télégramme au Roi d'Angleterre, un au Foreign office, et du Président de la Municipalité de la Mekke au lord maire de Londres, pour la résistance victorieuse des troupes anglaises sur le front français.

La nouvelle du succès éclatant de notre offensive du 18 juillet parvint au Malik quand il était à Djeddah. Il envoya aussitôt un télégramme au Président de la République et vint lui-même à la Mission Militaire présenter ses compliments à nos officiers. De tous côtés, on leur demandait renseignements et précisions. La satisfaction était générale, mais *mêlée à une véritable stupéfaction de l'écroulement allemand*, alors que la force allemande s'était encore affirmée en mars et en mai.

Enfin le 10 août, le Malik priait le commandant Cousse alors à Djeddah « de transmettre au Maréchal Foch toutes ses félicitations pour la haute dignité qui venait de lui être conférée », « récompense justifiée des merveilleux services déjà rendus », « gage certain d'une victoire prochaine et complète. »

Le pèlerinage de 1918 débuta le 6 août par le débarquement de 914 indiens et malais.

Le pélerinage français, peu nombreux, arriva de Bizerte sur l'*Orénoque*. Comme les deux années précédentes, il était

1. D'après son nom, ce personnage serait de la tribu Kabyle des Zouaoua (Zouaves. Ancien royaume de Koukou).

dirigé par M. de Mazières. Sur la demande du Malik, le commandant Cousse y joignit 30 soldats de sa Mission.

Les cadeaux furent remis solennellement le 9 septembre par notre nouveau représentant M. Bensaci.

Nos pèlerins furent constamment l'objet d'attentions particulières, tant de la part du Malik que de celles des principaux fonctionnaires.

Ben Sabah, cousin de l'Emir Ibn Saoud, amena 8000 ouahabia, et remit en cadeau 18 chevaux et 45 hedjin.

De nombreux cheikhs de l'Irak vinrent au Hadj; et parmi eux l'Emir des Mountefiqs, Ghazi, qui, jusque-là soldé par les Allemands, qui ne pouvaient plus le payer, venait chercher les subsides chérifiens.

On évalua les pèlerins de 40 à 55000. Il n'y eut aucun incident. L'état sanitaire fut bon.

Les pèlerins français se réembarquèrent le 8 octobre sur le *Saint-Brieuc*. Mais les autorités anglaises exigèrent une quarantaine à Tor, que rien ne justifiait. Et à Port-Saïd, elles leur interdirent de débarquer.

Ils furent consignés cinquante jours, à bord du « Sphinx » des Messageries Maritimes, qui les hébergea gracieusement, en attendant le bateau qui devait les ramener à Bizerte.

Toutefois les autorités anglaises n'osèrent pas leur interdire d'assister, sous la Présidence du Consul de France, au *Te Deum* du 11 novembre, dans l'église catholique de Port-Saïd. Ils s'y rendirent en corps et en tenue de parade.

Il y aurait bien des réflexions à faire sur le mauvais procédé britannique; et sur ces hadjis, soi-disant fanatiques, et allant à une cérémonie chrétienne [1].

Les subventions mensuelles de la Grande Bretagne s'élevaient à 225.000 livres sterling (28 millions et quart de notre monnaie actuelle). Elles étaient ainsi réparties.

Emir Faïçal 105.000 livres sterling.

1. L'étonnement fut grand à Paris quand l'Emir Abdel Kader demanda à assister à Notre-Dame au sacre de Napoléon III. A la même époque, il y avait à Alger une sentinelle devant la porte de la cathédrale pour empêcher les musulmans d'y entrer. Et cette cathédrale était une mosquée qu'on avait confisquée dans ce but.

Emirs Ali et Abdallah, chacun 55.000.

Malik 10.000.

Le Malik abandonnait sa subvention à celui de ses fils qui était le plus obéré, et se bornait aux revenus des Douanes de Djeddah : 12 à 15000 livres par mois.

Aucune de ces subventions n'était suffisante, sauf celle de l'Emir Faïçal, auquel Lawrence remettait en outre chaque mois plusieurs dizaines de milliers de livres.

Les Bédouins n'étant plus payés, se tenaient déliés vis-à-vis du Malik : la route de Djeddah à la Mekke fut coupée le 23 janvier (dix jours après le passage de Philby), et en février, il y avait des troubles autour de Rabegh et d'Yanbo qui entravaient le ravitaillement de l'Emir Ali.

Les adhésions des Bédouins étaient onéreuses : l'Emir Moudjehem ben Chaalan quand il vint rejoindre Faïçal à Ouéhida (juin 1918), reçut d'un coup 24.000 livres.

IX

Evénements de Médine. Colonnes Ali et Abdallah

Au début d'avril 1918, les forces chérifiennes dans la région de Médine formaient deux groupements.

— Au Sud, celui de l'Emir Ali, ayant Médine pour objectif, mais hors d'état de rien faire de décisif à cause de l'état maladif de son chef, et des dissensions entre officiers chérifiens qui abusaient de cette faiblesse.

L'Emir Ali avait auprès de lui le détachement du capitaine Depui (2 officiers, 78 hommes, six 80 de montagne, 2 mitrailleuses, 11 F. M.).

— Au Nord, celui de l'Emir Abdallah, faisant surtout de la politique de tribus, cherchant à rallier Ibn Rechid tant contre Médine que contre le Nedjed.

L'Emir Abdallah avait auprès de lui le détachement Raho, (3 officiers, 67 hommes, deux 80 de montagne, 4 mitrailleuses, 8 F. M.) et le détachement du Major Daven-

port (4 officiers *anglais*, 4 officiers égyptiens, 80 égyptiens, 4 mitrailleuses).

La base de ces deux groupements était Yanbo, où il y avait un détachement français (2 officiers dont un médecin, 48 hommes, infirmerie indigène, kindassa) et un détachement britannique (2 officiers anglais, 2 égyptiens, 8 soldats anglais, 32 égyptiens, T. S. F., ravitaillement en vivres).

En avril, chez l'Emir Ali, il n'y a guère à signaler que des coups de main. Notamment, le sergent Anseur (4e tirailleurs) et le canonnier Khemis (33e batterie), avec dix Bédouins choisis par eux, vont faire des destructions à 6 kilomètres de Médine (10-12 avril). Une affaire de plus grande envergure, commandée par le Chérif Chaker, environ 2000 hommes, avec le détachement français, aboutit, dans la nuit du 17 au 18 avril, à une fusillade entre deux colonnes avec fuite éperdue des Bédouins : 3 tués, des blessés, tout le matériel abandonné, sans que l'ennemi ait même été abordé.

Le 29 avril, le Chérif Nacer enlevait sur la route de Haïl un convoi de 500 chameaux et 1200 moutons allant à Médine, qui était donc toujours ravitaillée par caravanes.

En face de l'Emir Abdallah, les Turcs supprimaient le groupement de Hedia, qui était ramené à Médine; les destructions en avril sont opérées sans combat; l'ennemi ne répare plus. Le major Davenport, notamment, en fait une entre Seil Matara et Kalaa el Zemroud (8 avril) et le détachement français une autre près de Touéira (23 avril).

Il y eut malheureusement le 9 avril au camp Abdallah, à Bir Amar, une déflagration spontanée de l'approvisionnement d'explosif anglais (gelignite). Le camp français qui se trouvait à côté, perdit 2 canons, 2 mitrailleuses, 15 carabines, etc.... Le commandant Cousse put tout remplacer assez rapidement, sauf les canons.

Au commencement de mai, l'Emir Abdallah dirigea en personne une opération d'ensemble.

Au Sud, le major Davenport devait détruire le pont de

Meulel; mal soutenu par l'artillerie chérifienne, les anglo-égyptiens furent repoussés par le poste turc du pont qui se défendit énergiquement.

Au Nord, dans la nuit du 11 au 12 mai, le capitaine Raho fit enlever par ses Bédouins les deux postes turcs du pont de Mouerda, arrêta toutes les patrouilles turques et fit sauter neuf arches. Pour ce succès, Raho et son détachement reçurent les félicitations des Emirs et du Ministre de la Guerre.

Le 12 mai, Fakri Pacha expulsa de Médine les femmes et les enfants. Après les avoir complètement dépouillés, les Turcs s'amusèrent à les poursuivre à coups de canons, en tuant beaucoup. Plusieurs furent recueillis blessés, et dans la plus complète misère. Ces réfugiés firent de la situation de Médine un tableau qui décida l'Emir Ali à un effort général, avec 5000 hommes, 15 canons, 15 mitrailleuses, les détachements Davenport, Raho et Depui, ayant pour objectif la voie ferrée de Bouéit à Hafira.

Le 19 mai, Raho faisait une large destruction au nord de Bouéit (3 km. 5) incendiant 2 dépôts de bois, et rentrait à Bir Amar au complet.

Au centre, l'artillerie chérifienne ne faisait rien, l'infanterie chérifienne refusait d'avancer, et le major Davenport encore une fois ne pouvait faire sauter le pont de Meulel.

Au Sud, (droite), Depui arrêtait toutes les tentatives turques pour sortir de Hafira.

L'Emir Ali donna l'ordre de la retraite : le mauvais esprit de ses officiers avait seul empêché le succès.

L'Emir Abdallah conduisit alors une troisième opération, au cours de laquelle Davenport et Raho, bien couverts par les Bédouins, détruisirent 5 km.500 de voie et 3 ponceaux[1].

A la fin de mai, il y avait 3 grandes coupures, entre Bouéit et Bir Nacif (4000 rails), entre Djeddah et Hedia (1000 rails)

1. Le chef de mission citait à l'ordre de la Mission les détachements Depui et Raho : « malgré des conditions fort dures de terrain, de ravitaillement et de climat, les officiers et hommes composant ce groupement momentané ont tenu à montrer une fois de plus ce qu'on peut attendre de nos détachements maugrébins. »

et entre Zouéira et Touira (1250 rails). Le Chérif Nacer, avec des Bédouins, surveillait la route de Haïl, mais insuffisamment.

Le lieutenant Lamotte écrivait, après ces opérations : « Les destructions d'ouvrages d'art et de la voie ferrée, ont toujours été effectuées par les détachements français exclusivement. Les troupes chérifiennes et les Bédouins se bornaient à occuper les hauteurs avoisinant la voie ferrée pour protéger les équipes françaises de dynamiteurs. »

Puis l'Emir Ali rentra, très fatigué, à son camp de Bir Derouich, où il resta en juin et juillet à peu près inerte.

Le colonel Wilson avait fait ramener le détachement Davenport à Yanbo, et le major était allé se reposer en Egypte.

Les patrouilles de la colonne Abdallah restaient actives sur la voie ferrée, où rien ne passait plus.

Le 23 juin, le capitaine Rabo détruisait 2300 rails entre Abou Naam et Istabal Antar; la garnison d'Abou Naam, force sérieuse d'infanterie montée, esquissait une sortie que nos mitrailleuses arrêtaient et dispersaient.

L'Emir Ali, pour montrer sa bonne volonté, se porta de nouveau le 6 août contre Djelidjla. Des reconnaissances faites contre le gré de nos officiers avaient alerté les Turcs. Tout se borna à un duel d'artillerie, où les Turcs eurent la supériorité. Dès le début, deux pièces de 77 de campagne données par les Anglais, avaient été mises hors de service, ce qui fut attribué au sabotage volontaire du commandant de l'artillerie, Daoud.

Le détachement français avait seul fait son devoir et supporté le poids de l'affaire : lieutenant Mustafa Issad blessé, 2 sous-officiers et 4 hommes blessés, tous par éclats d'obus, 2 affûts hors de service.

Après quoi, l'Emir, se plaignant du manque d'artillerie à tir rapide, reprit son inaction.

Le mois d'août fut au contraire très actif à la colonne Abdallah.

Le 4 août, notamment, un détachement de 250 Turcs à chameau attaquait un djich de Djouheina, campé dans

la palmeraie de Tiddet, près Abou Naam. Après un dur combat les Bédouins repoussaient les Turcs qui perdaient 68 hommes et 12 chameaux.

Et le maréchal des logis Kerdal, avec un brigadier et quelques Bédouins faisait sauter un train au sud d'Abou Naam (2 septembre).

Le 23 septembre, un conseil de guerre réunissait les deux Emirs au camp de Bir Amar, pour arrêter un plan d'attaque de Médine. Nos officiers y assistaient, mais toute la discussion eut lieu en turc, que le sous-lieutenant Prost comprenait heureusement.

On revint au plan arrêté en décembre 1917 avec le colonel Wilson. Il fut convenu :

— que l'Emir Ferhan Alaïda avec ses Bédouins et quelques canons surveillerait la voie ferrée au Nord de Hedia;

— que l'Emir Abdallah se porterait à Djafer et attaquerait Médine par le Nord-Ouest;

— que l'Emir Ali, partant de Bir Machi, attaquerait le front Sud-Ouest.

— et qu'un fort groupement bédouin empêcherait toute retraite sur Haïl.

Mais la date prévue était le mois de novembre.

Les chérifiens espéraient que la famine leur livrerait la ville. Dès fin août, le Malik avait écrit à Fakri Pacha, lui demandant au nom de l'unité de l'Islam de rendre la ville, sous garantie du traitement le plus honorable. Comme à ce moment des caravanes nombreuses lui arrivaient de Haïl sans être inquiétés (en pays bédouin, en payant, on passe partout) la réponse de Fakri fut un refus.

Après les désastres des Turcs (19-26 septembre 1918), les Emirs Ali et Abdallah reprirent ces pourparlers, au nom de l'humanité et de l'Islam. Fakri leur répondit qu'il était soldat et saurait faire son devoir de soldat.

M. Coulondre, Haut-Commissaire intérimaire, demandait le 24 septembre au gouvernement Français de hâter l'envoi d'une section de 65 [1] « le moment étant favorable contre

1. Ces canons étaient annoncés le 15 septembre sous le n° 6495-9-11.

Médine et l'artillerie chérifienne étant en réalité inexistante.»

Comme le nombre de ses déserteurs croissait chaque jour, Fakri concentra ses forces à Médine, Hedia, el Ala et Tebouk, évacuant tous les postes isolés, sauf Djelidjla.

Le mois d'octobre ne comporta pas d'événement important autour de Médine.

On peut citer que le 5 octobre, le sergent Habbouchi, un sapeur et quelques Bédouins faisaient sauter un train entre Djeddah et Abou Naam.

Le 11 octobre, l'Emir Abdallah, comme il avait été convenu, venait s'installer à Djafer; ses forces infligent alors aux Turcs des pertes notables, et ramassent une quarantaine de déserteurs.

L'armistice était notifié au G. H. Q. le 31 octobre à 10 heures. On verra que Médine ne se rendra que le 27 janvier 1919 : ce premier incident aurait dû éclairer les Alliés sur la nécessité de faire réaliser leur défaite à leurs ennemis. Il n'en fut rien. Anglais et Français vont s'efforcer avec un aveuglement incroyable de gagner le Turc, qui se jouera d'eux en entassant leurs abdications [1].

X

Evénements de la région el Ouedj-el Ala

Le chérif Charef, chef capable, qui avait pris le commandement dans cette région, avait réussi à rallier les Billi et à leur faire exécuter des destructions répétées de la voie ferrée autour d'el Ala, pendant les mois de mai et juin, lui-même en opérant de son côté; quelques postes turcs étaient enlevés.

Mais en juin, le Malik devait cesser tout subside, ne pouvant plus fournir qu'un ravitaillement en vivres.

1. Erreur du même genre que celle des Alliés Balkaniques en 1912 qui ramena les Turcs à Andrinophe.

Le 7 septembre, le détachement français d'el Ouedj (1 adjudant et 7 hommes) devenu sans objet, était supprimé et ramené à Akaba. En même temps, le bataillon égyptien d'el Ouedj envoyait 2 compagnies à Djeddah pour escorter le Mahmal.

Mais des cas de peste (11 au total) s'étant produits à el Ouedj à partir du 17 septembre, l'Egypte mit une quarantaine sur l'Arabie, puis sur el Ouedj. Ce qui entrava les opérations prévues contre Médine.

Le 12 octobre 1918, la garnison de Tebouk capitulait : 300 hommes, 4 canons, 6 mitrailleuses.

La guerre était terminée dans cette région.

XI

Evénements d'Akaba a la mer Morte et a Alep

A la suite de son échec du 31 mars, le commandement anglais avait été déçu de ne pas avoir trouvé un concours plus actif parmi les indigènes d'Amman.

La propagande turque était active et annonçait l'arrivée de divisions allemandes, autrichiennes, bulgares. Les villageois de Kérak ne cachaient pas leur désir d'être débarrassés des Turcs, mais refusaient l'entrée de leur pays aux Chérifiens, jugeant leur protection insuffisante, et craignant le pillage.

Maan était occupée par une garnison turque de 2.800 hommes, avec 6 canons à tir rapide et 12 mitrailleuses. Un bataillon venu de Tebouk avait pu y entrer. La liaison était assurée par avions avec le Nord.

Le lieutenant-colonel Dawnay, revenu à la fin de mars auprès de l'Emir Faïçal pour diriger ses opérations, porta tout l'effort sur Maan, où Zéid ramena le gros de ses forces, ne laissant au nord que de petits groupes bédouins.

Des destructions furent opérées, jusqu'à el Kastal (à l'est de la pointe nord de la Mer Morte).

Le 11 avril, Nouri bey attaquait Ghadir el Hadj, que nos 65 faisaient capituler (157 prisonniers) et détruisait 10 kilomètres de voie.

C'était le jour où les Turcs, pour empêcher le départ des troupes anglaises allant en France, faisaient en Palestine, sur tout le front, une attaque sans résultat.

Le 12, Djafar Pacha occupait la station d'Abou Djerdane [1], recueillant 200 prisonniers.

Le 13, les Chérifiens enlevaient les hauteurs de Semna, qui dominent Maan à 5 kilomètres (54 prisonniers).

Ces succès faciles déterminaient Faïçal à attaquer Maan, d'autant plus qu'on signalait, au nord et au sud, l'arrivée de renforts turcs.

Les 15 et 16 avril, il y eut une lutte d'artillerie assez violente, on enleva quelques blockhaus isolés.

Le 17, les Chérifiens enlevèrent Maan el Chamia, Maan la Syrienne, faubourd nord de la ville, capturant 100 Turcs et 2 mitrailleuses, mais perdant 250 hommes.

Les munitions d'artillerie étaient épuisées, la population de la ville n'avait pas bougé, et les Bédouins regardaient, attendant le pillage.

Les Chérifiens avaient montré beaucoup de courage, pénétrant dans la gare et la ville, mais sans pouvoir s'y maintenir.

On organisa le Semna, d'où on bombarda la ville par périodes. L'Emir Zéid, avec le détachement français, s'installa à Abou Djerdane, et la coupure de la voie fut portée à une dizaine de kilomètres d'étendue.

Au sud, le lieutenant-colonel Dawnay (autos, avions, cavaliers égyptiens à chameau) avec les Beni Atia, enlevait toutes les gares entre Ghadir el Hadj et Tell el Cham (colline de Syrie), et détruisait systématiquement la voie sur 80 kilomètres (ponts de 3, 6 et 12 arches). Mais le manque d'eau qui avait fait capituler les postes turcs, l'empêchait aussi de rester sur la voie.

Le total des prises dans la région d'Akaba pour avril

1. 10 kilomètres au N. de Maan.

1918 s'élevait à 15 officiers, 860 hommes, 12 mitrailleuses, beaucoup de matériel et de munitions.

Au cours de ces opérations, le détachement Pisani [1] avait eu 5 blessés.

L'Emir Faïçal avait télégraphié au commandant Cousse : « Au nom de tous les Arabes, j'adresse au Ministre de la Guerre mes plus vives félicitations pour le beau travail des troupes françaises devant Maan. J'espère que tous les canonniers recevront leur récompense. Faïçal. » Une marque aussi inusitée d'enthousiasme montre l'effet produit. Et elle fait mesurer l'erreur commise en refusant ces deux canons pendant plus d'un an. Sur le front d'Europe, deux canons de 65 de plus ou de moins n'étaient rien. En Arabie, ils étaient décisifs à tous points de vue. Exemple typique d'erreur d'appréciation et de dosage.

Le commandant Cousse écrivait : « Comme toujours, l'attitude de nos hommes a été parfaite, et du plus heureux exemple. L'Emir Faïçal a bien voulu y rendre hommage dans un télégramme officiel adressé au Malik, et qui, pour la première fois a été communiqué à tous les kaïmakams de la côte. L'Emir signale surtout l'excellent travail accompli par notre section de 65 qui, adroitement commandée, a tiré utilement près de 1200 projectiles en quelques jours, chiffre considérable pour le Hedjaz. Les Chérifiens ont pu voir ce que donnent des canons à tir rapide servis de façon convenable. Les Bédouins dans leurs entreprises ne cessent de demander le concours de nos canonniers, et on croit généralement en tribu l'effectif de notre détachement supérieur à ce qu'il est en réalité ».

Le Ministre de la Guerre [2] télégraphiait « toute sa satisfaction » au capitaine Pisani et à son détachement.

L'Emir Faïçal tenta un nouvel effort le 25 avril. Avec un réel courage, les Chérifiens entrèrent encore une fois

1. Effectif au 1er avril : 2 officiers (dont 1 médecin), 182 hommes, 2 canons de 65, deux de 80, 4 mitrailleuses, 10 fusils mitrailleurs.

2. 3059-9-11 du 29 avril 1918.

dans la gare [1], y capturant 8 officiers, 300 hommes et 10 mitrailleuses, mais ne purent s'y maintenir. Ils étaient tout à fait à bout.

Ces insuccès exacerbèrent l'agitation des Baghdadiens contre Djafar Pacha et Nouri bey, qui avaient au contraire bien commandé; de véritables Comités-Soviets incriminaient l'action anglaise en Irak, les projets français en Syrie, et sujets analogues.

A la suite de la retraite des Anglais (31 mars), les Turcs étaient revenus sur le Jourdain; les notables d'el Salt qui avaient accueilli les troupes britanniques, avaient dû fuir, et M. Georges-Picot était venu à Jérusalem organiser leur accueil dans les établissements français. Les Beni Sakher avaient fait leur soumission et fourni un goum aux Turcs, qui exerçaient de sanglantes représailles.

L'armée britannique qui n'avait plus qu'une division anglaise (la 54e), les autres étant indiennes aux trois quarts, poursuivait sa réorganisation. L'infanterie indienne était composée de recrues; encore fallait-il former sur place par dédoublement six nouveaux bataillons. Il est vrai qu'on attendait 12.000 cavaliers indiens venant de France. Mais on identifiait sur le Jourdain deux nouvelles divisions turques (8e et 47e).

Et il y avait toujours le transbordement sur le canal de Suez, à el Kantara, organisé de manière modèle, mais restant une lourde difficulté, qui ne fut atténuée que le 15 mai par la mise en service d'un pont volant, permettant de passer les wagons et voitures sans les décharger. La voie ferrée el Kantara-Gaza, ne devait atteindre Jérusalem que le 14 juin.

Or à la fin d'avril [2], on crut au G. H. Q. que les Beni Sakher s'étaient de nouveau révoltés, et que 8.000 Arabes étaient rassemblés à Kerak. On décida de les appuyer par

1. Il s'agit des ouvrages qui entouraient et défendaient la station, en même temps que de celle-ci.

2. Lawrence a donné sa version de cette affaire (p. 339), mais Allah est le plus savant! Ou Allah Aalem!

une nouvelle attaque sur el Salt, tandis que Faïçal viendrait à Madaba et serait ravitaillé par Jérusalem.

En conséquence, deux divisions (60e et Anzac) reçurent l'ordre de nettoyer le terrain entre le Jourdain, Madaba, el Salt et Damia. Après trois jours de durs combats, le général Allenby donna ordre d'évacuer el Salt qui était conquise et de se limiter à une tête de pont de 25 kilomètres de front de Hajla à Oum el Chert.

Les pertes anglaises étaient sévères : 1.300 hommes, 9 canons. On ramenait 931 prisonniers (dont 1 officier et 42 Allemands) et 29 mitrailleuses.

Mais encore une fois, les convois de réfugiés envahirent Jérusalem [1]. La coopération arabe avait été nulle, à part un train de marchandises détruit près de Deraa par un groupe bédouin.

Les lieutenants-colonels Dawnay et Lawrence, venus au Caire le 1er mai pensaient Maan isolée, impossible à enlever, mais escomptaient la reddition par famine, ainsi que du Hedjaz. Tous deux faisaient de très vifs éloges [2] du contingent français, notamment de la section de 65. Ils disaient que les soldats chérifiens s'étaient bien comportés, malgré des pertes relativement élevées.

Le 13 mai, Lawrence disait cette fois que les Turcs débloqueraient Maan, mais que les garnisons de la voie ferrée devraient se rendre ou regagner Médine, ce qui était assez contradictoire.

En attendant, les Turcs avaient réparé la voie ferrée, réoccupé la gare d'Abou Djerdane, d'où ils faisaient passer chaque nuit, grâce à la négligence chérifienne, de petits convois de ravitaillement. Toutes les gares entre Deraa et Amman avaient reçu du personnel allemand.

Les Chérifiens appuyés par le détachement Pisani et l'aviation anglaise enlevaient de nouveau Abou Djerdane

1. Ce 2e échec anglais fit naturellement mauvais effet. Mais Liman von Sanders dit « qu'il ne fallait pas en exagérer la portée » (page 267)

2. Il n'y en a nulle mention dan le livre de Lawrence.

(237 prisonniers, 1 canon, 6 mitrailleuses) et détruisaient le grand pont au nord de la gare (13 mai). Mais dès le 15 une colonne turque y revenait (5 compagnies, 3 canons, 4 mitrailleuses). Le 19 les Chérifiens réattaquaient, pénétraient dans la gare : les Turcs faisaient le simulacre de se rendre, profitaient du désarroi causé, et les rejetaient : les Chérifiens avaient 100 tués ou blessés.

Des destructions étaient faites le 22 mai (détachement français) au nord d'Abou Djerdane, dont partie de la garnison turque se repliait faute d'eau, et le 24 à Ghedir el Sultan.

Le commandant Cousse débarqua le 3 mai à Suez venant prendre les ordres de M. Georges-Picot en raison de la nouvelle organisation.

Cette réorganisation se traduisit d'abord par le rappel du capitaine de Saint-Quentin, ce qui était un des événements les plus malheureux. Cet officier, parlant admirablement anglais, était parvenu à pallier les inconvénients de notre manque de commandement, faisant à lui seul, liaisons, renseignements, et semblant doué du don d'ubiquité, parce qu'il savait être là juste où il fallait. Son rappel fut motivé par le prétexte de la loi Dalbiez, qui ne s'appliquait pas à lui puisqu'il appartenait à la classe 1901, et que la loi ne remontait qu'à la classe 1903.

M. Defrance télégraphia (3 mai n° 270), contre « ce rappel excessivement regrettable », l'Etat-Major de l'Armée protesta. Le général Mordaq maintint sa décision avec une obstination d'autant plus étonnante qu'il maintenait au Ministère de la Guerre un colonel d'active n'ayant jamais fait la guerre.

M. Georges-Picot quittait Jérusalem le 22 mai, laissant les fonctions de Haut-Commissaire par intérim au capitaine Coulondre; cet officier ne disposait d'aucun moyen.

Le commandant Cousse reçut l'ordre de faire passer sa correspondance par le Haut-Commissaire à Jérusalem [1].

1. 7 juillet, 4741-9-11.

Comme le départ du capitaine de Saint-Quentin avait supprimé le dictionnaire chiffré du Caire dont il était détenteur, la Guerre décidait[1] d'envoyer ses télégrammes chiffrés à Djeddah, où le Chef de Mission n'était presque jamais.

Ces dispositions assuraient le maximum de pertes de temps, et faisaient lumineusement ressortir qu'il aurait fallu un organe de liaison au Caire ou à Port-Saïd.

Le commandant Cousse repartit d'Egypte le 25 mai, allant à Akaba pour examiner la situation, prendre contact avec les chefs indigènes, conformément aux instructions de MM. Defrance et Georges-Picot, mais tâches pour lesquelles on ne lui donnait aucun moyen d'exécution, pas même une auto. Du 27 mai au 10 juin, il se rendit donc auprès des Emirs Faïçal et Zéid.

Débarqué le 26, ce n'est que le 30 qu'il put quitter Akaba, dans une automobile britannique aimablement prêtée. Il vit l'Emir Faïçal à Ouéhida, l'Emir Zéid à Aïn el Feggui. Les Emirs le reçurent très aimablement et lui rendirent sa visite sous sa tente. Il reçut aussi les visites de Djafar Pacha, de Nouri bey, des frères Bekri de Damas, de Faïz bey el Hazem, de nombreux officiers baghdadiens et mésopotamiens, de nombreux cheikhs (Beni Atia, Haouéitates, du Tafila, de Chobek, etc...) : tous proclamaient le rôle joué par notre détachement qui ne marchandait ni sa peine, ni son sang.

Le commandant Cousse, officier d'affaires indigènes de tout premier ordre, aidé de l'officier interprète Bercher, lui-même technicien de haute classe, jeta en quelques jours les bases de l'action française : tous les regards se tournaient vers lui. Au point que Lawrence, inquiet, sentant que sa montgolfière allait crever, se croyait tenu de le joindre et de ne plus le quitter jusqu'à son retour à Akaba le 10 juin.

Malheureusement, il aurait fallu avoir du personnel, créer une permanence d'activité. M. Bercher fut bien

1. 8 juillet, 4757-9-11.

laissé tout le temps possible, mais il fallait une organisation; on verra que la Guerre en refusa les moyens. Pourtant, nous aurions évité ainsi la plus grande part des heurts ultérieurs.

Le commandant Cousse donne l'état exact des forces de Faïçal à ce moment, environ 3.000 hommes, *tous anciens soldats turcs*, répartis en deux ferqas (divisions), chacune de deux « régiments », divisés en boulouks [1] de 60 hommes.

Comme troupes non endivisionnées : un détachement du génie (50 hommes); un « régiment » akindji (monté à mulets) (50 hommes); un détachement téléphoniste.

Comme armement : 16 mitrailleuses, quelques-uns de nos F. M., et une artillerie de vieux échantillons.

Les moyens de transport manquaient, ainsi que le campement.

La majorité des soldats étaient du nord de la Syrie.

Tous les officiers avaient servi dans l'armée turque, ils se disaient baghdadiens ou syriens, non arabes. Ils demandaient avec insistance quels avantages feraient les Alliés à ceux qui auraient combattu avec eux.

L'Emir vivait, volontairement, de manière très simple [2], faisant preuve, à l'occasion, d'une « générosité folle »; il avait un incontestable prestige personnel. Il affectait de se consacrer uniquement à la tâche de rallier des partisans à la cause arabe, se proclamant un soldat et un bédouin, se défendant de toute politique personnelle; il parlait peu de la Mekke, de ses frères.

L'Emir Zéid se modelait sur lui.

Toute la politique anglaise avec les tribus était menée par Lawrence; *la vinglaine d'officiers anglais* qui étaient là ne s'occupaient que de ravitaillement et de troupes techniques.

Dans les milieux chérifiens, on critiquait les Anglais,

1. Mot turc. Compagnie, escadron.

2. A remarquer pour ceux qui croient, faussement, que le faste est nécessaire en Orient : pas plus là qu'ailleurs les gens de valeur n'en ont besoin. Un auteur, témoin oculaire, écrivait de l'Emir Abd el Kader : « Son costume était simple et ressemblait entièrement à celui d'un cavalier arabe mis convenablement. »

les accusant de n'accorder que difficilement l'aide promise, d'empêcher le recrutement dans les camps de prisonniers, et surtout d'être extrêmement distants.

Le commandant Cousse note qu'il n'y a aucun fanatisme religieux (au moins en apparence, ajoute-t-il), *il est bon pour un étranger de parler arabe, et c'est tout.*

Les distributions de subsides par les Chérifiens avaient amené un afflux d'or « invraisemblable ». La livre sterling était devenue l'unité monétaire, les prix étaient exorbitants [1].

Une jument médiocre se vendait 200 à 300 livres, un chameau de charge 80 livres.

« Le Bédouin ne s'en montre pas moins d'une avidité incroyable, ne perdant aucune occasion de profit, petit ou grand, et tâchant toujours d'obtenir un peu plus que ce qui lui a été accordé ou promis. La tente de Faïçal, où chaque jour le défilé est ininterrompu, est à ce propos bien amusante ».

Notre action modeste en Arabie avait eu son utilité très réelle. On nous savait gré chez les Chérifiens et dans les tribus de notre coopération active en personnel, nos petits détachements avaient été vus partout, et personne n'ignorait la part prépondérante qu'ils s'attribuaient toujours au combat.

Notre unique section de 65, bien commandée et bien servie, avait *largement contribué à relever notre prestige. Djafar Pacha estimait que cette section constituait à elle seule toute l'artillerie chérifienne; et l'Emir Faïçal demandait avec insistance au commandant Cousse si la France ne comptait pas lui envoyer d'autres unités de cette sorte.*

Le commandant Cousse concluait par les demandes suivantes :

— sans toucher aux éléments du Sud, indispensables, augmenter l'importance de nos détachements techniques dans la région d'Akaba. Les Turcs n'ont que du matériel moderne, les Bédouins n'ont que des Mausers modernes.

1. On imagine la situation de nos détachements, à peu près réduits aux vivres venus de Suez.

« Nos canons de 80, nos 74 transformés ne peuvent plus être ici d'aucune utilité à aucun point de vue. » L'infanterie régulière existe à peine, et doit être dotée d'une artillerie d'autant plus puissante qu'elle est plus faible.

— nécessité d'un personnel européen de plus en plus nombreux et choisi; même les Syriens les mieux disposés nous reprochent amèrement la « colonisation » de l'Algérie, les efforts insuffisants faits pour développer l'instruction arabe parmi nos sujets, les places subalternes où ils sont maintenus. Nos officiers indigènes, malgré leurs qualités militaires, ne dissipent pas cette opinion fâcheuse, à cause de leur instruction générale réduite.

— préparation immédiate de l'action politique; le capitaine Pisani, fort bien préparé par son existence antérieure, est déjà très connu dans la région : il faut lui adjoindre un interprète militaire et deux officiers spécialisés dans les affaires indigènes.

— autorisation pour le commandant Cousse de s'établir à Akaba le pèlerinage terminé;

— libre disposition d'un bâtiment de plus en plus indispensable.

Et voici la réponse du Ministre de la Guerre [1] :

« Réponse à votre télégramme du 17 juin.

— Disponibilités du personnel ne permettent pas affecter mission militaire Egypte nouvelles unités artillerie, ni officier interprète ou service des renseignements [2].

— Toutes ressources fabrication 65 absorbées pour longtemps par besoins urgents des théâtres principaux d'opérations [3].

— Si l'estimez utile pouvez reprendre les 2 pièces de 80 de montagne de Chypre [4] ou me demander envoi de matériel de ce modèle.

1. 7 juillet 1918. 474 1-9-11.
2. Avec les ressources de la France mobilisée, c'était évidemment inexact.
3. Inexact, car on pourra envoyer les deux canons trois semaines plus tard.
4. Quand on avait établi la Légion d'Orient dans le port de Famagouste,

— J'autorise votre résidence à Akaba.

— Devez désormais faire passer correspondance politique par M. Georges-Picot.

ALBY.

Cette lamentable réponse bureaucratique a eu une part initiale importante dans nos difficultés au Levant : car une délégation permanente s'installant à ce moment auprès de l'Emir Faïçal aurait certainement changé le caractère des événements.

Le commandant Cousse écrivait au capitaine Pisani [1] : « Très mauvaises nouvelles de France en ce qui vous concerne. Un télégramme de la Guerre refuse purement et simplement les quelques petites choses que j'avais demandées à mon retour d'Akaba : pas de canons de 65, pas d'officier interprète, pas d'officiers de renseignements. On m'autorise à aller à Akaba, ce qui n'est pas une merveilleuse ressource, et enfin on m'offre des canons Napoléon. Le tout en raison des besoins des théâtres principaux [2] d'opération.

« Tout n'est peut-être pas perdu encore, car la diplomatie semble ne pas avoir encore donné, et comme c'est M. Georges-Picot lui-même qui m'a un peu poussé dans le sens des demandes, et m'a prescrit d'offrir à Faïçal tout son appui pour le matériel dont il pourrait avoir besoin, j'ai encore espoir qu'il donnera à Paris un bon coup d'épaule quand il aura reçu mon rapport plus détaillé et plus documenté que ne peut l'être un télégramme.

« En conséquence, ne découragez personne, si on vous parle de matériel, vous pourrez indiquer simplement que

on ne lui avait donné aucun moyen de défense contre les sous-marins et leur artillerie. Le colonel Brémond avait prêté ces deux 80, alors sans emploi, au commandant Romieu.

1. Djeddah 9 juillet 1918.

2. La théorie désuète des théâtres principaux d'opérations a été néfaste pendant la guerre. Avec les moyens de communications actuels, il n'y a qu'un champ de bataille. Mais il faut une direction sachant voir dans tous les secteurs à la fois.

nos besoins, et surtout ceux de nos Alliés que nous devons fournir sur le front occidental sont considérables, surtout à l'heure présente, mais que vous êtes persuadé que le Gouvernement fera tout son possible pour appuyer aussi, et dès qu'il le pourra, ses Alliés Arabes.

« En attendant, nous nous débrouillerons ici comme nous pourrons. Rien n'est changé. Nous donnerons même probablement un coup de collier plus solide, ce qui entraînera peut-être Paris, *quand on s'y rendra un peu mieux compte de ce que nous pouvons faire, si nous sommes un peu aidés* ».

Cette lettre est admirable : mais qu'il est déplorable qu'il y ait eu à l'écrire!

Il y eut, heureusement, à la Guerre, des hommes d'autre esprit :

« Ordres donnés [1] pour constitution immédiate une section de 65 complète. Envoi une deuxième batterie de 65 sera envisagé. MARGOT. »

Et une note [2] à la Direction d'artillerie du général Margot prescrivant l'envoi de cette section, et la préparation *en première urgence* de la 2e batterie.

On voit combien le fonctionnement du Ministère de la Guerre fut défectueux. Il faut aux exécutants dans ces conditions une force morale qu'on ne saurait assez admirer, mais qu'il est criminel de gaspiller ainsi, alors que tout devrait tendre à leur permettre de n'avoir à s'occuper que de l'ennemi.

Le commandant Cousse se réembarqua à Suez le 22 juin sur le Khédivial, en même temps que le lieutenant-colonel Lawrence; ils débarquaient à Djeddah le 25.

Lawrence apportait des lettres de l'Emir Faïçal, de sir Reginald Wingate, du général Allenby, demandant au Malik l'envoi à Akaba des réguliers d'Ali et d'Abdallah,

1. 15 septembre 1918, 6495-9-11.
2. 15 septembre 1918, 6496-9-11.

évalués à 3.000 hommes, et des Chérifiens d'el Ouedj. Il disait qu'on laisserait l'Emir Ali seul devant Médine, dont on n'espérait plus la chute; on lui adjoindrait Zéid que Lawrence assurait déplaire aux tribus du Nord; l'Emir Abdallah viendrait à Akaba, et serait chargé des opérations contre Maan; et l'Emir Faïçal rendu libre irait chez les Beni Sakher, ou au Hauran. Tout ce dispositif devait être en place fin septembre. Lawrence disait qu'Abdallah, orienté sur le Nedjed, était un danger, en face d'Ibn Saoud; et qu'il fallait l'envoyer à Akaba, malgré les dangers de frottements avec Faïçal.

Ces projets étaient mauvais : Fakri Pacha, devenu libre, était en mesure de retourner les Harb; et le Malik, justement préoccupé du Nedjed, ne voulait pas se démunir. Le colonel Wilson, avec son jugement pondéré, y était opposé.

De fait Lawrence séjourna à Djeddah du 25 juin au 1er juillet sans que le Malik consentît à y venir et s'embarqua pour le Caire sans avoir, heureusement, rien obtenu.

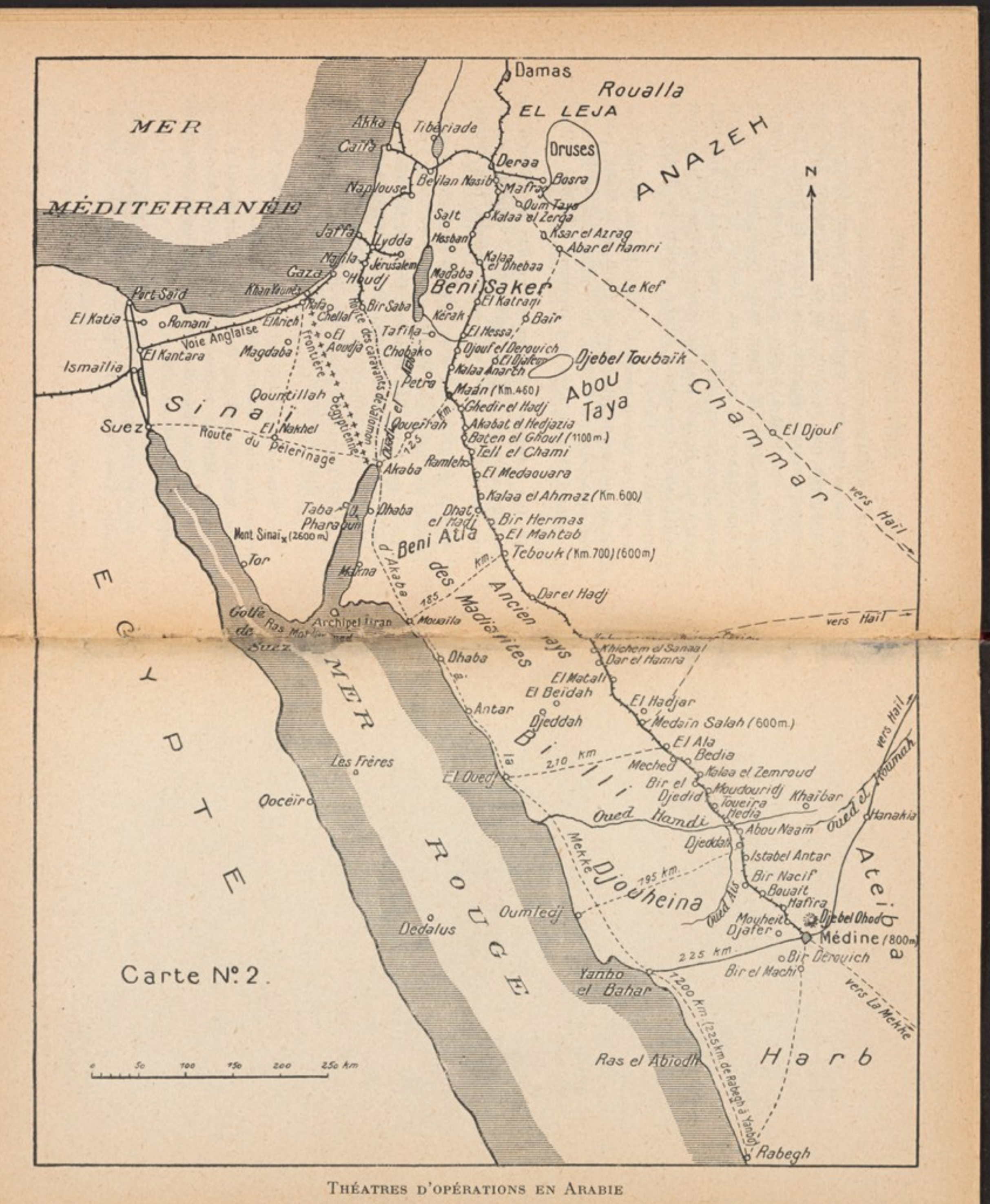
L'Etat-Major anglais, à la suite de l'échec de el Salt,[1] pressait les Chérifiens à l'action.

Le 9 juin, Nouri bey attaquait Djouf el Derouich, avec l'appui du détachement Pisani. Mais l'attaque très molle de l'infanterie chérifienne (2 compagnies), était repoussée par les 400 Turcs de ce poste. Celui de Metella, 12 kilomètres plus au sud, se rendait le 13 à la première rafale des 65.

Les Turcs réparaient méthodiquement la voie sous la protection d'une colonne de trois bataillons, et ravitaillaient Maan la nuit par de petits convois partis d'Abou Djerdane. Mais ils avaient chaque jour une douzaine de déserteurs, dont des officiers, et les Bédouins capturaient quelques-uns des convois.

On avait amené sur le Semna, deux obusiers de 105 allemands. Avec l'appui de l'artillerie disponible, et notam-

1. 4 mai 1918.



THÉATRES D'OPÉRATIONS EN ARABIE

ment de la section de 80 Trabelsi, ces pièces commencèrent le 26 juin des bombardements sur Maan, auxquels les avions prenaient part.

Le 4 juillet, l'Emir Zéid et Nouri bey, avec l'appui d'un détachement Pisani (un 65 à 300 coups, une section de mitrailleuses, une équipe de sapeurs), enlevaient un fortin au Sud de Kalaa Anazeh (24 Turcs tués ou pris). Le capitaine Pisani détruisait 3 kilomètres de voie avec ouvrages d'art, un stock de rails, tout en repoussant une sortie de la garnison d'Anazeh.

Les Turcs expulsaient, le 7 juillet, 350 habitants de Maan. Les avions allemands assuraient la liaison turque et bombardaient Akaba (3 juillet) ou les camps chérifiens.

Les Anglais au début de juillet avaient à Akaba 31 *officiers et* 225 *hommes anglais*, 7 officiers et 200 hommes égyptiens, un détachement de l'Egyptian Labour Corps. Les 2.000 chameaux du Camel Corps [1] avaient été amenés par terre, harnachés, à l'Emir Faïçal. Dix avions anglais, de vieux modèle, étaient réunis à Gouéira. Et on avait promis 2 batteries à tir rapide, avec l'intention de ne pas les donner.

Les correspondances entre Turcs et Chérifiens étaient constantes: envois de propositions de paix, envois de photographies de blessés, écriteaux de souhaits de fête à « leurs frères musulmans » à l'occasion du Ramadan (20 juin-19 juillet).

On répondait, du côté chérifien, de manière ferme, mais sans fermer la porte.

Le 21 juillet, Nouri Bey attaquait de nouveau la gare d'Abou Djerdan, avec 9 compagnies, trois 75 Schneider serbes, 8 mitrailleuses et un important contingent bédouin. Le capitaine Pisani (un 65, 2 mitrailleuses, une équipe du génie) y prenait part. (au total 800 réguliers et 1.000 Bédouins) Les avions et les autos anglaises appuyaient l'attaque.

1. Les troupes anglaises montées à chameau étaient transformées en régiments montés à cheval en vue des prochaines opérations.

La garnison turque était de 400 hommes avec trois 77 et 6 mitrailleuses.

L'infanterie chérifienne marcha courageusement sur la gare; elle arrive à 400 mètres; mais mal ins'ruite, elle n'utilise pas le terrain. Le bimbachi Si Tahar bey qui la commande est tué; plusieurs officiers sont tués ou blessés (6 h. 30).

La section de mitrailleuses Reveau se porte, avec les mitrailleurs chérifiens, à 500 mètres de la gare. Mais le 65, qui a tiré 324 obus, se trouve démuni.

A 7 h. 45, les Bédouins s'en vont, l'infanterie recule. Pisani donne l'ordre de repli au sergent Reveau, couvrant ce mouvement des derniers obus de 65. Le décrochage est difficile. Pisani contusionné deux fois, un blessé, un mulet tué et trois blessés.

A 10 heures tout est terminé : les Chérifiens qui se sont bien conduits ont 80 tués *dont* 10 *officiers*. Les Bédouins n'ont rien fait.

Le détachement était rentré à Ouéhida le 22 au soir, quand, dans la nuit du 22 au 23, l'Emir Faïçal venait lui-même alerter le capitaine, et lui demander de se porter d'urgence sur le Semna, menacé par une attaque des Turcs de Maan. Le capitaine Pisani avec tout son monde et une compagnie chérifienne venait occuper le Semna Chemalia, (partie nord de la hauteur), où les Turcs le canonnaient de suite. Duel d'artillerie avec les 77 turcs. Nous avons un blessé.

Puis on s'aperçoit qu'il s'agit d'une démonstration turque, destinée à permettre le passage d'un convoi entre Maan et Abou Djerdane. A 11 heures, le 23, le ferik (général de division) Kacem Radji autorise en conséquence le capitaine Pisani à ramener son détachement à son camp de Ouéhida.

Le 26 juillet, l'Emir Faïçal fait faire une opération pour s'établir sur la voie entre Maan et Abou Djerdane.

Le détachement Pisani (un 65, 2 sections de mitrailleuses), et les automitrailleuses anglaises y prennent part.

On attaque un fortin, un kilomètre au sud de la gare d'Abou Djerdane, à la pointe du jour.

Les Bédouins forment un immense demi-cercle à l'ouest de ce fortin, tiraillent de loin, et n'avancent pas.

L'infanterie chérifienne esquisse une attaque, est arrêtée par les mitrailleuses turques. Elle « manque tout à fait d'allant », encore sous le coup de l'échec du 21.

L'artillerie chérifienne tire mal.

A 7 h. 30, les Turcs sortent de Maan : les Bédouins fuient à toute allure. Le sergent Reveau et ses mitrailleuses arrivent rapidement et avec des éléments d'infanterie chérifienne, arrêtent ce mouvement.

Aucun résultat n'est obtenu, et on rentre au camp. Les Chérifiens ont perdu 15 tués ou blessés.

Le 27 au petit jour, 2 avions allemands et un turc, venus de Katrani, bombardent les camps français et chérifiens : 10 tués Chérifiens ou Bédouins.

Les Emirs Faïçal et Zéid qui ont assisté à ces combats, Nouri bey qui a dirigé les opérations « ont exprimé à plusieurs reprises toute leur satisfaction pour l'appui complet, donné par notre détachement pendant toutes les affaires précitées. Malgré les conditions pénibles dans lesquelles il s'est trouvé plusieurs fois placé, tout le personnel a fait preuve une fois encore de son entrain et de son dévouement habituels [1] ».

Djafar Pacha, très fatigué, climat et travail, devait partir pour l'Egypte. A Suez et au Caire, il reçut un accueil très favorable des autorités britanniques. Ce qui est à noter, car il ne cachait pas son anglophobie. Il pensait recruter 2 à 3.000 hommes dans les camps de prisonniers. Mais ceux-ci ne tenaient pas à faire la guerre [2].

Nouri bey prit le commandement, réunit toutes les

1. Liman von Sanders (P. 294) donne pour les pertes turques des 21 et 22 juillet : 24 officiers et 200 hommes tués. Il dit, page 303 : « Le nombre toujours croissant des Arabes hostiles dans la région à l'Est du Jourdain, menaçait directement ces communications. » (par Damas et Deraa avec l'armée turque de Palestine).

2. Tout se borna à l'arrivée de 300 hommes à Akaba le 25 août 1918.

troupes en une seule division, sous les ordres de Kacem Radji, baghdadien. Il n'y avait pas alors plus de 2.000 hommes. On se borna à bloquer Maan, à entraver son ravitaillement et la réparation de la voie.

Au mois de juillet, l'Emir Nouri ben Chaalan et son fils Naouaf avaient pénétré chez les Druses, où était arrivé Nessib el Bekri avec le titre de Délégué de l'Emir Faïçal. Les tribus étaient inquiètes de leur sort futur, se plaignaient de l'attitude britannique en Mésopotamie. Nos hommes étaient constamment questionnés sur la manière dont les musulmans étaient traités en Algérie.

Les chrétiens arabes étaient eux-mêmes dans une situation confuse, molestés par les Turcs mais redoutant les Bédouins.

Toutes ces dissensions, ces incertitudes causaient une insécurité marquée par des agressions répétées. Le lieutenant anglais Powel était frappé à coups de couteau à Anazeh, dépouillé et laissé pour mort. Des soldats chérifiens étaient assassinés sur la route même d'Akaba à Ouéhida. L'Emir Faïçal en était très affecté et prenait toutes mesures possibles pour y remédier; il se plaignait beaucoup des Anglais, leur reprochant de ne pas faciliter son recrutement parmi leurs prisonniers.

On appréciera la situation de notre détachement dans une atmosphère semblable.

Le 1er août, 4 avions turcs bombardaient le camp de Taouana : 9 Chérifiens tués ou blessés. En réponse les avions anglais bombardaient Maan, Djardoun, Djouf el Derouich, Kalaa Anazeh, et el Katrani.

Le 8 août, 350 soldats *australiens* [1] à chameau, détachés de l'Armée de Palestine, enlevaient la gare de Medaouara [2], perdant 1 officier et 4 hommes tués, 2 officiers et 4 hommes blessés. Les installations considérables de la

1. Encore une fois, on voit ce qu'il faut penser des affirmations de Lawrence sur l'emploi des Européens.

2. On se souvient que l'Emir Faïçal avait échoué, avec près de 4.000 hommes le 23 janvier 1918 dans l'attaque de cette gare. La garnison était de 150 hommes avec 2 mitrailleuses.

gare étaient détruites. La coupure au sud de Maan atteignait 100 kilomètres.

Maan avait reçu des renforts [1] que les Chérifiens avaient laissé passer. Mais sa situation restait précaire : les désertions étaient nombreuses, même d'officiers, qui faisaient un tableau très sombre de l'état moral et matériel, disaient le mécontentement contre les maîtres allemands, incapables de fournir les secours promis, la certitude d'impuissance absolue en cas d'avance un peu énergique des Alliés. Mais d'autre part, ils annonçaient l'arrivée des 46e et 54e divisions turques en Palestine, et celle de 7.000 hommes avec 3 batteries à Amman.

La réparation de la voie activement poursuivie, dépassait Djouf el Derouich.

Une vive propagande turque était faite autour de Kerak, où une commission allemande achetait toutes les céréales. Des brochures étaient répandues à profusion, représentant les chérifiens comme des barbares, la civilisation étant personnifiée par les Turcs.

Le 7 août les Emirs Nouri et Trad ben Chaalan arrivaient au camp d'Aïn bou Lessal avec Nessib el Bekri. L'Emir Faïçal avait été les chercher en automobile à Djafer. Il y avait plusieurs conférences en présence de Lawrence : Nouri demandait des avions, des canons, des mitrailleuses, des réguliers, des vivres et des subsides importants. Il fut convenu d'entreprendre avec son aide des opérations lointaines, ayant une répercussion sérieuse sur le front de Palestine, et en concordance avec l'offensive anglaise prévue pour la mi-septembre.

Le 20, des chefs druses arrivaient au camp Faïçal avec un millier de cavaliers. Ils amenaient 45 arméniens rescapés [2]. Une mission arménienne, dirigée par M. Bedroussian,

1. Liman von Sanders dit qu'on y envoya les deux premiers bataillons du 12e R. I., premier élément arrivé de la 47e D. I. Et on sait si le renforcement en Palestine lui apparaissait dans toute son urgence!

2. Ces Arméniens avaient dû livrer leurs jeunes filles comme paiement du droit de passage.

était arrivée à Akaba le 18 juillet avec une centaine de mille livres sterling; les autorités anglaises ne lui étaient pas favorables. L'Emir Faïçal lui promit tout son appui. Au milieu d'août, elle avait recueilli une cinquantaine de réfugiés. Les officiers français l'aidèrent de leur mieux. Ils avaient déjà précédemment dirigé, notamment par le *Saint-Brieuc*, plusieurs centaines d'Arméniens sur l'Égypte.

Les Anglais avaient installé un pigeonnier militaire à Akaba, une ligne télégraphique Akaba-Abou Kassima-Nakhel- el Arich. De nouveaux officiers du service des renseignements étaient arrivés [1].

Une deuxième section de 65 était arrivée. Destinée à l'Emir Abdallah, elle était débarquée à Yanbo, quand le général Allenby, le général Wingate et Lawrence télégraphièrent au commandant Cousse pour qu'elle fût donnée à l'armée Faïçal. Cousse qui avait obtenu de l'Emir Abdallah l'autorisation d'envoyer les cadres français sous réserve de coiffer l'aggal, considéra justement que les demandes des généraux avaient un caractère décisif. Et le 18 août, le Kahira réembarqua à Yanbo cette unité, que le capitaine Pisani vint chercher à Akaba.

L'Emir Faïçal demanda qu'elle entrât dans la colonne en préparation.

Le Malik accepta ce changement avec correction; il n'était pas favorable à l'emploi d'Européens avec Abdallah. L'Emir Abdallah ne dissimula pas sa très vive déception.

La Qibla du 7 août ayant publié un article officiel, assez flou, visant Djafar Pacha, et déniant à l'Emir Faïçal le titre de « Commandant en Chef des Armées Hachemites du Nord, » celui-ci, à la suite de pourparlers, demanda par télégramme du 29 août, à son père de le relever; il fut imité par Zéid; l'Emir Abdallah, très ému de cette difficulté était venu à Yanbo le 14 août pour être plus vite renseigné. Il y eut échanges de télégrammes et la querelle s'apaisa,

1. On a vu qu'on en refusait deux au commandant Cousse: une fois de plus, on voit pourquoi on a cru à notre renoncement en Syrie.

laissant une indéniable acrimonie. Le Malik voulait conserver la direction des opérations de Faïçal, qui lui échappait.

Au début de septembre, les Turcs faisaient un effort général :

— le 5, la garnison de Maan enlevait une partie du Semna et en était rejetée par une contre-attaque chérifienne bien menée et bien exécutée;

— le même jour une colonne turque venant de Katrani, attaquait les chérifiens à el Hassa, et après deux jours de combat les obligeait à se replier vers le Sud;

— le 5, également les Turcs venus de Kerak réoccupaient Tafila sans combat; le 14, ils se portaient vers le Sud, mais les Bédouins les arrêtaient à Rechadia, 10 kilomètres au Sud.

— la réparation de la voie était poussée à Kalaa Anazeh.

Mais les déserteurs turcs donnaient toujours les mêmes renseignements lamentables, et le commandant de la garnison turque d'el Salt, officier arabe, écrivait à l'Emir Faïçal qu'il se joindrait à lui dès qu'il pourrait.

XII

Le général Allenby avait ordonné un raid ayant pour but d'isoler Amman par le Nord et le Sud, d'empêcher les Turcs d'Amman et d'el Salt de se replier sur Deraa. En cas de succès, on attaquerait Deraa et on lancerait des partis à proximité de Damas.

Nouri Chaalan avait autorisé Faïçal à s'installer à el Azreg [1].

Le capitaine Pisani, en rendant compte de ces projets, spécifiait que « les directives du général Allenby avaient été transmises par M. le colonel Lawrence. » (Akaba 27 août

1. Eaux abondantes. Ruines importantes remontant aux rois de Ghassan, venus du Yémen, et qui, comme Clovis, furent patrices de Byzance. Ils furent les alliés de Maurice et de Justinien.

Immenses marécages herbeux. Bons pâturages.

1918, n° 38). Et le Commandant Cousse lui répondait que, *seul à Djeddah*, au moment du pèlerinage, il ne pourrait se rendre à Akaba : « Demandez en conséquence au colonel Lawrence tous renseignements nécessaires pour fixer décision. »

On verra par le récit qui va suivre que le détachement Pisani fut l'axe de cette opération.

Les 400 chérifiens qui y prirent part étaient *tous* de nouveaux incorporés, appartenant à la Syrie ou au Hauran.

Tous les contingents Bédouins étaient du Nord.

L'Arabie proprement dite n'a donc pris aucune part à cette action [1].

La composition de la colonne commandée par Nouri bey fut la suivante :

Chérifiens. 400 hommes. Chef de Bataillon baghdadien Djoudad bey (4 compagnies d'infanterie, 320 hommes, avec fusils mitrailleurs anglais; un peloton de mitrailleuses Maxim; un détachement sanitaire, médecin major Fouad).

Officiers et hommes étaient tous venus des prisonniers de Palestine, ou des déserteurs du Hauran.

Britanniques.

Un détachement égyptien à chameau, 35 hommes. Capitaine Peake;

Un détachement gourkha à chameau, 30 hommes, avec mitrailleuses, capitaine Scottigens;

3 automitrailleuses; une escadrille;

Autos de transport;

Petit détachement sanitaire anglais;

Le tout aux ordres des lieutenant-colonels Joyce et Lawrence et du major Young (2 officiers et 40 hommes anglais, autos et avions).

1. Toutes proportions gardées, il s'est produit une situation analogue quand les musulmans ont fait la conquête de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique du Nord, de l'Espagne, de la Gaule du Sud, quand les Turcs ont pris Constantinople. Les armées étaient levées dans le pays, seuls les chefs et quelques éléments venaient de la zone antérieure. Les cloisons de races, de pays, sont très-résistantes. Et surtout en Arabie, où personne ne voit au delà de son puits et de son pâturage, de sa route de caravane à péages.

Français. Capitaine Pisani.

Une batterie de 65, sous-lieutenant Leimbacher [1], adjudants Souquet et Segala, 2000 coups par pièce;

Section mitrailleuses, sergent Reveau, 30.000 cartouches;

Section du génie, sergent Mathieu;

Médecin aide-major Montero.

Au total 3 officiers et 140 hommes.

Le capitaine Pisani prépara minutieusement cette marche de 300 kilomètres dans le désert : l'Emir et les officiers anglais le lui facilitèrent complètement.

Le matériel et les munitions furent portés à chameau, les mulets n'avaient que leurs bats et le menu matériel; les hommes avaient un chameau pour deux, la moitié a pied conduisant les mulets.

Comme on n'avait pu réunir les chameaux nécessaires, le sergent Belgacem fut laissé à Aïn Abou Lessal avec le surplus du matériel, pour former un 2e échelon; il ne pourra partir : un officier y serait parvenu, mais on les avait refusés au chef de Mission.

La route est jalonnée par trois points d'eau.

— Djafar (le puits, la dépression où il y a de l'eau), centre de campement du Cheikh Aouda des Abou Taya; les Turcs ont détruit les puits, dont deux ont pu être rétablis; ils sont abondants et sains;

— Baïr (Biar, les puits) Campement de l'Emir Moudjehem ben Chaalan, deux puits très profonds, peu d'eau. C'est là que le Chérif Nacer a mené Lawrence en juin 1917, pour préparer le raid sur Akaba;

— Abiar el Hamri (les Puits rouges, prononcez Biar), oglat saharien, avec eaux abondantes au niveau du sol, petits bois de tamaris, sel gemme : centre d'une dépression isolée.

La marche sur el Azreg se fit en plusieurs échelons, à cause de l'abreuvoir.

Le premier départ eut lieu le 31 août (détachements

1. Le sous-lieutenant de Ryvoire qui commandait la 2e section de 65, blessé par bombe, en tirant sur des avions allemands pendant un bombardement du camp de Taouana, avait été évacué.

égyptien et gourkha, gros convoi d'approvisionnement. Le sergent Mathieu avec 4 de nos hommes et 110 chameaux, munitions, 40 jours de vivres, marchait avec ce groupe).

Le capitaine Pisani et son détachement, un convoi d'eau et de vivres, partait d'Aïn Abou Lessal le 2 septembre à 16 heures, suivi par le détachement chérifien dont le départ était pénible.

Le 4 on franchissait la voie ferrée près de la gare détruite en avril de Ghedir el Hadj.

Le 5 l'abreuvoir à Djafer était facile; mais le 8 à Baïr, il fut très dur. Les Roualla, qui avaient un campement considérable, étaient peu accommodants; la presse était grande; un soldat chérifien, poussé dans un de ces deux puits profonds, s'y tuait.

L'abreuvoir du 11 à Biar el Hamri se fit facilement. Et le 12, tout le monde se retrouvait à el Azreg. L'Emir Faïçal et Nouri bey y étaient arrivés le 11 en automobile, les avions y étaient depuis le 10.

Le détachement français arrivait en excellent état, sans un indisponible.

Dans un rapport du 22 août [1], le général Liman von Sanders signalait à Ludendorf le nombre toujours croissant des Arabes hostiles à l'Est du Jourdain, qui pouvait rendre la situation absolument critique.

Il rapportait ensuite que Djemal Pacha Kutchuk lui avait affirmé dans la deuxième quinzaine d'août, que l'Emir Faïçal était prêt à se charger avec ses troupes du front occupé par la 4e armée, si le gouvernement turc accordait de sérieuses garanties pour la constitution d'un Etat Arabe. L'Emir aurait indiqué qu'une grande attaque anglaise était en préparation dans le secteur de la côte, et que la 4e armée pourrait ainsi aller renforcer le front entre le Jourdain et la Méditerranée.

Le général allemand pressa Djemal et Enver de conclure cet accord mais n'en reçut pas de réponse.

1. *Cinq ans de Turquie*. p., 313.

Ces dires peuvent se rapporter soit à un voyage de Nessib el Bekri au début d'août auprès de Nouri Chaalan, soit à la venue à Akaba le 12 août de l'Emir Abdelkader ben Ali Pacha, auquel l'Emir Faïçal donna l'ordre de repartir sur-le-champ.

Les Gourkhas et Egyptiens allèrent faire une coupure à la voie ferrée entre Amman et Mafrag, puis retournèrent à Akaba et on ne les vit plus.

Le capitaine Pisani laissa tout le matériel et les approvisionnements non indispensables, à el Azreg, sous la garde d'un caporal et de 4 hommes. Là encore, il aurait fallu un officier, d'autant plus que l'Emir Faïçal était installé à cet endroit.

Le détachement part le 14 à 4 h. 30 dans la direction du Nord Ouest; le 16 on campe à 12 kilomètres à l'Est de Deraa; ce jour-là les avions anglais qui suivent la colonne ont jeté 2 tonnes de bombes sur Deraa; 2 avions turcs ont été abattus. 200 cavaliers Roualla rejoignent avec le Chérif Nacer et l'Emir Trad.

Le 17, quelques obus de 65 décident le poste turc de Tell el Arar (colline du thuya), 8 kilomètres au nord de Deraa, à se rendre : les Roualla le massacrent.

Le sous-lieutenant Leimbacher occupe la colline pour couvrir du côté de Deraa, les autos anglaises circulent le long de la voie, où les équipes française et chérifienne font des destructions.

5 avions turcs survolent la colonne : le 65 et les mitrailleuses les obligent à garder de la hauteur. Ils jettent des bombes, mitraillent, retournent à Damas, et reviendront continuer avec acharnement.

Nous avons un blessé [1], et 4 chameaux tués. Les chérifiens ont 1 tué et quelques blessés.

La colonne pendant ce temps a traversé la voie ferrée.

Les Turcs essaient de sortir de Deraa, mais sont arrêtés par le détachement Leimbacher (une section de 65, une

1. Younès, mitrailleur; déjà blessé à Taouana le 3 mars et à Maan le 17 avril.

section mitrailleuses) de Tell el Arar et les autos mitrailleuses.

Avions turcs et avions anglais se succèdent, un avion anglais est détruit.

Les destructions ont continué. Le sergent Mathieu a fait sauter un pont de deux arches à 9 h. 45 [1].

Après des hésitations de commandement qui font perdre un temps précieux, Nouri bey donne à 11 h. 15 seulement l'ordre de se remettre en marche : objectif le pont de Tell el Sahab [2].

Tandis que le sous-lieutenant Leimbacher avec son détachement, renforcé d'une compagnie chérifienne reste à Tell el Arar, pour surveiller Deraa, la colonne se porte à Mazerib. La population des villages de Yedouda et Tafas manifeste sa sympathie.

A 14 h. 30, on est à Mazerib [3] : village dans une cuvette, étang, jardins. La population fait bon accueil. Quelques obus de l'adjudant Souquet font capituler les Allemands et les Turcs de la gare, à 3 kilomètres au sud du village. Les Roualla pillent la rame de wagons en gare, la population de Mazerib et des villages voisins se précipite pour les y aider.

Le sergent Mathieu incendie les wagons, coupe la voie. Le courrier trouvé est presqu'entièrement allemand.

Un train turc sort de Deraa, tire quelques obus, et rentre à la nuit. Des avions turcs bombardent Tell Arar à 16 h. 30, et survolent la gare de Mazerib.

De nouveau, hésitation du commandement, temps perdu, occasion manquée.

Ce n'est en effet qu'à 21 heures que Nouri bey donne l'ordre au capitaine Pisani de faire venir le détachement Leimbacher, qui ne rejoindra qu'à 3 h. 45 à Mazerib.

1. Ce sont ces destructions au N. et au S. de Deraa qui ont alerté Liman von Sanders et lui ont permis de prendre les quelques dispositions qui lui étaient possibles (*Cinq ans de Turquie*, p. 317).

2. A l'ouest de Mazerib.

3. Il y avait à Mazerib 2 gares : celle du chemin de fer français, dont les Turcs avaient enlevé les rails, et celle du chemin de fer du Hedjaz. C'est là que se rassemblait le Mahmal syrien pour le Pèlerinage.

A 21 heures, le commandant du poste turc de Tell el Sahab, qui est arménien, se présente à Nouri bey et Lawrence, prêt à se rendre, il demande un simulacre d'attaque, pour éviter des représailles contre sa famille, qui est à Constantinople. Il repart à 21 h. 30.

Mais Nouri bey ne se décide pas encore, ni Lawrence.

On entend un train qui arrive de l'Ouest à Tell el Sahab à 22 h. 15.

Enfin à 23 heures l'ordre est donné; on part à 23 h. 30, pour faire halte à 1800 mètres du pont. Un bédouin envoyé en émissaire, revient, après une longue attente : un bataillon [1] allemand est arrivé, avec un colonel et a pris les tranchées. C'est le train entendu à 22 h. 15.

Nouri bey donne alors l'ordre de rentrer à Mazerib, où on arriva à 2 heures, le 18 septembre. Il est impossible d'éreinter une troupe autant et plus inutilement.

A 4 h. 30, le sergent Mathieu complète les destructions de la gare (Réservoirs notamment), tandis que le 65 prend position contre une sortie éventuelle des Allemands de Tell el Sahab.

A 7 heures, Nouri bey décide de revenir à l'Est en passant au Sud de Deraa. On laisse les Turcs blessés, et on emmène les prisonniers valides.

A 16 h. 15, le 65 ouvre le feu sur le fortin qui garde la gare de Nazib, dont les défenseurs fuient vers Deraa. A 18 heures, le pont de Nazib saute, et à 21 heures, on campe à 5 kilomètres à l'Est de la voie ferrée.

Le 19 septembre, la marche reprenait au point du jour, quand 2 canons de 77 amenés de Deraa à Nazib pendant la nuit ouvrent un feu nourri [2].

Panique complète des chérifiens. Le détachement français

1. En réalité deux compagnies, sous les ordres du major Willmer, venant de Haïfa et allant à Deraa (*Cinq ans de Turquie*, p. 317). On voit que l'« Armée du Nord » ne représentait pas la force de 2 compagnies. Et on mesure ce qu'on aurait pu faire si Lawrence n'avait pas empêché d'avoir là quelques unités européennes.

2. Cette attaque doit se rapporter à la tentative du major Willmer pour en ever Faïçal, rapportée par Liman von Sanders à la page 332

seul continue en ordre. Deux avions ennemis, venus de Deraa suivent, en la mitraillant, cette troupe qui est le seul objectif régulier. 1 mulet tué, 1 mulet blessé.

A 7 heures, le détachement Pisani campe à Oum Taya. Abreuvoir, convoi d'eau. Les chérifiens se reforment. Sur 400, 53 manquent, presque tous du Hauran où ils sont retournés. Nouri bey ne récupérera ses bagages personnels, en partie, que deux jours après.

A 9 heures bombardement par avions. Notre 65 et nos mitrailleuses répondent. Nous avons un tué et un blessé. Plusieurs tués chez les chérifiens. Le colonel Lawrence part aussitôt en auto pour aller demander des avions anglais.

Nouri bey avait projeté d'aller à Bosra Eski Cham. Mais les dissensions entre Druses et Roualla l'en détournent.

Et à 18 heures on part pour Oum el Sourab [1], où il y a un terrain pour les avions. On bivouaque le 20 à 1 heure.

Le 20 au soir, le major Winterton va faire une destruction au sud de Djabir (une auto, une compagnie chérifienne, sergent Mathieu et sapeurs, lieutenant Crainquebraid avec quelques soldats *anglais*). A la première explosion (23 heures), les Turcs ouvrent le feu (mitrailleuse). Les chérifiens s'enfuient avec rapidité. Anglais et Français terminent leurs opérations, et se replient sans pertes, mission terminée.

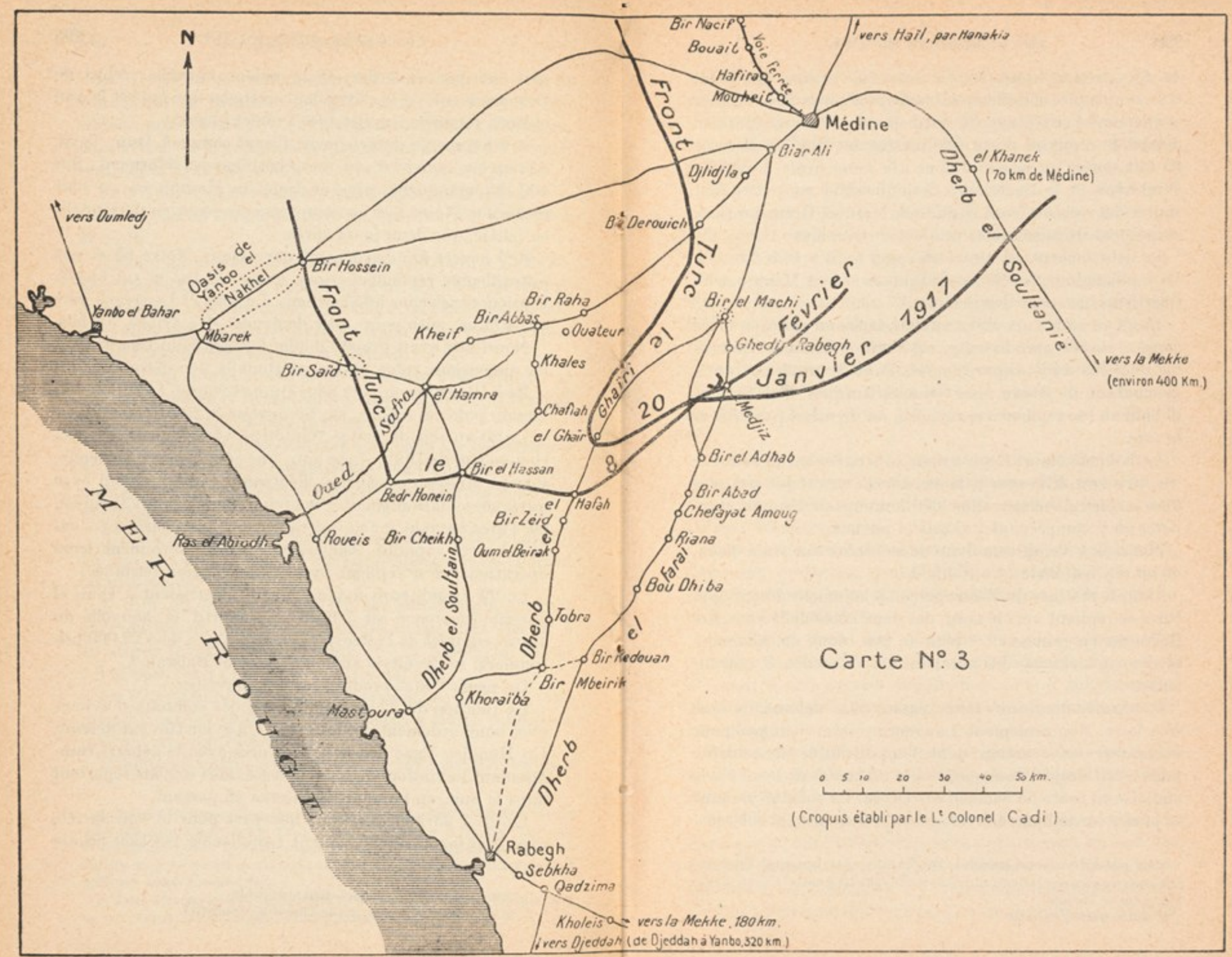
Le 22 à midi, trois avions Bristol atterrissent à Oum el Sourab. Lawrence est à bord : il apporte la nouvelle du succès complet de l'offensive anglaise; il y a déjà 22.000 prisonniers; la cavalerie anglaise a atteint Baïssan [2].

On pense l'effet produit par ces nouvelles.

La journée du 22 se termine par des combats d'avions, avec bombardement par les Turcs. Un avion turc est détruit. Un Handley Page arrive à 18 heures, avec le général commandant l'aviation anglaise : les 4 avions anglais repartent dans la nuit, en bombardant Deraa en passant.

Le 22 à 23 heures. Nouri bey part pour la voie ferrée, avec 2 autos, un détachement Leimbacher (section Segala

1. Village abandonné. Ruines. Eau abondante.
2. 15 kilomètres au sud du lac de Tibériade (Zoubaria).



Carte N° 3

ROUTES DE MÉDINE A LA MER ROUGE

de 65, section mitrailleuses Reveau, équipe Mathieu) et 2 compagnies chérifiennes. Le 65 force un petit poste turc et allemand à se replier à l'ouest de la voie; le sergent Mathieu détruit le réservoir d'eau, 500 mètres de voie. Un obus de 65 fait sauter un wagon d'obus : la rame brûle. Le major Winterton et le lieutenant Crainquebraid en autos font sauter des rails au Nord et au Sud. Mais les Germano-turcs empêchent de faire sauter un pont de 4 arches.

Le détachement est rentré au camp le 23 à 13 h. 30.

Ce même jour, les Germano-turcs évacuent Maan, que les Chérifiens occupent derrière eux.

Le 24 au matin, un avion anglais, lance un message sur le camp : succès grandissants, cavalerie à Samach (Sud du lac de Tibériade,) disparition des 7e et 8e armées turques, évacuation de Maan. Les troupes turques d'el Salt et d'Amman [1] se replient vers le nord, *ces dernières par l'Est de la voie.*

La colonne Nouri Bey va donc se trouver sur la route de ces dernières. Elle sera balayée, car *elle ne compte pas plus d'un millier d'hommes*, dont 600 hommes de troupes régulières en y comprenant français et anglais.

Nouri bey s'empresse donc de se replier sur Oum Taya, où on est installé le 24 à 16 h. 30.

Dans la matinée du 25 on aperçoit à la jumelle des groupes turcs se repliant vers le nord, des deux côtés de la voie. Les Bédouins en ramassent [2] plus de 200, dont un Allemand et des Autrichiens, des animaux, des véhicules, 2 mitrailleuses.

L'« Armée du Nord » laisse passer cette débandade sans rien faire. Non seulement Lawrence n'intervient pas pour déclencher cette action dont l'opportunité est évidente mais il fait décider de se porter à la rencontre de la cavalerie anglaise en route de Samach sur Deraa. La colonne va donc se placer sur la ligne de retraite de la 4e armée; si elle réus-

1. La gare d'Amman fut évacuée le 24 à 20 h.30 par le lieutenant Thalacker et le reste du personnel allemand. La cavalerie anglaise y entre le 25 au matin. *(Cinq ans de Turquie).*

2. Entre Mafraq et Nazib.

sit, elle ne sera évidemment d'aucune utilité sérieuse à la cavalerie anglaise qui n'a pas besoin d'elle.

Ce mouvement est le plus inopportun qu'on puisse faire. Il a failli amener la destruction complète de cette colonne.

On part donc le 25 à 15 heures en direction du Nord mais on s'arrête à 18 heures: une décision aussi imprudente que celle qu'on avait prise exigeait impérieusement toute la rapidité de mouvement possible.

On repart le 26; mais Tell el Arar est occupée par 200 hommes avec deux 77, et on appuie vers le nord pour éviter ce poste, la colonne n'étant pas en état de le prendre. Dans la soirée les équipes française et chérifienne coupent la voie à hauteur de Namir, tandis que la colonne la traverse. Puis on va à Cheikh Miskin le 27 à 4 heures, et à 8 heures, on atteint Cheikh Saad (18 kilomètres au nord de Mazerib).

Les indigènes des villages voisins, les cavaliers druses dont le nombre croit depuis deux jours, amènent à Cheikh Saad, 800 prisonniers (dont des officiers allemands et autrichiens), 16 mitrailleuses, 1 canon.

A 10 heures, des habitants du village de Tafas, accourent demander protection contre des groupes de fuyards turcs qui commettent leurs atrocités coutumières, viols, éventrements, mutilations, etc...

Le colonel Nouri bey constitue un groupe pour aller à Tafas : Capitaine Pisani avec la batterie de 65 et la section Reveau; 2 compagnies chérifiennes avec 2 mitrailleuses. De nombreux indigènes à cheval et à chameau se joignent à ce groupe.

Pisani met ses 65 en batterie sur les mamelons qui dominent la rive sud du Nahr el Ehrer, tandis que l'infanterie arrive à Tafas.

Mais à ce moment même, des masses importantes de cavalerie et d'infanterie ennemies apparaissent au sud. Ces troupes sont en bon ordre. On y distingue 4 camions automobiles. Il est évident qu'il y a un commandement sérieux. Ce sont les troupes du 8e corps d'armée se repliant d'Amman

et de Deraa[1], par la route Deraa-Rafas-Cheikh Saad-Naoua-Damas. Il y a là 8.000 hommes, dont 3 régiments de cavalerie, avec 3 généraux, et des éléments austro-germains.

La faute commise en venant se placer sur la ligne de retraite de la 4e armée était donc aggravée d'un manque de service de renseignements d'autant plus coupable que toute la population était favorable.

Devant ce danger imprévu et si pressant, en quelques secondes, le capitaine Pisani se rend compte que toute retraite est impossible, que l'infanterie chérifienne est un soutien inexistant et qu'il ne peut compter que sur lui. Sans perdre un moment, il ouvre un feu de ses quatre pièces à toute allure. Les Turcs sont surpris, s'imaginent sans doute avoir affaire à une artillerie nombreuse, à une colonne anglaise.

Les fantassins turcs pris à partie les premiers, se couchent, se dispersent, et ne tardent pas à fuir. Puis, c'est le tour des camions qui rebroussent chemin à toute allure. La cavalerie esquissait un mouvement enveloppant vers l'ouest, prise comme but au cours de cette manœuvre elle tourbillonne, puis fuit à bride abattue.

Le succès de cette action, *de beaucoup la plus importante de toute la compagne d'Arabie*, est dû *tout entier* à la détermination *immédiate* du capitaine Pisani d'ouvrir un feu rapide de ses quatre 65, *sans soutien*, contre 8.000 hommes en bon ordre, *mais non éclairés*. Il a seul empêché « l'armée du Nord » *follement* aventurée sur la route de la 4e armée, de terminer là sa carrière.

Quelques heures après, les colonnes turques, mal reformées, reparaissaient gagnant la route orientale, de Deraa à Cheikh Miskin et Damas, où elles devaient se rendre à la cavalerie anglaise arrivées avant elles par le Pont de Yakoub et el Kounéitra (le Ponceau). Lawrence n'avait rien fait faire pour les gêner.

Qu'on suppose la batterie Pisani suivant ces colonnes,

1. Liman von Sanders avait donné de Deraa, le 21 septembre à 7 heures, l'ordre de retraite à la 4e Armée turque. Mais celle-ci voulut attendre la garnison de Maan, ce qui causa sa perte.

les harcelant de ses tirs, *en se tenant toujours à l'Est ou elle avait sa liberté de manœuvre*, et on pensera sûrement que rien de ces troupes n'aurait atteint Damas.

Toute cette partie des opérations est si *lamentable, si* en dehors de tout bon sens, qu'on ne peut l'expliquer que par le désir de Lawrence de se mettre en tête de la cavalerie anglaise pour réaliser à Damas ses projets politiques personnels.

Pendant que Pisani arrêtait le 8e kolordou, Chérifiens et Bédouins pénétraient dans Tafas. L'affreux spectacle des atrocités turques leur faisait massacrer la plupart des Turcs qui s'y trouvaient. Quelques-uns pourtant furent amenés à la batterie française, où Nouri bey s'était tenu pendant toute l'affaire. Ce dernier les interrogeait, quand Bédouins et Chérifiens se précipitèrent sur eux et les tuèrent avant qu'on ait rien pu faire pour les empêcher. Dans leur fureur, compréhensible après ce qu'ils venaient de voir à Tafas, ils réclamaient les 800 prisonniers de Tafas, pour les massacrer aussi.

Dès son retour à Cheikh Saad, à 18 h. 30, le capitaine Pisani se joignait au major Winterton, et tous deux se rendaient auprès de Nouri bey pour protester au nom de leurs gouvernements respectifs contre le massacre qui venait d'avoir lieu et demander des mesures pour protéger les 800 prisonniers. Grâce à cette démarche énergique, ils eurent la vie sauve. Le lieutenant-colonel Lawrence n'avait pas pris part à cette protestation.

Dans la soirée, un avion anglais avisait par message que la cavalerie anglaise serait le lendemain à Deraa. Et on décidait de l'y rejoindre : ce n'était vraiment pas la peine de s'être exposé à la destruction pour revenir au sud.

Le 28 septembre, la colonne quitte donc Cheikh Saad à 4 h. 30 et arrive à Deraa à 10 heures. Elle a été survolée de très haut à 8 h. 30 par un avion turc qui a dû être bien étonné de la direction de sa marche.

Tout cela est d'une incobérence qui défie toute appréciation.

On trouve à Deraa 2 régiments de cavalerie arrivés à

8 h. 30; et dans la soirée arrive la colonne anglaise venant d'Amman.

A Deraa, l'ennemi a incendié les magasins, mis locomotives et wagons hors de service; les Bédouins et de nombreux Druses ont pillé en règle les importants bâtiments de la station. On ramasse des Turcs en ville.

« Si la colonne a pu opérer autour de Deraa avec tant de bonheur, écrit le capitaine Pisani, elle le doit au désarroi de l'ennemi, et à la diversion anglaise sur Amman; elle le doit surtout au service de renseignements ennemi qui faisait monter cette force à 18.000 hommes, alors qu'elle n'avait jamais dépassé un millier d'hommes, dont 600 réguliers à peine. »

« A midi, écrit Lawrence (page 431), nous rencontrâmes un champ de pastèques. L'armée se précipita sur ce régal imprévu... » Une « armée » dans un champ de pastèques, même à Tarascon, cela paraîtrait incroyable.

En entrant à Deraa, la cavalerie anglaise avait délivré 100 prisonniers italiens et 40 prisonniers serbes que les germano-turcs y employaient aux travaux de la gare. Par une attention spéciale, 25 prisonniers français en avaient été envoyés sur Damas quelques jours avant.

La jonction était faite. Les faibles éléments alliés partis d'Akaba avaient bien travaillé. Le général Allenby leur avait envoyé à deux reprises des messages de satisfaction.

XIII

Le 29 au matin la division de cavalerie anglaise se mettait en marche; elle était accompagnée d'un détachement français : sous-lieutenant Leimbacher (1 section de 65, 1 section de mitrailleuse).

Le 30 elle rejoignait les Turcs à Sanamein, et les poussait jusqu'à Khan Denoum, à 20 kilomètres au Sud de Damas,

tandis que le Cheikh Nacer avec des contingents Roualla et Druses [1] atteignait Kisoué.

Les premiers éléments alliés entraient à Damas le 1er octobre à 3 heures du matin.

L'Emir Faïçal arriva en auto le 2, et assista devant le Sérail au défilé solennel de la cavalerie anglaise (le chef de corps et un escadron par régiment) auquel prenait part un des escadrons du régiment de marche du chef d'escadrons Lebon. Le défilé était commandé par le général Chauvel, commandant le corps de cavalerie. La population fit un accueil enthousiaste aux troupes Alliées.

Les Turcs n'avaient rien enlevé. On ramassa 16.000 prisonniers dans la ville.

Seule la colonne Faïçal, y compris le détachement Pisani, qui eut la garde de la porte de Beyrouth s'installa dans la ville, la cavalerie anglaise campant au nord de Damas.

« Durant ces mois d'opérations pénibles, le détachement français en entier a fait preuve d'une grande endurance et d'un excellent esprit de sacrifice et de dévouement. On peut sans nulle exagération lui attribuer la meilleure part du succès de la colonne; notre artillerie a eu le beau rôle. C'est grâce à nos 65 que le poste de Tell el Arar est pris; grâce à notre matériel que les avions turcs échouent le 17 septembre dans leurs efforts pour nous empêcher de franchir la voie ferrée; que la station de Mazerib est enlevée; que la colonne peut repasser le lendemain à Necib après avoir détruit le pont et la voie; que les opérations au sud de Deraa sont rendues possibles; c'est, surtout, grâce à nos canons que la grosse menace turque du 27 septembre est écartée, et que l'ennemi détourné de Cheikh Saad ne vient pas submerger nos détachements sous sa masse disproportionnée [2] ».

1. Le 21 septembre plusieurs milliers de guerriers Druses apparurent autour de Deraa, venant négocier avec le général Liman von Sanders les conditions de leur concours. Moyennant une assez grosse somme d'or payée à Damas, les chefs druses s'engagèrent à ne pas inquiéter la retraite turco-allemande sur leur territoire. Ils tinrent leur engagement (*Cinq ans de Turquie*, p. 340).

2. Rapport du capitaine Pisani.

Il restait 12.000 Turcs au Sud de Maan et à Médine.

La cavalerie anglaise entra à Alep le 26 octobre sans coup férir. L'Emir Faïçal l'avait suivie avec des Bédouins et quelques éléments chérifiens.

L'armistice fut notifié au G. H. Q. le 31 octobre 1918.

XIV

Bien que les affaires de Syrie soient en dehors de cet exposé, il est nécessaire d'en donner quelques traits, les événements d'Arabie y étant désormais liés de manière directe [1].

Dès le 22 septembre, le capitaine Coulondre, Haut-Commissaire intérimaire, télégraphiait pour demander un officier général.

Rendant compte le même jour d'une conversation avec le général Bolse, Chef d'Etat-Major Général, relative à l'occupation de Damas par un de nos contingents du D. F. P. S. [2], il ajoutait que la question administration de la Syrie allait se poser. « Il faut un Etat-Major d'officiers administrateurs ».

A la suite d'une entrevue avec le général Clayton, le 26, relative à cette question, il télégraphiait :

« Toutefois, dans le cas où le retour de M. Georges-Picot devrait tarder, *je crois devoir signaler la situation extrêmement difficile* dans laquelle me place mon grade militaire, tant vis-à-vis des officiers généraux britanniques et

1. Voir « Comment la France s'est installée en Syrie, (1918-1919). Comte de de Gontaut-Biron, ouvrage complet et documenté.

2. Le D. F. P. S. (détachement français de Palestine et Syrie) était allé se battre avec une batterie de 65, une batterie de 75 avec matériel turc, *parce qu'on avait envoyé de France des 75 sans munitions,* et une batterie de 80 de campagne avec personnel d'emprunt et sans équipages. « La légion arménienne et syrienne a témoigné qu'elle était capable de tenir stoïquement sous le feu le plus meurtrier. Le D. F. P. S. a représenté dignement la France au milieu de la grande Armée Anglaise. » Mais il comptait 5 bataillons!

chérifiens, que de la population civile, qui aura peine à y voir l'affirmation de notre rôle prépondérant [1] ».

M. Mercier, alors employé comme vice-consul à Port-Saïd, fut nommé officier de liaison à Damas. Mais M. Coulondre ajoutait : « Il faut des officiers compétents que le détachement n'a pas, des Gouverneurs pour Beyrouth, Tripoli, Alexandrette et un officier de liaison pour Alep ».

Mais rien n'avait été prévu ni préparé. Le colonel de Piépape dut assumer le commandement de son détachement et les fonctions d'Administrateur de la Syrie côtière, et prélever sur ses cadres déjà incomplets des administrateurs non préparés.

Le contre-amiral Varney partit le 5 octobre de Port-Saïd, avec toutes ses ressources (yacht *Ariane*, 4 torpilleurs, 2 chalutiers) et prit possession du port de Beyrouth le 7. Seul avec son Chef d'Etat-Major, sans escorte, il traversa la ville au milieu d'ovations indescriptibles.

Mais il était seul.

Dès le 28 septembre M. Coulondre avait demandé le transport à Beyrouth du dépôt de la Légion d'Orient [2] (3907-M-28). N'ayant pas de réponse, il renouvelait cette demande le 7 octobre (4161-M-7), et finissait par l'obtenir.

Tout le monde a fait sur place le maximum du possible : Varney à Beyrouth, de Piépape en Syrie, Pisani et Leimbacher à Damas et Alep, Coulondre à Jérusalem. Mais il était impossible aux exécutants de pallier la carence d'en haut. Et la tension franco-anglaise continua à s'aggraver.

XV

Les succès britanniques furent accueillis à la Mekke avec un certain froid. On les trouvait trop rapides, trop complets. Le Malik évitait d'en parler. Dans une conversation avec

1. Quand M. Stors fut nommé Gouverneur de Jérusalem, il fut nommé Brigadier général. Il est évident qu'il y a là une supériorité incontestable sur notre organisation.

2. Resté à Famagouste dans l'île de Chypre.

quelques intimes, il émettait l'opinion qu'il ne pouvait être question pour Faïçal d'un royaume, mais seulement d'un Emirat de Syrie, rattaché d'une manière quelconque au « Royaume des Pays Arabes », qui existait déjà.

En même temps, il nommait au Caire comme Agent Diplomatique Abdelkader Abdou, ancien kaïmakam d'Yanbo. Et Fouad el Khatib rejoignait Faïçal à Damas.

XVI

L'Emir Faïçal avait nommé « Chief Administrator » des Territoires occupés dans les zones A et B, Ali Riza Pacha, le 2 octobre.

Ce général turc, qui était en disgrâce à Damas, avait été chargé par Liman von Sanders d'organiser la défense du front de Kounéitra (sud-ouest de Damas) « avec ordre de résister avec toute l'énergie possible », et on lui avait donné le capitaine allemand Justi comme Chef d'Etat-Major. Dès l'arrivée de la cavalerie anglaise venant du Pont de Yakoub, Ali Riza Pacha donna l'ordre de retraite, et, de sa personne, se porta dans les lignes britanniques. Amené au commandant de la division britannique, avant le petit jour, il descendit l'escalier branlant d'une sorte de cave où celui-ci et son Etat-Major prenaient un frugal breakfeast avant le départ. Gros et lourd, Ali Riza descendit péniblement dans l'obscurité, et tomba pesamment dans la cave, renversant la table, ce qui fit la plus fâcheuse impression sur des cavaliers de bon appétit. C'est ainsi qu'il fut incorporé dans les rangs des Alliés, auxquels il donna tous les renseignements qu'il savait.

Le général Allenby étant venu à Damas le 5 octobre, Faïçal lui demanda de ratifier cette nomination, *déclarant n'avoir agi qu'en représentant de son père.* Le général ratifia, en ajoutant qu'il conservait le commandement suprême sur la totalité des territoires occupés, et que les

relations de la nouvelle administration avec lui seraient assurées par deux officiers anglais et français.

M. Coulondre, aussitôt venu à Damas, voyait le général Clayton au sujet des nominations de gouverneurs chérifiens faites par Faïçal en Syrie côtière. Le général Clayton lui répondait être obligé de partir pour l'Egypte, mais donner l'ordre à l'officier de liaison anglais, le major Cornwallis, de profiter de la première occasion pour faire savoir à l'Emir qu'il n'appartenait qu'au Commandant en Chef de nommer des Gouverneurs.

Le 7 au matin, M. Coulondre voyait l'Emir Faïçal, qui reconnaissait de suite avoir envoyé Choukri Pacha el Ayoubi avec 100 cavaliers à Beyrouth. Sur protestation, l'Emir répondait qu'il laissait aux diplomates le soin de régler les questions politiques et ne s'occupait que de chasser les Turcs des pays arabes. « Au surplus, concluait-il, si je me suis trompé, à tout péché miséricorde! » Après deux heures d'entretien, au moment de se séparer, l'Emir *exprimait sa reconnaissance pour le concours que lui avait prêté la France, et assurait qu'aucune difficulté ne surgirait jamais contre nous de son fait.*

Le major Cornwallis, *malgré les ordres du général Clayton*, avait refusé de se joindre au capitaine Coulondre : au manque d'action française correspondait une anarchie anglaise.

Le général Allenby de passage au Caire, recevant notre représentant M. Cosme, lui disait tenir à assurer le Gouvernement de la République qu'il s'emploierait de son mieux à suppléer tant que les territoires conquis seraient placés sous un contrôle militaire *au manque de personnel administratif français*. Il insistait pour qu'un conseiller financier fût placé *sans tarder* auprès de l'Emir Faïçal.

Il était difficile de souligner notre absence plus nettement.

Dans une conversation du début de novembre avec le capitaine Mercier, qui parlait admirablement arabe, l'Emir Faïçal lui disait : « Dans les conversations de Djeddah, la question de la Syrie côtière a été réservée, l'Angle-

terre, la France et moi sommes comme des commerçants devant un bien sans maître. N'est-il pas logique que chacun cherche à se l'approprier en devançant les autres? »

A une telle question, il fallait répondre en montrant la force, pour éviter d'avoir à s'en servir, suivant la formule Liautey.

M. Georges-Picot, débarqué à Beyrouth le 6 novembre comme *Haut-Commissaire de la République Française en Syrie et en Arménie*, télégraphiait à ce sujet dès le 14 novembre : « Aussi longtemps Armée anglaise occupera, il y aura doute dans l'esprit des populations, favorisant ceux qui nous sont hostiles. Seul remède envoyer vingt mille soldats en Syrie et prier Angleterre nous abandonner cette charge. A l'heure actuelle, cela paraîtra naturel. Dans quelques semaines cela paraîtra un acte hostile à l'égard de l'Arabie. Si on hésite, les hésitants prendront parti contre nous, et notre situation sera ruinée en Syrie comme elle l'a été en Palestine ».

D'autre part l'accord franco-britannique du 30 septembre 1918 stipulant que notre Haut-Commissaire serait le « Conseiller politique » du Commandant en Chef, son seul intermédiaire auprès des gouvernements arabes de la zone Damas Alep, et le Chef de l'Administration de la côte.

Ces stipulations ne furent jamais appliquées, et le Commandant en Chef ordonna au contraire que les quatre Chiefs Administrators de la zone occupée relèveraient directement de lui seul.

Tandis que se constituait cette situation favorable à tous les conflits, on apprit brusquement que l'Emir Faïçal avait quitté Alep pour Beyrouth où il devait s'embarquer sur un croiseur anglais, en vue du Congrès de la Paix.

L'Emir arriva à Beyrouth le 17 novembre 1918; M. M. Georges-Picot était au Caire. C'est le général Bulfin, commandant le 21e corps d'armée, qui dirigea les réceptions. Il donna un dîner en l'honneur de S. A. R. [1] l'Emir

1. Les autorités britanniques ne déniaient donc plus le titre de Roi au Grand Chérif, puisque son fils était qualifié d'Altesse Royale.

Feysal [1] « commandant en Chef des Forces Arabes ».

On apprenait peu après, de la Mekke, que l'Emir partait sur un ordre du roi Husséin, à la suite d'une invitation du Gouvernement anglais, dont on attribuait l'origine à Lawrence alors à Londres.

Le Gouvernement Français fit faire au Malik par le Commandant Cousse, alors à Djeddah, une communication disant que l'Emir Faïçal était attendu à Marseille le 26 novembre, qu'il recevrait en France tout l'accueil dû au fils d'un souverain allié et ami. « Le gouvernement s'est étonné toutefois pas avoir été pressenti en aucune façon au sujet de ce voyage dont Représentant de la République en Syrie-Palestine avait seul qualité pour préparer les voies à Paris. Aussi lui paraît-il de ce fait impossible de considérer actuellement Emir comme chargé auprès de lui d'une mission dont il n'a pas été informé ».

Le Roi marqua « tout son mécontentement » de cette démarche et répondit notamment : « Je profite de cette occasion pour vous déclarer que depuis l'arrivée des troupes arabes en Syrie, je suis vu d'un œil méprisant, et je ne sais à quoi attribuer ce mépris que je ne crois pas mériter. Il m'est aisé de déclarer n'avoir aucune visée sur la Syrie. L'intervention des troupes arabes n'a eu lieu que sur la demande formelle des habitants qui, de plein gré, et sans aucune pression [2], ni de ma part, ni de celle de mon fils, ont cru devoir arborer le pavillon arabe dans certaines villes de Syrie. Je ne dois pas oublier les bienfaits de la France, et tout ce qui peut lui nuire ou léser ses intérêts sera évité sans arrière-pensée ».

Il écrivit ensuite une réponse officielle, dans le même sens, pour la rédaction de laquelle il consulta le colonel Wilson.

1. Orthographe anglaise.
2. Affirmation aventurée, pour le moins, comme le prouve la protestation de Sour.

XVII

Le colonel Brémond était aux environs de Gand quand un télégramme du G. Q. G. donna l'ordre de le diriger d'urgence sur Paris pour une mission de quelques jours, réception de l'Emir Faïçal, fils du Roi du Hedjaz [1]. Il se présenta le 27 au matin à M. Jean Gout, sous-directeur de l'Asie au Ministère des Affaires Etrangères et en reçut les instructions verbales suivantes : « L'Emir Faïçal vient d'arriver en France sur un croiseur anglais. Il est débarqué à Marseille. Nous ne savons pas s'il y est encore ou s'il est déjà à Lyon [2]. Vous allez vous rendre à Lyon, ou au besoin à Marseille, à sa rencontre.

« Vous trouverez auprès de lui M. Bertrand [3], ministre plénipotentiaire en retraite que nous avons envoyé dès la première nouvelle.

« Vous ferez traiter l'Emir Faïçal en Général, en personnage de distinction, mais ne lui reconnaîtrez aucun caractère diplomatique. Vous lui direz que ces questions vous dépassent tous les deux; qu'il a été mal conseillé, qu'il aurait dû causer avec M. Georges-Picot. Vous lui direz que le Gouvernement anglais ne fait pas tout, et n'aurait pas dû lui conseiller de venir sans consulter le Gouvernement français.

« Vous vous arrangerez pour ne pas l'amener à Paris sans nouveaux ordres.

« Après avis des préfets, vous lui ferez visiter ce que vous voudrez. Vous l'emmènerez voir le général Gouraud qui est avec la IVe Armée à Strasbourg [4] et qui lui remettra la plaque de grand-officier.

1. 24 novembre 1918, n° 38733.

2. Tel était l'état de désorganisation de la France. Il ne faut pas l'oublier.

3. M. Bertrand avait été consul à Djeddah, et le colonel Brémond l'avait connu à Fez en 1912.

4. La présence de la IVe armée à Strasbourg est une légende. Seul le général Gouraud et son Etat-Major y ont été. La IVe armée abandonnée en

« Vous lui ferez donner un officier d'ordonnance dans chaque région et vous servirez des autos militaires.

« Vous préviendrez M. Bertrand que je mets à sa disposition pour cette mission 15.000 francs que vous lui portez; vous trouverez auprès de lui les officiers interprètes Raymond et Josse.

« Vous ferez visiter la Chambre de Commerce de Lyon et ferez faire un joli cadeau de soieries. Vous pourrez entretenir l'Emir d'une liaison à créer entre l'Université de Lyon et l'Université Arabe qui pourra s'organiser à Damas; échanges de professeurs et d'élèves. Parlez-en à M. Herriot et tâchez de lui en faire parler à l'Emir.

« Avec Lawrence, il faut être très net, et lui montrer qu'il fait fausse route. S'il vient comme colonel britannique, en uniforme anglais, nous lui souhaitons la bienvenue. Mais nous ne l'acceptons pas comme arabe, et s'il reste déguisé, il n'a rien à faire chez nous.

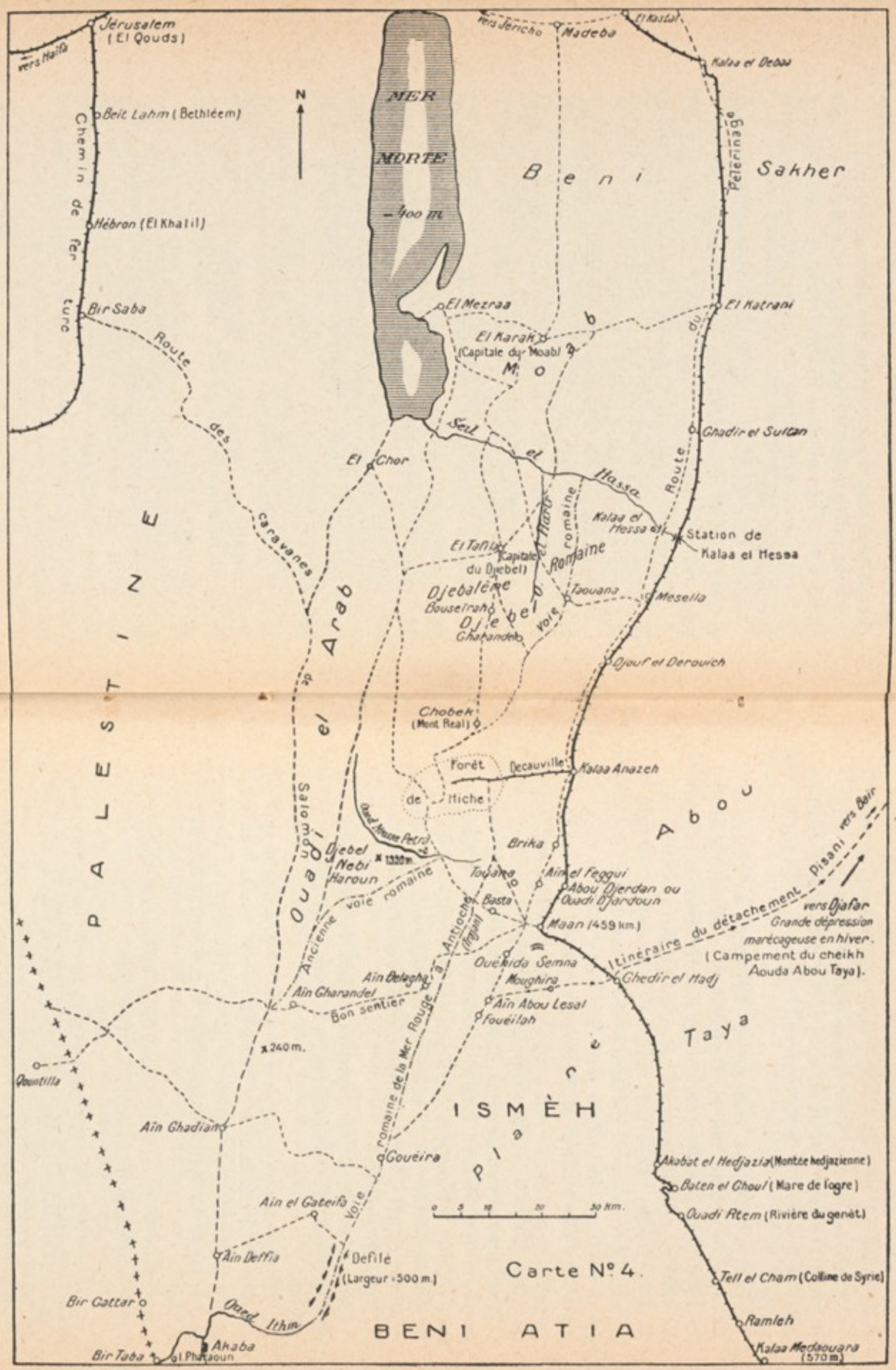
« Faites-moi connaître l'entourage de l'Emir, le nombre de personnes qui en font partie. Il y a de telles difficultés de communications que nous ne pouvons obtenir de renseignements ».

A cette époque, les voyages n'étaient pas faciles; il fallut un laisser-passer de la Présidence du Conseil pour avoir une place en wagon.

Le colonel Brémond arriva à Lyon le 28 à 13 heures. A 13 h. 30 le contact était pris avec nos représentants, l'Emir étant installé au Terminus. M. Bertrand avait organisé le séjour de l'Emir suivant les vues de M. Gout; sous ce rapport, tout était fait.

L'entourage de l'Emir comprenait Nouri bey Saïd avec le grade de Général de Brigade; le capitaine Husséin Kadry, qui avait fait ses études à Paris; M. Haïdar, Premier Secrétaire, ancien élève de l'Ecole des Sciences Politiques de Paris; et M. Faïz el Gosséin, conseiller de Gouvernement à Damas.

Champagne fut recueillie par le général Debeney, auquel l'entrée à Strasbourg avait été réservée. Mais la légende est plus forte que la vérité.



ENTRE AKABA ET LA MER NOIRE

Lawrence accompagnait partout dans son étrange costume blanc : il faut dire qu'il n'était pas de brillant effet.

Le général Ebener, Gouverneur militaire de Lyon, dont le colonel Brémond avait été sous-chef d'Etat-Major, avait mis à la disposition de M. Bertrand tous les moyens nécessaires.

Ayant constaté la présence de Lawrence en costume oriental, le Colonel mit M. Bertrand au courant des instructions du Département. Au premier moment de repos, le Ministre se rendit chez l'Emir et lui fit part des vues du Gouvernement. Sans un moment d'hésitation, Faïçal répondit que Lawrence partirait le soir même. Il le fit appeler de suite, et lui notifia lui-même cette décision. Lawrence alla voir aussitôt M. Bertrand et lui dit : « Vous me chassez, je partirai ce soir même ». Il ne tint pas compte de la possibilité de rester en uniforme anglais [1].

Il renvoya ensuite sa croix de guerre française avec une lettre de démission au colonel Brémond, qui les transmit aux Affaires Etrangères. Et il prit le train pour Calais à 22 heures, plutôt que de se mettre en uniforme. Il paraît, d'ailleurs, qu'il avait renvoyé ses décorations anglaises au Roi d'Angleterre [2].

Dans la soirée, l'Emir consulté, désira partir de suite pour l'Alsace. M. Bertrand rentra à Paris pour en rendre compte.

La Mission partit de Lyon le 30 à 22 h. 30 en wagon spécial, et arriva à Belfort le 1er décembre à 10 heures : on y trouva Si Kaddour Benghabrit, qu'on avait fini par récupérer, retour du Maroc et que tout le monde fut heureux de voir.

Le même jour, en auto, par Thann et Colmar, on gagnait Strasbourg où on arrivait à 18 heures.

1. L'*Illustration* du 20 octobre 1917 a publié, page 401, une photographie de l'émir Faïçal sous sa tente à Akaba. Lawrence y figure en uniforme anglais, culotte courte et brodequins cloutés. Il n'avait donc aucune raison valable de ne pas porter son uniforme à Lyon.

2. On se souvient que c'était le colonel Brémond qui avait rédigé le motif de citation sur l'ordre du ministre de la Guerre, et le capitaine Pisani qui en avait fait la remise un an plus tôt.

Le spectacle de la joie effervescente de la foule le long de la route, à Colmar en particulier où on s'arrêta une heure, et à Strasbourg, frappa violemment l'Emir et sa suite.

Cependant l'Emir Faïçal se rendait compte que la date de son arrivée à Paris n'était jamais mise en question. Dans la matinée du 3, il prit le colonel Brémond à part, et lui dit à peu près : « Nous avons fait la guerre ensemble, nous sommes des camarades de combat; j'ai confiance dans vos sentiments d'amitié et de loyauté; dites-moi franchement ce qui en est. Si le Gouvernement français ne veut pas que j'aille à Paris, dites-le-moi nettement. J'ai laissé à Damas pour me remplacer mon frère Zéid qui est jeune et n'a pas d'expérience; la situation y est difficile, et j'en suis inquiet. Si je perds mon temps ici, il vaut mieux que je rentre à Damas ».

Le colonel répondit qu'il allait poser la question et, ferait connaître la réponse sans ambiguïté, dès qu'il l'aurait reçue. Il se rendit aussitôt chez le Haut-Commissaire, M. Maringer, et lui exposa le besoin qu'il avait de téléphoner aux Affaires Etrangères. Le Haut-Commissaire leva les bras au ciel, et répondit que lui-même voulait téléphoner depuis plusieurs jours à M. Clemenceau, et ne pouvait y arriver; que le télégraphe ne fonctionnait pas non plus avec la France, et que quant aux lettres, on ne pouvait fixer de délai, mais qu'il fallait compter plusieurs jours.

En effet, le personnel allemand était resté en place et s'ingéniait à entraver le service, abusant d'une mansuétude qui débutait, et a fait de notre victoire ce qu'elle est.

Le colonel prévint l'Emir de ces difficultés, qui ne furent pas sans l'étonner; et on convint de prier Si Kaddour Benghabrit de partir de suite pour Nancy ou au besoin Paris, et de faire connaître la réponse du Gouvernement le plus rapidement possible. Il partit, par Metz, le 3 à 14 h. 50.

Le soir, il y eut dîner chez le général Hirschauer, qui commandait à Strasbourg, haute figure de chef : on mangea dans la vaisselle du traître Zorn von Bulach, ce qui était aussi une satisfaction.

Le 4 à 8 heures du matin, le télégramme officiel suivant, sur formule allemande avec l'aigle à deux têtes, était remis : « Pour colonel Brémond en mission auprès d'Emir Faïçal. Le Président de la République recevra l'Emir samedi 7 décembre à 5 heures[1]. Arrangez-vous pour arriver le samedi 7 à 14 h. 17. Délégués du Gouvernement vous attendront à la gare pour saluer l'Emir ».

Ce télégramme, aussitôt communiqué, rasséréna l'Emir. Si Kaddour avait fait diligence.

Le 5 eut lieu la remise de la plaque de grand-officier sur le *Broglie*. L'Emir admira beaucoup les troupes de la 37e division (général Dufieux) en présence desquelles eut lieu la cérémonie.

Nous avions été frappés, au cours des visites faites, de l'avis unanime des notables rencontrés, qu'ils ne voulaient pas que leur pays redevienne des départements, que Strasbourg était une capitale et ne pouvait redevenir chef-lieu. On pensait à cette époque que la France allait secouer sa vieille organisation napoléonienne, et s'organiser à la moderne en régions. Il n'en a rien été. Ces aspirations déçues sont sans doute à la base des difficultés alsaciennes.

La Mission alla coucher à Metz le 5 au soir; on repartit en auto le 6 à 9 heures pour Verdun par Etain : les ruines de cette ville complètement déserte, le pays vide et ravagé, frappèrent vivement nos hôtes.

Aussitôt arrivés à Verdun, on alla visiter le Douaumont. L'Emir avait quitté le caftan noir, son vêtement habituel, et, en veston noir, élégant et mince, n'ayant plus comme distinctif que sa coiffure, il se tira allègrement en sportif de la marche pénible à travers les énormes trous d'obus pleins d'eau dans une boue gluante, sur des caillebotis très médiocres. Cette visite fut profondément impressionnante et très fortement ressentie.

Il y eut ensuite le déjeuner traditionnel dans le souterrain de la citadelle : l'Emir remarqua que parmi les faisceaux de drapeaux alliés ornant la salle à manger, il n'y

1. *Sic.*

avait pas celui du Hedjaz, et le commandant d'armes lui promit d'en faire mettre un.

La vue de toutes ces affreuses dévastations impressionna profondément nos hôtes : ils firent preuve d'un véritable recueillement dans les endroits pathétiques, et, à plusieurs reprises constatèrent qu'on n'avait pas idée en Orient d'horreurs pareilles [1].

Aussitôt après le déjeuner, on partit en auto, par la *Voie sacrée*, pour Bar-le-Duc où on coucha. Et on en repartit le 7 à 10 h. 30, dans le wagon spécial du Kaiser quand il voyageait en Alsace. L'employé allemand attaché à cette voiture impériale ne dissimulait pas son anxiété de voyager « nach Paris », et en entrant dans la gare de l'Est, il était visiblement affolé.

Après réception à la gare, installation au Continental, on se rendit à l'Elysée, où M. Poincaré reçut l'Emir accompagné de Si Kaddour Benghabrit.

Et le soir, on alla voir à l'Opéra-Comique, *Marouf*, qui plut beaucoup, car tout le monde connaissait naturellement l'histoire de l'époux de la calamiteuse, et il y a plusieurs phrases en arabe dans le texte.

Le 9, il y eut déjeuner aux Affaires Etrangères, « pour rencontrer l'Emir Feysal [2] », et le soir même on partait pour Boulogne. Le bateau était à quai. A notre arrivée, Lawrence en descendit, dans son costume blanc, petit, rasé, faisant sous le ciel brumeux, l'effet d'un enfant de chœur catholique. Après avoir salué l'Emir, qui l'accueillit avec plaisir, il invita le colonel Brémond, avec beaucoup d'amabilité, à accompagner les Chérifiens en Angleterre, l'assurant qu'il serait très bien accueilli. Le colonel remercia de cette invitation à laquelle il était très sensible, mais regretta que sa mission se terminant là il n'eût pas la latitude d'accepter.

1. C'est ce qui explique que les officiers anglais du Levant n'ayant pas fait la guerre en France nous semblaient souvent d'une autre nation que ceux qui l'avaient faite.

2. Orthographe anglaise, qui correspond à la prononciation anglaise, mais ni à l'orthographe arabe, ni à la prononciation française.

Sur le quai, il y avait un détachement d'une quarantaine de femmes télégraphistes anglaises qui se réembarquait. Uniformément vêtues d'uniformes kakis, y compris chapeaux et chaussures [1], exactement alignées sur deux rangs, ayant à la main la même petite valise jaune, elles donnaient l'impression d'une troupe correcte et disciplinée.

En passant près d'elles, l'Emir Faïçal dit au colonel Brémond : « Il faut avoir vu cela pour comprendre les idées actuelles des Européens sur l'égalité de l'homme et de la femme. Chez nous, les femmes ne sont bonnes à rien, et cette idée d'égalité paraît une plaisanterie. Ici, la femme travaille comme l'homme ».

On doit reconnaître qu'il y a en France beaucoup d'hommes qui n'ont ni la compréhension, ni l'équité, de l'Emir Faïçal.

L'Emir Faïçal devait revenir quelques jours après à Paris pour assister au Congrès de la Paix [2]. On sait que Clemenceau refusa de l'y admettre, puis sur l'injonction de lord Curzon, y consentit : variation qui confirmait Faïçal dans la persuasion de la valeur de l'appui anglais.

XVIII

Pendant ce temps, les événements à Damas prenaient une acuité croissante :

— Assassinat de l'Emir Abdelkader par les gendarmes chérifiens le 6 novembre.

— Retour de sir Mark Sykes au Levant. Inquiet de l'opposition au sionisme dont il était un partisan convaincu, il offrait la Syrie en compensation à l'opinion musulmane,

1. Et le service de l'habillement français qui ne peut même habiller les hommes correctement!

2. Il s'ouvrit le 19 janvier 1919.

et s'opposait de toutes ses forces à une occupation effective par nos troupes, qui seule, il le savait, mettrait fin aux intrigues [1].

Il télégraphiait à Londres en adoptant tous les griefs des Arabes contre nous, et en proposant que la France renonçât *momentanément* à revendiquer les droits qu'elle tenait des accords Sykes-Picot [2] de 1916.

Nous étions jugés mûrs pour l'abdication.

Une agitation antifrançaise était menée par les officiers anglais de l'Intelligence office en déformant le texte de la déclaration faite le 26 septembre 1918 par l'Angleterre et la France au Président Wilson au sujet du Levant : ces agents affirmaient que les accords de 1916 n'existaient plus [3].

La situation se compliquait de l'hostilité du général Hamelin pour le Haut-Commissaire [4].

Notre manque de moyens était aggravé du mauvais emploi qui en était fait.

« Le général Hamelin a dû disperser ses troupes dans dix-sept postes, et n'a plus de réserve. Vous demande hâter envoi renforts français et des 3.000 Arméniens de Bulgarie. Quand arrive bataillon de zouaves annoncé? » [5].

Le 27 décembre, M. Georges-Picot se rendait à Alep avec sir Mark Sykes, et à la suite de démarches diverses, télégraphiait : « Tout n'est pas arrangé, évidemment, mais un grand pas est fait [6] ».

Dans un thé, le 31 décembre, au Sérail d'Alep, sir Mark Sykes disait que « sans l'effort français, les Arabes ne seraient pas à Alep », et cette affirmation était saluée de vifs applaudissements.

L'année 1918 finissait en « impression de détente qui s'accentue » en Syrie.

1. Télégramme Georges-Picot n° 657 du 12 décembre 1918.
2. N° 716 du 16 décembre 1918.
3. N° 682 du 10 décembre 1918.
4. N°s 708 du 14, 719 du 16 décembre 1918.
5. N° 768 du 27 décembre 1918.
6. N°s 777 du 29 décembre 1918 et 789 du 1er janvier 1919.

XIX

Dès la fin de novembre se posa la question de ce qu'il adviendrait de la Mission Militaire en Arabie.

Le général Hamelin était d'avis de la conserver comme un centre de renseignements et d'influence française [1].

Mais il est caractéristique de noter qu'il devait demander qu'on n'envoyât point une nouvelle section de 65 annoncée par télégramme 8449-9-11 du 28 novembre, *envoi qui répondait à une situation qui a changé.* On voit le fonctionnement machinal des bureaux.

En réalité, la guerre était finie; nous n'avions plus rien à faire en Arabie au point de vue militaire. Les Affaires Etrangères auraient dû prendre la suite, et la Mission Militaire être supprimée dès l'arrivée de leur représentant.

XX

Dans le Sud de l'Arabie, les troupes turques avaient commencé à se rendre le 6 décembre. Une bonne partie passait au service de l'Imam Yahia, du Cheikh Idriss, ou de différents petits chefs d'Etats de l'Assyr. En janvier 1919, ces opérations duraient encore.

Le Malik avait fait connaître, le 2 décembre, à notre nouveau représentant, M. Bensaci, que Médine avait capitulé. Mais au contraire, Fakri Pacha notifiait, le 4, qu'il s'y refusait, parce qu'il n'avait pas reçu d'ordre écrit du gouvernement turc. Et le 21 décembre, l'Emir Ali donnait l'ordre de reprendre les hostilités, sans d'ailleurs le réaliser.

L'Emir Khaled ben Louaï, de son côté, venait camper à 20 kilomètres à l'est de Taïf, se réclamant d'Ibn Saoud,

1. Télégrammes du début de décembre 1918.

ce qui causait une grande émotion à la Mekke. Le commandant Cousse, alors à Djeddah (début de décembre), ne croyait pas la Mekke en danger; mais le Malik, inquiet, promettait 125.000 livres par mois à Ibn Rechid pour le décider à attaquer Ibn Saoud. Et le colonel Wilson disait au capitaine Depui, à Djeddah, « qu'il fallait désormais abattre Ibn Saoud, la prise éventuelle de la Mekke par les Ouahabia devant avoir aux Indes le plus déplorable retentissement ».

La remise de la plaque de grand-officier à l'Emir Faïçal, à son passage à Strasbourg, le 5 décembre, causa au Malik une infinie satisfaction. Il chargea M. Georges-Picot de transmettre au Gouvernement les remerciements les plus vifs, M. Bensaci ajoutait : « Autant a été profonde l'inquiétude que lui a causée la communication désagréable qui a été faite au sujet du voyage de Faïçal, autant sa joie a été grande en apprenant la distinction donnée à l'Emir. Dans son entourage, l'impression est également favorable ».

Le Malik déclarait : « J'espère nettement montrer aussi par les nouvelles instructions que j'envoie à l'Emir Faïçal que je n'ai aucune vue sur la Syrie ».

« En résumé, appréciait M. Georges-Picot, le Malik ne revendique pas formellement la Syrie, mais compte sur le sentiment de justice des Alliés pour la lui donner » (13 décembre 1918).

Mais le 15 décembre, le Malik convoquait M. Bensaci, et lui notifiait officiellement sa décision de prévenir la France par l'intermédiaire de l'Angleterre que Faïçal était son Délégué officiel. « Je souhaite que le Gouvernement français veuille bien comme par le passé m'accorder sa confiance, pour me permettre de mener à bien la tâche très lourde qui m'est imposée depuis le mouvement arabe. Je suis persuadé que devant mes explications sincères, il ne manquera pas de revenir sur sa résolution, et agréera l'Emir Faïçal comme Délégué du Gouvernement Arabe à

la Conférence de la Paix. Si le Gouvernement Français croit à un changement de ma politique à son égard, ce que je ne pense pas, un mot de lui suffirait à me faire abandonner définitivement la tête du Gouvernement Arabe, car je ne puis continuer la direction des affaires qu'avec le concours de la France et de ses Alliés ».

M. Bensaci ajoutait que le voyage de l'Emir Faïçal en France avait été suggéré au Malik par l'Angleterre qui s'était portée garante de l'agrément du Gouvernement Français (N° 769, 27 décembre 1918).

Lord Curzon, comme on voit, était sûr de Clemenceau.

XXI

Il est indéniable que la famille Hachémite représentait une influence réelle, et que, comme avec tous les hommes politiques à la recherche d'une place, il était possible de s'arranger.

On ne peut que mettre en parallèle les résultats obtenus par l'Angleterre en Irak, où presque sans troupes (elle n'a jamais eu qu'un bataillon anglais du régiment de Londres et deux ou trois bataillons indiens), à chaque négociation avec la Turquie elle a avancé sa frontière, et par la France en Syrie, où le général Gouraud a eu cent mille hommes (chiffre donné par M. Briand à la tribune de la Chambre) et dépensé des milliards, pour reculer de 100 kilomètres à chacune de ses négociations, revenant du Taurus à Alexandrette.

CHAPITRE VII

ANNÉE 1919

I

L'année 1919 débuta en violente tension anglo-française. Les autorités anglaises refusèrent de laisser partir pour Paris une Délégation libanaise francophile, alors qu'on recrutait avec bruit des Délégations antifrançaises, et la censure anglaise reçut l'ordre d'arrêter *même la correspondance des fonctionnaires français* s'occupant de cette question [1].

Et sir Reginald Wingate interdit la publication en Egypte du discours de M. Pichon, Ministre des Affaires Etrangères, à la Chambre (29 décembre 1918) affirmant notre volonté de maintenir nos droits au Levant [2].

D'autre part, l'armée turque entre Tigre et Euphrate était toujours en armes, et venait razzier aux environs d'Alep. « Les Jeunes Turcs, télégraphiait M. Georges-Picot, inquiets un moment, n'ont pas réalisé leur défaite et se sont repris déjà » [3].

Dans une réunion des représentants militaires au Conseil Supérieur de la Guerre, à Versailles, le 5 février 1918, au sujet de l'occupation militaire des territoires ottomans, le général di Robilant, contrairement à l'avis de tous les autres représentants qui préconisaient une occupation limitée pour ne pas augmenter les charges des Alliés, considérait nécessaire d'occuper militairement tous les territoires ottomans. L'occupation limitée n'empêchait pas

1. M. Pontalis. N° 3. 2 janvier 1919.
2. Pontalis. N° 12. 7 janvier 1919.
3. Paroles prophétiques.

des levées de troupes, des concentrations, *exposait les territoires occupés* à des menaces possibles, *n'empêcherait pas les massacres dans* les territoires non occupés.

L'événement a prouvé qu'il était le seul à avoir raison.

Le payeur Moulin, enfin arrivé à Damas, après de longs efforts, était mis en possession de documents faux par Ali Riza Pacha, ouvertement appuyé par le major Cornwallis.

Et en Mésopotamie, le commandant Sciard était grossièrement congédié, sans que M. Clemenceau fît rien.

« Nous avons paru penser que nous désobligerions moins l'Angleterre par la souplesse et l'habileté que par l'énergie et la netteté, et précisément nous avons adopté en cela la conduite qui devait le plus lui déplaire [1] ».

II

Deux délégations turques étaient arrivées à Djeddah, avec un iradé impérial ordonnant à Fakri de se rendre immédiatement. Il se décida à mettre un terme à sa comédie, capitula, fut conduit à Yanbo, où le colonel Wilson le reçut et l'embarqua le 27 janvier pour l'Egypte sur un torpilleur anglais.

Une bonne part de la garnison passa au service du Malik.

L'Emir Ali fit son entrée le 2 février [2], le drapeau hedjazien fut hissé sur tous les monuments.

Au cours de ces pourparlers, l'Emir Abdallah ne témoignait d'hostilité que contre les Jeunes Turcs. Il estimait les Bédouins incapables d'assurer l'ordre des Lieux Saints; des garnisons turques lui paraissaient nécessaires, et il était favorable à un compromis dans ce sens avec la Turquie.

Le Malik laissait voir des sentiments analogues, accusait les Anglais de semer la division en Arabie en subven-

1. *Le Temps*, 28 novembre 1921. R. Poincaré.

2. Pendant l'entrée et les cérémonies qui suivirent, le capitaine Depui, de l'infanterie coloniale, fut constamment à sa droite.

tionnant Ibn Saoud et l'Imam Yahia, et affirmait vouloir écarter toute collaboration européenne, *surtout anglaise.*

Dans la première quinzaine de janvier, le Malik vint à Djeddah et y remit au colonel Wilson un long mémoire pour le Congrès de la Paix, que cet officier emporta le 15 janvier en Egypte.

Dans la deuxième quinzaine, un premier convoi de 2.000 soldats indiens débarquait à Djeddah et allait visiter la Mekke. Trois autres convois semblables le suivirent.

Mais l'Emir Khaled ben Louaï rentrait en scène, battant les Chérifiens à l'Est de Taïf en leur tuant 600 hommes.

Et au Sud, le cheikh Idriss protestait contre l'intervention du représentant du Malik, le cheikh Hassan ben Ali ben Aredh dans la reddition des Turcs de l'Assyr.

III

M. Georges-Picot et sir Mark Sykes étaient allés à Damas à la fin de janvier 1919. Sir Mark Sykes fut fort mal accueilli. Dans un discours officiel, il lui fut déclaré insolemment qu'on ne tolérerait pas l'ingérence anglaise à Baghdad ou à Jérusalem, qu'on n'accepterait même pas de conseillers britanniques.

« *L'absence de Faïçal*, télégraphiait M. Georges-Picot, *encourage les extrémistes* ».

Et à la fin de février, le maréchal Allenby étant allé à Damas, avec M. Georges-Picot, lui disait que l'Emir Faïçal allait revenir en Syrie pour un court séjour; et qu'il comptait *sur l'autorité de l'Emir pour enrayer le mouvement xénophobe et panarabe*, qui allait s'accusant rapidement dans les milieux musulmans de l'extérieur, et qui lui paraissait assez inquiétant, « comme à moi, ajoutait notre Haut-Commissaire [1] ».

Ainsi est précisé le rôle de l'Emir Faïçal à Damas.

1. De Beyrouth. N° 308, 25 février 1919.

L'Emir ne revint qu'au mois de mai. Après l'avoir repoussé de manière formelle, M. Clemenceau avait fini par lui offrir de reconnaître l'indépendance de la Syrie, moyennant que Faïçal y soutiendrait les intérêts de la France.

Quoi qu'il en soit, l'Emir revenait à Damas avec l'auréole de champion de l'Islam et une popularité extraordinaire : ces emballements ne durent pas. La gabegie de ses services, les moqueries des lettrés damasquins pour ce « bédouin » firent cesser celui-là.

Quand le Malik apprit que son troisième fils revenait à Beyrouth, ayant traité avec M. Clemenceau, sans même avoir consulté son père, il manifesta un visible déplaisir : « Faïçal a agi à sa guise, Faïçal a traité avec les Français », voulant marquer qu'il ne se solidarisait pas avec lui.

Par opposition à ce rapprochement, le Malik se fit proclamer Emir el Moumenin, Commandeur des Croyants, en mai 1919, ce qui allait déterminer Ibn Saoud à l'attaquer.

L'Emir Faïçal touchait de l'Angleterre 140.000 livres sterling par mois; il en gardait 30 à 40.000 pour sa liste civile; le reste allait presque totalement à son armée. Il est évident que cette subvention de l'Angleterre était contraire à tous les accords qu'elle avait conclus au sujet de la Syrie.

Faïçal était revenu de Paris avec la conviction que le secret désir de la France était contraire à une formule d'indépendance syrienne; dans une conversation particulière, il disait : « Vous savez le sentiment de beaucoup de Français pour lesquels la Syrie doit être une nouvelle France *et qui nourrissent à son égard des projets de colonisation* [1]. A Paris des hommes politiques m'ont dit : Nous ne pouvons admettre l'indépendance syrienne, en raison de la répercussion possible qu'elle pourrait avoir en Algérie et en Tunisie. Vous voyez toute la distance qui nous sépare; moi, je veux bien votre aide, mais je n'accepterai jamais un esclavage ».

1. On reconnaît le même thème habituel contre la France.

Notre situation en Syrie fut aggravée de deux ordres de faits :

— D'abord la sinistre bouffonnerie de la Commission américaine. Dirigée exclusivement contre la France, elle n'alla ni à Baghdad, ni à Mossoul, où elle aurait pu constater une opposition très vive à l'Angleterre. Elle était composée d'un milliardaire, Crane, de trois membres dont deux étaient pasteurs. Elle était accompagnée du colonel Wilson, secrétaire militaire du maréchal Allenby.

Son enquête fut une odieuse comédie. Elle ne reçut que les délégations présentées par les Britanniques et les Chérifiens se refusant à recevoir celles favorables à la France, ou si elle s'y trouvait obligée, les rudoyant grossièrement.

Cependant la majorité des avis recueillis fut incontestablement favorable à la France. *Et il faut dire bien haut que les Syriens firent preuve d'un courage civique qui donne tous les espoirs dans leur avenir.*

L'officier de liaison britannique à Alep rendu responsable de l'attitude francophile de cette ville, fut relevé de ses fonctions.

— Le second ordre de faits, signalé par un rapport officiel de juillet 1917, est « le manque absolu de cordialité dans les rapports, l'absence de toute collaboration entre le Haut-Commissaire, et le Général commandant les Troupes Françaises du Levant ».

Il fallut un télégramme de Paris pour que le général Hamelin consentît à passer la revue du 14 juillet 1919 sous la Présidence du Haut-Commissaire.

IV

La situation du Gouvernement Hachémite en Arabie s'aggravait chaque jour.

Le Cheikh Idriss et l'Imam Yahia avaient adressé une protestation au gouvernement turc contre la prétention du Malik de les représenter, déclarant vouloir rester indé-

pendants sous la souveraineté religieuse du Sultan (avril 1919).

L'Imam Yah'a attaquait les Anglais à Lahadj, et faisait menacer le Malik de venger l'insulte faite au drapeau vert yamani au pèlerinage de 1917. (Voir page 176).

Les Anglais occupaient les îles Farsan et maintenaient le blocus du Yémen.

A l'ouest, un détachement chérifien était battu par les Ouahabia à Rhodeyrah à la fin d'avril.

Le Malik pressait l'Emir Abdallah, qui avait pris le commandement sur ce front, de se porter en avant. Mais son fils lui écrivait « qu'en déclenchant le mouvement, il courait à un échec certain en raison des forces supérieures de l'ennemi. » A la fin, il cédait. Le 18 mai il enlevait Tarabah aux Ouahabia, puis Khormah.

Mais quatre détachements d'avant-garde disparaissaient; et dans la nuit du 25 au 26 mai, le camp de l'Emir Abdallah à Tarabah était surpris. Le carnage fut complet; le butin comprenait 12 canons, 20 mitrailleuses, 1500 chameaux, 400 chevaux et mulets.

Sur 69 officiers chérifiens, 57 disparurent.

Nous avions à déplorer la perte du glorieux capitaine Raho et de son ordonnance, dont on n'eut plus jamais de nouvelles.

Les Ouahabia laissèrent les cadavres sans sépulture.

L'Emir Abdallah rallia 300 hommes à Rhodeyrah. Attaqué de nouveau, il se retrouva au grand Syl avec 60 hommes, et enfin à Taïf où il arriva avec 10 hommes. Il essaya de se reporter en avant; il dut fuir et arriva à la Mekke avec deux seuls fidèles.

Le Malik lui fit une réception de général victorieux, envoya à Taïf tout ce qu'on avait à la Mekke : 300 hommes, 2 canons, 2 mitrailleuses, demanda à l'Emir Zéid à Damas[1], à l'Emir Ali à Médine, aux Anglais, de l'aider.

« Ce vieux prince est, quoi qu'on en puisse penser, un caractère; et peut-être a-t-il raison quand il prétend appli-

1. L'Emir Faïçal était en Europe.

quer à ses sujets le seul système de gouvernement qui leur convienne [1]. »

A Médine, l'Emir Ali, malade et sans ressources, était lui-même dans une situation difficile. Le 6 mai, 40 Beni Amar ayant voulu entrer de force chez lui, il y eut 2 tués et 10 blessés. L'Emir dut intervenir de sa personne, payer la dia (prix du sang), offrir des cadeaux, sacrifier des moutons, après quoi les Beni Amar rejoignirent les Ouahabia, qui venaient d'enlever Hanakiya (125 km. de Médine), appliquant leur formule : « Avec nous de suite; sinon après, pillage, ruine, aucun pardon. »

Plus au nord, l'Emir Ferhan el Aïda des Anazeh et le chérif Abd el Krim ben Rouman de Taïma, n'étant plus payés, empêchaient de réparer la voie ferrée et coupaient le ravitaillement de Médine.

Un officier anglais était arrivé auprès d'Ibn Rechid qui avait réouvert les communications avec Kowéit, mais rappelait de Médine tous ses contribules.

L'Emir Ali avait environ 3.000 hommes : seules deux batteries de 80 de montagne, et une section de mitrailleuses encadrées par nos maugrébins [2] avaient une certaine valeur.

La subvention anglaise [3] était de 160.000 livres sterling par mois, sans laquelle le gouvernement chérifien se serait effondré.

Le colonel Wilson revenait d'Egypte le 25 juin à Djeddah, où les Anglais réunissaient 7 avions et quelques automobiles.

Mais ils hésitaient à risquer les aléas d'une intervention dans le seul but de maintenir la dynastie hachémite dont ils n'avaient plus besoin.

Le Gouvernement français fit alors remarquer que les mesures prises et prévues portaient atteintes à l'indépendance du Hedjaz garantie par les deux pays.

1. Commandant Catroux. Rapport du 10 juillet 1919.

2. Commandés par l'adjudant Trabelsi, en qualité de capitaine d'artillerie chérifien.

3. Le Gouvernement anglais n'a jamais avisé Paris de cette subvention.

V

Dans ces circonstances difficiles, le chef de Bataillon Catroux débarqua le 25 mai à Djeddah comme Chef de la Mission militaire. *En l'absence de toutes instructions verbales ou écrites*, il se considéra comme un observateur au profit de Beyrouth.

Il est évident que dans cette période de crise, nous aurions dû avoir à la Mekke une action vigoureuse.

Le besoin en était souligné par la campagne violente de la Qibla contre le Gouvernement français et M. Georges-Picot.

Les Anglais faisaient pression au début de juin sur Ibn Saoud, qui acceptait de cesser les hostilités, mais non de rendre ses conquêtes. Une pression analogue sur Ibn Rechid le décidait à se lier au Hedjaz.

Mais du côté de Médine, l'Emir Dari ben Rechid, qui commandait les contingents de l'Emir Ali, était surpris par les Ouahabia à el Badja, le 9 juin. La panique régna à Médine : 29 officiers bagdadiens sur 100, dont Daoud bey, commandant de l'artillerie, arrachèrent leur départ en congé à la faiblesse de l'Emir.

Celui-ci faisait réparer les murailles, expulsait les Cheraga[1] douteux, formait une garde nationale [2].

Heureusement les premiers trains recommençaient à circuler.

A Médine comme à la Mekke, on disait : « Entre deux maux il faut choisir le moindre », et chacun se préparait à porter l'*assaba*, le signe frontal des Ouahabia.

C'est dans ces conditions que commença le pèlerinage de 1919.

Les Italiens, avec 26 Tripolitains, avaient fait une manifestation en envoyant le sid Mohammed Idriss el Senoussi, escorté d'un croiseur, et d'officiers. Mais les khouan senoussia, nombreux au Hedjaz lui firent un accueil très froid.

1. C'est-à-dire les Orientaux, les originaires du Nedjed et des Chammar.
2. Ce qui faisait trembler les citadins.

Le Malik ne l'invita pas au banquet de clôture du Hadj.

Le Mahmal égyptien arriva comme de coutume; 2.000 soldats indiens furent amenés gratuitement, et le Malik leur fit faire le meilleur accueil.

On évalua le nombre des pèlerins de 40 à 60.000, dont 22.000 venus par mer (parmi eux 20 Maugrebins, 26 Tripolitains et 91 Syriens).

La France n'avait rien envoyé, ni fait faire aucune communication : changement d'attitude qui ne pouvait évidemment paraître qu'une rupture : le Malik en fut très mécontent[1].

Ces pèlerins étaient de pauvres gens. Ils n'apportèrent pas les ressources nécessaires au Hedjaz pour vivre.

La sécurité fut précaire : on appréhenda une irruption des Ouahabia. La route de Djeddah à la Mekke fut coupée le 2 août. Les gens de Rabegh pillèrent boutres et caravanes. Et la dernière caravane d'Indiens[2] descendant de Médine à Yanbo fut complètement dévalisée.

Pour tâcher de trouver un compromis entre la Mekke et Riadh, le capitaine Philby fut envoyé à Djeddah, avec mission d'aller auprès d'Ibn Saoud. Mais le Malik refusa de le laisser passer et il dut continuer son voyage par mer (17 juillet). Aussitôt le maréchal Allenby fit réembarquer avions et autos, malgré les instances du Roi.

Le Malik continuait une campagne ardente dans la Qibla pour former une armée permanente. Quelques éléments avaient été rassemblés.

Un convoi d'or avait pu parvenir de la Mekke à Médine, l'Emir Ali en avait profité pour aller à Damas (12 juillet).

Mais ce même mois, on découvrait un complot de notables religieux, politiques et commerçants, de la Mekke, Médine et Djeddah ayant pour but de renverser le Roi : le Malik *fit preuve d'une clémence complète.*

1. D'autant plus qu'Ibn Saoud proclamait que les Pélerins ne viendraient plus tant que le Malik Hosséin régnerait, perspective qui lui aliénait la population des hôteliers et des transporteurs.

2. Les autorités britanniques en furent très émues, à cause du retentissement prévu aux Indes.

Le 14 juillet, l'Emir Abdallah, alors à Djeddah, faisait une visite à la Mission militaire française et exprimait ses sentiments de reconnaissance et d'affection pour la France et de cordialité pour le chef de la Mission.

A Damas, autorités chérifiennes et population donnaient à cette fête un éclat extraordinaire. Musiques jouant la *Marseillaise*, manifestations devant la maison du Commandant Cousse [1], qui reçut la visite de l'Emir Faïçal suivi de toutes les autorités chérifiennes. La ville fut abondamment pavoisée aux couleurs françaises. Et un banquet de cent couverts, présidé par l'Emir Faïçal, fut offert au commandant Cousse.

Manifestation d'autant plus caractéristique que la « Commission Américaine » venait d'arriver à Damas, où la propagande anti-française de l'Intelligence Office était plus violente que jamais. Pourquoi n'a-t-on pas profité de cette atmosphère? On ne l'a pas encore dit.

L'Emir Ali revint de Damas en août, par trains, avec transbordements. Il se rendit ensuite à la Mekke; bien qu'il eût fait prêter serment aux Cheikhs bédouins de le respecter lui et sa suite, ils ne purent se tenir de piller son convoi.

Mahmoud el Kaïçouni, ministre de la Guerre, ayant dit publiquement son intention de refuser le concours de tout officier maugrébin, le Commandant Catroux signala ce propos au Malik, qui blâma son Ministre et le désavoua, affirmant que seules ses paroles et celles de son fils Abdallah réflétaient ses intentions.

VI

Au mois d'août 1919, le colonel Vickery vint prendre le commandement de la British Agency : le Malik lui fit faire à Djeddah l'entrée solennelle et offrir le banquet habituels.

Il notifia, dès son arrivée, au Malik, qu'à partir du 1er janvier 1920 la subvention serait réduite à 25.000 livres sterling par mois, en papier indien. Et il en avisa la Mission

1. Le commandant Cousse avait été nommé officier de liaison auprès de l'Emir Faïçal, et avait été promu lieutenant-colonel au titre mission.

française; c'était le premier avis de ce genre qu'elle recevait. Evidemment, s'ouvrait une ère nouvelle.

Et, en effet, le 15 septembre 1919 était conclu l'accord franco-anglais concernant la Syrie. Cet accord, révisable par le Congrès de la Paix, consacrait les conventions Picot Sykes de 1916 et annulait les concessions unilatérales de sir Henry Mac Mahon en 1915.

A la suite de cette convention le Malik fit porter à Paris à l'Emir Faïçal par le miralaï (colonel) Ibrahim bey, le projet qu'il désirait faire prévaloir au Congrès de la Paix : rattachement de la Syrie au Hedjaz; à défaut, rattachement du Hedjaz à la Syrie : au besoin, son abdication pour obtenir cette union.

Au mois d'octobre, la situation du Hedjaz empira.

— Ibn Rechid passa au Ouahabisme, et Médine se trouva plus isolée. Le représentant de l'Emir des Chammar à la Mekke écrivit au commandant Catroux pour lui notifier que ce chef désirait marcher d'accord avec la France, et pour lui demander une entrevue : conséquence évidente du redressement français en Syrie.

— Les Emirs Ali, chargé des négociations, et Abdallah « commandant de l'Armée de l'Est », étaient partis de la Mekke pour Taïf le 10 octobre avec environ 500 hommes.

Avant de partir, l'Emir Abdallah était venu à Djeddah, tenant à être accompagné par M. Bensaci, venant déjeuner à la Mission française et invitant nos officiers à dîner.

Le commandant Catroux quittait Djeddah à la fin d'octobre pour aller prendre à Beyrouth les ordres du général Gouraud, nommé Haut-Commissaire.

M. Taleb, désigné pour remplacer M. Bensaci à la Mekke, y était arrivé le 29 octobre, et avait été reçu le 30 par le Malik en audience solennelle. Il avait remis les cadeaux apportés pour le Roi et ses Ministres.

Cependant le colonel Vickery et le colonel égyptien Sadek bey, accompagnés du Ministre de la Guerre, Mahmoud el Kaïçouni étaient partis pour Taïf, où ils séjournaient deux semaines. Le colonel Vickery y avait de fréquents entretiens avec les deux Emirs Ali et Abdallah, et avec un

gendre d'Ibn Saoud, venu camper près de Taïf pour le rencontrer. On cherchait évidemment à apaiser le conflit.

Le colonel Vickery rentrait à Djeddah le 12 décembre, et le Malik y arrivait le même jour, avec trois de ses ministres.

Le roi recevait la Mission française le 12 et lui rendait sa visite le 13. Il n'y parla que du développement économique du Hedjaz, disant compter sur le concours de la France; le commandant Catroux l'assurait que ce concours lui était acquis.

Mais la grosse affaire était celle des subsides. Toutes les démarches restèrent infructueuses. « Le Roi et les Emirs sont venus mendier, disait le colonel Vickery. Ils ont tout employé : Prières, supplications, menaces. Le Malik a été jusqu'à dire : dans les conditions que vous m'imposez, je me vois dans l'obligation d'abdiquer. — Qu'à cela ne tienne. Voilà du papier. Signez votre abdication, et dites-moi où vous voulez vous retirer. Bien entendu, le Roi a demandé à réfléchir. »

On était loin de sir Henry Mac Mahon autorisé à offrir même Baghdad pour déclencher la Nadha!

Rentré à la Mekke, sans avoir rien obtenu, le Malik réunit les Cheikhs Bédouins et leur dit : « Je viens de constater un grand revirement des Alliés, et en particulier de la France en faveur de la Turquie [1]. L'Asie Mineure, y compris l'Arménie, restera turque. La Syrie est donnée à la France malgré nos protestations; la région de Damas nous est chaudement disputée. » Il les mettait ensuite en garde contre la propagande turque : « La Turquie n'oubliera jamais ce que nous lui avons fait, et le châtiment sera terrible pour ceux qui se rallieront à elle. »

Puis il regrettait son soulèvement. « J'ai écouté, et me suis laissé tenter et entraîner par les Anglais perfides. J'ai contribué à leur conserver leur empire colonial musul-

1. Sous des influences bancaires et financières, la France commettait alors un de ses premiers oublis des enseignements de la guerre, qui devait la conduire, d'échec en échec, à la désastreuse évacuation de la Cilicie par le général Gouraud, dans des conditions qui, a dit M. Le Provost de Launay, « font monter le rouge au front ».

man. Grâce à nous, la route des Indes est restée libre pendant toute la guerre.

L'Egypte, qui avait les yeux fixés sur nous, fit trêve à ses aspirations et ne bougea pas. Grâce à nous, la région de Damas abandonna la cause des Turcs. Hélas! j'ai toujours cru que je travaillais pour la grandeur et l'unité de l'Islam! Les choses se sont passées autrement. Résignons-nous et ne perdons pas confiance en Dieu le Très-Haut.

« A l'époque, la France n'avait aucun intérêt vital en Orient. *Elle y est venue pour aider son Alliée, l'Angleterre; et aujourd'hui, elle demande une compensation à ses efforts : entre nous, c'est légitime.* » Et il concluait : « Unissons nos efforts et continuons à travailler tous en commun pour la paix et la sécurité du Hedjaz. »

L'envoi du Chérif Nacer ben Chaker auprès de l'Imam Yahia, en lutte ouverte avec l'Angleterre (il venait de capturer le colonel Jacob et son escorte), n'obtenait pas le rapprochement désiré. Au contraire, l'Imam Yahia répandait au Hedjaz une lettre au Malik, très insolente :

« Vous êtes à plaindre, ô jouet des démons. Les chrétiens vous ont montré un bel arbre couvert de feuillage vert, et dans votre empressement à vous réfugier sous son ombrage, vous n'avez pas vu que cet arbre était dépourvu de racines, et ne vous êtes pas douté que son feuillage tomberait à la première ardeur du soleil. »

Cependant la Qibla continuait à publier des articles contre la France, encourageant les Syriens. Aucune mention de l'accord entre la France et l'Emir Faïçal n'y avait été faite. Mais cette attitude avait surtout pour but de détourner l'attention des difficultés intérieures, car la Mission militaire constatait au contraire une détente dans les relations.

Le colonel Vickery ayant eu un renseignement sur des sommes importantes envoyées de Médine à Damas, suspendait les paiements de la subvention, et ne les reprenait que sur l'engagement formel du Malik de ne plus rien envoyer en Syrie; l'Arab Bureau l'approuvait; et il communiquait officiellement ces dispositions à la Mission Militaire.

Après deux ans de carence, les Gouvernements avaient

enfin fait leur métier, et la querelle était terminée.

« La France avait laissé, sans raison aucune [1], s'envenimer le plus grave problème posé hors d'Europe. [2] » Et il faut dire que l'Angleterre en avait abusé d'une manière qui n'ajoute point à son bon renom.

M. Clemenceau menait nos affaires d'une manière que les deux précisions suivantes permettent d'apprécier :

— A l'automne de 1918, il avait cédé à Lloyd Georges, Mossoul et ses pétroles, sans témoin, sans écrit, sans motif avouable;

— Et il négligeait pendant plusieurs mois d'en aviser le Ministre des Affaires Etrangères; et notre Haut-Commissaire à Beyrouth, chargé d'appliquer les accords, ne fut jamais informé [3].

Le dernier événement de l'année à Djeddah fut le débarquement d'une mission « scientifique » de douze Syriens appelée par le Malik pour une prospection du Hedjaz [4].

Cette mission fit une visite en corps à la British Agency, mais aucun de ses membres ne vint à la Mission française. Ses reconnaissances, très bornées, lui donnèrent une impression désenchantée : quelques ouadis susceptibles d'irrigation, quelques gisements de fer.

Les prospections rapides des officiers anglais leur avaient donné au contraire des espoirs plus étendus : de pétrole notamment.

Le dispensaire français de Djeddah avait été fermé le 20 octobre 1919, faute de personnel. Le dispensaire italien avait pris chaque jour plus d'importance.

Le 10 décembre 1919, la base française de Port-Saïd, alors commandée par le lieutenant-colonel Dulac, était supprimée et ses éléments transportés à Beyrouth.

1. Au moins normale.
2. Le *Temps*, 7 avril 1919.
3. La cession de Mossoul est un problème historique qui reste posé. On évoque, en y pensant, le souvenir du cardinal Dubois. Il faut se souvenir que l'Angleterre a eu à sa solde, avant leur règne, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III. C'est la revanche de Louis XIV et des Stuart.
4. Cheikh Nacem, ingénieur, président. Asir Karam Aoum, vice-président; Adal Berouich, secrétaire.

CHAPITRE VIII

ANNÉE 1920

I

L'année 1920 débuta au Hedjaz par un événement capital, la venue à Djeddah du maréchal Allenby, Haut Commissaire Britannique en Egypte, du 7 au 9 janvier [1].

Descendu à Djeddah pour le recevoir, le Malik n'épargna rien pour le conquérir : accueil solennel, présents, humble attitude. Mais le Maréchal était venu pour liquider la situation.

Dans son discours, le Grand Chérif avait exposé ses revendications sur la Syrie. « Abstenez-vous, répondit lord Allenby, de rien entreprendre dans ce pays, pas plus que dans l'Irak ou l'Yémen. Le sort de la Syrie sera réglé par la conférence de la Paix. En attendant, notre Accord avec la France remet à notre Alliée le soin d'y prendre les mesures nécessaires. Nous n'avons pas à y intervenir. Limitez votre action à votre royaume du Hedjaz, à l'organisation duquel nous sommes disposés à vous aider. »

Le Malik montra un véritable désespoir, n'ayant, dit-il qu'à mourir ou à abdiquer.

Le Maréchal lui dit alors qu'il fallait donc examiner la question de succession.

Puis, après un moment de silence, le Roi demanda qu'au

1. L'Emir Faïçal, après accord avec la France, quittait Paris le 9 janvier 1920 pour rentrer à Damas. On prévoyait (*Temps* du 9 janvier 1920) qu'il reviendrait bientôt à Paris.

moins sa subvention fut augmentée, qu'on l'aidât contre Ibn Saoud.

Sur la première question, il fut répondu par un refus net; sur la seconde, l'intervention fut promise pour amener une entrevue entre les deux princes.

Dans la pensée anglaise, le Hedjaz allait être placé sous mandat anglais. Le colonel Vickery disait : Si, comme nous l'espérons, nous obtenons le mandat sur le Hedjaz...

Le Malik sortit de ces entrevues extrêmement irrité. Il quitta Djeddah le 12 janvier.

Le commandant Catroux n'ayant pas été avisé du départ officiellement s'y fit représenter par un subordonné musulman.

Dans des cas semblables, le colonel Brémond ou le Commandant Cousse, envoyaient demander au Malik ses ordres pour le départ, qui variaient suivant les circonstances, et s'y conformaient. Le colonel Brémond était d'éducation indigène marocaine, le commandant Cousse tunisienne et marocaine. Le Commandant Catroux était d'éducation algérienne. On voit la nuance venant de ces différences de préparation.

Le Malik fut heurté de cette abstention, venant après celle du Pèlerinage : d'autant plus que les 12 Syriens de la Mission scientifique étaient présents.

Et il fit une violente sortie, affirmant avoir envoyé à Mustapha Kemal 8 canons et 5.000 fusils, avec 30.000 caisses de cartouches [1].

L'Emir Abdallah, qui était présent, fit prier le Chef de Mission de tenir compte de l'âge de son père (68 ans). Le commandant Catroux écrivit qu'il enregistrait les déclarations du Malik, et qu'il n'allait qu'aux cérémonies où il était invité. Et le Roi se déclara satisfait.

A ce moment, de réduction en réduction, la mission n'avait plus qu'un officier à Médine, et un à la Mekke, où notre représentant M. Taleb, malade, était tenu à l'écart. On s'achemi-

1. Dans l'état de dénuement où il était, et dans l'insécurité des routes c'était une simple vantardise.

nait vers les solutions brutales, conséquences des négligences et des abstentions.

Dès le début de février, par suite de la diminution des subsides, la sécurité devint précaire sur la route de Djeddah à la Mekke et aux environs de Djeddah.

On en aura une idée par les conditions du retour de l'Emir Ali à Médine.

L'Emir ayant obtenu 10.000 livres de son père [1], acheta quelques Cheikhs des Harb et se constitua une escorte de 500 hommes. Cette escorte fut lancée publiquement sur la route la Mekke-Rabegh-Médine, pendant que l'Emir secrètement avec quelques fidèles, partait le 2 février 1920 par la route directe et arrivait à Médine le 15 février.

Mais son trésor, envoyé par mer à Yanbo, était pillé dès la sortie de la ville, ce qui était un désastre, car Médine était dénuée de toute ressource.

A la fin de février 1920, un croiseur amena à Djeddah l'Amiral Pelley et le Colonel Wilson, apportant au Malik la Grand-Croix de l'ordre du Bain et 24 caisses d'or en supplément de subside.

La Qibla célébra dès lors chaque jour les bienfaits de l'amitié anglaise, mais resta violemment francophobe. Nos deux officiers de la Mekke et de Médine ayant été congédiés sans politesse, le commandant Catroux, n'accepta pas ce procédé, injurieux, et parla de l'envoi d'un bateau de guerre : on attendait le Desaix de Djibouti. Le roi céda alors, et maintint les deux officiers.

Il était temps, car le Gouvernement français télégraphiait que la Mission était sur le point d'être rappelée et qu'il n'y avait pas lieu d'insister.

Les Anglais avaient installé à Djeddah un inspecteur des finances égyptien, Sami bey, qui partait fin mars, ayant inutilement lutté pendant trois mois contre une obstruction systématique.

La Qibla publiait un article *désavouant l'Emir Faïçal*, et affirmant que s'il obtenait d'assister au Congrès de la Paix,

1. Il lui en avait demandé 180.000.

il ne serait sans doute pas investi du mandat de représenter les Pays Arabes « à l'indépendance sans réserve. »

M. Clemenceau faisait alors son fastueux voyage aux Indes; le Malik l'invita à s'arrêter à Djeddah; le refus de l'ancien Président mortifia le Roi profondément et empira notre situation.

II

Le croiseur *Desaix*, venant de Djibouti, relâcha à Djeddah le 2 et 3 mars. Le Malik fit recevoir le commandant et l'équipage avec les mêmes prévenances que de coutume. Tous nos bâtiments de guerre passant en Mer Rouge devraient s'arrêter à Djeddah : c'est un devoir envers nos sujets musulmans.

III

C'est alors que le Congrès de Damas proclama Faïçal roi de Syrie et Abdallah roi d'Irak (8 mars 1920).

Le Malik hésita longtemps sur la conduite à tenir; cette proclamation le mettait de côté. Approuver c'était heurter l'Angleterre, risquer les subsides. Ne pas approuver c'était désavouer des aspirations souvent proclamées.

Ce n'est que le 12 mars que la Qibla, en termes vagues, parla de la proclamation de l'Emir Faïçal, sans rien dire d'Abdallah.

Et le 23 mars, le Malik télégraphiait à la France à l'Angleterre et à l'Italie qu'il leur laissait le soin de résoudre la question arabe.

Mais Fouad el Khatib, envoyé par Faïçal de Damas, arrivait à la Mekke et obtenait du Malik la publication des décisions du Congrès, et l'ordre de faire, le 26 mars, des manifestations de joie. A Djeddah des cortèges se rendirent aux résidences des représentants de l'Entente.

Fouad el Khatib qui avait accompagné l'Emir Faïçal

à Londres et à Paris, se répandait en plaintes contre la mauvaise foi anglaise, déconseillait au Malik d'avoir aucune confiance dans l'Angleterre, parlait des Indes, de l'Egypte, de Moustapha Kemal. Il citait d'Annunzio [1], la nécessité de mettre les Alliés devant le fait accompli, affirmait l'Entente incapable de réagir contre des initiatives semblables. *Argument qui frappa beaucoup.*

Il disait que la cause arabe pouvait être gagnée au Congrès de la Paix, en y présentant les engagements anglais de 1915 que le Foreign Office déclarait ignorer et qu'il fallait sortir des archives de la Mekke.

L'Emir Abdallah appuyait chaudement cette thèse. Le Malik était très malade : on envisageait sa mort. Les Britanniques prévoyaient son remplacement par l'Emir Abdallah, qui le savait, au détriment de l'Emir Ali.

Le colonel Vickery fit prévenir le Malik que l'adhésion au Congrès de Damas, non reconnu par les Alliés, était un acte inamical.

L'Emir Abdallah, frappé par l'accord franco-anglais du 15 septembre 1919, par le maintien du sultan turc, avait conclu à une reprise d'énergie de la politique française, et cherchait à aller à Paris.

Le commandant Catroux lui faisait téléphoner par M. Benazzouz au sujet de ce voyage : l'Emir consulta son père qui était à côté de lui. Le Malik, prenant l'appareil répondit que la France avait par trop négligé les aspirations des peuples arabes pour qu'il consentit à ce qu'un de ses fils alla à Paris sanctionner par sa présence une pareille politique.

Le chef de Mission protesta par écrit. Le Malik écrivit répudier le langage qui lui était prêté, qu'il rejetait sur des erreurs de traduction, affirmant qu'il n'aurait que du plaisir à voir son fils Abdallah visiter la France.

A la fin de mars, la mission se trouva réduite au groupe de Djeddah. Le docteur syrien Ragheb Zaccharia, engagé par le Commandant Catroux avait réouvert le dispensaire.

1. D'Annunzio a été une cause importante de troubles en Orient.

IV

L'Emir Faïçal avait traité avec la France.

L'Emir Abdallah obtint, par un subterfuge, l'autorisation d'aller au Caire. Il y arrivait le 26 avril, et dès le 27, le télégraphe énumérait les mandats attribués à San Remo. Le Maréchal Allenby le reçut le même jour Il disait, le 29, au Commandant Catroux, de passage au Caire. « Abdallah se faisait remuant à la Mekke. Il voulait être roi de l'Irak. Je l'ai fait venir pour le soustraire aux influences du milieu. Le voici docile et résigné. Il ne songe plus à sa couronne. »

Le Malik télégraphia alors qu'il désirait être représenté au Congrès de la Paix *en sa qualité de Chef du soulèvement arabe* par l'Emir Abdallah.

Le Maréchal fit appeler l'Emir et lui dit : Vous demandez à être au Conseil suprême le Délégué du chef du soulèvement arabe, le Malik Husséin; vous demandez aussi à prolonger votre séjour au Caire.

« Je ne reconnais pas le *Chef du soulèvement Arabe*[1], mais seulement le Roi du Hedjaz. Le Roi Husséin a le droit de parler au nom du Hedjaz, non en celui des autres pays arabes. Le sort de ces pays sera réglé par la Conférence de la Paix et par elle seule. Je ne m'inclinerai que devant ses décisions.

« Votre séjour au Caire ne sera pas prolongé. Vous vous embarquerez avec votre suite le 11 mai, comme il a été convenu ».

L'Emir Abdallah débarqua donc à Djeddah le 15 mai. L'accueil du Malik fut dénué de satisfaction. Après l'avoir entendu, il résolut d'aller lui-même à Paris; il le dit, le 16, au commandant Catroux, lui exprimant son désir de se rapprocher de la France, faisant un procès virulent de

1. Ce titre lui avait été reconnu par l'Angleterre, notamment dans une communication du 17 novembre 1916 de l'Ambassadeur à Paris au quai d'Orsay et par les Alliés. Mais les temps étaient changés.

l'Emir Faïçal; il reprochait au Gouvernement Français d'avoir tiré cet Emir de la situation subordonnée où, lui, Malik, le tenait et d'avoir traité avec ce personnage non qualifié.

Lord Allenby fit part de ce projet de voyage à Londres, où on estima qu'il ne pouvait se réaliser en 1920.

On s'aperçut alors à la Mekke que pour avoir l'autorisation d'aller au Caire, l'Emir Abdallah avait consenti à l'abandon de la police sanitaire du Pèlerinage aux Anglais. Le Roi protesta et révoqua cette concession. Lord Allenby notifia aussitôt que les subsides cesseraient le 10 juin.

V

M. Taleb, malade, s'était réembarqué le 22 mai, n'ayant pas eu de succès dans sa mission. M. Benazzouz prit son intérim, et le Commandant Catroux constata aussitôt une amélioration incontestable dans les relations, grâce aux qualités de cet habile représentant. *Ce qui prouve qu'il eut été possible d'avoir de l'action à la Mekke si on l'avait voulu.*

Le commandant Catroux, nommé à Damas, auprès de l'Emir Faïçal, en remplacement du commandant Cousse s'embarquait à la mi-juin.

La Mission était avisée de l'arrivée de M. Krajewski, Consul Général, nommé Agent Diplomatique au Hedjaz, qui débarqua à Djeddah à la fin de juillet.

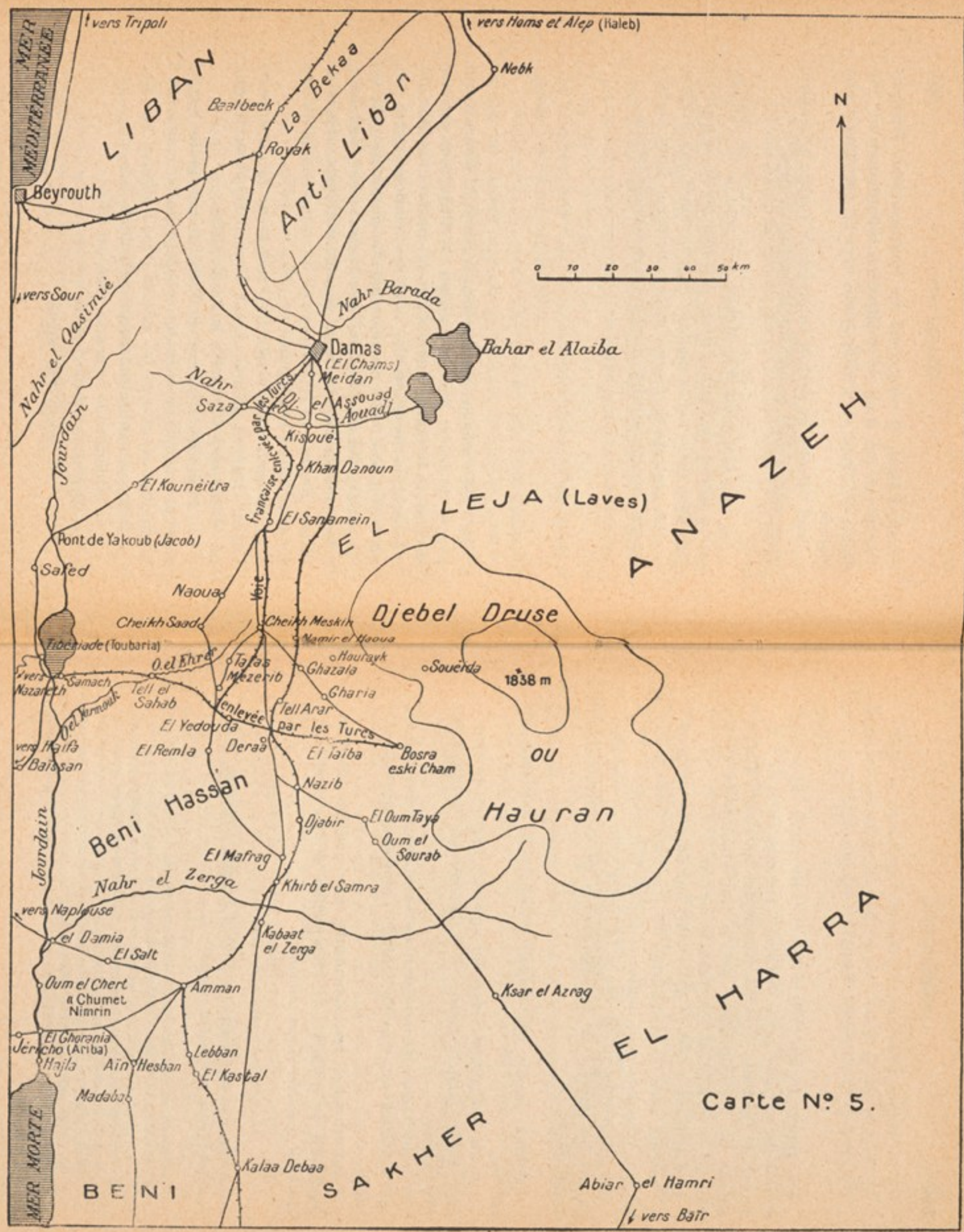
Le capitaine Rémond et l'officier interprète Sagnes s'embarquaient sur le chalutier *Opale* qui les emmenait à Beyrouth.

La Mission militaire laissait à Djeddah :

Une bibliothèque française, créée en 1916;

Un dispensaire créé en 1916.

Elle avait fait de son mieux.



De la Mer Morte a Damas

VI

Un rapport de juin 1920 n° 383 /2 de Beyrouth, dit « : La crainte de voir nos forces de Cilicie ramenées en Syrie à la faveur de l'entente avec les Kemalistes sont pour Faïçal autant de préoccupations graves qui l'inquiètent pour l'avenir et lui dictent son attitude actuelle ».

L'événement a prouvé que c'était une naïveté de croire à l'entente avec les Kemalistes. Et il a fallu l'arrivée du général Weygand pour limiter et arrêter le désastre.

Un ultimatum fut envoyé le 14 juillet 1920 au Roi Faïçal, et un bulletin de renseignements du Haut-Commissariat disait :

« *L'Emir semble peu disposé à recourir à une solution extrême.*

« A une délégation venue lui apporter l'appui du Congrès syrien, pour la guerre, *il a répondu par un discours très modéré.*

« D'autre part, *il a procédé à un remaniement ministériel,* qui toutefois est loin de réaliser l'amélioration souhaitable.

« Aux derniers renseignements, une certaine détente paraissait se produire, *et l'acceptation de nos conditions semblait possible, sinon probable* ».

PETTELAT.

La réponse de l'Emir ne peut d'ailleurs parvenir, le fil télégraphique ayant été coupé [1].

1. L'Emir Faïçal avait télégraphié son acceptation de l'ultimatum; je tiens le fait du colonel et de Mme Cousse, alors auprès de lui à Damas, et le Roi Faïçal me l'a complètement confirmé le 20 août 1931; il fut bien étonné quand il apprit le lendemain que l'armée française continuait sa marche en avant. C'est que la ligne télégraphique avait été coupée. Il est évident que le devoir du commandement français était de se renseigner avant d'engager une bataille qui nous a coûté 100 tués et 300 blessés.

Le caractère trouble (pour employer un terme modéré) de cette affaire est

On a vu avec quelle maëstria le maréchal Allenby avait réglé les questions en litige avec l'Emir Abdallah. On aurait pu en faire autant à Damas : question de commandement.

Il était nécessaire de rappeler ces faits à cause de la dernière phrase de Lawrence : « Le travail fut conduit avec une telle frénésie, que lorsque je quittai Damas le 4 octobre 1918, les Syriens avaient un gouvernement de facto qui dura deux ans, *sans aucun appui étranger*, dans un pays occupé, dévasté par la guerre, *et à l'encontre d'importants éléments parmi les Alliés* ».

En réalité le Gouvernement de Damas n'a vécu que grâce aux subventions britanniques qui étaient contraires aux traités, puis françaises. Il n'est pas niable que jusqu'au 15 septembre 1919, il a été ardemment soutenu par les Anglais, *ce qui est un appui étranger*.

Pendant l'année 1919 et le début de 1920, le Gouverne-

marqué de manière évidente par le fait qu'on en avait écarté le général Garnier-Duplessis, auquel ce commandement revenait de droit. Ancien commandant du IXe corps d'armée, ayant donné toute sa mesure de grand chef en tenant Khenifra à bout de bras pendant trois années de guerre dans une situation tragique, le général Garnier-Duplessis était ce que Saint-Simon aurait dit « le plus honnête homme du monde ».

« Je me suis rendu en curieux, écrivait-il après le combat, pour voir cette petite fête à laquelle on avait négligé de m'inviter, et j'y ai trouvé un tel désordre du haut en bas de l'échelle que moi, commandant de corps d'armée, me suis résigné à faire le capitaine du train, pour mettre au moins un peu d'ordre dans les convois ».

Le général Gouraud s'obstina constamment à laisser de côté le général Garnier-Duplessis. Il est vraisemblable que s'il avait commandé, il se fût renseigné, et il n'y aurait pas eu de bataille.

Et M. Ponsot, qui cherche un gouvernement syrien pour traiter de l'aménagement de notre mandat, serait moins embarrassé si on n'avait pas renversé l'Emir Faïçal. On parle, d'ailleurs, d'introniser à Damas l'Emir Ali. Rien que le fait d'envisager cette solution montre les fautes commises, auxquelles on ne voit guère que des motifs d'ambitions personnelles comme explications plausibles.

Un personnage de l'entourage du roi Faïçal me disait : Vous nous avez obligés à devenir Anglais, et nous le sommes de bonne foi, sans rien avoir perdu matériellement. Mais quand même, nous avions été élevés autrement. Tous ces noms qui nous entourent Champs Elysées, Victor Hugo, nous les savons depuis l'enfance, et c'était notre vraie patrie.

ment Français a été orienté vers une entente. Les négociations répétées de l'Emir Faïçal à Paris en sont la preuve. Les mots *à l'encontre d'éléments importants* qui visent la France ne sont donc pas exacts non plus.

VII

Le concours apporté par le Hedjaz a été apprécié des manières les plus diverses.

« Il convient, écrit Liman von Sanders, en tous cas de n'accorder qu'une créance relative aux informations qui nous représentent ce mouvement comme sans importance [1] ».

« Et les Anglais y réussirent si remarquablement qu'au cours de cette campagne d'Egypte, ils se trouvèrent dans des conditions aussi favorables que s'ils avaient combattu dans leur propre pays, tandis que les Turcs qui défendaient une partie de leur territoire national devaient poursuivre la campagne au milieu d'une population nettement hostile » (p. 71).

VIII

La Mission Militaire Française a reçu à plusieurs reprises des éloges pour les services qu'elle a rendus.

Sir Reginald Wingate s'exprime ainsi à ce sujet dans ses rapports [2] :

« The heads of the french Military Mission, Colonel E. Brémond C. M. G., and his successor, Commandant Cousse, have discharged their functions in a spirit of accommodation and good-fellowship which has greatly facilitated the

1. *Cinq ans de Turquie*. P. 165. Rapport du 25 octobre 1916.
2. *London Gazette*, 15 december 1919.

conduct of joint operations. As an instance of the good relations existing it may be mentionned that Colonel Brémond in november last placed all French troops in the area under colonel Wilson's personal command for the operations it was then hoped to carry out between el Ula and Medina ».

Et encore :

« In my previous despatches, I have referred to the French Military Mission, which has cooperated with the Arab Forces since September 1916, up to date firstly under the direction of Colonel Brémond C. M. G. and latterly under Chef de Bataillon Cousse C. M. G. To both these Commanders, their French and Moslem subordinates and officers, and to the *sous-officiers* and men comprising the French Algerian detachment, the greatest credit is due. Their efficiency good comradeship and readiness and resource under difficult and trying conditions of climate and service invariably assisted largely in the success of the joint operations in which they took a very gallant and conspicuous part.

« It is a matter of extreme satisfaction to me to be able to offer this cordial testimony to our gallant French Allies who, no less in the Hedjaz than in the various other theatres of operations, have so whole-heartiley cooperated in the successes which have liberated Arabia and inflicted so severe a blow on the prestige of our enemies in the Near and Middle East ».

IX

La *Gazette de Lausanne* a publié le 14 mai 1929 une note disant que l'ex-Roi du Hedjaz Husséin a été déclaré en faillite, à Chypre où il vivait depuis quatre ans, à cause de six cents francs-or qu'il n'a pu payer.

On ne peut donc contester qu'il fut un homme d'Etat désintéressé.

Son cas est probablement unique.

POSTFACE

Il faut toujours tirer les leçons de l'histoire, sans trop se leurrer de l'espoir qu'elles serviront.

La première leçon est la différence de mentalités entre Français et Britanniques. Il faut y penser pour tâcher de s'entendre.

La seconde est que pendant ces quatre ans, les traités en Arabie n'ont pas été respectés. C'est la règle générale quand on n'y applique pas la force, sans laquelle rien ne vaut.

La troisième est que notre administration centrale au moins deux fois trop nombreuse a besoin de beaucoup d'améliorations. Une des meilleures mesures allemandes est de faire passer à l'Etat-Major de l'Armée tous les officiers d'Etat-Major. Cela aère les couloirs, et libère le commandement d'individualités incrustées dans leurs fauteuils, et dont l'ankylose va jusqu'au suicide quand on veut les envoyer au feu, ce qui est leur métier. Mais il y faudrait une volonté exceptionnelle.

Enfin la plus importante leçon pour notre existence nationale est que nous n'utilisons pas nos Nord-Africains, le quart de notre population, comme nous le devrions. Ces Maugrabins ont donné à Rome ses plus grands empereurs et beaucoup de ses meilleurs généraux. Ils sont susceptibles de faire tout ce que nous faisons.

Et pour conclure, il faut être à la Mekke comme à Rome. Ces carrefours mondiaux religieux sont des centres nerveux de l'humanité.

Que d'ailleurs « le sentiment de nos faiblesses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces [1] ». Nous ne devons pas

1. Vauvenargues.

omettre que la France, en Syrie, a construit le premier pont sur l'Euphrate [1], inauguré le 5 avril 1931 à Deir el Zor, tandis qu'à Baghdad, sur le Tigre, on n'a toujours que le pont de bateaux jeté par le général Maud en 1917, il y a quatorze ans : nous pouvons soutenir la comparaison.

1. C'est une chose à noter qu'avant la France, l'histoire ne connaît sur l'Euphrate que le pont construit par Bacchus à Birredjik, quand il allait conquérir les Indes. L'Orient (à part Darius et le Khalifah Moaoulah) n'a pas compris l'importance des ponts. Rome au contraire avait fait de l'entretien du pont sur le *Tibre*, route d'arrivée des blés du Latium, la suprême fonction religieuse, celle que les nobles ont défendue en dernier contre la plèbe. Au point qu'au moment où elle se constituait pour essayer de recueillir la succession de l'Empire Romain, la Papauté s'attribua ce titre de Pontifex, faiseur de pont, comme le plus important de tous.

Et c'est peut-être ce qui explique la prépondérance de l'Occident sur l'Orient.

Ce sont des choses qui viennent à la pensée quand on a vécu longtemps dans des pays sans ponts.

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 3-11-1931.

LBJe'32

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

George Arthur. Kitchener et la guerre, 18 fr. Ashmead. Vérité sur les Dardanelles, 30 fr. Asquith. Genèse de la guerre, 24 fr. *Amiral* Bacon. Scandale du Jutland, 18 fr. Baker. Président Wilson et règlement de la paix, 24 fr. Joffre, Kronprinz, Foch, Ludendorff. Deux batailles de la Marne, 15 fr. *Général* Buat. Ludendorff, 9 fr. *Ambassadeur* Buchanan. Mémoires, 18 fr. Bywater. Marines de guerre, 25 fr. Cahen-Salvador. Prisonniers de Guerre, 25 fr. *Amiral* Campbell. Mes Navires Mystérieux, 18 fr. *Commandant* Carpenter. Embouteillage de Zeebrugge. 15 fr. *Général* Chambrun. L'armée américaine. 24 fr. *Général* Charteris. Maréchal Haig, 36 fr. Chatterton. Bateaux-Pièges (Q-Ships), 18 fr. Churchill. La Crise mondiale, 50 fr. Clemenceau. La France devant l'Allemagne, 12 fr. *Général* Colin. Division de fer, 18 fr. *Le Coup d'Etat bolchéviste* 50 fr. *Général* Cramon. Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois, 24 fr. *Général* Danilov. Russie dans la guerre, 40 fr. *Documents allemands sur la bataille de la Marne*, 25 fr. *Documents diplomatiques secrets russes 1914-1917*, 25 fr. Dohna. La "Möwe", 18 fr. Dwinger. Mon journal de Sibérie, 20 fr. Erzberger. Souvenirs 24 fr. Fawcett et Hooper. Bataille du Jutland, racontée par les combattants, 20 fr. *Colonel* Feyler. Problème de la guerre, 15 fr. W. Foerster. Stratégie allemande en 1914-1918. 50 fr. Gallieni. Mémoires, 24 fr. *Capitaine* Gazin. Cavalerie française (1914-1918), 40 fr. Gentizon. Drame bulgare, 24 fr. *Ambassadeur* Gerard. Face à face avec le Kaiserisme, 15 fr. Gilliard. Le tragique destin de Nicolas II, 25 fr. S. Gorceix. Evadé, 20 fr. Graf. Marine russe dans la guerre et révolution 25 fr. Grelling. J'accuse, 24 fr. Le Crime, 72 fr. Documents belges. 24 fr. Edward Grey, Mémoires, 40 fr. Gromaire. Occupation allemande en France, 24 fr. Grumbach. Allemagne annexionniste, 24 fr. Guichard. Histoire du blocus naval, 20 fr. Hansi et Tonnelat. A travers les lignes ennemies, 9 fr. *Amiral* Harper. Vérité sur bataille du Jutland, 25 fr. Ct Hase. Bataille du Jutland, 12 fr. Succès allemand du Skagerrak, 15 fr. *Général* Hausen. Campagne de la Marne, 12 fr. Haussmann. Journal d'un Député au Reichstag, 30 fr. *Généraux* Hirschauer et Klein. Paris en défense (1914), 25 fr. *Général* Hœppner. L'Allemagne et la guerre de l'Air, 18 fr. *Général* Hoffmann. La guerre des occasions manquées et "La vraie bataille de Tannenberg", 25 fr. *Prince* Hohenlohe. Souvenirs, 20 fr. *Prince* Hohenzollern. L'Emden, 18 fr. *Colonel* House. Ce qui se passa réellement à Paris en 1918-1919, 24 fr. Papiers intimes, 3 vol., 75 fr. Huldermann. Albert Ballin, 18 fr. *La chute du régime tsariste d'après les Interrogatoires des ministres, généraux*, etc. 32 fr. Irving. Coronel et Falklands, 18 fr. *Ambassadeur* Iswolsky. Mémoires, 18 fr. *Amiral* Jellicoe. La Grand Fleet. 40 fr. Jonesco. Souvenirs, 6 fr. *Lieutenant* Junger. Orages d'acier, 20 fr. Kann. Plan allemand 1914, 12 fr. Kiderlen-Waechter intime, 24 fr. Kérenski. La Révolution russe, 25 fr. Klotz. De la guerre à la paix, 18 fr. *Général* Kluck. Marche sur Paris, 12 fr. *Commandant* Koeltz. Bataille de France, 20 fr. Kronprinz. Mémoires, 24 fr. Souvenirs de guerre, 24 fr. *Général* Kuhl. Grand-Etat- Major allemand, 15 fr. Campagne de la Marne, 1914, 25 fr. *Général* Lanrezac. Plan de campagne français, 30 fr. Lansing. Mémoires, 24 fr. Laporte. Premier échec des Rouges, 18 fr. Ct Larcher. Guerre dans Balkans, 30 fr. Laurens. Histoire guerre navale 1914-1918, 20 fr. *Colonel* Lawrence. Révolte dans le désert, 32 fr. Lefebure. La stratégie chimique, 9 fr. Legras. Mémoires de Russie, 24 fr. Grands-Ducs. Lettres à Nicolas II, 24 fr. *Impératrice* Alexandra. Lettres à Nicolas II, 24 fr. *Prince* Lichnowsky. Vers l'abîme, 25 fr. *Général* Liman von Sanders. Cinq ans de Turquie, 18 fr. *Comte* Luckner. Le Dernier Corsaire, 18 fr. Ludendorff. Souvenirs de guerre, 48 fr. Documents du G. Q. G. allemand, 48 fr. *Marins allemands au combat*, 25 fr. Melas. L'ex-roi Constantin, 18 fr. Meriwether, Journal, 12 fr. Michelsen. Guerre sous-marine, 25 fr. Monasterev. Dans la mer Noire. 20 fr. *Ambassadeur* Morgenthau. Mémoires, 18 fr. Mousset. Attentat de Sarajevo, 50 fr. Mucke. "Ayesha", 18 fr. Nicolas II. 18 fr. Archives secrètes, 20 fr. Nippold. Chauvinisme allemand, 30 fr. Northcliffe. A la guerre, 6 fr. Nowak. Dessous de la défaite, 30 fr. Dessous de la révolution, 25 fr. *Ambassadeur* Page. Vie et Correspondance, 60 fr. *En patrouille à la mer*, 25 fr. *Maréchal* Pétain. Bataille de Verdun, 15 fr. Petit. Finances extérieures de France pendant la guerre, 60 fr. Pochhammer. Dernière Croisière de von Spee, 18 fr. Raymond Poincaré. Responsabilités de la guerre, 15 fr. Poirier. Bombardements de Paris, 36 fr. Pourtalès. A Saint-Pétersbourg en juillet 1914, 25 fr. Puaux. Le mensonge du 3 août 1914, 18 fr. *Colonel* Repington. Première guerre mondiale 60 francs. *Amiral* Reuter. Scapa-Flow, 15 fr. *Colonel* Revol. L'effort des alliés, 12 fr. Le plan XVII, 7 fr. 50. Foch, 7 fr. 50 *Maréchal* Robertson. Conduite générale de la Guerre, 40 fr. Rodzianko. Le règne de Raspoutine, 20 fr. *Amiral* Ronarc'h. Souvenirs. 12 fr. *Général* Rouquerol. L'Amiral Koltchak, 20 fr. Sauer. L'enfer sous l'eau, 18 fr. Savtchenko. Les Insurgés du Kouban, 20 fr. Sazonov. Les années fatales. 25 fr. *Amiral* Scheer. Mémoires, 30 fr. *Président* Scheidemann. L'effondrement, 18 fr. *Colonel* Schnitler. Histoire de la guerre mondiale, 25 fr. *Amiral* Schoultz. Avec la "Grand Fleet", 25 fr. *Général* Sikorski. Campagne polonaise de 1920, 25 fr. Simonds. Histoire de l'Europe d'après guerre, 30 fr. *Amiral* Sims. Victoire sur mer, 24 fr. Smirnoff. L'assassinat des Grands-Ducs, 25 fr. Sokoloff. Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe, 24 fr. Spiess. Six ans de croisières en sous-marin, 18 fr. *Ct* Spindler. Vaisseau fantôme, 18 fr. *Général* Spiridovitch. La Cour de Tzarskoïe Selo. 2 vol., 80 fr. Tardieu. La Paix, 15 fr. Thomas. Corsaires sous-marins, 24 fr. *Ct* Thomazi. Marine française dans la guerre (1914-1918), 4 vol., 84 fr. *Amiral* Tirpitz. Mémoires, 30 fr. Tranin. Les Rouliers de la mer, 15 fr. Vermeil. Origines de la guerre, 24 fr. *Baron* Werkmann Calvaire d'un Empereur, 18 fr. *Maréchal* Wilson Journal de guerre, 40 fr. H. W. Wilson. Flottes de guerre au combat. I : 32 fr.; II : 36 fr. *Prince* Windischgrætz. Mémoires, 15 fr. *Ct* Witschetzky. Navire Noir, 18 fr. Wolff. Le Prélude, 24 fr. Young. A bord des croiseurs de bataille, 15 fr.

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 40309 — 10-31